

LE ROYAUME DE LA LECTURE
A. MAREUIL ET A. HISBERGUE
L'INVITATION AU VOYAGE...
ectures pour le c. m. 1
LIBRAIRIE ISTRA

Préface

Pour l'enfant amoureux de cartes et d'estampes,
L'univers est semblable à son vaste appétit.
Ah! que le monde est grand à la clarté des lampes !...

Ch. BAUDELAIRE

Voici un nouveau volume de la collection « LE ROYAUME DE LA LECTURE ».

Les maîtres y discerneront sans peine les buts que nous nous sommes fixés :

- 1° donner aux enfants le **goût de lire** ;
- 2° les entraîner à lire avec **aisance** et **expression** ;
- 3° les habituer, par de nombreux exercices oraux et écrits à une **attitude active** en face des textes;
- 4° du même coup, leur faciliter l'apprentissage, toujours si malaisé, de l'**expression écrite**.

CHOIX DES TEXTES

Pour répondre à des intérêts nouveaux

Les élèves du cours moyen 1re année ont environ dix ans. Les études de psychologie ont souligné le fait qu'à cet âge les **intérêts** changent. Si le goût du merveilleux, l'attrait pour les scènes animales (qui caractérisaient l'âge du cours élémentaire) demeurent, on constate maintenant aussi chez eux le goût de l'AVENTURE et celui des VOYAGES.

Ce sont exactement ces thèmes-là que nous avons retenus. (Cf. les sous-titres de la table des matières).

Une galerie de personnages pittoresques

D'autre part, les maîtres qui ont déjà adopté un ou plusieurs volumes de notre collection savent que nous sommes adversaires déclarés de la **« littérature en miettes »**, de ces brefs « morceaux choisis » qui se suivent dans les manuels de façon incohérente.

Pour notre part, au moyen de « séquences » (de 5 ou 6 textes en général), nous présentons des PERSONNAGES, qui **resteront désormais dans la mémoire** de nos élèves.

« Rien n'est trop beau pour l'enfant » (Alain)

Aussi avons-nous fait choix de **personnages typiques** : Nils Holgersson, Aladin, Richard Cœur de Lion, Roland, Guillaume d'Orange, Gargantua, Gulliver, Tartarin... ou d'**aventures exemplaires** tirées d'auteurs célèbres : Hector MALOT, Jules ROMAINS, KIPLING...

Le mot fameux du philosophe ALAIN explique aussi le soin apporté par l'éditeur - que nous remercions très vivement - à la présentation typographique et à l'illustration des textes.

Initiation à la poésie

La jeunesse actuelle est sensible à la poésie, à condition que cette poésie soit de qualité. De LA FONTAINE à Maurice FOMBEURE, nous n'avons eu recours qu'à des poètes **authentiques**.

Ce volume-ci en contient encore plus, évidemment, que les volumes précédents.

Une gamme variée

Ces exercices ont été établis avec un soin attentif. Nous signalons notamment :

— **l'emploi systématique du lexique,** qui doit devenir, au sens vrai de l'expression, un **instrument de travail.** Lorsque, dans le texte, on rencontrera un mot suivi d'un astérisque * on invitera les enfants à se reporter au lexique (pages 213 à 221) ;

— les exercices - oraux et écrits - d'**exploration du contenu du texte ;**

— les « **dictées muettes** », pour développer l'esprit d'observation, la mémoire, l'attention orthographique ;

— l'initiation méthodique à la **pratique du résumé** (tâche plus difficile qu'on ne le croit souvent) ;

— enfin, et c'est une innovation, de modestes « **exercices de style** », qui consistent à exprimer une pensée au moyen de **formes** qui sont indiquées aux élèves.

Tous ces exercices sont en rapport étroit avec les textes, ce qui satisfait à l'exigence de **MOTIVATION** formulée par la pédagogie moderne. Leur nombre est tel que les maîtres des classes à plusieurs cours auront le moyen de lancer des « tâches silencieuses », même si leur cours moyen est hétérogène.

*
* *

Au total, cet ouvrage a été écrit au service de deux causes : celle de la « défense et illustration » des **chefs-d'œuvre littéraires accessibles à l'enfance,** et celle des **méthodes actives.**

Puisse-t-il vous rendre service !

LES AUTEURS

COLLECTION « LE ROYAUME DE LA LECTURE »

dirigée par **A. MAREUIL,** *Inspecteur départemental de l'Éducation nationale,*
avec la collaboration de **Mme GOUPIL,** *Institutrice*
et de **M. HISBERGUE,** *Conseiller pédagogique*

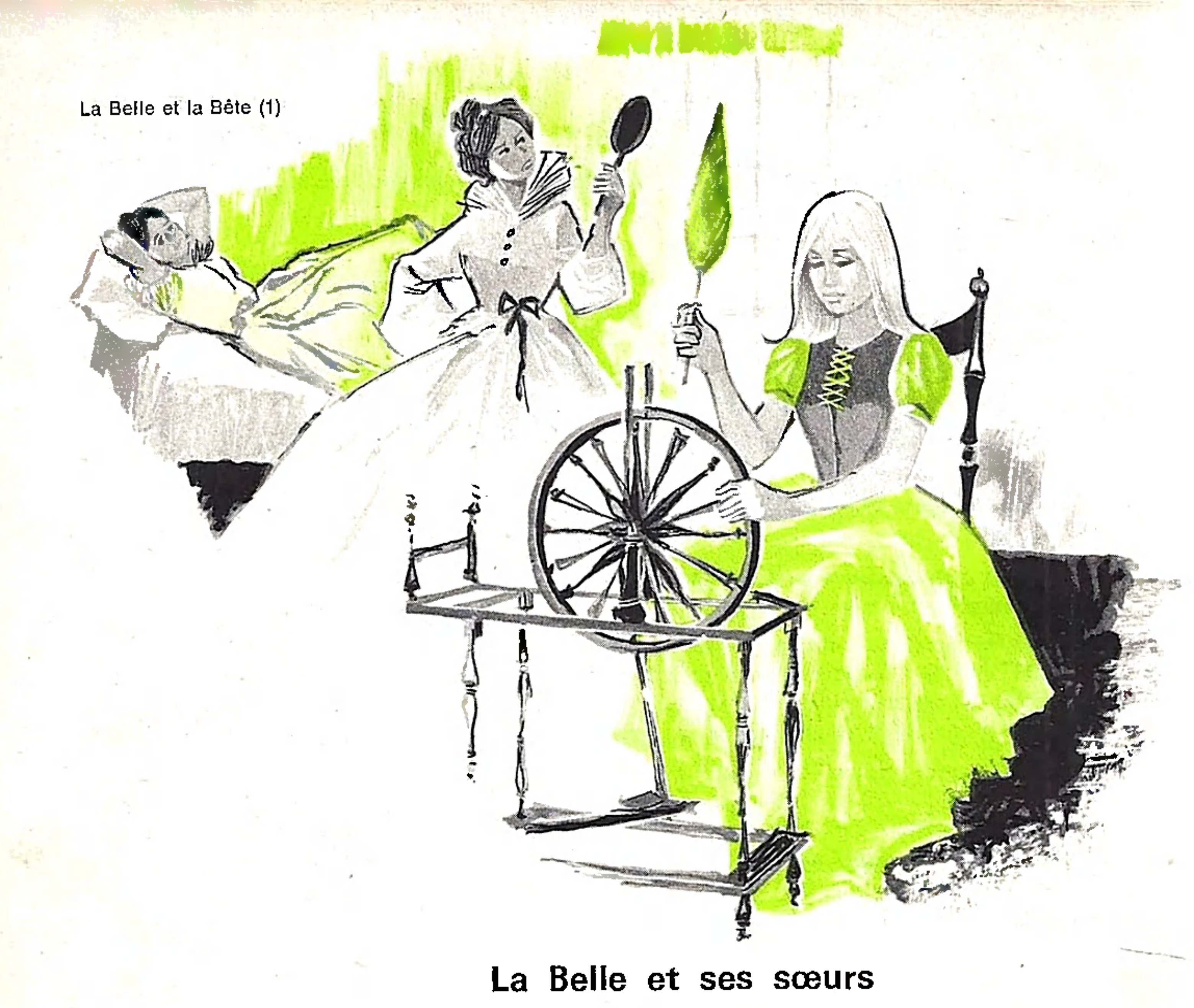
Cours préparatoire — **Mico, mon petit ours**
1er livret : *Mico et ses amis*
2e livret : *Mico à la campagne*
Méthode mixte de lecture, « traditionnelle et nouvelle ». Illustrations de Gerda.

« Premier livre » — **Le livre des Bêtes**
Cinquante histoires d'animaux familiers ou sauvages, illustrées par Gerda et M. Moyne, suivies d'un choix de poèmes.

C. E. 1 — **Avec l'Oiseau bleu**
75 textes, de « Blanche-Neige » au « Petit Prince », illustrés par Gerda et L. Butel, suivis d'un choix de poèmes.

C. E. 2 — **Au pays des Contes**
83 textes, des « classiques » de l'enfance, de Grimm à Lamorisse, illustrés par M. Moyne et J. Guyot, et suivis d'un choix de poèmes.

C. M. 1 — **L'Invitation au voyage**
97 textes : le plus beau voyage qui soit, à travers les meilleurs livres pour les enfants. Un choix de poèmes. Illustrations de M. Jouin, M. Moyne et M. Le Bas



La Belle et ses sœurs

1. Il était une fois un riche marchand qui avait trois filles. Toutes trois étaient belles, mais la plus jeune l'était encore plus que ses sœurs ; quand elle était petite, on l'appelait toujours *la Belle enfant*, et ce surnom lui resta.

Cette cadette • était aussi plus gentille que ses aînées, qui se montraient paresseuses et pleines d'orgueil. Elles faisaient les dames, elles allaient tous les jours au bal, au théâtre ou à la promenade. Pendant ce temps, *la Belle* s'occupait de la maison ou lisait de bons livres.

cadette : *a ici le sens de l'enfant* **le plus jeune** *(mais on donne aussi ce nom à l'enfant qui vient après l'aînée).*

2. Comme on savait que ces filles étaient fort riches, plusieurs gros marchands les demandèrent en mariage. Les deux aînées refusèrent avec dédain •, et répondirent qu'elles ne se marieraient jamais, sauf avec un duc * ou tout au moins un comte *. *La Belle* remercia aimablement ceux qui voulaient l'épouser, mais elle leur dit qu'elle était trop jeune, et qu'elle souhaitait tenir compagnie à son père pendant quelques années.

avec dédain : *avec beaucoup d'orgueil, en considérant ces gens comme des personnes de rien.*

3. Mais un grand malheur frappa cette famille ; le père perdit tout d'un coup ses richesses ; il ne lui resta qu'une petite maison de campagne où il dut s'installer avec ses filles. Pour gagner sa vie, il se mit

à cultiver la terre comme un paysan. Les deux aînées étaient furieuses ; elles refusèrent de travailler : elles se levaient à dix heures du matin et se promenaient toute la journée en regrettant leur vie dorée d'autrefois. C'est *la Belle* qui se chargeait de tous les soins du ménage. Chaque jour, elle se levait dès quatre heures, préparait les repas, nettoyait la maison, raccommodait robes et habits. Quand elle avait fini, elle jouait du clavecin*, ou bien elle chantait en filant la laine.

4. Il y avait un an que cette famille vivait dans la solitude lorsque le père reçut une lettre importante : on lui apprenait qu'un vaisseau, sur lequel il possédait beaucoup de marchandises, venait enfin d'arriver au port. Cette grande nouvelle apporta beaucoup de joie à la maison.

Le père se prépara à partir vers le port. Il demanda à ses filles ce qu'elles souhaitaient : les deux aînées le prièrent de leur rapporter des robes, des bijoux, toutes sortes de riches cadeaux. Mais *la Belle,* plus raisonnable encore une fois, dit qu'elle se contenterait d'une rose, car il n'y en avait pas dans cette campagne.

5. Hélas, arrivé au port, le pauvre homme dut abandonner tout espoir : le vaisseau était bien là, mais les marchandises avaient été gâtées par la tempête et la longueur du voyage. Il ne fut pas possible d'en tirer le moindre prix.

Le marchand revint donc vers sa maison, aussi pauvre qu'il en était parti. Comme il traversait un grand bois, il se perdit : la nuit était tombée, il neigeait et un terrible vent soufflait. Deux fois de suite, dans cette tempête, le voyageur tomba de son cheval.

(à suivre)

Nous utilisons notre lexique :

duc - comte - clavecin.

Nous comprenons le texte :

1. Si vous étiez *un gros marchand,* quelle fille auriez-vous demandée en mariage ? Pourquoi ?
2. La réponse des aînées plaira-t-elle *aux gros marchands* ? Pourquoi ?
3. La Belle refuse, elle aussi. En quoi est-elle plus polie ?
4. En quoi la vie des deux aînées, autrefois, était-elle *dorée* ?
5. Quelles distractions la Belle préfère-t-elle ?
6. Selon vous, pourquoi la Belle demande-t-elle seulement une rose ?
7. Imaginez les réflexions du père quand il se rend au port.
8. Imaginez celles des filles aînées.

Nous apprenons à écrire :

a) Ecrivez le début du paragraphe 3 (jusqu'au mot *paysan*) en faisant parler le marchand.
Exemple : « *Mais un grand malheur frappa ma famille : je* ________ . »

b) Répondez avec précision aux questions suivantes (consultez le texte pour éviter les fautes) :
A quoi s'occupaient les aînées, au temps de la richesse de leur père ? (*Au temps* ________ .)
Que répondirent-elles aux gros marchands qui les demandaient en mariage ? (*Aux gros marchands* ________ .)
Quelle nouvelle apporta un jour la lettre ? (*Un jour, une lettre apporta une grande nouvelle :* ________ .)

c) Ecrivez la lettre annonçant l'arrivée du navire : (*Monsieur, je viens vous annoncer que* ________ .)
Terminez par une formule de politesse à la manière de celles d'autrefois : « *Je suis, Monsieur, votre obéissant et dévoué serviteur.* »

Au château de la Bête

1. Perdu dans la nuit, le pauvre homme pensait qu'il allait mourir de froid ou qu'il serait mangé par les loups : il les entendait hurler autour de lui.

Tout à coup, il arriva dans une longue allée bordée d'arbres : elle conduisait à un château tout illuminé. Le marchand s'y dirigea au plus vite.

Arrivé au château, il fut tout surpris de ne rencontrer personne dans les cours. Il attacha son cheval dans une écurie où ne se trouvait aucun gardien. Personne non plus dans les vestibules • du château...

vestibules : *les premières pièces qu'il faut traverser avant de pénétrer dans les salles du château.*

2. Entrant dans une grande salle, le voyageur y vit un grand feu et une table couverte de mets, où il n'y avait qu'un seul couvert. Le marchand se sécha à la chaleur du foyer et, après bien des hésitations, se décida à s'asseoir à table. Il prit un poulet qu'il mangea en quelques bouchées, non sans trembler.

Après ce rapide repas, il sortit de la salle, traversa plusieurs chambres. Dans l'une d'elles, un lit était préparé. Comme il était bien las •, le marchand ferma la porte et se coucha.

las : *fatigué.*

3. Le lendemain, tard dans la matinée, il s'éveilla et quelle ne fut pas sa surprise de trouver un habit fort propre, à la place du sien qui avait été tout gâté par la pluie.

« Assurément, se dit-il en lui-même, ce palais appartient à quelque bonne fée qui a eu pitié de moi. »

Il entra dans la grande salle où il avait soupé la veille, y vit une table sur laquelle était servi un petit déjeuner. Après avoir pris un chocolat, le marchand passa reprendre son cheval. Au dehors, plus de trace de neige : le jardin était tout fleuri.

4. Comme il passait sous un arceau de roses*, le marchand se souvint de la demande de la Belle : il cueillit une branche où il y en avait plusieurs. Au même instant, il entendit un grand bruit et vit venir une bête si horrible qu'il fut tout près de s'évanouir.

« Vous êtes bien ingrat •, lui dit la Bête d'une voix terrible ; je vous ai sauvé la vie en vous recevant dans mon château ; pour ma peine, vous me volez mes roses, que j'aime plus que tout au monde. Il faut mourir pour réparer cette faute ! »

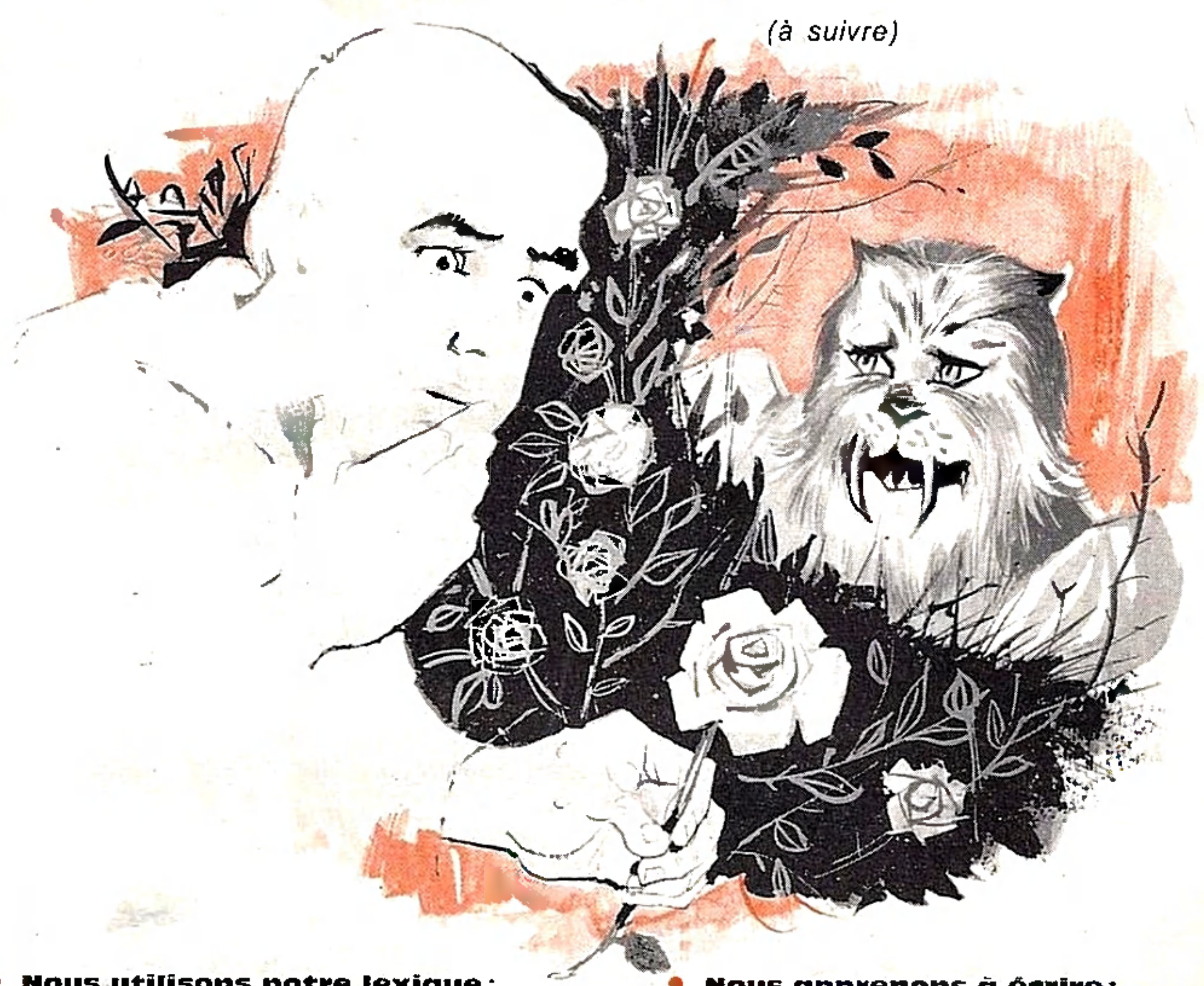
ingrat : *c'est celui qui ne se souvient pas du bien qu'on lui a fait, des services qu'on lui a rendus.*

5. Le marchand se jeta à genoux :

« Monseigneur, pardonnez-moi : je ne croyais pas vous offenser en cueillant ces roses. C'est une de mes filles qui m'en avait demandé...

— Je ne m'appelle point Monseigneur, répondit le monstre*, mais la Bête. Je veux bien vous pardonner, mais à condition que l'une de vos filles vienne ici et demeure prisonnière au château. »

(*à suivre*)



- **Nous utilisons notre lexique :**

arceau de roses - monstre.

- **Nous comprenons le texte :**

1. Le voyageur entrant dans la grande salle du château est surpris de trouver du feu et une table couverte de mets. Pourquoi?
2. D'autres détails font penser que le palais appartient à quelque bonne fée. Dites lesquels.
3. Pourquoi la Bête se met-elle dans une terrible colère?
4. Cette histoire se passe-t-elle à notre époque? Citez des détails pour justifier votre réponse.
5. Est-ce une histoire vraie? Pourquoi? Comment appelle-t-on ce genre d'histoire? Par quels mots débutent généralement ces récits?

- **Nous apprenons à écrire :**

a) En vous aidant de la première phrase du § 2, mettez la ponctuation du texte suivant: *Entrant dans le jardin le père vit les parterres de fleurs et une tonnelle couverte de roses sous laquelle dormait un chat.*

b) Classez les mots suivants dans l'ordre alphabétique: *arceau - loup - château - rose - poulet - salle - lit - branche - feu.*

c) Le voyageur raconte lui-même son aventure (§ 3): « *Le lendemain, tard dans la matinée, je m'éveillai* ____________ *pluie.* »

d) Répondez aux questions suivantes en vous aidant du texte pour éviter les fautes d'orthographe:
Arrivé au château, que fit le père? (*Arrivé* ____________.)
Que fit-il encore en entrant dans la salle à manger? (*Entrant dans la salle à manger,* ____________.)
Que fit-il enfin en passant sous un arceau de roses? (*Passant sous* ____________.)

La Belle est prisonnière

1. Arrivé chez lui, le marchand dit tristement à la Belle :

« La Belle, prenez ces roses, elles coûteront bien cher à votre malheureux père. »

étrange aventure : une aventure extraordinaire, incroyable.

Et tout de suite, il raconta à sa famille l'étrange aventure • qui lui était arrivée. A ce récit, les deux aînées crièrent des injures à la Belle :

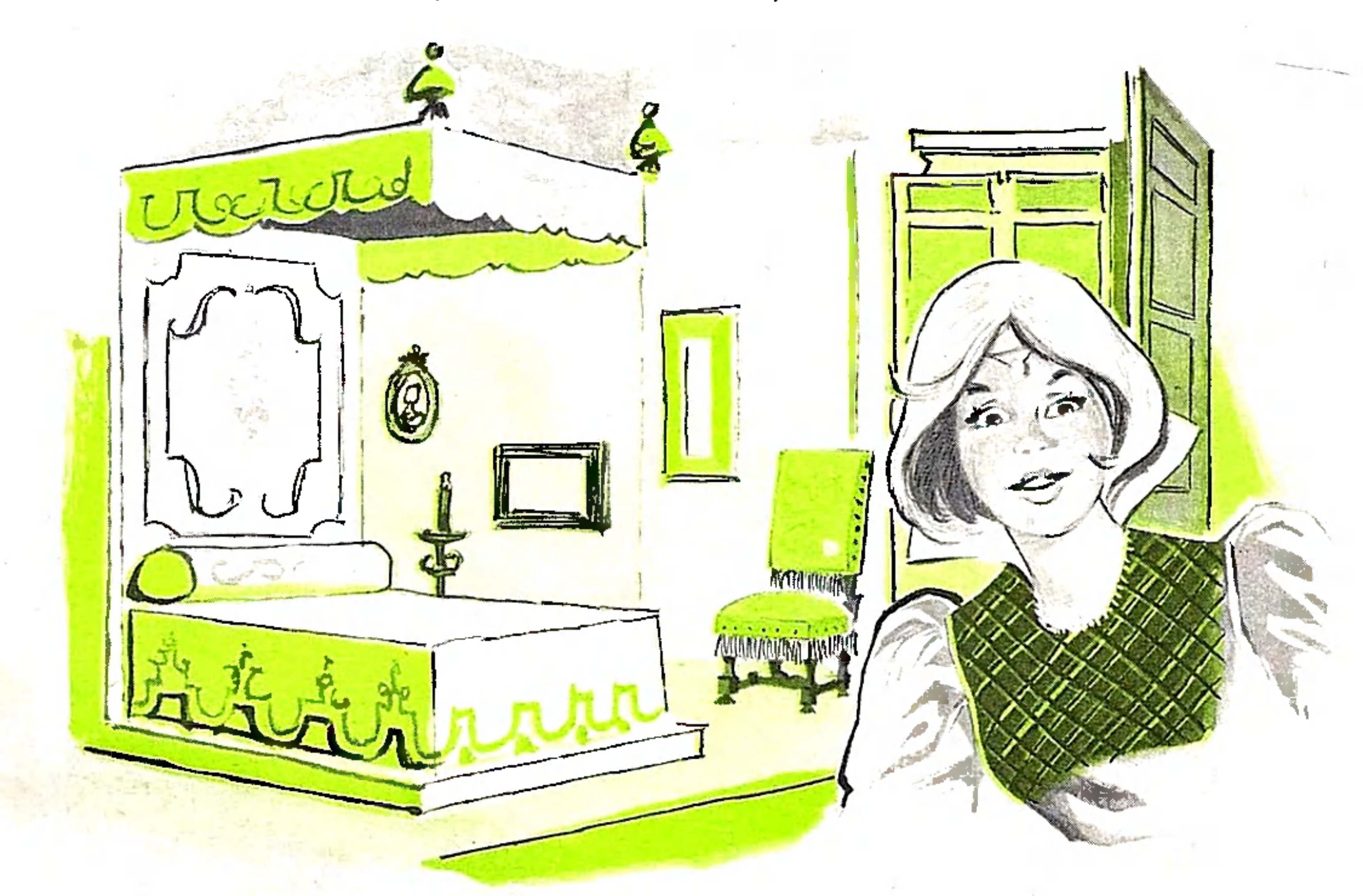
« Voilà le résultat de cette sotte demande, disaient-elles. A cause de ces roses, votre père va être obligé de mourir ! »

2. « Non mon père, vous ne mourrez point, répondit la Belle. Puisque le monstre réclame une des filles, je veux bien me livrer à lui. »

Le père s'écria qu'il ne pouvait accepter cette offre : « Le vieil homme que je suis n'a pas peur de la mort », ajouta-t-il. Mais il eut beau discuter, la Belle déclara que sa décision était prise :

« J'aime mieux rester toute ma vie prisonnière chez le monstre, dit-elle. Si je restais ici, votre disparition me ferait bientôt mourir de chagrin. »

Elle se prépara donc à partir. Ses deux méchantes sœurs se frottèrent les yeux avec un oignon pour pleurer lorsqu'elle monta sur le cheval, derrière la selle de son père.



3. Le cheval savait la route du palais et s'y dirigea sans se tromper. Après une longue étape •, ils aperçurent le château illuminé. Un souper les attendait : ils mangèrent en silence, le cœur bien lourd.

Après le repas, ils entendirent un grand bruit : la Bête apparut. La Belle ne put s'empêcher de frémir • en voyant cette horrible figure.

« Vous êtes bien bonne d'être venue, dit la Bête à la jeune fille, et je vous en remercie. Quant à vous, bonhomme, partez demain matin, et prenez grand soin de ne jamais revenir ici. Adieu, la Belle.

— Adieu, la Bête », répondit-elle ; et tout de suite le monstre se retira •.

longue étape : il y avait une longue route de la maison du père de la Belle au château de la Bête. (Ce mot désigne aussi l'endroit **où l'on s'arrête** *après avoir fait un trajet).*

frémir : la Bête était si horrible et si terrifiante que la Belle en tremblait.

retira : la Bête **quitta** *la salle à manger.*

4. Le lendemain, les adieux de la Belle et de son père furent déchirants. La Belle se retira dans une salle et se mit à pleurer, car elle s'attendait à être dévorée par le monstre le soir même. En attendant, pour retrouver quelque courage, elle décida de visiter le château.

Elle fut bien surprise de trouver une porte sur laquelle il y avait écrit *Appartement de la Belle*. Elle ouvrit cette porte : dans la pièce, magnifiquement meublée, une bibliothèque, un clavecin étaient à la disposition de la jeune fille.

5. Elle ouvrit un grand livre. Sur la première page, une inscription en lettre d'or annonçait : *Souhaitez, commandez, vous êtes ici la reine et la maîtresse.*

A midi, un repas lui fut servi, pendant lequel elle entendit un charmant concert *, mais sans voir aucun musicien. La Belle ne put s'empêcher de penser que la Bête était bien complaisante •.

(à suivre)

complaisante : la Bête est très attentive à plaire à la Belle.

• **Nous utilisons notre lexique :**

concert.

• **Nous comprenons le texte :**

1. Pourquoi les roses coûteront-elles « bien cher » au père?
2. A quoi voyez-vous que des trois sœurs, c'est la Belle qui aime le mieux son père?
3. La Belle va partir pour toujours. Qu'en pensent ses sœurs? Pourquoi s'efforcent-elles de pleurer?
4. En quoi la Bête se montre-t-elle complaisante?
5. La Bête a-t-elle l'intention de dévorer la Belle? Citez des passages qui justifient votre réponse.
6. Pourquoi, selon vous, la Bête retient-elle la Belle prisonnière dans son château?
7. Après cette lecture, quelle idée avez-vous de la Bête?

• **Nous apprenons à écrire :**

a) La Bête s'adresse pour la première fois à la Belle:
« *Vous êtes bien bonne d'être venue, dit la Bête à la jeune fille ; et je vous en remercie.* »
Apprenez ce passage par cœur, fermez votre livre et écrivez-le sur votre cahier. (Attention à l'orthographe et à la ponctuation.)

b) En vous aidant du texte, répondez aux questions suivantes:
Que va faire la Belle pour retrouver du courage? (*Pour retrouver*____________.)
Quelle grande surprise l'attendait?
Qu'y avait-il dans la pièce?
Que découvrit-elle en ouvrant un livre? (*En ouvrant*____________.)

c) Mettez au présent le dernier paragraphe : « *A midi*________ *complaisante.* »

d) Que pensez-vous du repas qui fut servi à la Belle?



L'amitié entre la Belle et la Bête

1. Le soir, comme elle allait se mettre à table, la Belle entendit le bruit que faisait la Bête, et elle se mit à frémir.

« La Belle, lui dit le monstre, voulez-vous bien que je vous voie souper * ?

— Vous êtes le maître, répondit la Belle en tremblant.

— Non, répondit la Bête ; il n'y a ici de maîtresse que vous. »

La Bête regardait la jeune fille, qui maintenant était presque rassurée.

« Dites-moi, la Belle, n'est-ce pas que vous me trouvez bien laid ?

— Cela est vrai, dit la Belle, car je ne sais pas mentir, mais je crois que vous êtes fort bon. »

2. « Hélas oui, dit la Bête, j'ai le cœur bon, mais j'ai le corps d'un monstre. »

La Belle et la Bête continuèrent à se parler doucement tout au long du repas. Mais à la fin du souper, la Belle manqua mourir de peur lorsqu'elle entendit :

« La Belle, voulez-vous être ma femme ? »

Elle fut quelque temps sans répondre ; elle avait peur de provoquer la colère du monstre en le refusant ; elle osa pourtant lui dire :

« Non, la Bête. »

A ce moment, ce pauvre monstre voulut soupirer : il fit un sifflement si épouvantable que tout le palais en retentit.

3. La Belle, restée seule, se sentit pleine de pitié pour la pauvre Bête.

« Quel dommage, se disait-elle, que cet être soit si laid ; il est si bon... »

La Belle passa trois mois au château. Chaque soir, exactement à l'heure du souper, la Bête rendait visite à la jeune fille. Chaque fois, la Belle découvrait de nouvelles bontés dans le cœur du monstre.

4. Un soir, la Bête demanda à la Belle :

« Promettez-moi que vous ne me quitterez jamais...

— Auparavant, dit la jeune fille, je voudrais revoir mon vieux père.

— Si je vous envoie chez votre père, dit le monstre, vous y resterez, et votre pauvre Bête en mourra de douleur. »

Tout émue •, la Belle promit de ne rester qu'une semaine chez son père.

tout émue : *la douleur de la Bête inspire à la Belle beaucoup de pitié.*

5. « Vous y serez demain matin, dit la Bête. Mais souvenez-vous de votre promesse. Quand vous voudrez revenir, vous n'aurez qu'à mettre votre bague sur une table en vous couchant et vous serez transportée ici. Adieu la Belle. »

Quand la Belle se réveilla le lendemain matin, elle se retrouva dans la maison de son père.

(à suivre)

• Nous utilisons notre lexique :

souper.

• Nous comprenons le texte :

1. La Bête pose à la Belle deux terribles questions. Lesquelles?
2. En quoi les réponses de la Belle montrent-elles à la fois sa franchise et son courage?
3. Selon vous, pourquoi la Bête ne force-t-elle pas la Belle à l'épouser?
4. Par quels moyens espère-t-elle, malgré sa laideur, se faire aimer de la Belle?
5. Pourquoi la Belle est-elle *tout émue* quand la Bête lui dit de revenir vite?
6. Pensez-vous que la Belle tiendra sa promesse et reviendra au château de la Bête?

• Nous apprenons à écrire :

a) En vous aidant du § 1, ponctuez le texte suivant:
Tôt le matin alors que le soleil était à peine levé la Belle entendait la Bête qui rentrait de la chasse une grande tristesse l'envahissait.

b) La Belle parle à la fin du § 4:
Tout émue, la Belle dit : « Je ________________ *père. »*
et à la fin du § 5:
« *Quand je* ____________ *père.* »

c) Répondez aux questions suivantes en vous aidant du texte. (Attention à l'orthographe!)
Que faisait la Bête chaque soir? (*Chaque soir* ____________.)
Un soir, que demanda-t-elle à la Belle? (*Un soir, la Bête* ____________.)
Pourquoi la Bête hésite-t-elle à laisser partir la Belle? (*La Bête craint que* ____________.)
Que promet la Belle? (*La Belle promet* ____________.)
Que devra-t-elle faire quand elle voudra revenir? (*Quand elle voudra revenir* ____________.)

La Belle et le prince

1. Quand elle se réveilla chez elle, la Belle agita une sonnette pour appeler une servante : celle-ci poussa un grand cri en la voyant. Le père de la Belle accourut et manqua mourir de joie en revoyant sa chère fille : ils se tinrent embrassés* plus d'un quart d'heure.

Ses sœurs vinrent à leur tour. La Belle raconta comment elle vivait au château. Ses sœurs pâlirent de jalousie en voyant les robes magnifiques que la Belle avait reçues de la Bête.

créature : *ce mot a ici un sens* **méprisant** : *les aînées pensent que la Belle est une* **fille de rien.**

2. « Pourquoi cette petite créature* est-elle plus heureuse que nous ? se disaient-elles.

— Il me vient une idée, dit l'aînée. Retenons-la plus de huit jours ; sa sotte Bête se mettra en colère et la punira.

— Vous avez raison, ma sœur, répondit l'autre. Pour cela, il faut lui faire de grandes caresses. »

Ayant pris cette résolution, elles firent tant d'amitiés à leur jeune sœur que la Belle en pleura de joie.



3. Quand les huit jours furent passés, les deux aînées firent semblant de s'arracher les cheveux de désespoir. La Belle promit de rester encore huit jours...

Mais au cours de la dixième nuit qu'elle passait chez son père, la Belle fit un rêve. Dans son sommeil, elle vit la Bête couchée sur l'herbe et sur le point de mourir. La Belle se réveilla en sursaut.

« Pourquoi ai-je manqué à ma parole, s'écria-t-elle. Je suis sûre que ma pauvre Bête souffre. Je dois la rejoindre ! »

Aussitôt elle plaça sa bague sur sa table de chevet.

4. Le lendemain matin, la Belle était revenue au château de la Bête. Elle s'habilla de sa plus belle robe et, toute la journée, attendit avec impatience l'heure du souper...



Mais quand neuf heures sonnèrent, pour la première fois la Bête ne reparut pas. La Belle, tout en pleurs, se souvint de son rêve, elle courut dans le jardin. Elle aperçut aussitôt la Bête étendue sans connaissance.

Prise de pitié, la Belle prit le monstre dans ses bras. Il ouvrit les yeux :

« Adieu la Belle, dit-il. Je meurs heureux, puisque je vous ai revue...

— Non, vous ne mourrez pas, dit la Belle ; vivez, vous êtes trop bon, je veux être votre femme. »

5. A peine la Belle eut-elle prononcé ces paroles que le château s'illumina. Tout étonnée, la Belle s'émerveilla de ce spectacle, et quand elle retourna les yeux vers la Bête que vit-elle ? Un prince plus beau que le jour, qui était devant elle à genoux.

« Où donc est la Bête ? demanda-t-elle.

— Vous la voyez à vos pieds, répondit le prince. Une méchante fée m'avait condamné à rester en cet état jusqu'à ce qu'une belle fille consentît à m'épouser. C'est vous, grâce à votre bonté, qui m'avez sauvé ! »

C'est ainsi que la Belle délivra le prince de ce terrible enchantement et devint son épouse.

d'après Mme LEPRINCE DE BEAUMONT.

• Nous utilisons notre lexique :

embrasser.

• Nous comprenons le texte :

1. Qu'est-ce qui éveille la jalousie des sœurs?
2. Ont-elles raison d'être jalouses de la Belle?
3. Quel projet imaginent-elles pour retenir la Belle?
4. Pourquoi la Belle pleure-t-elle de joie?
5. Pourquoi la Belle manque-t-elle à sa promesse envers la Bête?
6. Selon vous, pourquoi la Belle déclare-t-elle: « Je veux être votre femme! »
7. Quelles paroles rendent au Prince sa forme d'homme?
8. Etes-vous contents du dénouement de ce conte? Donnez vos raisons.

• Nous apprenons à écrire :

a) Je résume le texte:
Comme ses sœurs semblent au désespoir, la Belle promet ______________.
Mais la dixième nuit elle voit dans son sommeil ______. *Aussitôt elle place sa bague* ________.
Dans le jardin du château elle retrouve _____.
Elle prend le monstre dans ses bras et lui dit :
« ____________. »
Alors la Bête devient ______________.

b) C'est ainsi que *la Belle délivra le Prince de ce terrible enchantement et devint son épouse.*
J'imite cette phrase pour terminer l'histoire:
du rat qui délivra le lion pris dans le filet et devint son ami.
du Prince Charmant qui réveilla la Belle au Bois dormant endormie depuis cent ans et l'épousa.

L'oncle d'Afrique

veuve : *La mère d'Aladin est* **veuve**, *car son mari est mort.*

La scène se passe dans une ville d'Orient. Aladin, un jeune garçon de quinze ans, est élevé par sa mère, une pauvre veuve•. Aladin n'est pas très courageux ; il passe son temps à s'amuser avec les garnements du voisinage.*

1. Un jour, Aladin jouait comme d'habitude au milieu d'une place avec une troupe de vagabonds*, lorsqu'un étranger qui passait par là s'arrêta pour le regarder.

Nul ne connaissait cet étranger. On savait seulement qu'il venait d'Afrique et n'était arrivé que depuis deux jours.

L'étranger s'approcha d'Aladin ; et, le tirant à part à quelques pas de ses camarades, il lui demanda :

« Mon fils, votre père ne s'appelle-t-il pas Mustafa le tailleur ?

— Oui, monsieur, répondit Aladin ; mais il y a longtemps qu'il est mort. »



2. A ces paroles, l'Africain se jette au cou d'Aladin, l'embrasse plusieurs fois, les larmes aux yeux. Aladin, très surpris, lui demande pour quelle raison il s'est mis à pleurer.

« Ah ! mon fils, s'écrie l'étranger, comment pourrais-je m'en empêcher ? Je suis votre oncle, et votre père était mon bon frère. Il y a plusieurs années que je suis en voyage ; et, au moment où j'arrive ici avec l'espérance de le revoir, vous m'apprenez qu'il est mort. Je vous assure que c'est pour moi une douleur bien vive... »

Le voyageur donna en même temps au garçon une poignée de pièces de monnaie, en lui disant :

« Mon fils, allez trouver votre mère, faites-lui bien mes compliments• et dites-lui que j'irai la voir demain. »

faites-lui mes compliments : *il ne s'agit ici que d'une formule de politesse ; « saluez-la de ma part ».*

3. Dès que l'Africain eut quitté le jeune homme, Aladin courut chez sa mère, tout joyeux de l'argent que son oncle venait de lui donner.

« Ma mère, lui dit-il en arrivant, je vous prie de me dire si j'ai un oncle.

— Non, mon fils, lui répondit la mère, vous n'avez point d'oncle, ni du côté de feu• votre père ni du mien.

feu votre père : *formule qui s'emploie pour rappeler que la personne dont on parle est morte depuis peu.*

— Je viens cependant, reprit Aladin, de voir un homme qui se dit mon oncle du côté de mon père, puisqu'il était son frère, à ce qu'il m'a assuré ; il s'est même mis à pleurer et à m'embrasser quand je lui ai dit que mon père était mort. Et, ajouta-t-il en lui montrant la monnaie qu'il avait reçue, voilà ce qu'il m'a donné. Il m'a aussi chargé de vous saluer de sa part et de vous dire que demain, s'il en a le temps, il viendra vous voir. »

4. Le lendemain, l'Africain aborda de nouveau Aladin qui jouait dans un autre endroit de la ville avec d'autres enfants. Il l'embrassa, comme il avait fait le jour précédent ; et, lui mettant deux pièces d'or dans la main, il lui dit :

« Mon fils, portez cela à votre mère ; dites-lui que j'irai la voir ce soir et qu'elle achète de quoi souper, afin que nous mangions ensemble ; mais, auparavant, enseignez-moi où je trouverai la maison. »

(à suivre)

• Nous utilisons notre lexique :

orient - vagabond.

• Nous comprenons le texte :

1. La conduite de l'oncle n'est-elle pas étrange quand il rencontre Aladin ?
2. A la place de l'oncle d'Afrique, quand seriez-vous allé voir la mère d'Aladin ? Pourquoi ?
3. Comment se fait-il qu'aucun habitant de la ville n'ait reconnu le voyageur ?
4. L'oncle donne de l'argent à Aladin le jour où il le rencontre. Pourquoi ?
5. Pourquoi la somme est-elle plus importante la deuxième fois ?
6. Recherchons dans les paroles de la mère d'Aladin ce qui nous fait penser qu'il y a un mystère dans cette histoire.

• Nous apprenons à écrire :

a) En vous aidant du § 3, ponctuez la phrase suivante :
« Oui mon fils lui dit sa mère vous avez deux oncles un du côté de feu votre père et un du mien. »

b) Répondez à ces questions sous deux formes différentes :
Lorsque l'étranger s'arrêta pour le regarder, que faisait Aladin ?
(— *Lorsque l'étranger* ________ .)
(— *Aladin* ________ .)
Dès que l'Africain l'eut quitté, que fit Aladin ?
(— *Dès que l'Africain* ________ .)
(— *Aladin* ________ .)

c) *Il était arrivé depuis deux jours.*
Il n'*était arrivé* que *depuis deux jours.*
La 2e phrase insiste sur l'arrivée très récente de l'oncle.
Transformez de même les phrases suivantes :
— *Les vacances sont finies depuis une semaine.*
— *Ma cousine est en vacances depuis cinq jours.*

Aladin assiste à des prodiges

Les jours suivants, l'étranger comble Aladin de cadeaux, lui achète de riches habits... La mère d'Aladin ne sait comment remercier leur bienfaiteur.

Un matin, il emmène Aladin faire une très longue promenade. Au bout de quelques heures, Aladin se sent las.

1. « Mon oncle, dit-il à l'étranger, où allons-nous ? Nous avons laissé les jardins de la ville bien loin derrière nous, et je ne vois plus que des montagnes. Si nous avançons encore, je ne sais pas si j'aurai assez de force pour revenir ce soir...

— Prenez courage, mon neveu, répondit l'Africain. Je veux vous faire voir le plus beau jardin de la terre ; il n'est pas loin d'ici ; et, quand nous y serons arrivés, vous ne serez pas fâché ● d'avoir tant marché. »

vous ne serez pas fâché : *Aladin ne regrettera pas cette promenade que, pour le moment, il trouve trop longue.*

à tout prix : *l'oncle voulait coûte que coûte amener Aladin à cet endroit.*

mortels : *les mortels, ce sont les hommes, par opposition aux dieux qui, eux, sont immortels.*

2. Ils arrivèrent enfin dans une étroite vallée qui séparait deux montagnes. C'était là l'endroit où l'Africain avait voulu à tout prix ● amener Aladin.

« Nous n'allons pas plus loin, dit-il au garçon. Je vais vous montrer des choses inconnues à tous les mortels ● ! Ramassez, je vous prie, des broussailles sèches, car il est nécessaire que nous allumions un feu. »

3. Aladin eut bientôt fait un grand tas de branches sèches. L'étranger y mit le feu. Dans les flammes qui crépitaient*, il jeta une mystérieuse poudre blanche. Une épaisse fumée s'éleva. L'étranger prononça des paroles magiques ● auxquelles Aladin ne comprit rien.

magiques : *l'oncle prononçait des paroles incompréhensibles qui avaient des effets extraordinaires.*

Au même moment, le sol se mit à trembler, découvrant une pierre carrée, munie en son milieu d'un anneau de bronze : c'était visiblement l'entrée d'un souterrain.

4. Mais Aladin, effrayé par tous ces prodiges ●, s'était enfui en courant. L'étranger, furieux, se lança à la poursuite du garçon qu'il eut tôt fait de rattraper. Il ramena rudement Aladin auprès de la pierre sans lui ménager gifles et coups.

prodiges : *des événements extraordinaires, incroyables.*

« Mon oncle, dit Aladin en larmes, qu'ai-je donc fait pour que vous me frappiez si brutalement ?

— J'ai mes raisons pour agir ainsi, dit l'Africain. Il faut absolument que vous fassiez de point en point ce que j'attends de vous ! »

5. « Apprenez donc, continua-t-il, que sous cette pierre se trouve un trésor caché : il vous est destiné, *à vous Aladin* ; après quoi, nous serons plus riches que tous les rois du monde !

« Personne au monde, autre que vous, n'a le droit de toucher à cette pierre ; pas même moi. Alors, obéissez-moi exactement ! »

Aladin était frappé de stupeur *.

« Eh bien ! commandez, dit-il à l'enchanteur *, je suis tout prêt à vous obéir. »

(à suivre)

enchanteur (encore appelé **magicien**) : *homme capable d'accomplir des prodiges.*



Nous utilisons notre lexique :

crépiter - stupeur.

Nous comprenons le texte :

1. Où l'étranger veut-il emmener Aladin ?
2. Pourquoi est-il nécessaire d'allumer du feu ?
3. Pourquoi Aladin s'est-il enfui ? Qu'auriez-vous fait à sa place ?
4. Pourquoi l'Africain a-t-il besoin d'Aladin pour entrer dans le souterrain ?
5. Comprenez-vous maintenant pourquoi l'étranger disait à Aladin : « Quand nous y serons arrivés, vous ne serez pas fâché d'avoir tant marché. » ? Expliquez.
6. Puisque le trésor caché est destiné à Aladin, pourquoi l'Africain dit-il : « Nous serons plus riche que tous les rois du monde. » ?

Nous apprenons à écrire :

a) Apprenez par cœur la phrase suivante :
« Mon oncle, dit Aladin en larmes, qu'ai-je donc fait pour que vous me frappiez si brutalement ? »
Fermez votre livre et recopiez-la sur votre cahier. Attention à la ponctuation.

b) Répondez aux questions suivantes :
Après une longue marche, où Aladin et son oncle arrivèrent-ils ? (*Après une longue* ____ .)
A quels agissements mystérieux se livre alors l'étranger ? (*L'étranger* ________ . *Dans la flamme* ________ . *Il prononça* ________ .)

c) Aladin raconte son aventure (4 premières lignes du § 4) :
« Mais, effrayé par tous ces prodiges, je m'étais ________ . »
Attention, recopiez bien la ponctuation.

d) *Nous n'allons pas plus loin, dit-il au garçon.*
La 1re proposition de cette phrase est à la forme négative. Mettez-la :
— à la forme affirmative : (*Nous* ________ .)
— à la forme interrogative : (*Allons-* ________ .)



Dans la caverne

Le magicien ordonne à Aladin d'enlever la pierre qui ferme l'entrée du souterrain.

1. « Mais, mon oncle, reprit Aladin, je ne suis pas assez fort pour la lever ; il faut que vous m'aidiez...

— Non, répondit l'Africain, il faut que vous la souleviez *seul*. Prononcez seulement le nom de votre père et de votre grand-père en tenant l'anneau ; vous verrez que la pierre paraîtra légère. »

Aladin exécute cet ordre. La pierre ôtée, apparaît un escalier qui descend sous terre.

2. « Mon fils, continue le magicien, descendez dans cette caverne. Vous y trouverez trois salles, pleines de trésors. Traversez-les sans vous arrêter. Au bout de la troisième salle, il y a une porte, qui donne accès• à un jardin, puis à une terrasse.

« Quand vous serez sur la terrasse•, vous verrez devant vous une niche• et, dans la niche, une lampe allumée. Prenez la lampe, éteignez-la et apportez-la moi. C'est cette lampe qui nous donnera tous les pouvoirs ! »

3. En achevant ces paroles, le magicien ôte un anneau qu'il avait au doigt et le met à l'un des doigts d'Aladin :

« Prenez cet anneau : il vous tirera d'embarras en cas de difficulté. »

donner accès : *par cette porte, on peut entrer dans le jardin.*

terrasse : *levée de terre pour se promener ou pour admirer un beau paysage.*

niche : *il s'agit d'un enfoncement pratiqué dans l'épaisseur du mur.*

Aladin, très ému, descend lentement les marches. Que de trésors dans les salles ! Quant au jardin, il est rempli d'arbres chargés de fruits éclatants. Aladin s'imagine qu'ils sont en verre : en réalité, ce sont des pierres précieuses*!

Le garçon trouve bientôt la lampe et, le cœur battant, il s'en empare. En repassant devant les arbres, il ne peut s'empêcher de cueillir des fruits : ils sont si beaux ! Il en met dans ses poches, en attache à sa ceinture ; il en a plein les bras.

4. A l'entrée du souterrain, le magicien attend avec impatience. Aladin est encore au bas de l'escalier que l'étranger lui crie :

« Vite ! la lampe ! Donnez-la, ou lancez-la ! Allons, plus vite !

— Mais... je vous la remettrai à la sortie » répond Aladin, dont les bras sont encombrés de fruits. »

La magicien s'obstine• à ce qu'Aladin lui lance la lampe. Comme Aladin n'y consent pas•, le magicien entre dans une colère effroyable. Ivre de fureur•, gesticulant, hurlant, il jette dans le feu une nouvelle pincée de sa mystérieuse poudre.

s'obstine : *le magicien refait plusieurs fois la même demande (voyez dans votre lexique ce que signifie l'expression : un homme* **obstiné***).*

consentir : *Aladin ne consent pas, c'est-à-dire qu'il n'est pas de cet avis ; alors il n'obéit pas.*

ivre de fureur : *l'étranger était dans une très grande colère qui le rendait comme fou.*

5. Aladin, resté au bas des marches, voit alors le caveau se refermer brutalement. Il est emprisonné sous terre !

Voilà Aladin captif et comme enterré vivant ! Mille fois, il appelle son oncle : ses cris se perdent dans l'obscurité. En tâtonnant, il essaie de revenir dans le jardin enchanté : mais la porte ne s'ouvre pas. Epuisé de peur et de chagrin, Aladin s'asseoit sur une marche.

Deux jours il demeure dans cet état, sans manger et sans boire.

(à suivre)

• Nous utilisons notre lexique :

pierres précieuses - un homme *obstiné*.

• Nous comprenons le texte :

1. Le magicien néglige tous les trésors. Que veut-il seulement ?
2. Devinez-vous pourquoi le magicien demande à Aladin de lui jeter la lampe ?
3. Pourquoi enferme-t-il le malheureux enfant dans le souterrain ?
4. Vous rappelez-vous quel objet le magicien avait passé au doigt d'Aladin ?
5. Qu'auriez-vous fait à la place d'Aladin dès que vous auriez été enfermé dans le souterrain ?
6. Pourquoi Aladin, lui, reste-t-il deux jours assis sur une marche ?

• Nous apprenons à écrire :

a) Répondez aux questions suivantes à l'aide du texte :
Que doit faire Aladin pour soulever la pierre ?
(*Pour soulever* ________ .)
La pierre ôtée, que voit-il ?
(*La pierre ôtée,* ________ .)
En passant devant les arbres, que fait-il ?
(*En passant devant* ________ .)

b) « Mais, *mon oncle, reprit Aladin, je ne suis pas assez fort pour soulever cette pierre;* il faut que *vous m'aidiez !* »
De même Aladin dit :
— A son ami qu'il n'est pas assez leste pour franchir ce mur;
— A sa mère qu'il n'est pas assez instruit pour écrire cette lettre.
Ecrivez ces phrases.

c) C'est Aladin qui raconte lui-même la dernière partie du § 3 :
« *Je trouve bientôt* ________ *les bras* ».

La délivrance d'Aladin

L'Africain, vous l'aviez deviné, n'était pas l'oncle d'Aladin. C'était un homme très savant qui, dans les livres de magie, avait appris l'existence de cette caverne. Il avait lu aussi que seul, un enfant du nom d'Aladin, fils de Mustafa, était désigné par le Ciel pour y entrer. C'est pour cela que l'étranger était venu en Orient à la recherche du garçon...

Au moment d'entrer en possession de la lampe, l'enchanteur avait eu une pensée criminelle : prendre la lampe, et se débarrasser de l'enfant en le murant sous terre.

1. Pendant deux jours, Aladin demeure dans sa prison souterraine. Le troisième jour enfin, regardant la mort comme inévitable, il joint les mains, les tend vers le Ciel, en les tordant de douleur...

Comme ses mains se serrent convulsivement, un nouveau prodige s'accomplit !

Aladin avait oublié l'anneau et n'en savait pas les pouvoirs. En le frottant ainsi contre sa paume, Aladin a fait apparaître une sorte de Génie : un être énorme, d'une taille gigantesque.

convulsivement : *les mains d'Aladin se serrent et s'agitent violemment malgré lui.*

les pouvoirs : *Aladin ne savait pas tout ce que l'anneau magique était capable de faire.*

génie : *être surnaturel capable de réaliser des prodiges.*

abattu : *découragé.*

2. « Que me veux-tu, Aladin, demande le Génie. Je suis ton esclave, prêt à t'obéir... ».

En tout autre temps, Aladin eût été saisi de frayeur. En ce moment, il est si abattu qu'il répond sans hésiter un instant :

« Qui que tu sois, fais-moi sortir d'ici ! »

A peine a-t-il prononcé ces mots qu'il se trouve à l'air libre, juste à l'endroit où le magicien l'avait amené. Mais plus aucune trace ne subsiste de la pierre qui marquait l'entrée du souterrain. Aucune trace, non plus, du magicien, parti on ne sait où !

3. Malgré sa fatigue, Aladin repart vers sa maison, après avoir désespéré d'y revenir jamais. C'est épuisé, mourant de faim, qu'à la nuit tombée, il arrive chez lui.

après avoir désespéré d'y revenir jamais : *Aladin avait pensé mourir dans le souterrain.*

Sa mère pousse des cris en le trouvant dans cet état, elle le console, lui donne à manger, tout en écoutant le récit de l'extraordinaire aventure qu'il vient de vivre. Elle aurait peut-être de la peine à croire son fils si elle n'avait sous les yeux la mystérieuse lampe et les fruits cueillis au jardin enchanté.

4. Le lendemain, après une longue nuit de repos, Aladin se réveille et demande aussitôt à manger.

« Hélas ! répond la mère désolée, il ne reste à la maison ni provisions ni argent... Mais sois patient, ajoute-t-elle à son fils : je vais aller au marché vendre l'étoffe que j'ai tissée, et nous en retirerons quelque argent.

quelque argent : *on ne sait pas quelle somme ; probablement une petite somme.*



— Ma mère, répond Aladin, réservez votre tissu pour une autre fois. Donnez-moi plutôt la lampe que j'ai rapportée. J'irai moi-même la vendre, et nous aurons sans doute de quoi déjeuner et dîner.

— Bonne idée, dit la mère. Auparavant je vais nettoyer la lampe pour lui donner meilleur aspect. »

(à suivre)

Nous utilisons notre lexique :

gigantesque - enchanté.

Nous comprenons le texte :

1. Aladin n'a pas peur du Génie, comprenez-vous pourquoi ?
2. Pourquoi la mère d'Aladin pousse-t-elle des cris en revoyant son fils ?
3. Aladin a bon cœur. Que propose-t-il à sa mère qui n'a plus d'argent ?
4. Auriez-vous fait la même chose ? Pourquoi ?
5. Ne devinez-vous pas qu'Aladin aurait un bien meilleur moyen de se procurer déjeuner et dîner ?
6. Pourquoi la mère d'Aladin est-elle obligée de croire à l'extraordinaire aventure de son fils ?
7. Le croirait-elle autrement ? Pourquoi ?

Nous apprenons à écrire :

a) Je raconte l'histoire à l'aide du texte:
Comme ses mains se serrent convulsivement .
Aladin dit au Génie : « ___________ »; et il y trouve _________ .
C'est épuisé, mourant de faim, _________ .
Il fait à sa mère le récit ___________ .

b) Mettez au temps (ou aux temps) qui conviennent les verbes laissés à l'infinitif dans les phrases suivantes (regardez bien à quel temps est employé le premier des verbes):
Aladin avait oublié l'anneau et n'en (*savoir*) pas les pouvoirs.
Aladin a oublié l'anneau et n'en (*savoir*) pas les pouvoirs.
A peine a-t-il prononcé ces mots qu'il se (*trouver*) à l'air libre.
A peine aura-t-il prononcé ces mots qu'il se (*trouver*) à l'air libre.

c) Apprenez par cœur la dernière phrase du texte et écrivez-la de mémoire.

La lampe magique

La mère d'Aladin s'apprête à nettoyer la lampe rapportée par son fils.

1. A peine a-t-elle commencé à frotter le métal avec un chiffon mouillé et un peu de sable, qu'une vive lumière se produit. Un nouveau Génie, de taille aussi gigantesque que le précédent, apparaît et demande :

« Que me voulez-vous ? Je suis votre esclave, prêt à obéir... ».

La mère d'Aladin ne peut répondre. Si grande a été sa frayeur, que la pauvre femme s'est évanouie. Mais Aladin ne perd pas ses esprits :

« J'ai faim, dit-il au Génie ; apporte-moi à manger. »

2. Un instant après, le Génie est revenu, portant un grand plateau d'argent sur lequel se trouvent des assiettes pleines d'excellents mets, deux bouteilles de vin exquis, six pains et deux gobelets• d'argent. Il pose le tout sur une table et disparaît aussitôt.

gobelets : *à cette époque les personnes ne buvaient pas dans des verres mais dans des gobelets d'étain, d'or ou d'argent.*

Cela s'est fait si rapidement que la mère d'Aladin n'est pas encore revenue de son évanouissement. Mais l'odeur délicieuse des mets la réveille, elle rouvre les yeux, crie de stupéfaction*.

« Ma mère, dit Aladin, levez-vous et venez manger. Voilà de quoi vous remettre le cœur. »

3. Une fois encore, la mère d'Aladin se fait redire les aventures étranges auxquelles Aladin a pris part...



« Cette lampe me fait peur, ajoute-t-elle. Jetons-la ou vendons-la ; je ne veux plus la voir... Débarrassez-vous aussi de votre anneau : ce sont des objets de magie.

— Détrompez-vous, ma mère, répond Aladin. La lampe pourra encore nous rendre de grands services. Mon faux oncle en savait bien la valeur, puisqu'il a négligé tous les trésors de la caverne pour se l'approprier. Quant à l'anneau, il m'a déjà sauvé la vie. »

La mère d'Aladin doit reconnaître la justesse de ce raisonnement. Mais elle ajoute qu'à aucun prix elle ne veut toucher à ces objets ensorcelés•.

des objets ensorcelés : *des objets qu'un sorcier a rendus dangereux (voyez votre lexique au mot* **sorcier***).*

4. Quelques jours après, c'est Aladin qui se sert lui-même de la lampe, en la frottant légèrement, pour faire apparaître le Génie. Cette fois encore, celui-ci demande :

« Que veux-tu, Aladin ? Je suis ton esclave, prêt à t'obéir.

— J'ai faim, répète Aladin, apporte-moi de quoi manger. »

Un instant plus tard, de nouveaux mets, toujours aussi succulents•, sont là, magnifiquement présentés dans de la vaisselle précieuse•.

succulents : *les mets sont très bons, savoureux.*

vaisselle précieuse : *il s'agit de plats, d'assiettes d'or ou d'argent.*

5. En vendant plats et assiettes d'argent chez un orfèvre* du voisinage, Aladin en retire de grosses sommes.

Aladin et sa mère sont riches désormais, Il sait aussi que les fruits cueillis au jardin enchanté ont une valeur inestimable : aucun orfèvre de la ville n'en vend de semblables.

Ces aventures ont rendu Aladin sage et réfléchi. Il a cessé de fréquenter les garnements de la ville. Ses aventures sont-elles donc finies ?

(à suivre)

• Nous utilisons notre lexique :

stupéfaction - orfèvre - sorcier.

• Nous comprenons le texte :

1. Pourquoi Aladin ne s'évanouit-il pas de frayeur comme sa mère ?
2. Que demande Aladin à ce bon génie ?
3. A votre avis, est-ce une demande raisonnable ?
4. Ne pensez-vous pas qu'il pourrait demander autre chose ? Quoi par exemple ?
5. Si vous aviez une lampe merveilleuse comme celle d'Aladin, auriez-vous envie de la montrer à vos amis ? Pourquoi ?
6. Seriez-vous d'accord pour la vendre même très cher ? Pourquoi ?
7. Répondez à la dernière question du texte et imaginez une suite à l'histoire.

• Nous apprenons à écrire :

a) Répondez aux questions suivantes à l'aide du texte :
Que dit Aladin au Génie ? (*Aladin dit au Génie :* « ________ . »)
Que fait-il pour avoir de grosses sommes d'argent ? (*Pour avoir* ________ .)
Après ces aventures, Aladin est-il toujours paresseux, fréquente-t-il toujours les garnements de la ville ? (*Après ces aventures,* ____ .)

b) Je prévois ce que fera le Génie (§ 2) ; j'emploie le futur :
« *Dans un instant, le Génie* ________ *aussitôt.* »

c) « *Cette lampe me fait peur. Jetons-la ; je ne veux plus la voir !* »
Récrivez cette phrase pour faire parler la mère d'Aladin qui veut :
jeter les objets ensorcelés,
jeter l'anneau magique.
(Soulignez les pronoms personnels.)

Le mariage d'Aladin

1. Un jour, Aladin, qui se promène en ville, entend des soldats ordonner aux gens de fermer portes et fenêtres et de rentrer chacun chez soi. Les rues doivent être désertes, car la princesse Badr-oul-Boudour, fille du sultan, se rend au bain.

Aladin se cache derrière des persiennes, et il ose regarder le cortège. Le hasard veut que la princesse lève juste à ce moment-là le voile qui masquait son visage : Aladin découvre qu'elle est d'une merveilleuse beauté.

persiennes : *sorte de volets à lames parallèles et légèrement espacées qui permettent de voir dans la rue même quand ils sont fermés.*

le voile qui masquait son visage : *les femmes de ces pays ne sortent dans la rue que le visage caché par un voile.*

2. Aladin a trouvé si belle la fille du sultan qu'il veut se marier avec elle. Mais comment obtenir la main d'une si haute princesse ? La mère d'Aladin apporte au palais un mouchoir rempli de pierres précieuses cueillies au jardin enchanté. Le sultant est ébloui. Mais ce présent ne suffit pas à ses yeux : il exige qu'on lui offre quarante plats d'or pleins de pierres semblables, portés par quarante esclaves noirs. Le mariage n'aura lieu qu'à cette condition.

La mère d'Aladin est découragée par une telle demande : où son fils pourrait-il se procurer pareilles richesses ?

Aladin, lui, ne perd pas de temps. Il s'isole dans sa chambre et, au moyen de la lampe, appelle le Génie, lui fait part des exigences du roi.

3. Un moment après, la petite maison d'Aladin et la cour sont remplis par une troupe d'esclaves : quarante beaux gaillards, chacun portant un plat garni de joyaux éclatants !

Dès que leur cortège se met en marche en direction du palais, la foule, étonnée et ravie, applaudit. Jamais tant de magnificences lui ont été présentées. La mère d'Aladin vient la dernière. Devant le sultan, elle déclare :

« Sire, voici les présents que mon fils envoie à votre Majesté, tout en sachant bien qu'ils sont bien au-dessous de ce que mérite la princesse Badr-oul-Boudour... ».

joyaux : *objets de grande valeur.*

magnificences : *il s'agit des magnifiques plateaux d'or remplis de joyaux et portés par les quarante esclaves.*

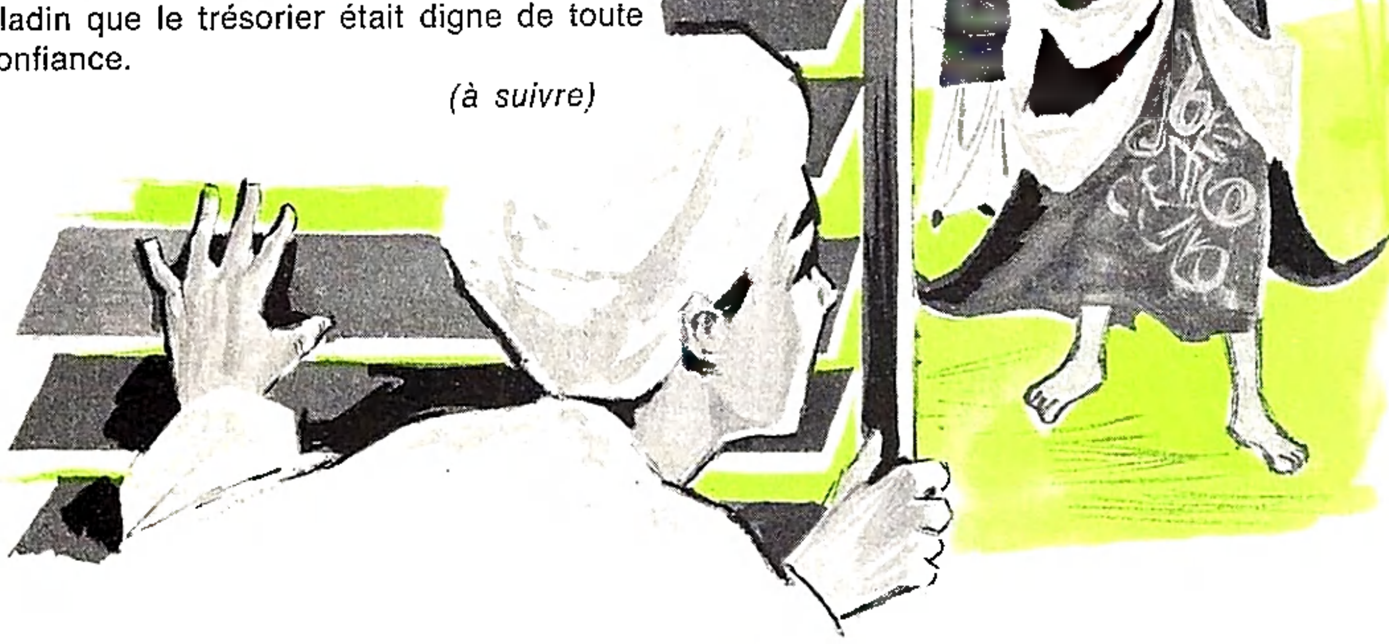
4. Pendant ce temps, Aladin, resté seul chez lui a de nouveau appelé le Génie pour obtenir des habits et un équipage* dignes d'un prince. Et bientôt les habitants et la cour* émerveillés voient arriver au palais un jeune prince magnifiquement vêtu, monté sur un cheval de toute beauté ; ses serviteurs lancent à la foule des pièces d'or en signe de joie.

5. C'est ainsi qu'Aladin reçut en mariage la princesse Badr-oul-Boudour, dont le nom signifie *Astre* des nuits.*

A sa jeune épouse, Aladin voulut faire un présent encore plus extraordinaire que tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Le soir même, appelant le Génie, il exprima le désir d'avoir un palais digne d'abriter la princesse.

6. Et, le lendemain matin, le Génie conduisait Aladin dans sa nouvelle demeure. Sur un terrain situé en face du palais royal, s'élevait un nouveau palais parfaitement construit, agrémenté de cours et de jardins. Rien n'y manquait : ni salons, ni salles à manger, ni cuisines, ni écuries pleines de chevaux. Un personnel nombreux était déjà à la tâche. Une salle était remplie jusqu'au plafond de sacs d'écus*. Le Génie assura à Aladin que le trésorier était digne de toute confiance.

(à suivre)



Nous utilisons notre lexique :

équipage - cour - astre - écu.

Nous comprenons le texte :

1. Que pensez-vous des exigences du sultan? Selon vous, sont-elles raisonnables? Expliquez.
2. Aladin est-il égoïste? Que fait-il pour la foule? Et pour sa jeune épouse?
3. Aladin n'a-t-il pas trop de chance?
4. Certes, il a réussi à épouser la fille du sultan, mais a-t-il eu beaucoup de mérite? Expliquez votre point de vue.
5. Une telle chance ne va-t-elle pas lui faire des ennemis?
6. Pourquoi la dernière phrase est-elle amusante?

Nous apprenons à écrire :

a) Apprenez par cœur cette phrase:
« *Rien n'y manquait : ni salons, ni salles à manger, ni cuisines, ni écuries pleines de chevaux.* »
Recopiez-la en faisant très attention à la ponctuation et aux différentes orthographes de *n'y* et *ni*.

b) En imitant la phrase ci-dessus, décrivez:
La trousse que l'on vient de vous offrir.
Une panoplie de petit menuisier ou de petite couturière.

c) Répondez aux questions suivantes en utilisant le texte:
Que voulut offrir Aladin à sa jeune épouse?
(*A sa jeune épouse,* ________.)
Pour cela, qui appela-t-il et que demanda-t-il?
(*Appelant* ________.)
Que se passa-t-il le lendemain?
(*Le lendemain,* ________.)



Le retour du magicien africain

Aladin a épousé Badr-oul-Boudour, la fille du sultan. Dans leur magnifique palais, ils vivent des jours heureux. Aladin commande l'armée et il aide le sultan à gouverner le pays. Plusieurs années passent. Mais un jour...

au fond de l'Afrique : *dans les régions les plus lointaines et les moins connues de l'Afrique.*

1. Mais un jour, au fond de l'Afrique•, le magicien apprend qu'Aladin n'est pas mort au fond du souterrain : Aladin est bien vivant, riche, époux d'une princesse ; il gouverne tout un royaume, il est aimé du peuple ! Voilà ce que le méchant homme découvre grâce à ses secrets de magie, en consultant les astres.

Le feu lui monte au visage. « Ce misérable fils de tailleur, s'écrie-t-il, a donc utilisé les pouvoirs de la lampe ! C'est lui qui profite de tous mes travaux ! Il périra ! »

Aussitôt le magicien se met en route pour l'Orient, afin de reprendre la lampe.

2. Arrivé dans la capitale du royaume, le magicien apprend qu'Aladin, parti à des chasses, est absent pour une semaine. L'occasion est bonne. Aussitôt, le magicien se déguise en marchand de lampes ; puis il va se promener aux alentours du palais :

« Qui veut échanger de vieilles lampes pour des neuves ? » offre-t-il.

Les passants se demandent si ce marchand n'a pas perdu l'esprit. Les enfants lui font cortège en se moquant de lui.

De sa fenêtre, la princesse Badr-oul-Boudour a entendu les cris ; elle demande la cause de ce tapage.

vieil : *remplace* **vieux** *devant un mot commençant par une voyelle ou un h muet.*

3. Une servante rapporte à la princesse les paroles du vieil• homme : « Pourquoi ne lui donnerions-nous pas une lampe tout usée que j'ai découverte dans un coin ? » ajoute-t-elle.

(C'était justement la lampe magique : pour une fois, Aladin avait négligé de l'emporter avec lui !)

La princesse accepte, et l'échange est fait : la servante rapporte une lampe neuve. Mais le magicien, ivre de joie, est enfin en possession du trésor inestimable pour lequel il a dépensé tant d'études et tant de calculs !

4. Comment il l'utilise, vous le devinez : il demande au Génie de faire disparaître le palais, avec les gens et les choses qu'il contient, avec tous ses jardins. Tout est transporté en un lieu inaccessible•.

inaccessible : *un lieu qu'on ne peut atteindre.*

Lorsque le sultan se réveille, le lendemain, il n'en croit pas ses yeux. Devant son propre palais s'étend, comme autrefois, un terrain nu. Le sultan furieux fait venir Aladin, l'accuse d'être un sorcier, un scélérat*, menace de lui faire couper la tête si la princesse n'est pas retrouvée.

5. Aladin, accablé, s'enfuit de la cour. Il erre* lamentablement dans la campagne. « Qui me rendra mon palais, ma chère princesse ? » Il pense devenir fou. Enfin, désespéré, n'en pouvant plus, il se jette dans une rivière. Mais par hasard, il porte encore l'anneau magique. Alors que le jeune homme glisse sur un rocher, l'anneau touche la pierre... Le Génie apparaît : « Que me veux-tu, Aladin ? Je suis ton esclave, prêt à obéir. »

Grâce à son aide, Aladin aura vite fait de retrouver son palais, son épouse et de se débarrasser du malfaisant Africain.

Les Mille et une Nuits.
Traduction GALLAND, adaptée.

• Nous utilisons notre lexique :

scélérat - errer.

• Nous comprenons le texte :

1. Relevez les passages qui montrent que le magicien est rusé.
2. Aladin a commis une imprudence. Laquelle? Pourquoi, selon vous, a-t-il pu faire un tel oubli?
3. Le magicien veut-il la lampe pour s'enrichir? Comment l'utilise-t-il?
4. Que pensez-vous de l'attitude menaçante du Sultan envers ce pauvre Aladin qui a tout perdu?
5. Si vous aviez été à la cour du roi, qu'auriez-vous dit pour défendre Aladin?
6. Lorsqu'Aladin se jette à l'eau, le Génie apparaît.
   Imaginez ce que le malheureux prince lui demande.

• Nous apprenons à écrire :

a) Donnez un titre à chacun des § 4 et 5.

b) Aladin est sorti du souterrain. Il aurait pu sortir d'une *caverne*, d'un *caveau*, d'une *cave*, d'une *cavité*. Classez ces 4 mots dans l'ordre alphabétique.

c) Je résume l'histoire à l'aide du texte:
Un jour le magicien apprend
Il se déguise ________ . *La princesse échange* ________ *Aladin avait négligé* ________ .
L'enchanteur fait disparaître ________ .
Mais grâce à son anneau magique ________ .

d) L'enchanteur s'adresse au Génie et lui dit: « *Bon Génie* ________ *inaccessible.* » (§ 4).
Le sultan furieux accuse Aladin et le menace: « *Tu es un* ________ *retrouvée.* » (§ 4)

e) Le marchand crie: « *Qui veut échanger de vieilles lampes pour des neuves?* »
Le collectionneur de timbres offre: « *Qui* ___ *?* »
L'antiquaire propose: « *Qui* ________ *?* »

Comment Taï-Fou apprit la médecine

1. Il était une fois, dans une province de Chine, un jeune garçon appelé Taï-Fou. Ses parents étaient de très pauvres cultivateurs.

Alors qu'il avait seize ans, ses parents furent tous deux atteints par la peste*. Retenant ses larmes, il partit jusqu'au village voisin pour demander secours au docteur Wang. Mais ce dernier lui répondit en ricanant :

« Qui me paierait le prix de cette visite ? Je n'ai pas de temps à perdre ! »

en ricanant : *le Dr Wang riait de telle sorte que Taï-Fou comprit bien que le médecin se moquait de lui.*

2. Bouleversé, Taï-Fou alla chez Li, l'apothicaire, espérant que celui-ci lui viendrait en aide. Mais le vieil homme lui dit en le fixant à travers ses lunettes :

apothicaire : *nom donné autrefois aux pharmaciens.*

« Qui me paierait le prix de mes remèdes ? Je ne donne rien pour rien ! »

Désespéré, le garçon revint chez lui. Quelques jours plus tard, ses parents moururent. Taï-Fou pleura beaucoup. Puis il prit une résolution :

« Quand je serai un homme, se dit-il, je serai médecin et je soignerai les pauvres gens ! »

Son visage, rougi par les larmes, tremblait d'indignation.

3. Des voisines généreuses recueillirent le jeune orphelin. Un jour, il leur fit part de son désir, mais elles s'écrièrent :

« Pauvre enfant, ôte-toi cette idée de la tête ! Tu vois bien que nous sommes bien trop pauvres pour t'envoyer au collège* ! »

Mais Taï-Fou ne changeait toujours pas d'idée. Aussi les voisines décidèrent-elles, après s'être concertées, d'envoyer le garçon comme apprenti chez l'apothicaire de la ville. L'une d'elles l'y accompagna.

4. Du matin au soir, il devait accomplir toutes sortes d'ingrates besognes. Mais tout en les faisant, il ne cessait d'observer son maître : comment celui-ci tâtait le pouls* des malades, décelait les signes des maladies, rédigeait les ordonnances...

Le soir, il apprenait par cœur les noms des *simples* inscrits sur les tiroirs. C'est ainsi que, peu à peu, il apprit à connaître un grand nombre de plantes et les maladies que chacune d'elles pouvait guérir.

ingrates besognes : *des travaux difficiles, qu'on fait sans aucun plaisir.*
décelait : *découvrait ce qui était caché.*
simples (ou plantes médicinales) : *plantes utilisées en pharmacie pour guérir.*

5. Un an passa. Un jour, il déclara à son maître :

« Toutes ces plantes sont un produit *de la terre* : elles doivent donc servir à soigner tous les hommes qui vivent sur la terre. Je vais aller

en cueillir pour guérir les pauvres gens qui souffrent ou meurent faute de soins. »

Le vieil apothicaire éclata d'un rire méchant et lui dit :

« Que le ciel me tombe sur la tête si tu sais utiliser les simples ! » Mais Taï-Fou s'éloigna d'un pas résolu.

6. Dès le lendemain matin, Taï-Fou partait pour une montagne, renommée pour sa richesse en plantes médicinales. Il faisait chaud et le chemin était long. Taï-Fou arriva enfin à la *Montagne aux Simples,* mais il eut beau chercher, pas la moindre plante utile ne s'offrait à sa vue !

La nuit était tombée ; lentement, la lune apparut. On entendait des cris de bêtes fauves. Une angoisse saisit Taï-Fou : il fut heureux de voir se dessiner au loin une silhouette* humaine. Il distingua bientôt une jeune fille dont la robe vert tendre luisait au clair de lune. Si légère était sa démarche qu'elle semblait une fleur agitée par la brise.

(à suivre)



Nous utilisons notre lexique :

peste - collège - pouls - silhouette.

Nous comprenons le texte :

1. Pourquoi le Dr Wang ne veut-il pas soigner les parents de Taï-Fou ? Pourquoi l'apothicaire ne veut-il pas, lui non plus, venir en aide au jeune garçon ?
2. Quelle résolution prend le jeune garçon ? Que faudrait-il pour réaliser ce désir ? Est-ce donc possible ? Pourquoi ?
3. L'apothicaire se doutait-il que le jeune garçon apprenait à soigner les gens en travaillant avec lui ? Justifiez votre réponse.
4. Quelle est, d'après vous, cette jeune fille à la démarche légère ? Pourquoi apparaît-elle à Taï-Fou ?

Nous apprenons à écrire :

a) Au cours de ce récit Taï-Fou est tour à tour : *bouleversé - désespéré - indigné - résolu - angoissé.*
Classez ces mots dans l'ordre alphabétique.

b) Répondez aux questions suivantes :
Pourquoi Taï-Fou veut-il être médecin ?
(*Taï-Fou veut* __________ *pour* __________ .)
Pourquoi le jeune garçon observait-il son maître et apprenait-il le nom des simples ?
(*Le jeune garçon* __________ , *car* __________ .)
Pourquoi les plantes doivent-elles servir à soigner tous les hommes de la terre ?
(*Les plantes* __________ , *car* __________ .)

c) Le docteur Wang demande :
« *Qui me paierait le prix de mes visites ?* »
Imitez cette phrase pour écrire les demandes :
de l'apothicaire : « *Qui* __________ *des remèdes ?* »
du directeur du collège : « *Qui* __________ *des études ?* »



Une vie de dévouement

1. Taï-Fou s'engagea aussitôt dans le chemin où il avait vu s'éloigner la merveilleuse apparition. Et voici que de toutes parts autour de lui, des centaines et des centaines de *simples* agitées par le vent semblaient l'attendre et le saluer. Il ne lui fallut pas longtemps pour en remplir un panier.

Cependant la jeune fille avait disparu. Devant lui, un torrent coulait au pied d'une falaise* escarpée entourée de nuages. Quel spectacle merveilleux et inattendu !

Tout heureux, Taï-Fou repartit, son précieux panier au bras.

2. A partir de ce jour-là, Taï-Fou se mit à soigner les pauvres gens avec les *simples* qu'il cueillait dans la montagne. Il fut bientôt connu loin à la ronde, et tout le monde admirait son savoir et sa modestie.

Mais un jour, Taï-Fou reconnut chez un de ses malades un mal de gorge très rare et très grave. Taï-Fou savait que ce mal ne pourrait être guéri qu'avec un certain thé sauvage qui pousse sur de hauts sommets : or il n'en avait point.

Il décida donc de retourner dans la *Montagne aux simples*. Il chercha toute une journée puis toute une nuit sans trouver le thé précieux. Alors considérant la falaise, entourée d'écharpes de nuages, il pensa : « Peut-être bien qu'il y en a là-haut ! »

3. Mais comment franchir le torrent ? Comment grimper le long de ces pentes abruptes•? Soudain il se souvint de la jeune fille qu'il avait aperçue la première fois :

« Oh ! murmura-t-il, si elle pouvait m'aider à aller là-haut ! »

A peine eut-il achevé ces mots qu'il vit un énorme tigre dévaler la montagne dans sa direction. Un instant affolé•, le jeune homme reprit vite son sang-froid :

« Frère Tigre, lui dit-il, sois généreux, ne me fais pas de mal, je suis venu cueillir des *simples* pour soigner les malades. »

4. Le tigre semblait avoir compris ; il inclinait l'encolure•, remuait la queue, tournait la tête tantôt vers Taï-Fou, tantôt vers la montagne..

abruptes : *les pentes de la falaise sont presque verticales : on ne pourrait pas monter au sommet.*

affolé : *qui a perdu l'esprit sous l'effet de la peur, qui n'a pas su garder son sang-froid.*

l'encolure : *signifie ici le cou.*

Alors Taï-Fou, s'armant de courage, se mit à califourchon sur le tigre qui, d'un bond, s'éleva en l'air, emportant le jeune homme vers le sommet inaccessible.

Là, fleurs et herbes rares recouvraient la terre d'un immense tapis multicolore•. Taï-Fou s'était mis à en cueillir lorsqu'une voix retentit derrière lui :

« Qui se permet de prendre mes précieuses plantes ? »

multicolore : *de plusieurs couleurs.*

5. Taï-Fou se retourna, reconnut la ravissante jeune fille.

« Je suis *la Fée des Simples,* dit-elle ; et pour te dire la vérité, c'est moi qui ai envoyé le tigre te chercher, car je suis heureuse que tu soignes les pauvres gens. Remplis donc ton panier, puis retourne dans ton village. »

Taï-Fou voulut lui exprimer sa gratitude•, mais il n'en eut pas le temps : la Fée avait disparu dans un éclair éblouissant.

exprimer sa gratitude : *dire sa reconnaissance, prononcer des paroles de remerciements.*

6. Arrivé au village, il se rendit directement chez le malade atteint de ce mal de gorge et lui prépara l'infusion nécessaire. La guérison fut rapide. Dès lors, la renommée de Taï-Fou s'étendit très loin.

L'Empereur ayant eu vent• de la chose envoya un messager spécial, chargé de porter à Taï-Fou un habit de cour, richement brodé d'or, et sa nomination comme médecin du Palais.

avoir eu vent de la chose : *avoir entendu parler d'une façon très vague de cette chose-là.*

Naturellement, Taï-Fou refusa net. Et toute sa vie, il se dévoua aux pauvres, leur apportant ses soins et le secours de sa bonté si discrète.

d'après « *La Montagne aux simples* »,
légende populaire chinoise, adaptée par WOU-KI.
Editions en langues étrangères, Pékin.
Librairie du Globe, Paris.

• Nous utilisons notre lexique :

falaise - infusion.

• Nous comprenons le texte :

1. Pourquoi la jeune fille est-elle apparue à Taï-Fou ?
2. Pourquoi dit-on que le panier de Taï-Fou est précieux ?
3. Comment le tigre s'y prend-il pour montrer au jeune homme qu'il veut l'emmener sur la falaise ?
4. Etait-il possible qu'une bonne fée refusât d'aider Taï-Fou ? Qu'en pensez-vous ?
5. N'êtes-vous pas content de savoir que, maintenant, un médecin soigne les pauvres gens ?
6. Pourquoi l'Empereur lui demande-t-il d'être le médecin du Palais ? Pourquoi Taï-Fou refuse-t-il ?

• Nous apprenons à écrire :

a) Apprenez par cœur, puis copiez sur votre cahier cette phrase :
Et voici que de toutes parts, des centaines et des centaines de simples agitées par le vent semblaient saluer le jeune homme.

b) Dans la phrase ci-dessus, l'idée de quantité est soulignée par l'expression : **des centaines et des centaines de.**
Modifiez de même les phrases suivantes :
Et voici qu'en foule des pauvres gens arrivaient.
Taï-Fou se dévouait, et des malades guérissaient.

c) Répondez aux questions suivantes :
Que manquait-il à Taï-Fou pour soigner ce mal de gorge ?
(*Pour soigner* ____________.)
Où, peut-être, pourra-t-il trouver cette herbe indispensable ?
(*Peut-être pourra* ____________.)
Qui va aider Taï-Fou, et comment ?
(*C'est* ____________ *qui* ____________ *en* ____________.)

Nils capture un petit lutin

Nils Holgersson : *prononcez* **Hol-guèr'-sonne.**

Nils Holgersson est un petit Suédois de quatorze ans qui ne songe qu'à jouer de mauvais tours aux bêtes et aux gens. Ses parents s'attristent de le voir si paresseux et si méchant.

Ce jour-là, Nils est resté seul à la ferme de ses parents. Il fait très chaud. Nils essaie de lire, mais il n'en a guère envie.

1. Le gamin lisait, s'assoupissait, sursautait et luttait contre le sommeil... Puis ses yeux se fermèrent à nouveau.

Avait-il dormi longtemps ou seulement quelques instants ? Il ne le savait, mais un léger bruit derrière lui l'éveilla.

le coffre : *autrefois il n'y avait pas d'armoires : les gens rangeaient leurs affaires dans des coffres.*

Sur le rebord de la fenêtre, en face de lui, une petite glace reflétait presque toute la pièce. Comme il levait la tête, ses yeux rencontrèrent la glace, et il s'aperçut que le grand coffre de sa mère était ouvert.



2. Il ne comprenait pas comment c'était possible, car sa maman avait certainement fermé le coffre avant de partir ; elle ne le laissait jamais ouvert, lorsque son fils était seul à la maison.

Il se sentit tout à fait mal à l'aise. Il eut peur qu'un voleur ne se fût glissé dans la maison. Il n'osait bouger : immobile, il regardait fixement la glace. Il attendait que le voleur se montrât...

Tout à coup, il se demanda ce que signifiait cette ombre noire qui tombait sur le bord du coffre. Il regardait, regardait, et ne pouvait en croire ses yeux. Mais, peu à peu, ce qui, au début, n'avait été qu'une ombre, se précisa, et bientôt il se rendit compte que c'était une réalité. Il y avait là un *tomte*• ni plus ni moins, installé à califourchon• sur le bord du coffre !

un tomte : *en Suède, ce nom désigne des êtres minuscules doués de pouvoirs surnaturels comme les Génies. L'équivalent français est* **lutin.**

à califourchon : *on dit aussi à cheval.*

3. Certes, le gamin avait bien des fois entendu parler des *tomtes*, mais jamais il n'avait pensé qu'ils pussent être aussi petits. Celui-ci n'était pas plus haut que la paume de la main. Il avait un vieux visage ridé et imberbe*, et portait un vêtement noir très long, des culottes et un chapeau noir à larges bords. Sa toilette était très soignée : des dentelles blanches autour des poignets et du cou, des chaussures ornées de boucles et des jarretières* à gros nœuds.

4. Le gamin se dit qu'il serait amusant de lui jouer un tour : par exemple de le pousser dans le coffre, et de rabattre le couvercle ; ou quelque autre farce de ce genre.

Son courage n'allait pourtant pas jusqu'à oser toucher de ses mains le *tomte*. Aussi chercha-t-il des yeux un objet avec lequel il pût lui porter un coup.

Au même moment, il aperçut le filet à papillons. Il le saisit vivement, bondit et le rabattit sur le bord du coffre. Il fut surpris lui-même de sa chance, car il avait bel et bien attrapé le *tomte*. Le pauvret gisait au fond du filet, la tête en bas, incapable d'en sortir.

(à suivre)

• Nous utilisons notre lexique :

imberbe - jarretière.

• Nous comprenons le texte :

1. Quand Nils s'aperçoit que le coffre est ouvert, a-t-il peur ? Pourquoi ?
2. Qui a ouvert le coffre ?
3. Quelle est en centimètres, selon vous, la taille du tomte ?
4. Comment appelle-t-on les hommes très petits ? Combien mesurent-ils ? Comparez avec la taille du tomte.
5. Est-ce que le tomte est petit parce qu'il est jeune ? Justifiez votre réponse.
6. Le méchant gamin a tout de même un peu peur du tomte. Qu'est-ce qui le prouve ?
7. A-t-il raison de capturer le tomte ? A sa place qu'auriez-vous fait ? Pourquoi ?

• Nous apprenons à écrire :

a) *une commode - un coffre-fort - un coffre - un coffret.*
Rangez ces mots par ordre alphabétique. Puis employez-les comme il convient (consultez au besoin votre dictionnaire).
Je range mon argent et mes bijoux dans ____ *ou* ____________
Je range mon linge dans ________ *ou* ____

b) Répondez aux questions suivantes à l'aide du texte :
Quel tour Nils se propose-t-il de jouer au tomte ? (*Nils se* ________.)
Pourquoi lui faut-il un objet pour frapper le tomte ? (*Il lui faut* ________, *car* ______.)
Pourquoi avait-il de la chance ? (*Il* ______, *car* ________.)

c) Mettez au présent la première phrase du texte :
« *Le gamin* ________ *sommeil.* »

d) C'est Nils qui parle (début du § 2) :
« *Je ne comprenais* ________ *maison.* »

Une transformation extraordinaire

Le tomte supplie Nils de lui rendre la liberté. De son côté, le petit garçon est effrayé d'avoir capturé un être aussi mystérieux. Aussi se décide-t-il à soulever son filet.

1. Toutefois, au moment où son prisonnier était presque sorti du filet, Nils eut l'idée qu'il aurait dû se faire offrir toutes sortes de choses. « Que j'ai donc été bête de le laisser partir », se dit-il, et de nouveau, il emprisonna le tomte dans son filet.

Mais, au même instant, il reçut une gifle si formidable qu'il lui sembla que sa tête allait éclater. Il fut projeté d'abord contre un mur, puis contre l'autre, enfin il tomba par terre, et demeura inanimé.

inanimé : *Nils a été assommé par la gifle, il reste par terre sans bouger, évanoui.*

2. Lorsqu'il reprit connaissance, il était seul dans la pièce, nulle trace du *tomte*. Le couvercle du coffre était rabattu ; le filet à papillons était à sa place, accroché à la fenêtre. S'il n'avait pas ressenti une douleur cuisante à la joue, Nils aurait été tenté de croire que tout cela n'avait été qu'un rêve.

Il s'avançait vers la table, lorsque tout à coup il remarqua quelque chose d'étrange. Il n'était pas possible que la maison se fût agrandie. Mais comment expliquer autrement qu'il eût à faire un si grand nombre de pas pour atteindre la table ? Et qu'avait donc la chaise ? Elle ne semblait pas être devenue plus grande ; pourtant il dut se hisser d'abord jusqu'au barreau inférieur et, de là, grimper sur le siège. De même pour la table, il ne put en voir le dessus qu'en escaladant le bras du fauteuil.

se hisser : *Nils éprouve beaucoup de peine à s'élever d'abord jusqu'au barreau* **inférieur** *(c'est-à-dire au barreau situé le plus près du sol. Le contraire d'***inférieur** *est* **supérieur***).*

3. « Qu'est-ce que cela signifie ? se dit-il. Je crois que le *tomte* a enchanté le fauteuil et la table et toute la maison ».

Le livre était toujours ouvert sur la table et ne paraissait pas changé ; pourtant il vit bien qu'il y avait là encore quelque chose de bizarre, car il ne put lire un seul mot sans se placer debout sur le livre même.

Il lut quelques lignes, puis leva la tête. Ses yeux tombèrent de nouveau sur la glace, et il s'écria tout haut : « Tiens, en voilà encore un ! »

4. Dans le miroir, il voyait nettement un petit, tout petit homme en bonnet pointu et en culotte de peau.

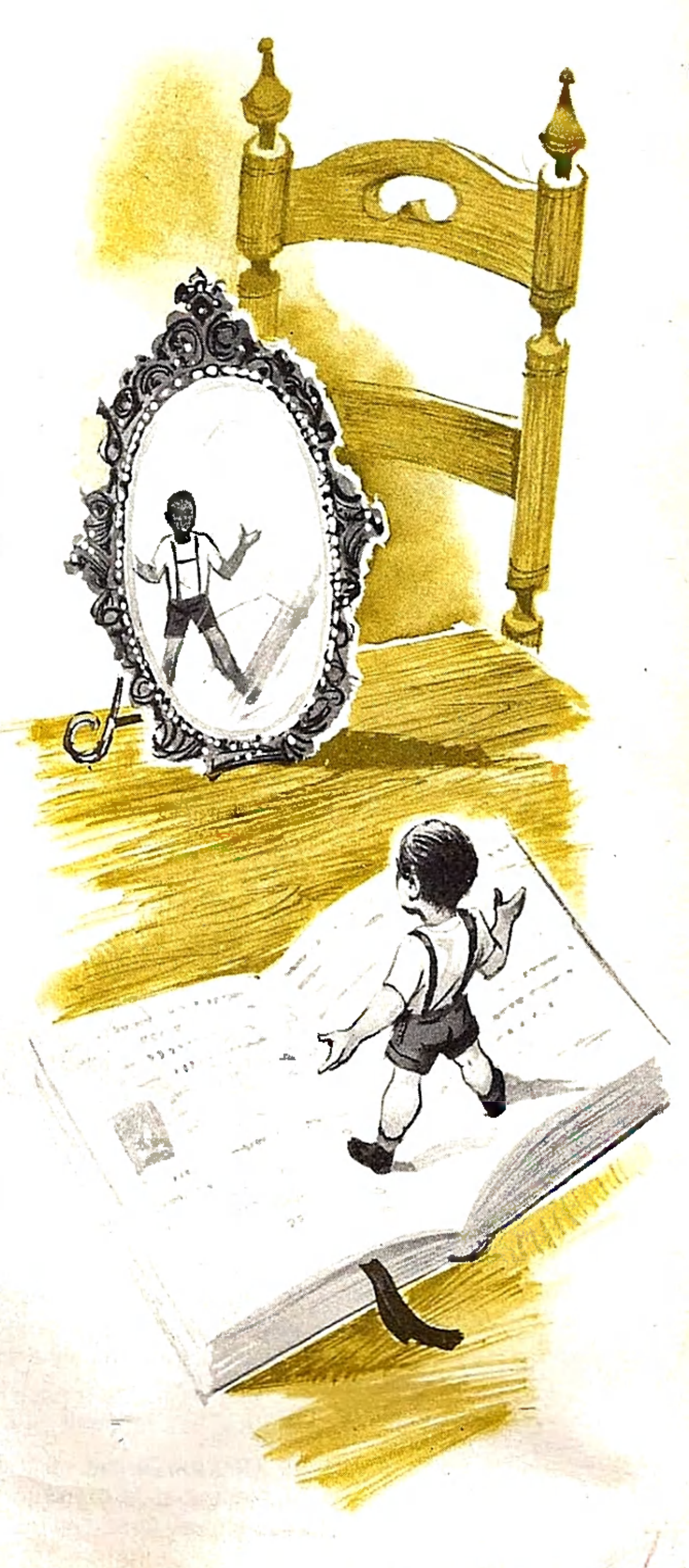
culotte de peau : *c'est la mode en Suède et dans certains pays de porter des culottes faites en cuir souple.*

« Celui-là est habillé exactement comme moi » s'écria-t-il en joignant les mains par surprise. Alors le petit bonhomme de la glace fit le même geste.

Le gamin se mit à se tirer les cheveux, à se pincer, à pirouetter sur lui-même ; aussitôt le petit homme de la glace imita ses mouvements.

Rapidement, Nils fit le tour de la glace pour voir s'il y avait quelqu'un caché là derrière. Mais il n'y avait personne. Nils se mit alors à trembler ; il venait de comprendre que le *tomte* l'avait ensorcelé, et que l'image reflétée par la glace était *son image à lui.*

(à suivre)



Nous utilisons notre lexique :

escalader - pirouettes.

Nous comprenons le texte :

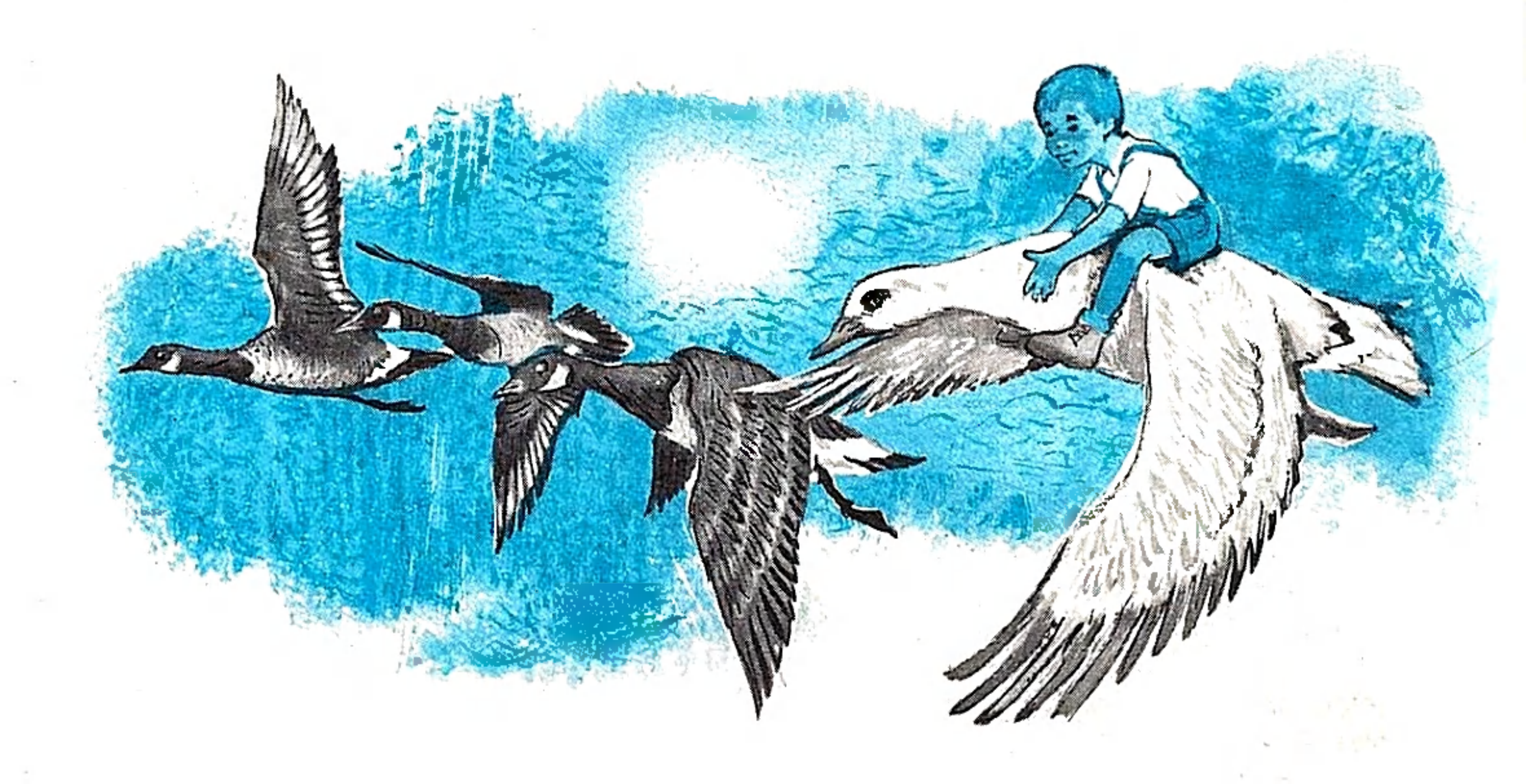
1. Pourquoi Nils emprisonne-t-il de nouveau le tomte dans son filet?
2. Qui a pu donner à Nils cette si formidable gifle?
3. Pourquoi lui a-t-on donné cette gifle?
4. Pourquoi Nils dit-il: « Tiens, en voilà encore un! » et « Celui-là est habillé exactement comme moi! »
5. Comment Nils va-t-il s'apercevoir peu à peu qu'il est devenu aussi petit que le tomte?
6. Si c'était possible, aimeriez-vous être changé en nain? Donnez vos raisons.
7. Essayez de dire pourquoi c'est une très dure punition d'être aussi petit qu'un tomte sans en avoir les pouvoirs surnaturels.

Nous apprenons à écrire :

a) « *Qu'est-ce que cela signifie? se dit-il. Je crois que le tomte a enchanté le fauteuil et la table et toute la maison.* »
Apprenez cette phrase par cœur puis fermez votre livre et recopiez-la sur votre cahier. (Attention à la question et à la répétition voulue des et.)

b) Répondez aux questions suivantes en vous aidant du texte:
Que dut faire Nils pour s'asseoir sur la chaise? (*Pour* __________, *Nils dut* __________.)
Pour voir le dessus de la table? (*Pour voir* __________, *il* __________.)
Et pour lire son livre? (*Et pour lire* ______ *se placer* __________.)

c) Mettez au présent la phrase suivante:
« Nils reçut une gifle formidable. Il fut projeté contre un mur, puis il tomba par terre, et demeura inanimé. »
(*Nils reçoit une gifle formidable. Il* ________.)



Le départ de Nils

Nils est très vexé d'avoir été changé en tomte ; il ne sait où se cacher dans la ferme. Un avantage, pourtant, c'est qu'il comprend désormais le langage des bêtes.

Dans le ciel, passent des oiseaux migrateurs°, qui reviennent des pays chauds, et qui volent vers le nord.

migrateurs : *certains oiseaux (les oies sauvages par exemple) se déplacent en groupe d'un pays à un autre suivant les saisons.*

1. C'était, comme nous l'avons dit, un jour merveilleusement beau, avec un air si frais, si léger qui invitait au vol. A mesure que de nouvelles bandes passaient, les oies de la ferme devenaient plus inquiètes. Elles battaient par moments des ailes comme décidées à suivre les oies sauvages°. Mais chaque fois il se trouvait parmi elles quelque vieille commère* qui disait :

« Ne faites donc pas les folles. Celles-là auront à souffrir de la faim et du froid. »

oies sauvages : *oies qui vivent en liberté ; elles n'ont pas été domestiquées par l'homme.*

2. Or, il y avait un jeune jars° à qui les appels des oies sauvages avaient donné une grande envie de partir. « S'il vient encore une bande, je l'accompagnerai », dit-il.

Une nouvelle bande arriva, appelant comme les précédentes°. Alors le jars répondit : « Attendez ! Attendez ! Je viens. »

Derrière le mur où il s'était caché, le gamin entendait tout. « Quel dommage si le grand jars s'envole ! Père et mère auront du chagrin s'il est parti lorsqu'ils reviendront. »

jars : *le nom* **oie** *désigne à la fois l'espèce et la femelle.*
le jars : *c'est le mâle.*

les précédentes : *ce nom désigne les bandes d'oies sauvages qui sont passées avant celle-ci.*

Il oublia une fois encore qu'il était petit et sans force. Il sauta au milieu des oies, et jeta ses bras autour du cou du jars. « Tu resteras ici, tu entends », cria-t-il.

3. Mais juste à ce moment, le jars quittait le sol. Il ne put s'arrêter pour secouer le gamin, et celui-ci fut emporté dans l'air.

Nils fut enlevé avec une rapidité qui lui donna le vertige*. Avant d'avoir pensé à lâcher prise, il se trouva si haut qu'il se serait tué s'il était tombé à terre.

Il n'avait plus qu'à essayer de se hisser sur le dos de l'oiseau. Il y parvint, mais avec beaucoup de peine.

4. Un long moment, le gamin eut des vertiges qui l'empêchèrent de se rendre compte de rien. L'air sifflait et le fouettait ; les ailes frappaient, les plumes vibraient avec un bruit de tempête. Treize oies volaient autour de lui. Toutes caquetaient* et battaient des ailes. Les yeux éblouis, les oreilles assourdies, il ne savait si elles volaient haut ou bas, ni quel était le but du voyage.

5. Enfin le gamin eut l'audace° de jeter un regard au-dessous de lui. Il fut surpris de voir, étendue là-bas comme une grande nappe, une infinité de grands et de petits carreaux.

l'audace : *Nils eut le grand courage, malgré son vertige, de regarder par terre.*

« Qu'est-ce donc que cette grande pièce d'étoffe à carreaux ? » grommela°-t-il encore, sans attendre de réponse.

grommeler : *c'est murmurer entre ses dents.*

Mais les oies sauvages qui volaient autour de lui crièrent immédiatement : « Des champs et des prés ! Des champs et des prés ! »

Il comprit alors que l'étoffe à carreaux, c'était la plaine de Scanie qu'on traversait.

(à suivre)

- **Nous utilisons notre lexique :**

commère - vertige - caqueter.

- **Nous comprenons le texte :**

1. Expliquez pourquoi les oies sauvages auront à souffrir de la faim et du froid.
2. Pouvez-vous dire pourquoi c'est un *jeune* jars qui veut participer au voyage?
3. Le jars vole-t-il bien? Qu'est-ce qui le prouve?
4. Les oies volent-elles haut, très haut ou bas? Quelles phrases du texte justifient votre réponse?
6. Cherchez dans le dictionnaire le mot SUÈDE, puis dites où se trouve la *Scanie*, et quelles en sont les principales villes.

- **Nous apprenons à écrire :**

a) *C'était un jour merveilleusement beau, avec un air si frais, si léger, qui invitait au vol.*

Apprenez cette phrase, puis recopiez-la sur votre cahier en respectant bien la ponctuation.

b) Dans cette phrase ci-dessus, les adverbes **si**, répétés avec adresse, nous font comprendre que les oiseaux auront vraiment envie d'entreprendre un grand voyage ce jour-là.
Utilisez de même ces adverbes pour donner plus de force aux phrases suivantes:
Nils était un gentil garçon, avec des yeux bons, francs, qui plaisaient à voir.
Ce jars était un magnifique oiseau avec des ailes, longues, larges, fortes, qui invitaient au voyage.
Ce tomte avait un visage vieux, ridé, fatigué, qui faisait beaucoup de peine.

Nils et les renards

Nils va être bientôt adopté ● par les oies sauvages ; il leur rend d'ailleurs de grands services, car son cœur s'est transformé ; il n'est plus du tout le méchant garçon d'autrefois.

En leur compagnie, Nils va faire un magnifique voyage au-dessus de la Suède.

Un jour, Nils visite une île peuplée de moutons. Ce serait leur paradis s'il n'y avait aussi trois renards cruels...

adopté : *non seulement les oies aiment Nils, mais elles le considèrent comme un de leurs petits*

bélier : *le nom mouton désigne l'espèce. La femelle est la* **brebis**, *le mâle, le* **bélier**.

1. Le bélier● prit Nils sur son dos et lui fit faire le tour de l'île.

« Quel endroit délicieux, dit le gamin. Vous êtes joliment bien logés, les moutons !

— Mais oui, c'est très beau ici. Seulement, en te promenant seul, fais bien attention à ne pas tomber dans une de ces crevasses*. »

C'était un avertissement utile, car les crevasses étaient nombreuses et profondes. La plus grande s'appelait le Trou de l'Enfer.

« Si quelqu'un y tombait, il s'y tuerait », dit le bélier.

la grève : *c'est la partie de l'île située en bordure de la mer et couverte uniquement de gravier et de sable.*

2. Puis le bélier conduisit Nils à la grève●. Il y avait partout des restes de moutons tués. C'est là que les renards avaient fait leurs repas. Il y avait des squelettes bien rongés, mais aussi des corps à moitié dévorés, et d'autres que les renards avaient à peine touchés. Le cœur se serrait devant ce carnage*...

Nils plaignait sincèrement les moutons et aurait bien voulu leur venir en aide.

Akka : *c'est la vieille oie qui est le chef de la bande*

« Il faut que j'en parle à Akka● et à Martin, le jars, pensa-t-il. Peut-être pourront-ils me conseiller pour débarrasser l'île de ces renards. » Un peu plus tard, il eut avec Akka et Martin une longue conversation...

le plateau découvert : *il n'y avait sur ce plateau ni arbres ni buissons.*

3. Un moment après, le jars blanc prit Nils sur son dos et se dirigea vers le Trou de l'Enfer.

Il marchait avec insouciance sur le plateau découvert●, et ne semblait point se rendre compte de sa blancheur ni de sa haute taille qui le rendaient visible de très loin.

Aussitôt, les trois renards étaient sortis de leurs tanières et s'étaient glissés sur le plateau. Ils rampèrent prudemment vers le jars.

Lorsqu'ils furent arrivés près de lui, le jars tenta de s'élever dans l'air. Il battit des ailes, mais ne réussit pas à s'envoler.

Le croyant blessé, les renards reprirent leur poursuite, en s'abritant derrière des pierres et des tertres*. Finalement, ils se trouvèrent tout près de lui : ils n'avaient plus à prendre qu'un dernier élan pour l'atteindre.

4. A la dernière seconde toutefois, le jars fit un bond de côté ; les renards le manquèrent. Mais il n'avait que quelques mètres d'avance et en outre il boitait.

Le gamin, monté à reculons sur le jars, se moquait des renards en criant :

« Ohé ! les renards ! Vous vous êtes trop gavés de viande de mouton ! Vous ne pouvez même pas attraper une oie à la course ! »

Il les raillait* tant que les renards devinrent comme fous de rage et se jetèrent éperdument à la poursuite du jars.

5. Le jars courut droit vers la grande crevasse. Arrivé au bord, il donna un vigoureux coup d'ailes et la franchit.

A ce moment, les renards le touchaient presque.

Une fois sur l'autre bord, il continua de courir quelques mètres, mais Nils lui caressa le cou en disant :

« Tu peux t'arrêter, jars ».

En même temps, ils entendirent derrière eux des cris féroces, un crissement* de griffes et un bruit de chutes lourdes. Les renards avaient disparu dans le gouffre.

(à suivre)



Nous utilisons notre lexique :

crevasse - carnage - tertre - railler - crissement.

Nous comprenons le texte :

1. Qu'est-ce qui prouve que les renards tuaient par cruauté et non pas simplement pour se nourrir ?
2. Pourquoi Nils prend-il le parti des moutons contre les renards ?
3. Pourquoi le jars ne se cache-t-il pas ?
4. Le jars est-il réellement blessé ? (Relisez le § 5 avant de répondre.)
5. Pourquoi le gamin se moque-t-il des renards ? Est-ce nécessaire ? Pourquoi ?
6. Pourquoi le jars et Nils se sont-ils dirigés vers le Trou d'Enfer ? N'est-ce pas un endroit dangereux ? Pour qui ?
7. Expliquez en quoi consiste la ruse mise au point par Nils et ses amis ?

Nous apprenons à écrire :

a) Je résume les § 3, 4 et 5. J'utilise le texte.
Le jars blanc prit __________ *et* __________ .
Les trois renards rampèrent __________ .
A la dernière seconde, le jars __________ ; *les renards* __________ . *Nils raillait tant les renards qu'ils se* __________ . *Le jars courut* __________ ; *il la franchit* __________ ; *les renards* __________ .

b) *Il les raillait ; les renards devinrent fous de rage.*
Il les raillait **tant que** *les renards devinrent fous de rage.*
Ces deux phrases expriment la même idée, mais l'expression **tant que** renforce le sens du verbe railler.
Utilisez cette expression **tant que** dans les phrases suivantes :
Nils réfléchit : il finit par trouver un moyen.
Les renards s'approchèrent : ils n'avaient plus qu'un bond à faire pour atteindre le jars.

Nils délivre un prisonnier



Jarro, un petit canard sauvage blessé, a été soigné par des hommes... L'un d'eux attache un jour Jarro à une barque, au moyen d'une longue corde. Le petit canard peut se promener sur l'eau tout autour de la barque.

1. Tout à coup, Jarro aperçut une bande de jeunes canards qu'il connaissait : il les appela à grands cris. Ils lui répondirent. et un beau vol s'approcha.

Quand ils furent assez près, Jarro se mit à leur raconter comment il avait été soigné, à leur parler de la bonté des hommes...

Au même moment, deux coups de fusil partirent derrière lui. Trois canards tombèrent morts dans les roseaux et le chien se précipita pour les rattraper.

Alors Jarro comprit.

appât : *Jarro, attaché, devait attirer d'autres canards que le chasseur pouvait alors tirer.*

2. Les hommes lui avaient sauvé la vie afin de se servir de lui comme appât• pour les autres oiseaux ! Et la ruse avait réussi : trois canards avaient été tués par sa faute. Jarro pensa mourir de honte...

Le lendemain, on emmena encore Jarro sur le lac. Cette fois aussi, il aperçut bientôt quelques canards. Mais en les voyant voler vers lui, il leur cria :

« Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Prenez garde ! Un chasseur se cache derrière les roseaux ! Je suis ici pour servir d'appât ! »

Ce jour-là, le chasseur rentra sans avoir tiré un seul coup de fusil.

grèbes : *oiseaux palmipèdes comme les canards (c'est-à-dire ayant de la peau entre les doigts pour mieux nager), qui vivent sur les étangs et construisent des nids flottants.*

3. Plusieurs jours de suite, Jarro dut encore accomplir son triste métier. Mais un matin, comme il prenait son service, il arriva qu'un nid de grèbes• vint flotter près de la rive où Jarro était attaché. Ce n'était pas là une chose extraordinaire : les nids de grèbes sont construits de telle sorte qu'ils flottent comme des bateaux. Mais Jarro fut surpris de constater que ce bateau venait droit vers lui. On aurait dit que quelqu'un le conduisait.

4. Le nid approchait. Jarro vit un petit homme, le plus petit qu'il eût jamais rencontré, assis dans le nid et ramant à l'aide de deux branchettes. Le petit homme cria à Jarro :

« Descends dans l'eau, Jarro ! Tiens-toi prêt à t'envoler ; tu vas être délivré ! »

Puis le nid accosta*. Le petit homme ne descendit pas et resta accroupi entre deux brindilles. Jarro était presque paralysé* par la peur que l'on découvrît son libérateur°...

libérateur : *celui qui délivre un ou des prisonniers.*

5. Survint un vol d'oies sauvages. Jarro reprit sa présence d'esprit, et les avertit à grands cris du danger. Elles survolèrent la rive à plusieurs reprises, mais assez haut pour n'être pas à portée de fusil°. Néanmoins, le chasseur ne put résister à la tentation de tirer quelques coups de feu dans leur direction.

à portée de fusil : *à une distance que peuvent atteindre les plombs lancés par le fusil.*

Ces coups de feu étaient à peine partis que le petit homme sauta à terre, tira un minuscule couteau de sa gaine, et coupa vivement les liens de Jarro :

« Envole-toi vite, Jarro, avant que l'homme n'ait le temps de recharger son arme ! »

Jarro s'envola en direction des oies sauvages. Nils, lui, avait sauté dans le nid et s'éloignait à grands coups de rames.

(à suivre)



• Nous utilisons notre lexique :

accoster - paralysé.

• Nous comprenons le texte :

1. Que fait Jarro quand il aperçoit pour la première fois un vol de canards?
2. Que leur dit-il le lendemain? Donnez les raisons de ce changement d'attitude.
3. Aviez-vous deviné qui était le petit homme qui se cachait dans le nid de grèbes?
4. Nils prend le parti des canards contre celui des hommes. Pourquoi?
5. Les oies sauvages passent-elles sur la rive par hasard? Donnez deux raisons justifiant votre réponse.
6. Quel était leur rôle dans la ruse de Nils?

• Nous apprenons à écrire :

a) Dans le § 2, Jarro crie pour prévenir ses amies du danger qui les menace. En vous aidant de ce passage, ponctuez le texte suivant: *Attention attention des hommes sont cachés dans les roseaux ils vont vous tuer partez vite*

b) Répondez aux questions suivantes en vous aidant du texte:
Que fait le chasseur quand survient un vol d'oies sauvages? (*Quand survient* ________.)
Alors, que fit Nils? (*Alors, Nils* ________.)
Que firent ensuite Jarro et Nils avant que le chasseur n'ait eu le temps de recharger son arme? (*Avant que le chasseur* ________.)

c) Jarro nous raconte l'arrivée du nid de grèbes (§ 4):
« *Le nid approchait. Je vis* ________ :
________ *délivré.* »

9

Comment Nils redevint un vrai garçon

L'année suivante, après bien des aventures, les oies sauvages reviennent près de la ferme des parents de Nils. Le beau jars blanc a maintenant une compagne, Plumedouce, et six petits oisons. Il veut montrer à sa femme et à ses enfants les endroits où il vivait autrefois. Quelle imprudence !

Nils, tout honteux d'être encore un tomte, n'ose apparaître devant ses parents. Caché dans l'étable, il entend leur conversation...

1. « Figure-toi, disait la maman à son mari, que le grand jars qui disparut le printemps dernier est revenu avec une oie sauvage et six oisons. Ils sont allés tout droit à leur place, et je les ai enfermés dans l'étable.

— C'est étrange ! répondit le père. Ce qui me fait plaisir, c'est que nous ne pourrons plus soupçonner Nils d'avoir emporté le jars en partant de chez nous.

— En effet. Mais j'ai bien peur que nous ne soyons obligés de tuer le jars et l'oie dès ce soir. C'est demain le marché, et je pourrais aller les vendre à la ville. »

2. « C'est bien un peu dommage de tuer le jars, puisqu'il est revenu en si bonne compagnie, remarqua le père.

— Si les temps étaient moins durs•, on les laisserait bien vivre, répondit la maman. Tant pis... Viens donc m'aider à les attraper et à les porter à la cuisine. »

si les temps étaient moins durs : *les parents de Nils ont besoin d'argent tout de suite.*

Ils partirent. Un moment après, Nils vit son père sortir de l'étable le jars sous un bras et Plumedouce sous l'autre.

Pendant toute cette conversation, Nils avait senti son cœur se serrer ; puis il avait été terriblement ému d'entendre le jars l'appeler à l'aide :

« Au secours, Poucet, au secours !...



3. Et pourtant Nils ne sortit pas de sa cachette. Pour sauver le jars, il lui fallait se montrer à ses parents dans sa taille de tomte. Et cela, il ne le pouvait pas....

Nils sentit un nouveau coup au cœur lorsqu'il entendit la porte de la cuisine se refermer sur ses parents :

« C'est le jars blanc qui est en danger, ton meilleur ami depuis que tu as quitté cette maison ! »

A cet instant, il revit en pensée tous les dangers que le jars et lui avaient affrontés sur les lacs et les mers, ou parmi les bêtes de proie•. Son cœur se gonfla de reconnaissance et d'affection. Alors Nils n'hésita plus.

les bêtes de proie : *ces bêtes en tuent d'autres pour se nourrir.*

4. Il traversa la cour aussi vite qu'il put, entra en trombe* dans la cuisine :

« Mère ! Mère ! ne fais pas de mal au jars ! »

Le jars et Plumedouce qui reposaient liés sur un banc poussèrent un cri de joie en entendant sa voix. Le gamin s'était arrêté sur le seuil, incertain de l'accueil• qu'on lui ferait !

incertain de l'accueil : *Nils ne savait pas si ses parents le recevraient bien ou mal après sa longue absence.*

« Dieu soit loué ! Te voilà de retour, dit la mère. Viens ! viens !

— Sois le bienvenu », ajouta le père qui ne put prononcer un mot de plus.

Nils hésitait encore. Il ne devinait pas la raison de leur joie. Mais la mère se précipita, jeta ses bras autour du cou de son garçon. Alors Nils comprit qu'il était redevenu un garçon de taille normale, un garçon comme les autres.

(à suivre)

• Nous utilisons notre lexique :

trombe.

• Nous comprenons le texte :

1. Pourquoi la maman de Nils veut-elle tuer le grand jars et Plumedouce le soir même?
2. Pourquoi Nils n'intervient-il pas tout de suite pour sauver ses amis?
3. Nils est tout de même entré pour les sauver. Aviez-vous deviné qu'il interviendrait? Pourquoi?
4. S'il n'avait rien fait, qu'auriez-vous pensé de lui?
5. Et s'il n'était pas intervenu, serait-il redevenu un garçon de taille normale ? (Souvenez-vous de la première lecture sur *Le voyage de Nils.*)
6. « Sois le bienvenu! » Pourquoi le papa de Nils ne peut-il prononcer un mot de plus?

• Nous apprenons à écrire :

a) Répondez aux questions suivantes sans employer l'expression **parce que**. Mettez à la place une virgule.
Pourquoi le jars est-il entré dans l'étable? (Introduction). (*Le jars est* ______, ______.)
Pourquoi Nils ne sort-il pas de sa cachette? (§ 3). (*Nils ne sort pas* ______, ______.)
Pourquoi le gamin s'est-il arrêté sur le seuil de la maison? (§ 4). (*Le gamin* ______, ______.)

b) « *C'est étrange!* » Cette phrase est à la forme affirmative. La voici à la forme négative: « *Ce n'est pas étrange!* » et à la forme interrogative: « *Est-ce étrange?* »
Tournez également la phrase suivante:
« *C'est le grand jars blanc qui est en danger.* »
à la forme négative: « ______. »
à la forme interrogative: « ______*?* »

c) Nils nous fait part lui-même de ses réflexions (§ 3):
« *A cet instant, je revis* ______ *plus.* »

Adieu aux oies sauvages

Le lendemain, Nils cherche à revoir ses amies les oies sauvages pour leur dire adieu.

adieu : *ce que l'on dit quand on quitte des amis pour longtemps ou pour toujours.*

1. Des bandes d'oies sauvages passaient. « Pourvu que ce ne soient pas mes amies qui s'envolent sans me dire adieu• ! pensa-t-il. Il aurait tant voulu leur raconter comment il était redevenu un homme !

Une bande s'approcha, volant plus vite et criant plus fort que les autres. Quelque chose lui disait que c'était celle-là. Mais il ne la reconnaissait pas aussi sûrement qu'il aurait fait la veille.

Les oies ralentirent leur vol et tournèrent au-dessus de la grève. Nils comprit que c'étaient ses compagnes de voyage. Mais pourquoi ne descendaient-elles pas ?

2. Il essaya de lancer un appel, mais sa langue refusa d'obéir. Il ne put articuler* la note juste.

Il entendit Akka appeler dans l'air, mais il ne comprit pas ce qu'elle criait. « C'est étrange, se dit-il. Les oies sauvages ont-elles donc changé de langage ? »



Il agita son bonnet en l'air et courut le long de la grève, criant : « Me voici ! où es-tu ? »

Cela ne sembla avoir d'autre effet que d'effrayer les oies. Elles s'élevèrent plus haut et s'éloignèrent de la côte. Alors enfin il comprit : les oies ignoraient qu'il était redevenu homme.

Elles ne le reconnaissaient plus.

3. Il ne put les rappeler, car les hommes ne savent pas parler la langue des oiseaux. Il ne savait plus ni la parler ni la comprendre.

Bien que Nils fût heureux d'être délivré de l'enchantement, il trouva amer• de se séparer ainsi de ses amies, les oies. Il s'assit sur le sable et se couvrit le visage de ses mains. A quoi bon les regarder partir ?

Mais tout à coup il entendit un bruissement d'ailes : la vieille mère Akka n'avait pu se résoudre à quitter ainsi son Poucet, et elle était revenue en arrière. Maintenant que Nils se tenait immobile, elle osa approcher. Sans doute avait-elle compris soudain qui c'était. Elle descendit sur le cap• près de lui.

il trouva amer : *Nils était bien triste d'abandonner ses amies sans les revoir une dernière fois.*

sur le cap : *Nils était assis sur la grève à un endroit où celle-ci s'avançait dans la mer.*

4. Nils poussa un cri de joie et la serra dans ses bras. Les autres oies s'approchèrent alors et le caressèrent du bec. Elles caquetaient et bavardaient et le félicitaient*. Nils aussi leur parla, les remerciant du beau voyage qu'il avait fait avec elles.

Ensuite il les quitta vivement, en remontant la grève pour rentrer chez lui. Il savait que le chagrin des oiseaux ne dure jamais longtemps, et il voulait se séparer de ses amies pendant qu'elles regrettaient encore de le perdre.

5. Lorsqu'il fut arrivé en haut de la dune, il se retourna et regarda tous les groupes d'oiseaux qui se préparaient à traverser la mer. Tous criaient leurs appels ; seule une bande d'oies sauvages volait en silence...

Mais leur triangle était en ordre parfait, les intervalles étaient bien respectés, la vitesse bonne et les coups d'ailes égaux et vigoureux. Nils sentit un tel élan de regret qu'il eût presque souhaité redevenir le Poucet qui pouvait voyager au-dessus de la terre et de la mer avec une bande d'oies sauvages.

Selma LAGERLOF.
Le merveilleux voyage de Nils Holgersson.
Librairie Académique Perrin.

Nous utilisons notre lexique :

articuler - féliciter.

Nous comprenons le texte :

1. Pourquoi Nils aurait-il tant voulu raconter à ses amies comment il était redevenu un vrai garçon ?
2. Pensez-vous que les oies auraient été contentes de le savoir ?
3. N'auraient-elles pas eu aussi un regret ? Lequel ?
4. Pourquoi Nils se couvre-t-il le visage de ses mains ?
5. Comprenez-vous pourquoi Nils quitte vivement ses amies ?
6. Etes-vous contents d'apprendre que le chagrin des oiseaux ne dure jamais longtemps ? Dites pourquoi ?
7. Que pense Nils en voyant ses amies s'éloigner ?

Nous apprenons à écrire :

a) *Il aurait tant voulu leur raconter comment il était redevenu un homme !*
Apprenez par cœur cette phrase puis recopiez-la sur votre cahier. (N'oubliez ni le mot **tant** ni le point d'exclamation.)

b) Répondez aux questions suivantes en vous aidant du texte : N'employez pas l'expression **parce que** ; mettez une virgule à la place.
Pourquoi la vieille Akka est-elle revenue en arrière ? (*La vieille Akka* ______.)
Pourquoi osa-t-elle s'approcher ? (*Elle* ______.)
Pourquoi descendit-elle près de lui ? (*Elle descendit* ______.)

c) « *Pourvu que ce ne soient pas mes amies qui s'envolent sans me dire adieu !* »
Modifiez la forme de la phrase sans changer l'idée de Nils : (*Pourvu que mes amies* ______ *!*)
Modifiez de même la phrase suivante :
« Pourvu que ce ne soient pas mes parents qui m'oublient maintenant ! » (*Pourvu que mes parents* ______ *!*)

Un merveilleux cadeau d'anniversaire

Au Canada, loin des grandes cités, bien au-delà des régions cultivées, s'étend « le Grand Nord » habité seulement par quelques trappeurs indiens.

« Longue-Plume » est l'un d'eux. Voilà presque un mois qu'il est parti sur les lacs et les rivières pour inspecter ses terrains de chasse et c'est aujourd'hui qu'il doit rentrer. Ses enfants (un garçon, Shapian, et une fille, Sajo) l'attendent.

trappeurs : *chasseurs qui capturent les animaux sauvages à l'aide de trappes (pièges à bascule placés au-dessus de fosses profondes).*

1. D'où il était assis, Shapian pouvait voir une grande partie du lac, et il guettait l'apparition du bateau. Mais il avait eu soin de ne pas s'asseoir près de la fenêtre, car il ne voulait pas montrer combien était grande son impatience. Et voilà que soudain son cœur se mit à battre plus vite : là-bas, loin, très loin sur le lac, il venait d'apercevoir un petit point noir.

2. « Sœur, dit-il, notre père arrive ! Vite, préparons tout ! »

Et, bien que la pirogue, encore distante de quelques milles*, ne pût aborder avant une heure au moins, ce fut aussitôt dans la maison un grand remue-ménage. Ils mirent sur le feu la grande marmite à thé, ils enfoncèrent une longue fourchette dans la viande pour voir si elle était cuite, trottèrent de la table au fourneau et du fourneau à la table en s'agitant joyeusement.

3. Enfin, le moment tant attendu arriva. La pirogue d'écorce jaune vint en glissant s'arrêter à un piquet de la plage sablonneuse. Alors tout le monde se mit à parler à la fois. Longue-Plume mit pied à terre ; il prit les mains de ses enfants — autant du moins qu'une des siennes pouvait en contenir, car, pour une certaine raison, il gardait l'autre derrière son dos. Il s'efforçait de répondre sur-le-champ à toutes leurs questions.

la mine : *expression du visage indiquant des sentiments. La mine peut être sévère, gaie, sombre...*

4. Lui qui avait parfois la mine si sévère était souriant, tout épanoui, tandis qu'il criait :

« Enfants, enfants, laissez-moi parler. Donnez-moi le temps de vous répondre... Oui, je suis sain et sauf... Oui, notre terrain de chasse a été respecté... Oui, je me suis senti bien seul, mais c'est oublié... Et maintenant, joyeux anniversaire, ma petite fille ! »

Alors seulement Longue-Plume avança la main qu'il avait gardée derrière lui et qui tenait un panier d'écorce de bouleau.

un air futé : *une expression fine et rusée.*

5. Sajo le prit, le déposa doucement sur le sol, retira le couvercle. Et elle vit à l'intérieur... savez-vous quoi ? — Deux petites boules laineuses, quatre petites pattes semblables à des mains minuscules qui cherchaient à saisir le rebord du panier, et deux paires d'yeux noirs qui la considéraient d'un air futé.

« Oh ! fit-elle, la respiration coupée, des petits castors ! Ce sont des petits castors ! »

6. Elle leur chuchota* de douces choses. Alors — merveille des merveilles ! ils lui répondirent avec une petite voix, s'accrochèrent à ses doigts avec leurs petites mains, et fixèrent attentivement sur elle leurs yeux intelligents.

Et quand elle les prit tous les deux dans ses bras, ils poussèrent de drôles de petits cris et fourrèrent contre son cou leur petit nez chaud et humide en soufflant fort comme font les petits bébés.

Sajo sentit qu'elle allait les aimer beaucoup.

(à suivre)



Nous utilisons notre lexique :

un mille - chuchoter.

Nous comprenons le texte :

1. Prenez un dictionnaire. Où se trouve le Canada, sur la carte des Amériques ?
2. Le lac est-il grand ? Quelles sont ses dimensions selon vous ? Justifiez votre réponse.
3. Pourquoi Longue-Plume, qui a d'habitude la mine si sévère, est-il souriant ?
4. Pourquoi le cadeau est-il destiné à Sajo et non à Shapian ?
5. Décrivez ce petit animal qu'on appelle un castor. (Servez-vous d'un dictionnaire.)
6. Aimeriez-vous avoir des animaux comme cadeau d'anniversaire ? Lesquels ? Pourquoi ?
7. Sajo sent qu'elle va beaucoup aimer ses petits castors. Aimeriez-vous aussi ces petits animaux ? Pourquoi ?

Nous apprenons à écrire :

a) Donnez un titre à chacun des 3 premiers paragraphes.

b) Répondez aux questions suivantes en vous aidant du texte et choisissez votre façon de répondre :
Que vit Sajo quand elle retira le couvercle du panier d'osier ? (*Quand elle retira* __________ ou *Sajo vit* __________ .)
Quand elle leur chuchota de douces choses, que firent les castors ? (*Quand elle leur* ______ ou *Les castors* __________ .)
Et que firent-ils encore quand elle les prit dans ses bras ? (*Et quand elle les* __________ ou *Ils poussèrent* __________ .)

c) Shapian commande les préparatifs à faire pour accueillir son père. Employez l'impératif :
« *Vite, préparons tout !* **Mettre** *sur le feu la grande marmite à thé,* **dresser** *la table,* **enfoncer** *une longue fourchette dans la viande pour savoir si elle est cuite.* »



Les enfants castors

s'acclimater : *s'habituer à vivre sous un climat nouveau, ou simplement d'une façon nouvelle.*

1. Les deux petites bêtes s'acclimatèrent• très vite à leur nouveau mode d'existence. Shapian leur fit une maison dans laquelle ils s'installèrent et se sentirent tout de suite chez eux. Longue-Plume découpa un trou dans le plancher et y adapta un baquet à lessive, qui fit une pièce d'eau. Les petits castors y passaient presque la moitié de leur temps.

2. Ils restaient souvent assis pour manger l'écorce de petits morceaux de branches et lorsque l'un ou l'autre tenait à deux mains un de ces bâtons, il ressemblait à un petit bonhomme en train de jouer de la flûte.

Ils suivaient les enfants partout, trottinaient derrière eux sans se lasser. Leurs pattes étaient si courtes, ils rasaient de si près le plancher qu'on voyait à peine leurs pieds ; l'on eût dit deux petits animaux mécaniques, remontés à fond, qui n'auraient plus voulu s'arrêter.

s'étreignaient *(verbe* **s'étreindre***) : les castors se serraient fortement dans les bras l'un de l'autre.*

3. Mais leur plus grande distraction, c'était de lutter ensemble. Dressés sur leurs pattes de derrière, ils s'étreignaient• avec leurs petits bras courts ; la tête posée sur l'épaule de l'autre, chacun s'efforçait de culbuter son adversaire. Les muscles tendus, ils peinaient, grognaient, soufflaient jusqu'au moment où l'un d'eux, se sentant glisser, commençait à reculer pour garder son équilibre. Alors l'autre avançait en le poussant de toutes ses forces.

Parfois le premier reprenait assez l'avantage pour pousser à son tour le second en sens contraire, et la promenade se poursuivait dans

la direction opposée. Ainsi, avançant, reculant, virant, tournant, ils se livraient durant des minutes entières à ce jeu étrange qui les faisait ressembler à deux danseurs en train de valser.

4. Néanmoins, les jeunes animaux n'étaient pas toujours aussi turbulents*. Il leur arrivait de rester tranquillement assis l'un près de l'autre, les mains posées sur la poitrine, sages comme des images. Ils regardaient et écoutaient sans rien dire, comme s'ils essayaient de comprendre ce qui se passait autour d'eux.

5. Lorsqu'elle les voyait ainsi accroupis côte à côte, semblables à deux petits bonshommes en chocolat, Sajo s'agenouillait parfois devant eux et leur racontait une histoire. Elle scandait• les mots avec son index, comme si elle dirigeait un orchestre*. Ils l'écoutaient en suivant son doigt d'un regard attentif et commençaient bientôt à remuer la tête de haut en bas et de droite à gauche. Puis ils se mettaient à se trémousser• avec tant d'énergie qu'ils finissaient par culbuter et rouler sur le plancher, absolument comme s'ils comprenaient l'histoire et qu'elle les amusât au point de leur donner le fou-rire.

scander : *elle faisait un geste à chaque syllabe.*

se trémousser : *les castors s'agitaient, faisaient des mouvements vifs et désordonnés.*

6. Ils ne pouvaient pas supporter d'être l'un sans l'autre. Partout où ils allaient, ils étaient ensemble, trottinant côte à côte ou l'un derrière l'autre, et s'ils se séparaient, ils se mettaient bientôt à se chercher et à s'appeler. Quand ils s'étaient retrouvés, ils s'asseyaient un moment sans bouger, leurs deux têtes l'une contre l'autre.

Et Sajo se disait souvent qu'il serait cruel de les séparer.

Sajo donnera à chacun son nom : Chilawu, « Gros Petit », et Chikanu, « Tout petit ».

(à suivre)

Nous utilisons notre lexique :

turbulent - orchestre.

Nous comprenons le texte :

1. Pourquoi Longue-Plume fit-il une pièce d'eau dans la maison des castors?
2. En quoi consiste la nourriture des castors? A quoi le devinez-vous?
3. Savez-vous ce que font les castors adultes avec les bâtons?
4. Relevez les détails qui montrent que les castors:
   — s'amusent comme de jeunes animaux,
   — aiment beaucoup les enfants,
   — ont des attitudes touchantes qui les font aimer par les enfants,
   — s'aiment l'un l'autre.
5. Si l'on vous demandait de filmer un des passages du texte, lequel choisiriez-vous? Pourquoi?

Nous apprenons à écrire :

a) *Ainsi avançant, reculant, virant, tournant, ils se livraient durant des minutes entières à ce jeu étrange.*
Apprenez par cœur cette phrase puis recopiez-la sur votre cahier. Remarquez la suite de participes (verbes en **ant** séparés par des virgules).

b) Répondez aux questions suivantes à l'aide du texte:
Comment les castors tenaient-ils les morceaux de branches? (*Les castors tenaient*_________.)
A quoi ressemblaient-ils alors? (*Ils ressemblaient*_____________.)
Comment se tenaient-ils quand ils se retrouvaient après une courte séparation? (*Quand ils se*____________, *ils*____________.)

c) *Il ressemblait à un petit bonhomme en train de jouer de la flûte.*
L'auteur *compare* ici les castors à des flûtistes. Copiez les quatre autres *comparaisons* que vous trouverez dans le texte.



La forêt en feu

Hélas ! Un jour, manquant d'argent, le père doit vendre l'un des castors, « Tout petit », à un marchand de la ville. Quelque temps après, les enfants, inconsolables, décident d'aller chercher leur petit ami. Embarquant dans la pirogue de Longue-Plume, ils quittent le pays des forêts et de l'eau pour aller à la ville.

1. Chaque matin, ils partaient avant le lever du soleil, et chaque soir ils établissaient leur campement dans un coin abrité au bord de l'eau. Pendant des jours entiers, ils continuèrent à avancer ainsi, plus loin, toujours plus loin.

Un matin, au réveil, le frère et la sœur sentirent dans l'air une faible odeur de fumée de bois, une odeur de mousse brûlée, de broussailles et de feuilles roussies ; ils comprirent que, quelque part, la forêt brûlait.

2. Il fallait, décida Shapian, se hâter de descendre l'étroit cours d'eau pour gagner au plus vite le lac qui s'étendait plus bas et sur lequel ils seraient en sûreté.

Une fumée brûlante se répandait sur tout le pays en une brume opaque et bleue qui rendait invisibles les objets éloignés et donnait aux plus proches des contours imprécis•.

3. Ils arrivèrent bientôt à un endroit où le lit de la rivière• augmentait brusquement sa pente. L'eau se ruait entre des rochers sombres et déchiquetés.

Toute sa jeune énergie tendue dans l'effort, Shapian luttait contre la puissance du torrent* et dirigeait adroitement la pirogue tantôt dans un sens, tantôt dans un autre. Il virait, glissait d'une nappe d'eau claire à la suivante. Dans les endroits plus calmes, il se mettait debout pour mieux apercevoir ce qui l'attendait en avant, puis se lançait de nouveau dans l'eau écumante.

contours imprécis : *la fumée empêchait de voir la **forme** exacte des objets.*

le lit de la rivière : *l'endroit creux où coule la rivière.*

4. Pendant ce temps Sajo ramait, pesait sur sa pagaie • de toutes ses forces selon les ordres que Shapian lui lançait : « *gyuk-anik,* à droite » ou « *mash-anik,* à gauche », ou « *wibecht,* plus vite », et parfois « *paebecht,* doucement »...

pagaie : *rame que l'on tient à deux mains car elle n'est pas fixée sur le bateau.*

L'embarcation se soulevait, bondissait, trépidait. Des gerbes d'écume jaillissaient de chaque côté, retombant à l'avant sur Sajo qui fut bientôt trempée.

5. Au bas du dernier rapide •, ils arrivèrent sur une nappe d'eau profonde.

rapide : *courant d'eau très violent provoqué par une forte pente de la rivière.*

De tous côtés, des animaux passaient, affolés, galopant le long de la rive, nageant dans la rivière, ou pataugeant à la lisière de l'eau. Tous se dirigeaient vers le grand lac, vers l'abri sûr. Ecureuils, lapins, marmottes*, porcs-épics*, daims*, ours, orignals*, loups, hier chasseurs ou proies, fuyaient côte à côte l'ennemi impitoyable, l'ennemi rouge des grandes solitudes.

6. Soudain à l'entrée du grand lac, Shapian aperçut un énorme pin en feu incliné au-dessus de l'eau. Ce géant de cent pieds* bascula, lentement d'abord, puis de plus en plus vite avec son effrayant éventail de flammes. Saisi d'une véritable angoisse, Shapian arrêta court la pirogue et, d'un effort désespéré, la lança brutalement contre la rive opposée. Au même moment, juste derrière lui, l'arbre embrasé plongeait dans le lac avec un bruit assourdissant.

Shapian et Sajo étaient sauvés.

(à suivre)

• Nous utilisons notre lexique :

torrent - marmotte - porc-épic - daim - orignal - pied.

• Nous comprenons le texte :

1. Les enfants partent pour aller à la ville. Est-ce un long voyage ? Justifiez votre réponse.
2. Pourquoi les enfants et les animaux seront-ils en sûreté sur le lac ?
3. Shapian sait-il bien manœuvrer la pirogue ? Relevez les détails qui le prouvent.
4. Qui a appris aux enfants à conduire une pirogue ? Pourquoi est-il nécessaire de savoir conduire une pirogue dans le pays du Grand Nord ?
5. Pourquoi les animaux chasseurs ne cherchaient-ils pas à attraper leur proie ce jour-là ?
6. Devinez-vous quel est l'ennemi impitoyable, l'*ennemi rouge ?* Pourquoi l'appelle-t-on ainsi ?
7. Quel terrible danger menace les enfants au dernier moment ?

• Nous apprenons à écrire :

a) *Ecureuils, lapins, marmottes, porcs-épics, daims, ours, orignals, loups fuyaient côte à côte l'ennemi rouge.*
Apprenez cette phrase par cœur et recopiez-la sur votre cahier.

b) Shapian et Sajo racontent eux-mêmes leur voyage (§ 1) :
« *Chaque matin, nous* ______________ *toujours plus loin.* »
Attention de bien mettre le verbe *continuer* au passé simple.

c) *Shapian dirigeait adroitement la pirogue* **tantôt** *dans un sens,* **tantôt** *dans l'autre.*
L'emploi répété du mot **tantôt** insiste sur les changements de direction que Shapian est obligé de faire.
Modifiez de même les phrases suivantes :
Sajo pesait sur sa pagaie à droite, à gauche, et ramait vite, doucement.
Tous les animaux se dirigeaient vers le lac galopant le long de la rive, pataugeant à la lisière de l'eau.

Sajo retrouve son "tout petit"

A la ville, les deux enfants ont appris que le petit castor qu'ils avaient perdu est maintenant dans un parc zoologique •.

*Shapian a travaillé pour gagner des dollars *. Un jour enfin leur rêve se réalise : ils peuvent racheter le castor.*

un parc zoologique : *endroit où l'on rassemble des animaux d'espèces rares afin de les montrer à des visiteurs.*

1. Il y eut un instant d'attente à l'entrée du parc qui n'était pas encore ouvert... Puis le gardien conduisit Sajo vers la cage du castor.

La petite fille était devenue extrêmement pâle. Il lui semblait qu'elle parcourait un grand espace vide au bout duquel, à des *milles** de distance, se dressait une rangée de barreaux de fer sombres et laids...

Mais à présent, elle commençait à voir à travers les barreaux... Et il y avait là... oui, il y avait là une petite bête à fourrure brune assise au milieu de l'enclos... Oh ! était-ce bien lui ? Oui, c'était *Chikanee*, le « Tout petit » !

2. Sajo, perdant toute timidité, oublia les gens qui la regardaient, oublia la ville bruyante, oublia tout sauf la petite créature fourrée qui était maintenant si près d'elle. Elle se précipita vers la clôture de fer, tomba à genoux sur le gravier et, passant ses deux bras à travers les barreaux, cria :

« Chikanee ! Chikanee ! CHIKANEE ! ! ! »

Incrédule•, le petit castor regarda autour de lui sans bouger.

« Chikanee ! C'est moi, Sajo ! »

Ce cri était presque un gémissement. Oh ! avait-il oublié ?...

incrédule : *Chikanee n'arrive pas à croire que c'est Sajo qui est là et qui l'appelle.*

3. Un moment encore le petit animal resta immobile comme une statue, sa tête ronde inclinée de côté, l'oreille tendue. Sajo cria de nouveau :

« Chi-ka-nee-e-e-e- ! ! !... »

Cette fois il comprit. Avec d'étranges petits cris de gorge, il se hâta vers la barrière aussi vite que ses courtes pattes le lui permettaient. Déjà le gardien avait ouvert cette barrière ; Sajo se précipita dans l'enclos et, tombant de nouveau à genoux, prit dans ses bras son « Tout petit » perdu depuis si longtemps.

4. On en était maintenant au moment palpitant• où les deux castors allaient se retrouver. Ils n'étaient qu'à dix pieds* l'un de l'autre et ne s'en doutaient pas !

moment palpitant : *l'émotion provoquée par la rencontre des castors fait battre les cœurs plus vite.*

Le cœur battant, Sajo et Shapian transportèrent le panier dans l'enclos ; (ils durent se mettre à deux pour retirer le couvercle, tant était grande leur émotion) ! Ils sortirent *Gros petit* du panier et le posèrent en face de *Tout Petit* en laissant entre eux une certaine distance. Puis retenant leur souffle, ils demeurèrent en observation.



5. Pendant une ou deux secondes, les castors restèrent immobiles à se regarder. Alors la vérité commença à se faire jour dans leurs petites cervelles embrumées• ; ils marchèrent lentement l'un vers l'autre, les yeux fixes, les oreilles grandes ouvertes, le flair en éveil...

Puis cette marche s'accéléra, devint un petit trot lourd, puis un galop et c'est dans une charge impétueuse que la rencontre s'opéra. Les deux castors s'étaient reconnus ! ; avec des cris aigus, ils s'étreignaient étroitement... Puis, en face de tous ces gens qu'ils regardaient, ils se mirent à lutter l'un contre l'autre !

cervelles embrumées : *les castors se reconnaissaient mal après une si longue séparation, comme si une brume couvrait leur petit cerveau.*

(à suivre)

• **Nous utilisons notre lexique :**

dollar - mille - pied.

• **Nous comprenons le texte :**

1. Aimez-vous visiter des parcs zoologiques ? Quel intérêt y trouvez-vous ?
2. Que pensez-vous de la vie de ces bêtes enfermées dans des enclos étroits et même des cages ?
3. Pourquoi, selon vous, Tout Petit ne reconnaît-il pas tout de suite Sajo ?
4. Pourquoi, selon vous, Sajo et Shapian observent-ils le cœur battant les deux castors face à face ?
5. Que craignent-ils ? Que se passe-t-il en réalité ?
6. Qu'est-ce qui vous prouve que les deux castors se sont effectivement reconnus ?
7. Imaginez les sentiments des enfants en voyant les deux castors lutter l'un contre l'autre.
8. Si l'on vous demandait de filmer un seul passage du texte, lequel choisiriez-vous et pourquoi ?

• **Nous apprenons à écrire :**

a) Donnez un titre à l'ensemble formé par les § 4 et 5.

b) Répondez aux questions suivantes:
Que fit Sajo quand Tout-Petit eut compris son appel ? (*Quand Tout-Petit* __________.)
Que firent les castors quand on les mit face à face ? (*Quand on les mit* __________.)
Que firent-ils quand ils se reconnurent ? (*Quand ils se* __________.)

c) Mettez au présent les dernières lignes du § 1.
« *Mais à présent, elle commence* __________ *Tout Petit !* »

d) Apprenez par cœur la phrase suivante:
Un moment encore, le petit animal resta immobile comme une statue, sa tête ronde inclinée de côté, l'oreille tendue.
Recopiez-la sur votre cahier.

Le retour dans la forêt

Les mois passent. Les deux castors sont toujours d'aimables compagnons pour Sajo et son frère, mais ils ont presque atteint la taille de castors adultes.

1. L'automne arriva, et avec lui la chute des feuilles, les jours silencieux...

Longue-Plume appela un jour ses enfants ; il leur expliqua que les castors, en grandissant, se lasseraient bientôt d'un genre de vie trop peu naturel — et qu'ils devaient être rendus à leur tribu* pour mener l'existence à laquelle le *Grand Esprit*• de la solitude les avait destinés. Les enfants s'en doutaient déjà depuis quelque temps, bien qu'ils n'en eussent jamais parlé ensemble.

Grand Esprit : *nom que donnent les Indiens à leur dieu.*

2. Aussi un matin d'octobre, *Gros petit* et *Tout petit* prirent congé• de leur petite chambre et de la cabane où ils avaient vécu l'heureux temps de leur petite enfance. Ils prirent place une fois de plus dans le vieux panier d'écorce et s'embarquèrent pour le dernier et le plus important de leurs grands voyages...

prendre congé : *partir, quitter.*

3. Celui-ci dura six jours. A mesure que la fidèle pirogue avançait, l'air se faisait plus calme et les eaux plus tranquilles. Chaque nuit, de grandes bandes d'oies sauvages passaient au-dessus d'elle, volant dans la direction du sud, et l'on entendait nettement les battements de leurs ailes dans l'obscurité. Chaque matin, le soleil avait l'air un peu plus gros et un peu plus rouge que la veille, et la teinte des feuilles paraissait plus vive. Car la forêt indienne, au cours de la lune de la chute des feuilles, est extrêmement belle.

Contrairement à ce qu'elle avait imaginé à l'avance, Sajo éprouvait une grande joie.

4. Le dernier soir du voyage, ils campèrent au milieu des pins. La nuit tombait et le feu de camp brûlait joyeusement. Une fois le souper terminé, Longue-Plume annonça à ses enfants qu'il allait leur dire quelque chose d'important, quelque chose qu'il avait réservé pour le dernier moment.

« Sajo, Shapian, dit-il, cette nuit est la dernière que nous allons passer avec nos petits amis. Je les ai trouvés à cet endroit même, épuisés, abandonnés, près de mourir. Les voilà ici de nouveau, mais forts et en bonne santé. Leurs aventures sont terminées, et ils vont être heureux comme jamais encore ils ne l'ont été. »

5. « Et maintenant, écoutez bien. Une fois par an, vous reviendrez ici passer quelque temps près d'eux. Ils s'approcheront de vous, vous pourrez leur parler, les caresser. Ils ne vous oublieront jamais. Les anciens• dont la sagesse est grande, me l'ont dit, et moi-même j'ai pu observer semblable chose dans ma jeunesse. »



6. Le jour suivant, Shapian transporta le panier jusqu'à la berge et Sajo y plongea la main, caressa les petits corps fourrés et dit : « *Nitchie Kee-Wense*, adieu ! » Et elle les lâcha.

Elle les regarda s'éloigner en nageant l'un près de l'autre comme toujours. Longue-Plume fit entendre le cri net et prolongé du castor qui cherche ses compagnons. Alors une tête noire parut soudain sur la surface de l'eau puis une autre : à l'appel de Longue-Plume, le père et la mère venaient à la rencontre de leurs petits.

Gros petit et Tout petit étaient revenus chez eux.

GREY OWL.
Sajo et ses castors
Société Française des Editions Nelson.



Nous utilisons notre lexique :

tribu - berge.

Nous comprenons le texte :

1. Relevez tous les détails qui décrivent l'automne dans cette région. Pourquoi est-il si beau?
2. Expliquez en quoi la vie que mènent actuellement les castors n'est pas naturelle.
3. Expliquez ce que veut dire Longue-Plume quand il déclare à ses enfants: « Ils vont être heureux comme jamais ils ne l'ont été. »
4. Pourquoi Sajo éprouve-t-elle une grande joie?
5. Quelle grande consolation reste aux enfants?
6. Pensez-vous que les enfants reviendront tous les ans passer quelque temps près de leurs amis les castors? Donnez sincèrement votre opinion.

Nous apprenons à écrire :

a) Choisissez vous-mêmes dans le § 3 à partir de: « *A mesure que* ———— » la phrase que vous apprendrez par cœur et recopierez sur votre cahier.

b) Longue-Plume, avant de partir pour le pays des castors, raconte à ses enfants ce qu'ils y verront (§ 3). Employez le futur: « *Le voyage durera six jours* ———— *vive.* »

c) *Chaque matin le soleil avait l'air* **un peu plus** *gros et* **un peu plus** *rouge que la veille.*
La répétition de l'expression **un peu plus** insiste sur l'idée d'augmentation.
Modifiez de même les phrases suivantes:
La forêt indienne est chaque jour **un peu plus** *belle et émouvante.*
Chaque soir, des bandes d'oies sauvages **de plus en plus** *nombreuses et pressées passaient au-dessus de la pirogue.*

La rencontre

Le petit Folco, un garçon de douze ans, vit en Camargue, ce magnifique pays situé entre les bras du Rhône. On y élève en liberté des chevaux sauvages et des taureaux de combat.

Ce soir-là, il rentrait en barque, à travers les marais, jusqu'au mas• de son grand-père, le vieux pêcheur...*

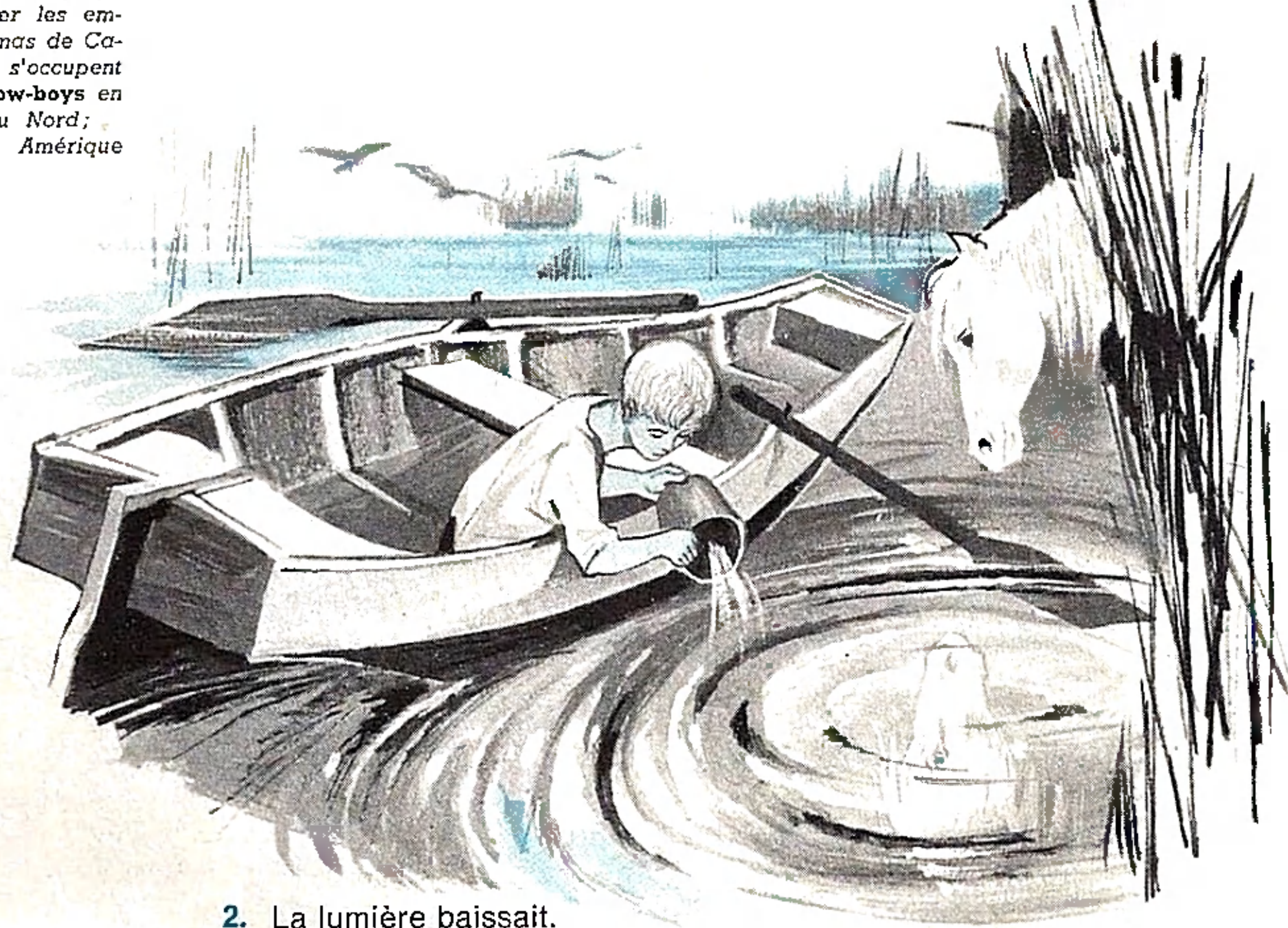
mas : *une ferme ou une petite maison de campagne dans le midi de la France. (Prononcez :* **mass.***)*

1. Folco conduisait sa barque vers les « grandes terres »... Là-bas, au milieu de leurs pâturages vivaient en liberté les troupes de chevaux sauvages. Folco, parfois, les apercevait, galopant crinière au vent, dans un nuage de sable et de soleil.

Folco rêvait de ces merveilleux chevaux.

Le grand-père Eusébio aurait voulu que son petit-fils fût pêcheur comme lui. Mais non... Folco ne voulait pas être pêcheur. Plus tard, il serait *gardian*•. Il n'y a pas de plus beau métier que celui de gardian. On est à cheval tout le jour. On galope à la recherche des troupeaux de taureaux noirs... On capture et on dompte les chevaux sauvages...

gardian : *nom employé pour désigner les employés des mas de Camargue qui s'occupent du bétail (***cow-boys** *en Amérique du Nord ;* **gauchos** *en Amérique du Sud).*



2. La lumière baissait.

Dans le ciel devenu sombre, un vol de flamants* déroula lentement son écharpe rose. Les grands oiseaux disparurent dans les nuages du couchant...

D'un coup de perche, Folco fit virer sa barque. Elle était lourde. L'eau s'infiltrait à travers les planches vermoulues•. Le garçon en avait jusqu'aux chevilles. Il fallait s'arrêter et écoper•. Son seau défoncé à la main, le garçon s'agenouilla dans la barque. C'est alors qu'il lui sembla entendre un léger bruit dans les roseaux. Sans doute une bête qui venait boire...

vermoulues : *les planches de la vieille barque étaient* r o n g é e s *ou piquées par les vers.*

écoper : *l'eau filtrait à travers les planches vermoulues et il fallait souvent vider la barque à l'aide d'une* **écope** *(ou simplement une boîte de conserve vide).*

3. Et tout à coup, Folco aperçut, là, tout près de lui, une image un peu floue° qui se dessinait à la surface de l'eau ridée, brillante comme un miroir.

image floue : *image qui n'est pas nette.*

Une silhouette blanche se précisait, avec deux fines oreilles et deux grands yeux sombres qui s'ouvraient et se refermaient.

Retenant son souffle, le cœur battant, Folco se releva doucement. Il écarta avec précaution les roseaux. Sur l'eau, l'image aussitôt s'effaça. Puis, elle reparut.

4. Folco, n'en croyant pas ses yeux, aperçut enfin, tendant son cou un peu grêle*, un magnifique poulain. Il se mirait dans l'eau.

Sans doute le petit cheval découvrait-il pour la première fois son reflet dans l'onde° du marais. Mais c'était sûrement la première fois que cet enfant des chevaux sauvages voyait de si près un enfant de chez les hommes.

l'onde : *nom poétique pour désigner l'eau.*

5. Brusquement, le poulain releva la tête, faisant voltiger la touffe de crins blancs qui pendait sur son front. Un long frémissement courut dans les poils ras de sa robe immaculée, blanche comme la neige, de la crinière à la queue.

Inquiet, étonné, le petit cheval tremblait un peu sur ses longues jambes fines comme des fuseaux. Mais il ne fuyait pas. Il restait immobile, planté des quatre pieds dans la boue, en face du garçon.

C'est ainsi que Folco fit la connaissance de Crin-Blanc, le jeune cheval sauvage.

(à suivre)

Nous utilisons notre lexique :

marais - flamant - grêle.

Nous comprenons le texte :

1. A quel moment de la journée se passe la scène? Justifiez votre réponse à l'aide du texte.
2. Pourquoi Folco veut-il, lui, être gardian?
3. Pourquoi le grand-père Eusébio voulait-il que son petit-fils fût pêcheur?
4. A la place de Folco quel métier choisiriez-vous: pêcheur ou gardian? Donnez les raisons de votre choix.
5. Pourquoi Folco s'efforce-t-il de ne faire aucun bruit?
6. Pourquoi Folco, découvrant la présence du poulain, est-il si surpris?
7. Prenez votre livre de géographie; dites où se trouve la Camargue.
8. Enviez-vous la vie du petit Folco? Aimeriez-vous vivre dans son pays? Pourquoi?

Nous apprenons à écrire :

a) Répondez aux questions suivantes en vous aidant du texte:

Pourquoi la barque était-elle lourde? (*La barque était lourde* ____________.)

Que fit le garçon et avec quoi? (*Le garçon* ____________.)

Que faisait le cheval en face du garçon? (*En face du garçon,* ____________ .)

b) *Brusquement, le poulain releva la tête.*

On aurait pu écrire: *Le poulain releva la tête brusquement* ou *Le poulain releva brusquement la tête.* Mais l'adverbe **brusquement** placé au début de la phrase nous fait mieux *voir* le mouvement.

Modifiez de même les phrases suivantes:

Un vol de flamants déroule **lentement** *son écharpe rose.*

Il écarta **avec précaution** *les roseaux.*

Sur l'eau, l'image **aussitôt** *s'effaça.*

Crin-Blanc veut rester libre

Folco retrouve souvent Crin-Blanc dans les marais. L'enfant et le beau poulain blanc sont maintenant des amis...

Les mois passent. Crin-Blanc est devenu un magnifique cheval. Le propriétaire du troupeau décide de le capturer pour le vendre. Crin-Blanc oppose une terrible résistance.

1. Des cris s'élevèrent :

« C'est lui... Cette fois nous le tenons... Tous à moi !... »

Le *manadier* arrivait au galop et ralliait ses hommes. L'eau volait sous les sabots des chevaux des gardians qui allaient encercler Crin-Blanc.

Folco arrêta sa petite barque. Il voulait assister à la scène.

Crin-Blanc fit face aux cavaliers. Aussitôt chacun d'eux prit du champ et décrocha le lasso* enroulé au pommeau* de sa selle.

le manadier : *le propriétaire de la manade : troupeaux de chevaux et taureaux sauvages.*

ralliait : *le manadier rassemblait ses gardians autour de Crin-Blanc.*

prit du champ : *s'éloigna de Crin-Blanc pour mieux l'encercler.*

2. « A moi !... » cria le manadier qui, lui, était déjà prêt à lancer la corde. Il n'en eut pas le temps.

Dans une volée de boue qui souilla sa belle robe, Crin-Blanc, avec un hennissement sauvage, s'élança contre le manadier.

Un assaut terrible... La rencontre eut lieu sur un étroit terre-plein où le sol était presque sec. Les deux chevaux restaient cabrés en face l'un de l'autre. Crin-Blanc, mordant et frappant des sabots, repoussait du poitrail la monture du maître des manades. L'homme avait abandonné ses rênes et s'accrochait à la crinière de sa jument. Elle était puissante et courageuse, cette jument. Elle soutint le choc, se dégagea et retomba lourdement sur ses pieds.

3. Les gardians accouraient.

Mais Crin-Blanc, absolument déchaîné, revenait à la charge. La jument du manadier pointa si brusquement que son cavalier désarçonné vida les étriers et roula à terre. Il lança un juron terrible. Les gardiens se précipitèrent pour relever leur maître.

« Laissez-moi !

— Rien de cassé ?

— Laissez-moi, je vous dis ! »

Sa voix tremblait de colère... Il fallut tenir la jument par la figure : tellement elle était affolée, pour que son cavalier puisse se remettre en selle.

déchaîné : *dans une colère terrible.*

la jument pointa : *se dressa debout sur ses pattes de derrière.*

désarçonné : **l'arçon** *c'est la partie (généralement en bois) qui donne la forme de la selle. Un cavalier qui tombe de cheval est* **désarçonné**.

la figure de la jument : *on dit la* **gueule** *du chien et la* **figure** *du cheval.*

4. « La sale bête ! » cria-t-il.

La rage l'étouffait. Il essuya de sa manche de chemise son front ruisselant de sueur.

« Cette sale bête... celui qui la veut, je la lui donne ! »



Folco avait entendu. Il s'approcha. Il était intimidé par ces hommes. Pourtant il trouva le courage de répondre :

« Vous la donneriez .. même à moi ?

— Qu'est-ce que c'est que ce petit sauvage ? » demanda le manadier.

On lui expliqua qui était Folco. Le manadier eut un rire moqueur :

« Entendu ! Même à toi, petit, le cheval, je te le donne... Mais quand tu l'auras attrapé, les poissons... eh bien... ils auront des ailes ! »

(à suivre)

Nous utilisons notre lexique :

lasso - pommeau - étrier.

Nous comprenons le texte :

1. Comment le manadier comptait-il capturer Crin-Blanc ?
2. Pourquoi n'en eut-il pas le temps ?
3. Que font les chevaux que l'on veut capturer ?
4. Expliquez comment le manadier fut désarçonné.
5. Trouvez les deux raisons de la colère du manadier, puis indiquez la plus importante.
6. Expliquez la dernière réflexion du manadier (fin du § 4).
7. Pourquoi le manadier se moque-t-il de Folco ? A-t-il raison ? Donnez votre avis.
8. Folco a-t-il une idée sur la façon de capturer Crin-Blanc ? Laquelle ?

Nous apprenons à écrire :

a) « *Laissez-moi !*

— Rien de cassé ?

— Laissez-moi, vous dis-je ! »

En vous aidant du modèle ci-dessus écrivez et ponctuez les phrases suivantes en allant deux fois à la ligne :

Aidez-moi êtes-vous blessé aidez-moi allons.

Au secours que vous arrive-t-il je viens de tomber à l'eau.

Allons Eugène qu'y a-t-il patron rapproche-toi du poulain.

b) Je raconte l'assaut de Crin-Blanc :

Crin-Blanc, absolument déchaîné,

La jument pointa si brusquement que

Il fallut tenir la jument ____________ *pour que* ____________ *. La rage étouffait le manadier :* « ____________ *!* » *cria-t-il.*

c) Racontez au présent cet épisode de la capture manquée (§ 1) :

Des cris s'élèvent : ____________ *à la scène.*

Folco capture Crin-Blanc

« Si j'attrape Crin-Blanc, il sera bien à moi, maintenant » se dit Folco, après avoir entendu les paroles du manadier. Le garçon repart donc à la recherche du « Prince blanc » et le retrouve bientôt.

Crin-Blanc est charmé : *il est ravi, enchanté, comme si Folco prononçait des paroles magiques.*

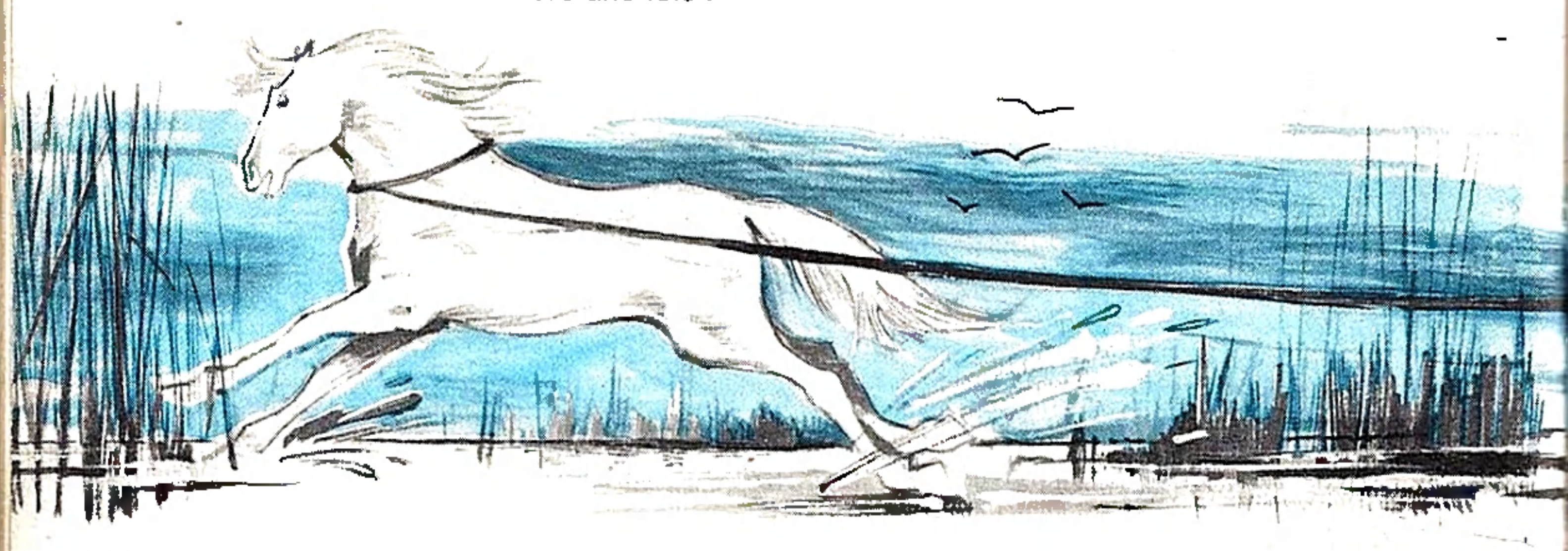
1. « Crin-Blanc !... »

Le cheval remua les oreilles.

Cette fois encore, Crin-Blanc allait se laisser charmer• par la voix de son ami, puis il s'en irait vers sa manade.

« Tu es à moi, Crin-Blanc... », se dit tout bas Folco, comme une promesse. »

D'une voix plus forte, pour que le cheval relève la tête, il appela encore une fois :



« Crin-Blanc !... »

Et aussitôt, il lança son nœud coulant.

2. Le cheval surpris se cabra*, bondit. Il partit au grand galop, traînant derrière lui le garçon qui s'était abattu dans la vase, mais sans lâcher la corde.

renâclait : **1er sens,** *soufflait bruyamment par les naseaux;* **2e sens,** *refusait d'obéir.*

Pour rien au monde, Folco n'aurait abandonné sa prise. Le cheval renâclait•, soufflait, la gorge serrée par la corde. Pour se débarrasser de ce poids mort qui rebondissait derrière lui, il précipitait son galop.

La tête sous l'eau, aveuglé par la boue, Folco se cramponnait de toutes ses forces à la corde enroulée autour de son poignet. Les liens de chanvre lui sciaient la peau. Mais il ne sentait pas la douleur.

la plaine d'eau : *à cet endroit, le sol plat de la Camargue est recouvert de quelques centimètres d'eau.*

3. Traîné sur le ventre, déchiré aux genoux et aux coudes, la bouche et le nez pleins de vase, Folco se laissa ainsi emporter tout au travers de la plaine d'eau•. Enfin le cheval s'arrêta. Il tremblait un peu. Il allongeait le cou vers le garçon qui restait étendu, les cheveux encroûtés de boue. Dans cette figure toute noire, il n'y avait de net et de brillant que les yeux.

4. Quelques moments passèrent. Immobile, encore inquiet, le cheval considérait ce petit sauvage qui le regardait comme on regarde un ami.

Folco se releva et lentement s'approcha jusqu'à toucher l'épaule de Crin-Blanc. Il tendit le bras sur le cou du cheval et enfonça sa main dans la crinière soyeuse.

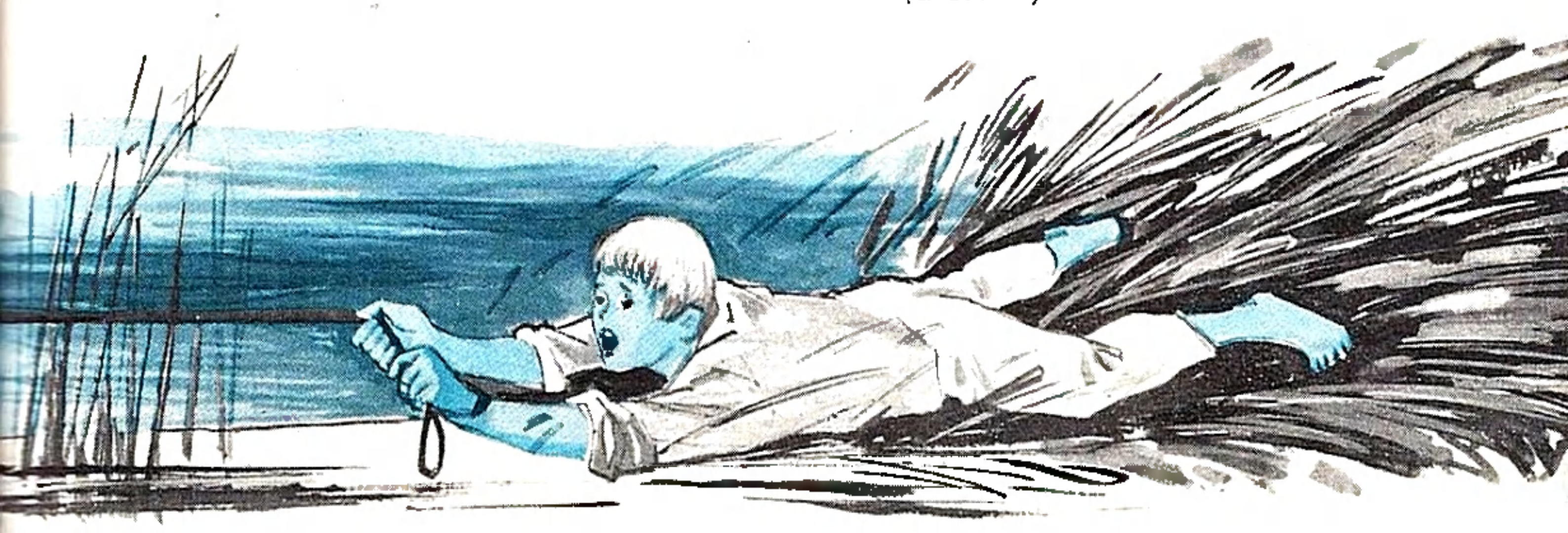
Un instant, la longue joue blanche du cheval frôla la joue noire du garçon. Crin-Blanc, pour la première fois, se laissa caresser.

5. « Viens, Crin-Blanc... viens »

Folco n'avait même pas besoin de tenir la longe*. Crin-Blanc le suivait. Ils marchaient épaule contre épaule, sur le petit sentier, suivant la bordure du marais, et qui conduisait au mas.

Folco emmenait Crin-Blanc vers sa maison.

(à suivre)



• Nous utilisons notre lexique :

se cabrer - longe.

• Nous comprenons le texte :

1. Pourquoi fallait-il que le cheval relève la tête (§ 1) ?
2. Pour se débarrasser d'un nœud coulant, faut-il tirer très fort ? Pourquoi ?
3. Pourquoi Folco peut-il se laisser traîner sur le ventre ? Aurait-il pu faire la même chose sur un autre terrain ? Que serait-il arrivé ?
4. Pourquoi Crin-Blanc s'arrête-t-il enfin ?
5. Quand Crin-Blanc s'arrête, pourquoi Folco ne se relève-t-il pas tout de suite ? Il peut y avoir plusieurs raisons. Lesquelles ?
6. Pouvez-vous expliquer pourquoi, après cette course, Crin-Blanc se laisse caresser par Folco ?
7. Après la lecture de ce passage, dites quelles sont les qualités de Folco.

• Nous apprenons à écrire :

a) Pour désigner un même objet l'auteur emploie les mots : *le lasso - le nœud coulant - la corde - le lien - la longe*. Classez-les par ordre alphabétique.

b) Répondez aux questions suivantes en vous aidant du texte :
Folco lança son nœud coulant.
Que fit alors le cheval surpris ? (*Le cheval* ____________.)
Que faisait-il pour se débarrasser de Folco ? (*Pour se débarrasser* ____________.)
Où Folco fut-il emporté par Crin-Blanc ? (*Crin-Blanc emporta* ____________.)

c) Folco raconte lui-même la fin du § 5 :
« *Viens, Crin-Blanc* ____________, *viens* ____________. *Je n'avais* ____________ *maison*. »

d) Ponctuez la phrase ci-après (employez les signes suivants : « » ! : , .) :
Folco parlait doucement au poulain Viens mon petit Crin-Blanc Viens vite chez moi je te soignerai bien.

Chef des chevaux sauvages

le tournoi - la joute : *fête guerrière du Moyen Age où les chevaliers recouverts de leurs armures luttaient ou* **joutaient** *pour se distraire et s'entrainer à la guerre.*

1. C'était la saison fiévreuse, la saison des luttes sauvages, des combats sans merci où s'affrontent les jeunes chevaux de la manade. Ces combats, ce sont des tournois• entre les chevaux les plus fiers de la troupe. Le vainqueur est reconnu comme chef, maître incontesté• , il impose sa loi à tous les chevaux de la manade.

Si Folco avait pu assister à la scène, il aurait été fier de son ami Crin-Blanc.

Le combat durait depuis des heures. Crin-Blanc était venu à bout des chevaux plus âgés que lui. Il ne restait plus qu'un seul adversaire digne de Crin-Blanc : un jeune cheval à la crinière d'un noir de jais*.

maître incontesté : *personne ne met en doute qu'il est le maître.*

le combat précédent : *avant de combattre le prince noir, Crin-Blanc vient de vaincre un autre cheval.*

2. C'était la dernière joute•, celle du prince noir et du prince blanc, tous deux aussi téméraires* l'un que l'autre.

Crin-Blanc, qui avait déjà reçu un mauvais coup au cours du combat précédent• , était blessé. Une de ses jambes saignait. Il n'en était que plus enfiévré à donner le dernier assaut.

Comme dans les tournois, les deux adversaires se précipitèrent à la rencontre l'un de l'autre en un furieux galop. Le choc fut terrible. Mêlant leurs hennissements, les deux chevaux, qui avaient ployé sur les genoux, se redressèrent, debout face à face, emmêlant leurs jambes et luttant corps à corps.

3. D'un coup de dents, Crin-Blanc déchira l'épaule du prince noir, lui arrachant un hurlement de douleur. Le cheval s'abattit, terrassé par Crin-Blanc qui lui martelait l'échine de ses sabots et l'écrasait sous son poitrail.

cimier : *ornement placé au-dessus d'un casque. Il s'agit ici de la belle crinière qui orne la tête du prince noir.*

rompit : *le prince noir en mauvaise position s'éloigne de Crin-Blanc pour reprendre son élan.*

Le combattant au cimier• noir se dégagea, rompit• et, ramassé, s'élança de nouveau vers Crin-Blanc qui soutint l'assaut. Et ce fut la mêlée dans le flot des crinières, les sabots martelant le sol et volant tout à coup en l'air dans d'effroyables ruades*.

Crin-Blanc menait le jeu terrible. Il sautait à la gorge de son ennemi qui visiblement s'épuisait. Il l'obligeait à reculer, la tête entre les genoux, crachant l'écume, à bout de souffle.

4. C'était la fin du combat. Vaincu, assommé par une dernière ruade de Crin-Blanc, le prince noir, touché en plein poitrail, roula au sol, se débattant pour ne pas être piétiné.

Puis il se releva. Acceptant sa défaite, il revint en traînant la jambe vers le groupe des chevaux qui n'avaient pas bougé durant tout le combat.

La manade reconnaissait son chef.

5. *Le lendemain, Crin-blanc, devenu chef des chevaux sauvages, revient pourtant auprès du jeune garçon : Folco soigne les plaies de son ami. Souvent encore, ils se rencontreront...*



Vous pourrez lire la suite de leurs aventures, jusqu'à leur grand départ vers un Pays mystérieux, dans un livre qui résume le film d'Albert LAMORISSE, et qui a été écrit par

René GUILLOT. *Crin-Blanc.*
Librairie Hachette, éditeur.

Nous utilisons notre lexique :

jais - téméraire - ruade.

Nous comprenons le texte :

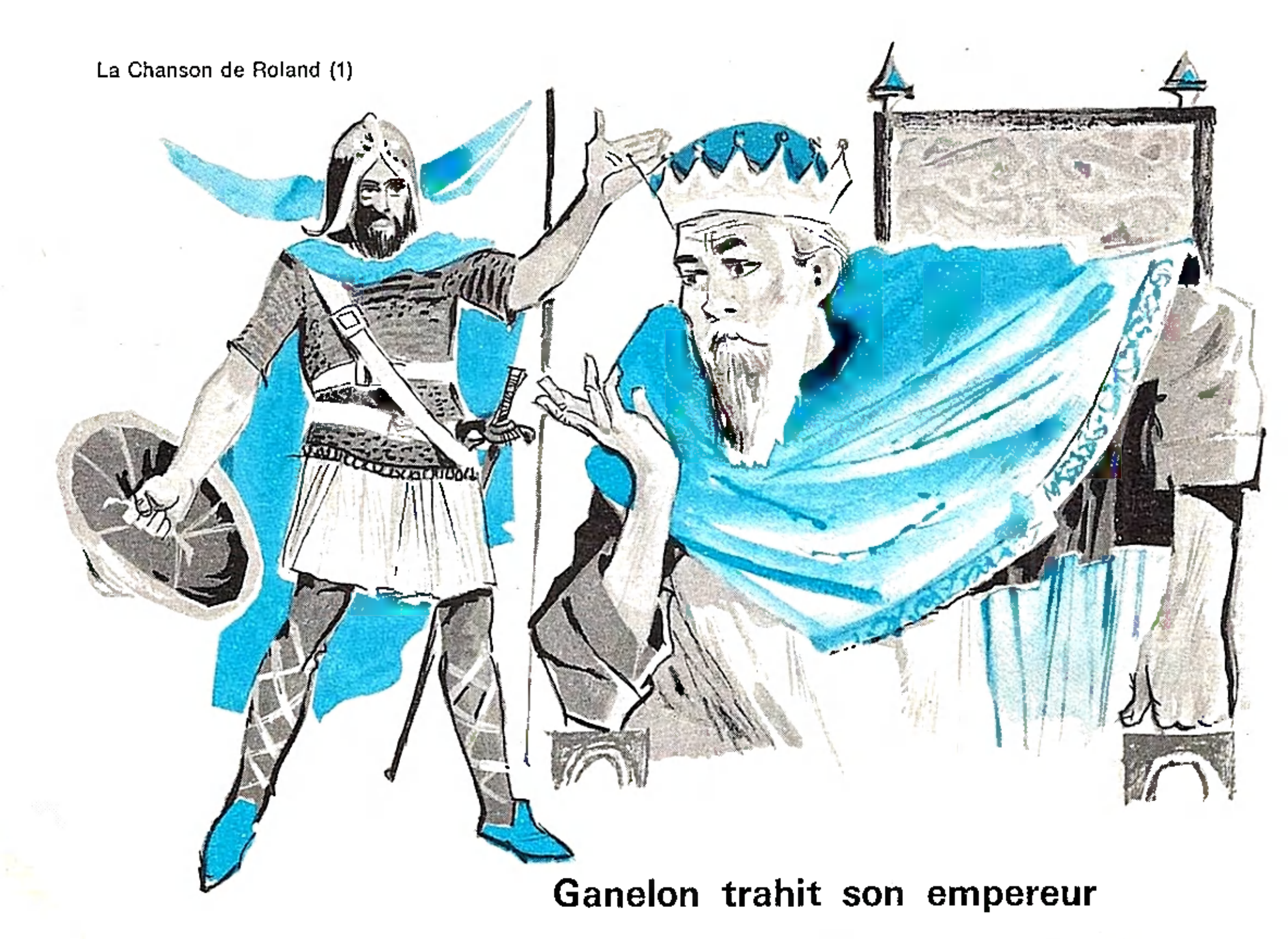
1. Pourquoi les jeunes chevaux de la manade se battent-ils ?
2. Pourquoi Crin-Blanc malgré son amitié pour Folco ne reste-t-il pas au mas ?
3. Quelles sont les armes des combattants ?
4. Au début du combat, les deux adversaires sont-ils à égalité ?
5. Relevez les détails qui montrent le courage de Crin-Blanc. L'autre cheval aussi est courageux, montrez-le.
6. Que se passe-t-il à la fin du combat ?
7. D'après vous, le prince noir cherchera-t-il à se venger de Crin-Blanc ? Pensez-vous que les autres chevaux l'accepteraient ?

Nous apprenons à écrire :

a) *C'était la dernière joute, celle du prince noir et du prince blanc, tous deux aussi téméraires l'un que l'autre.*
Apprenez cette phrase par cœur puis copiez-la sur votre cahier.

b) Je raconte le combat en m'aidant du texte :
Mêlant leurs __________, *emmêlant leurs* ________ , *les chevaux luttaient* ________.
D'un coup de dents, Crin-Blanc ________.
Le prince noir roula au sol, assommé ________.

c) *Il restait un adversaire digne de Crin-Blanc.*
Il **ne** *restait* **qu'***un* **seul** *adversaire digne de Crin-Blanc.*
Ces deux phrases ont à peu près le même sens ; pourtant l'emploi de la forme **ne . . . que** et de l'adjectif **seul** renforce l'idée.
Renforcez de même le sens des phrases suivantes :
Crin-Blanc avait un ami.
Le prince blanc envoya une ruade à son ennemi.
La manade reconnaissait un chef.



Ganelon trahit son empereur

Au Moyen Age, les chansons de geste racontaient les exploits des plus vaillants chevaliers, dignes d'entrer dans la légende *. L'une des plus célèbres est la Chanson de Roland. En voici quelques belles pages, traduites en français d'aujourd'hui.*

Charlemagne est depuis sept ans en guerre contre les Sarrasins • d'Espagne. Il a conquis tout le pays, sauf Saragosse, où règne le roi Marsile. Marsile demande à Charlemagne d'arrêter cette guerre interminable. Un seigneur français, Ganelon, est alors envoyé auprès du roi sarrasin pour discuter avec lui.

(Ne soyez pas étonnés de rencontrer, dans cette vieille chanson de geste, beaucoup de répétitions.)

Sarrasins : *nom donné au Moyen Age aux musulmans d'Afrique et d'Europe.*

1. Le roi Marsile dit à Ganelon :

« Ah ! quand finira donc cette longue guerre ?

« Ganelon, je veux vous entendre parler de Charlemagne. Il est très vieux, il a usé son temps ; à mon avis, il a deux cents ans passés•. Il a tant fait de marches, reçu tant de coups sur son bouclier ! Il a vaincu tant de rois ! Quand sera-t-il las de guerroyer ? »

deux cents ans : *en fait l'empereur avait 36 ans.*

2. Ganelon répond :

« Tous ceux qui le voient et le connaissent disent de lui : *l'empereur est un preux*• ; à mon avis aussi, il a deux cents ans et davantage. Personne ne peut assez vanter ses vertus. Qui pourrait décrire sa vaillance ? C'est un homme si noble ! Il aimerait mieux mourir que manquer à la parole donnée ! »

preux : *vaillant, brave.*

3. Le roi païen• dit :

« Oui, son histoire est merveilleuse. Mais il est maintenant très vieux, ses cheveux sont devenus tout blancs. Toutes ces guerres l'ont épuisé, il a reçu tant de coups de lances et d'épieux• ! Lui qui a vaincu tant de rois, quand sera-t-il fatigué de mener des guerres ?

païen : *celui qui ne croit pas au Dieu des chrétiens.*

épieu : *une lance grosse et courte.*

4. — Jamais, dit Ganelon, tant que vivra son neveu. Sous la voûte du ciel, aucun chevalier n'est aussi vaillant que Roland. Et Olivier est preux, lui aussi. Les douze pairs•, que Charles• aime tant, forment son avant-garde, avec vingt mille chevaliers. Avec eux, Charles est en sûreté ; il ne craint personne.

les douze pairs : *les douze chevaliers* **égaux entre eux** *qui composaient la garde personnelle de Charlemagne.*

5. — Beau sire Ganelon, dit le roi Marsile, j'ai moi aussi une grande armée : jamais vous n'en verrez de plus belle. Je puis avoir quatre cent mille chevaliers : puis-je combattre Charles et les Français ?

— Renoncez à cet espoir, répond Ganelon. Vous y perdriez trop de vos gens !

Mais envoyez à l'empereur de riches présents : alors le roi repartira vers la douce France. »

6. Ganelon continue :

« Charles laissera une arrière-garde : son neveu, le comte Roland, en sera et aussi Olivier, le chevalier preux et courtois*...

Ceux-là, vous pourrez les battre ; il ne seront que vingt mille. Envoyez cent mille de vos païens. Alors vous aurez accompli un grand exploit et ce sera la fin de la guerre. »

(à suivre)

• Nous utilisons notre lexique :

chanson de geste - légende - courtois.

• Nous comprenons le texte :

1. Relevez les détails qui montrent qu'il s'agit bien d'une légende et non d'un récit historique. (Pensez à ce qu'il est dit de Charlemagne et des armées.)
2. Relevez les détails qui décrivent Charlemagne comme un grand empereur guerrier. C'était aussi un noble seigneur. Relevez la phrase qui nous le dit.
3. Vous devinez que Ganelon est jaloux de deux seigneurs français? Lesquels?
4. Que suggère-t-il au roi Marsile pour se débarrasser de ces seigneurs?
5. Ganelon veut-il l'anéantissement de l'armée française ou seulement la mort de ces seigneurs? Justifiez votre réponse.

• Nous apprenons à écrire :

a) « *Ah! quand finira donc cette longue guerre?* » Apprenez par cœur cette phrase, puis copiez-la sur votre cahier.

b) Répondez aux questions suivantes. Aidez-vous de votre livre:
Pourquoi le roi Marsile doit-il renoncer à l'espoir de combattre les Français? (*Le roi* ______, *car* ______.)
Qu'arrivera-t-il si le roi Marsile envoie de riches présents à l'Empereur? (*Si le roi* ______.)
Pourquoi le roi Marsile pourra-t-il battre Roland, Olivier et l'arrière-garde? (*Le roi* ______.)

c) *Ceux-là, vous pouvez les battre, ils sont vingt mille.*
Ceux-là, vous pouvez les battre, ils **ne** *sont* **que** *vingt mille.*
L'emploi de la négation **ne ... que** renforce l'idée. Modifiez ainsi les phrases suivantes:
Charlemagne a des vertus.
Il a remporté des victoires.
Le roi Marsile lui envoie de riches présents.

Roland refuse de sonner du cor

Tout va se passer comme l'a prévu Ganelon. Le roi Marsile envoie à Charlemagne de « grands trésors » ; alors Charlemagne traverse les Pyrénées, quitte l'Espagne et revient en France avec son armée.

Une arrière-garde suit, commandée par Roland. Bientôt, cette arrière-garde arrive au col • de Roncevaux...

col : *passage entre deux montagnes.*

1. Olivier monte sur une hauteur ; il regarde au loin dans la vallée et il voit venir l'armée païenne.

« Du côté de l'Espagne, j'entends une grande rumeur ! Oh ! que de blancs hauberts*, que de casques flamboyants ! Ganelon nous a trahis ! »

2. Olivier aperçoit le royaume d'Espagne ; les Sarrasins assemblés en grand nombre. Les casques luisent, ornés d'or, et les boucliers et les hauberts et les épieux, et les oriflammes* attachées aux lances !

Olivier n'arrive pas à compter leurs bataillons* : il y en a tant qu'il ne sait pas le nombre.

Olivier en est comme égaré•. Vite, il descend de la hauteur, pour conter à ses compagnons tout ce qu'il a vu.

Olivier est égaré : *il a perdu la raison.*

3. Olivier leur dit :

« J'ai vu les païens : jamais l'on n'a vu armée si nombreuse ! Ils sont cent mille devant nous, puissamment armés. Une bataille se prépare, comme il n'y en eut jamais. Seigneurs français, que Dieu vous donne la force ! »

Les Français répondent :

« Maudit soit* celui qui s'enfuira. Nul d'entre nous ne reculera devant la mort ! »

4. Olivier ajoute :

« Les païens sont en force et nous sommes moins nombreux qu'eux. Ami Roland, sonnez de votre cor. Charles, qui passe les montagnes, l'entendra et fera revenir son armée. »

Roland répond :

« Non, ce serait folie : en douce France, je perdrais ainsi ma renommée ! Non, je préfère frapper de *Durendal*• : elle en sera sanglante jusqu'à la garde•. Les païens seront vaincus, je vous le jure. Nous les ferons tous périr ! »

Durendal : *nom de l'épée de Roland.*
la garde : *pièce placée entre la lame et la poignée de l'épée pour protéger la main.*

5. Olivier insiste encore.

« Ami Roland, sonnez de votre olifant•. Charles l'entendra et repassera les cols... Il n'y aurait aucun déshonneur à l'appeler. J'ai vu les Sarrasins d'Espagne : les vallées et les monts en sont couverts, et les landes et toutes les plaines. Immense est leur armée et la nôtre peu nombreuse !

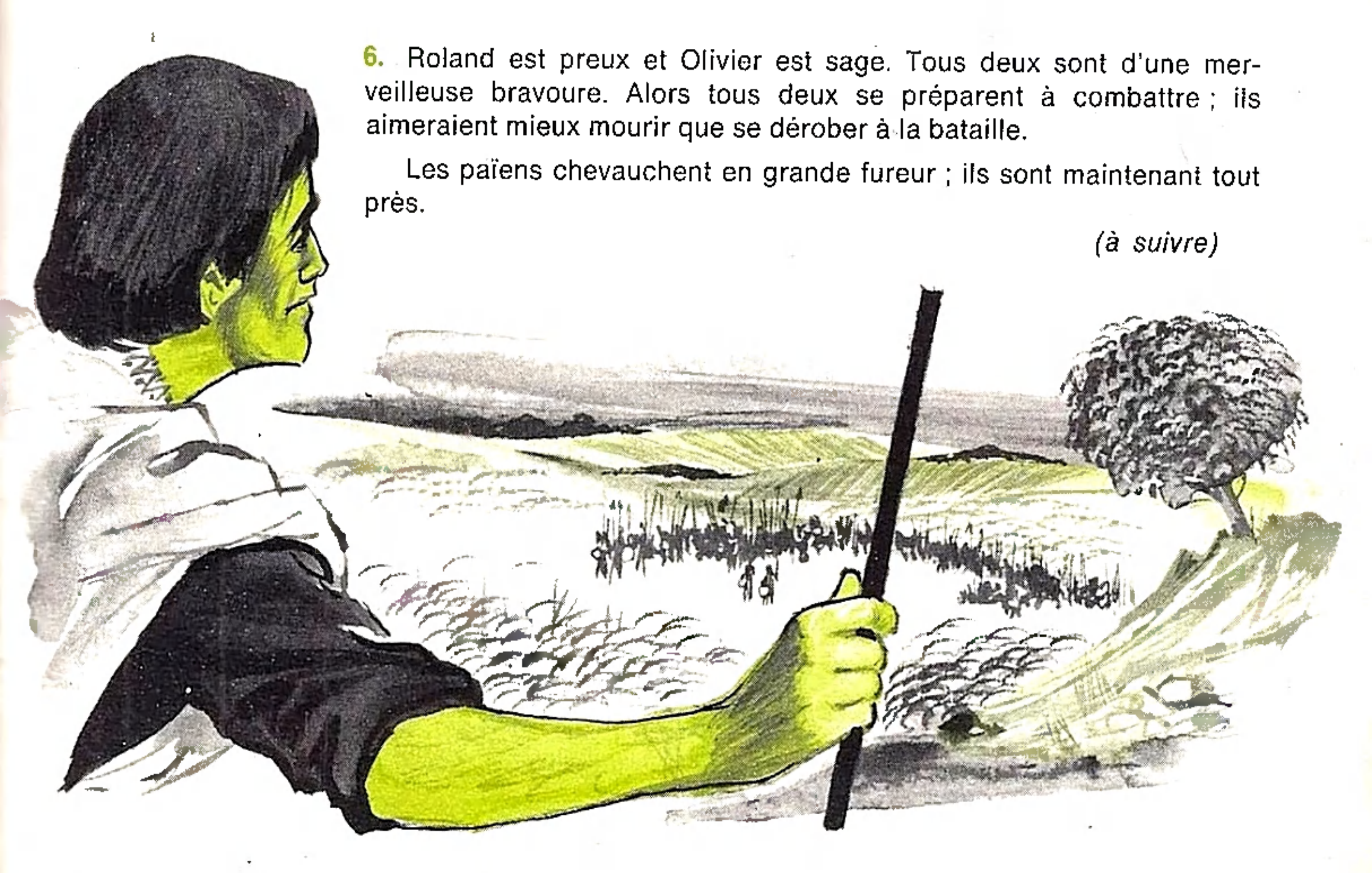
olifant : *autre nom du cor, utilisé par les chevaliers pour s'appeler.*

— Mon ardeur en est plus forte ! répond Roland. Je ne veux pas que la France perde son honneur à cause de moi. Mieux vaut la mort que la honte. »

6. Roland est preux et Olivier est sage. Tous deux sont d'une merveilleuse bravoure. Alors tous deux se préparent à combattre ; ils aimeraient mieux mourir que se dérober à la bataille.

Les païens chevauchent en grande fureur ; ils sont maintenant tout près.

(à suivre)



Nous utilisons notre lexique :

haubert - oriflamme - bataillon - maudit.

Nous comprenons le texte :

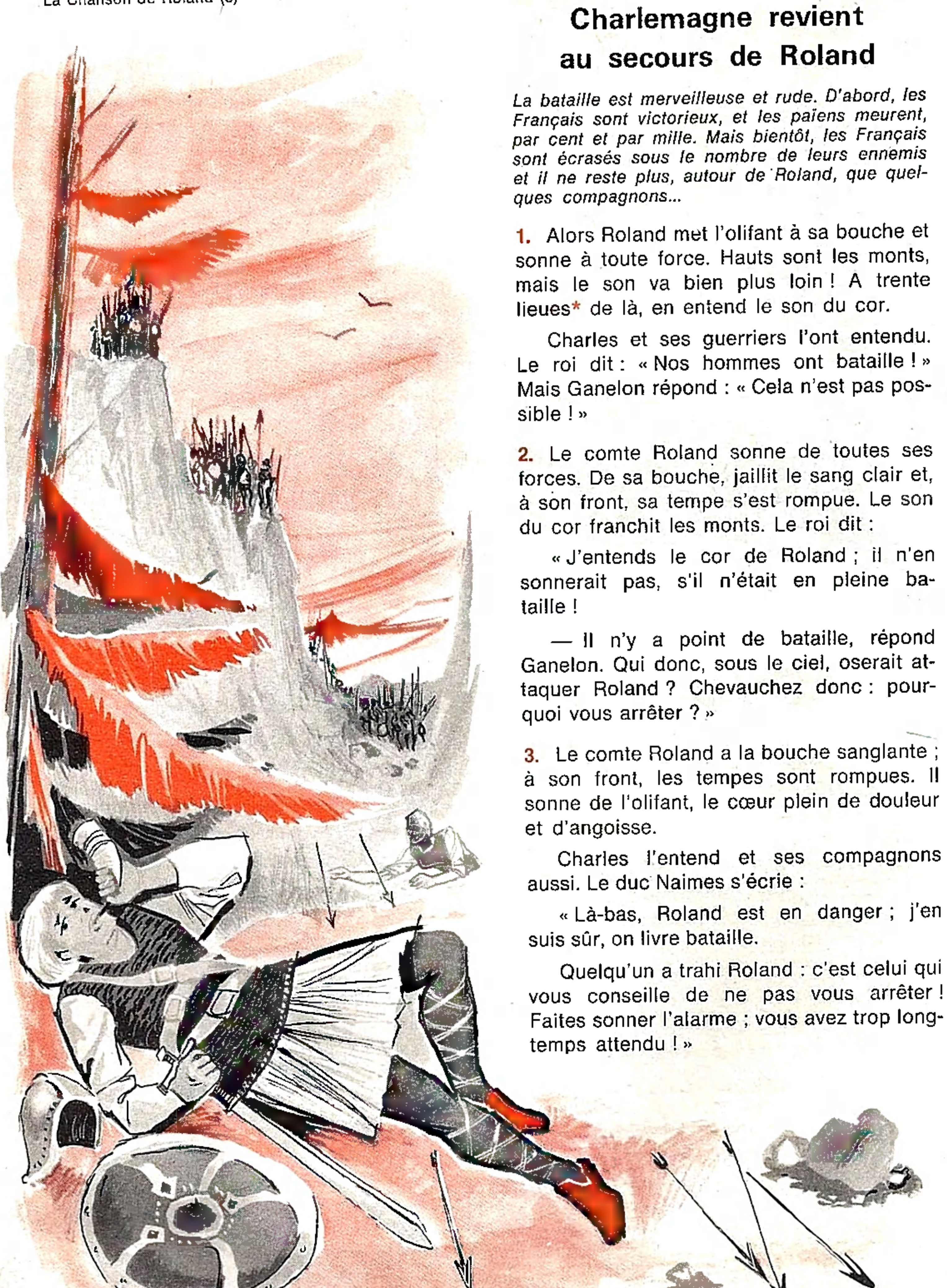
1. Pourquoi Olivier est-il monté sur une hauteur?
2. Que dit-il en apercevant l'armée ennemie? Que conseille-t-il alors? Pourquoi?
3. Que répond Roland? A-t-il pu juger du péril qui menace son armée?
4. Si Roland appelait Charlemagne à l'aide, que dirait-on de lui?
5. Sa décision dépend-elle de l'importance de l'armée ennemie? De quoi alors?
6. Croyez-vous qu'Olivier réclame de l'aide parce qu'il a peur? Relevez les phrases qui nous renseignent à ce sujet. Quand son chef a décidé de se battre que va-t-il faire?
7. D'après vous, que va-t-il arriver à l'arrière-garde française?
8. Quel est le plus sage: Roland ou Olivier? Essayez d'expliquer votre point de vue.

Nous apprenons à écrire :

a) *Immense est leur armée et la nôtre peu nombreuse.*
Apprenez par cœur cette phrase et copiez-la sur votre cahier. Remarquez la place des adjectifs en début et en fin de phrase.

b) En vous aidant du § 5, répondez aux questions suivantes:
Quel conseil Olivier donne-t-il à son ami Roland ? (« *Ami Roland* ____________ .»)
Pourquoi faut-il appeler Charles et son armée? (*Il faut* ____________ , *car* ____________ .)
Pourquoi Roland refuse-t-il? (*Roland* ______ , *il ne* ____________ .)

c) *Les casques luisent, ornés d'or*, et *les boucliers*, et *les hauberts*, et *les épieux*, et *les oriflammes*.
Pour nous faire sentir l'importance de l'armée ennemi l'auteur accumule les noms précédés de et.
Modifiez de même les phrases suivantes:
L'armée des Sarrasins couvre les vallées, les monts, les cols, les landes, les plaines.
Pour défendre l'honneur des Français, Roland, Olivier, tous les chevaliers se battront jusqu'à la mort.



Charlemagne revient au secours de Roland

La bataille est merveilleuse et rude. D'abord, les Français sont victorieux, et les païens meurent, par cent et par mille. Mais bientôt, les Français sont écrasés sous le nombre de leurs ennemis et il ne reste plus, autour de Roland, que quelques compagnons...

1. Alors Roland met l'olifant à sa bouche et sonne à toute force. Hauts sont les monts, mais le son va bien plus loin ! A trente lieues* de là, en entend le son du cor.

Charles et ses guerriers l'ont entendu. Le roi dit : « Nos hommes ont bataille ! » Mais Ganelon répond : « Cela n'est pas possible ! »

2. Le comte Roland sonne de toutes ses forces. De sa bouche, jaillit le sang clair et, à son front, sa tempe s'est rompue. Le son du cor franchit les monts. Le roi dit :

« J'entends le cor de Roland ; il n'en sonnerait pas, s'il n'était en pleine bataille !

— Il n'y a point de bataille, répond Ganelon. Qui donc, sous le ciel, oserait attaquer Roland ? Chevauchez donc : pourquoi vous arrêter ? »

3. Le comte Roland a la bouche sanglante ; à son front, les tempes sont rompues. Il sonne de l'olifant, le cœur plein de douleur et d'angoisse.

Charles l'entend et ses compagnons aussi. Le duc Naimes s'écrie :

« Là-bas, Roland est en danger ; j'en suis sûr, on livre bataille.

Quelqu'un a trahi Roland : c'est celui qui vous conseille de ne pas vous arrêter ! Faites sonner l'alarme ; vous avez trop longtemps attendu ! »

4. L'empereur fait sonner tous ses cors. Les Français reprennent leurs hauberts, leurs casques, leurs épées. Ils ont de beaux boucliers, des lances grandes et solides, des étendards blancs, vermeils• et bleus. Tous les barons• remontent sur leurs destriers*; tout le long des défilés•, il piquent des éperons avec ardeur. Chacun dit à son voisin : « Nous allons donner de grands coups, pour secourir Roland. »

Mais à quoi bon ? Ils arriveront trop tard...

vermeil : *rouge foncé.*
les barons : *les seigneurs qui accompagnent Charlemagne.*
un défilé : *c'est un passage étroit entre deux hauteurs.*

5. Le soir s'est éclairci comme en plein jour ; sous le soleil, reluisent les hauberts et les casques, et les écus, et les lances et les oriflammes*.

L'empereur chevauche, le cœur rempli de colère. Avec lui, les Français sont affligés et angoissés. Tous ont peur pour Roland, et tous versent des larmes.

6. Là-bas, à Roncevaux, Roland se bat vaillamment. Il tient Durendal et frappe de tous côtés... Comme le cerf devant les chiens, ainsi, devant Roland, les païens fuient...

Olivier sent qu'il est blessé à mort, et pourtant, il combat encore. Puis il appelle Roland : « Mon compagnon, venez vers moi, tout près. Bientôt, ce soir, nous serons séparés : j'en souffre grande douleur.

— Ah ! dit Roland, quelle pitié ! Jamais nul ne te vaudra. Jamais la douce France n'aura de si valeureux• combattants ! »

Et Olivier meurt, les mains jointes.

valeureux : *qui a de la valeur, c'est-à-dire de la vaillance, du courage.*

(à suivre)

• Nous utilisons notre lexique :

lieue - destrier - oriflamme.

• Nous comprenons le texte :

1. Roland se décide enfin à appeler Charlemagne. Pourquoi ?
2. Combien de fois Roland doit-il sonner avant qu'on lui réponde ? Pourquoi Charlemagne n'a-t-il pas répondu tout de suite ?
3. Relevez les expressions qui montrent que Roland souffle de toutes ses forces et même au-delà.
4. Pourquoi le duc Naimes accuse-t-il Ganelon de trahison ? Comment a-t-il pu deviner ? Expliquez.
5. Pour quelles raisons Charlemagne arrive-t-il trop tard ?
6. Comment Olivier a-t-il prouvé qu'il était un preux chevalier ?
7. Relevez dans ce texte les exagérations qui relèvent de la légende *.

• Nous apprenons à écrire :

a) Donnez un titre à chacun des § 3 et 6.

b) Répondez aux questions suivantes:

Dès que l'Empereur fait sonner l'alarme, que font tous les barons ? (*Dès que* ______ .)

Pendant ce temps, là-bas, à Roncevaux, que fait Roland ? (*Pendant ce temps, là-bas* ______ ______ .)

Que fait Olivier, pourtant blessé à mort ? (*Olivier, pourtant* ______ .)

d) **Tous** *ont peur pour Roland, et* **tous** *versent des larmes.*

Remarquez la répétition de **tous** montrant combien Roland est aimé des Français.

Renforcez de mêmes les phrases suivantes (le pronom **tous** sert de sujet):

Ils ont vaillamment combattu, et ils sont morts.

Ils ont entendu le cor, et ils remontent sur leur destrier.

Ils ont peur de Roland, et ils fuient devant lui.

La mort de Roland

grièvement blessé : *d'une manière grave ; sa vie est en danger.*

Sur le champ de bataille, Roland reste le seul survivant. Mais il a été grièvement blessé. Ses forces l'abandonnent.

1. Roland sent bien que la mort est proche. Il prie pour ses pairs, afin que Dieu les appelle à lui...

D'une main, il prend son olifant, et de l'autre Durendal, son épée. Sur un tertre*, sous deux beaux arbres, il y a quatre rochers de marbre. Là, Roland tombe à la renverse. Il a perdu connaissance, et sa mort est proche.

qui lui sera fatale : *ce Sarrasin sera puni de son imprudence ; il va* **mourir**.

2. Cependant, un Sarrasin épiait Roland. C'est un guerrier beau et fort, et de belle vaillance. Par orgueil, il va faire une folie qui lui sera fatale. Il met la main sur Roland et s'écrie :

« Le neveu de Charles est vaincu ! J'emporterai cette épée en Arabie ! »

Il la saisit... Mais Roland a senti qu'on la lui prenait ; il revient à lui, il rouvre les yeux.

3. « Tu n'es pas des nôtres, que je sache ! » s'écrie Roland, qui, furieux, frappe le Sarrasin sur son heaume* orné de joyaux. L'acier est fendu, les os sont brisés, et le païen s'écroule.

« Lâche ! dit Roland, qui t'avait donné l'audace de me toucher ? »

ne se rompt pas (verbe **rompre**) **:** **ne se brise pas.**

ne s'ébrèche pas : *la lame de son épée n'est pas endommagée.*

4. Roland a presque perdu la vue et son visage est devenu mortellement pâle. Alors il saisit Durendal, s'approche d'une grosse pierre brune, avec grande colère et grande douleur, il la frappe dix fois de son épée. L'acier résonne, mais il ne se rompt pas et ne s'ébrèche pas.

« Ah ! ma bonne Durendal, dit Roland, quel mauvais sort est le vôtre ! Je n'ai plus de forces, et vous ne me servirez plus. Avec vous, j'ai gagné tant de batailles, j'ai conquis tant de vastes pays ! C'est un brave chevalier qui vous a longtemps portée : ne passez jamais aux mains d'un lâche qui fuirait devant l'ennemi... ».

que tient Charles : *ce sont les pays qu'il a conquis et qu'il tient sous sa domination.*

5. Roland frappe encore, mais l'acier ne se rompt pas et ne s'ébrèche pas. Quand Roland voit qu'il ne pourra briser son épée, il commence en lui-même à la plaindre :

« Ah ! Durendal, comme tu es belle, et claire, et brillante ! Comme tu reluis et flamboies au soleil ! Que de pays nous avons conquis ensemble, de pays que tient Charles, l'empereur à la barbe blanche ! Dieu veuille qu'aucun païen ne s'empare de toi, mon épée ! »

6. Roland sent que la mort va le prendre. Vite, il va sous un pin, il se couche sur l'herbe, face contre terre. Sous lui, il met son épée et son olifant. Puis il tourne la tête du côté de l'armée païenne, afin que Charles puisse dire : « Il est mort en vainqueur, le noble* comte ».

Roland est couché sous un pin. Vers l'Espagne, il a tourné son visage. Puis il se souvient de tant de terres qu'il a conquises, de ses amis, de sa famille, de Charlemagne son seigneur, de la douce France...

Roland implore le pardon des fautes qu'il a commises. Puis sa tête retombe sur son bras et bientôt les anges emportent son âme au Paradis.

(à suivre)



• Nous utilisons notre lexique :

heaume - noble.

• Nous comprenons le texte :

1. Quel geste du Sarrasin réveille Roland ?
2. Dans quelles circonstances, le Sarrasin a-t-il voulu lui prendre l'épée ? Pourquoi Roland le traite-t-il alors de lâche ?
3. Que pensez-vous de Durendal, cette épée qui ne se rompt pas et ne s'ébrèche pas ? (Pensez à ce que nous avons dit des *légendes*.)
4. Quels sont les sentiments de Roland pour son épée ? Qu'est-elle pour lui ? Comment la traite-t-il ?
5. Pourquoi Roland tient-il tant à briser son épée ?
6. Savez-vous pourquoi Roland cache son cor et son épée sous lui avant de mourir ?
7. Au Moyen Age, les gens étaient très pieux. Relevez les détails qui le prouvent.

• Nous apprenons à écrire :

a) « *Lâche ! dit Roland, qui t'avait donné l'audace de me toucher ?* »

Ponctuez par comparaison les expressions suivantes :

Traître dit Charles que t'a donné le roi Marsile.

Hélas s'écrie Roland que vont devenir mes compagnons.

Brave Durendal gémit-il qui osera s'emparer de toi.

b) Dans le § 5, remarquez l'emploi répété de comme qui nous fait sentir que Durendal est une épée exceptionnelle.

Modifiez de même les phrases suivantes (n'oubliez pas les « ! »).

Cher Olivier, tu es sage, tu es preux.

Brave Roland, tu aimes et tu défends bien la douce France.

Charlemagne à Roncevaux

1. A Roncevaux, Charles arrive enfin. Lorsqu'il découvre tant de morts, il commence à pleurer. Puis il demande à ses compagnons :

« Seigneurs, ralentissez, car je dois aller moi-même en avant, pour retrouver le corps de mon neveu...

« Autrefois, à Aix, un jour de fête, alors que mes vaillants chevaliers parlaient de grandes batailles, de rudes assauts, Roland nous avait prévenus... Il nous avait dit que, s'il mourait en terre étrangère, on le trouverait plus loin que ses hommes et ses pairs, la tête tournée vers l'ennemi... »

2. Charles chevauche en avant de ses compagnons, puis il monte sur un tertre*, il cherche des yeux son neveu. Dans le pré, que de fleurs sont vermeilles du sang de nos guerriers ! Le roi ne peut s'empêcher de pleurer.

Il est parvenu sous deux arbres et, sur l'herbe verte, il voit son neveu gisant•. Plein de douleur, il descend de cheval, il prend le comte dans ses bras ; son cœur est serré d'angoisse.

gisant : *couché, étendu sans mouvement.*

3. L'empereur reprend connaissance ; le duc Naimes, d'autres seigneurs, soulèvent le roi, le conduisent sous un pin. Charles regarde à terre, voit son neveu gisant :

« Ami Roland, que Dieu ait pitié de toi ! Jamais on ne vit pareil chevalier pour engager et gagner de grandes batailles ! »

Et Charles, de nouveau, se pâme• : il ne peut s'en empêcher.

se pâmer : *perdre connaissance sous l'effet d'une grande émotion.*



4. Quand il est revenu à lui, l'empereur continue :

« Ami Roland, que Dieu mette ton âme en paradis, parmi les fleurs, avec les chevaliers glorieux !... Aucun jour ne passera sans que je ne pense tristement à toi... Personne d'aussi vaillant ne pourra te remplacer... »

Et, de chagrin, il arrache ses cheveux. Cent mille Français ont si grande douleur que tous pleurent amèrement.

5. « Ami Roland, dit encore l'empereur, je m'en irai en France. Quand je serai à Laon•, des vassaux* étrangers viendront me rendre visite. Ils me demanderont : « Où est le comte capitaine ? » Je leur dirai qu'il est mort en Espagne...

« Quand je serai à Aix•, mes serviteurs me demanderont des nouvelles. Je leur dirai : « Il est mort, mon neveu qui m'a fait tant de conquêtes !

« Qui conduira mes armées avec cette énergie ? Ah ! France, quelle perte tu as faite ! J'ai si grand deuil que je ne voudrais plus vivre ! »

Alors l'empereur à la barbe blanche arrache les cheveux de sa tête. Cent mille Français sont pâmés de douleur.

Charlemagne vengera Roland. Il rejoint les Sarrasins ; une terrible bataille s'engage. Les païens doivent s'enfuir, et leur roi Marsile en mourra de honte.

Quant à Ganelon, il recevra un terrible châtiment. A Aix, il sera jugé, condamné et mourra dans des supplices.

Adaptation de couplets de
La Chanson de Roland.

Laon : *une des principales villes de l'empire de Charlemagne.*

Aix : *Aix-la-Chapelle était la capitale de l'empire de Charlemagne.*

• Nous utilisons notre lexique :

tertre - vassal.

• Nous comprenons le texte :

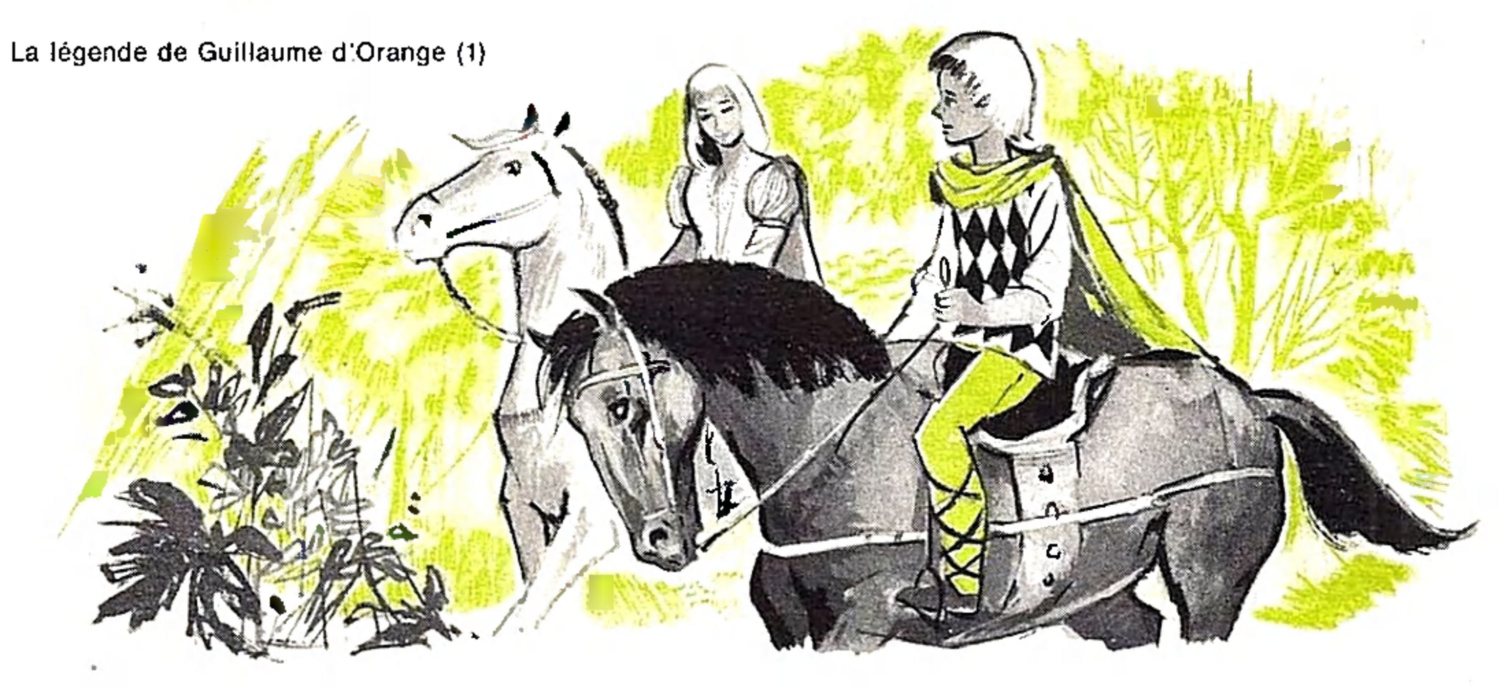
1. Rappelez ce qu'a fait Roland lorsqu'il s'est allongé avant de mourir. (Voir lecture précédente.)
2. Qu'avait dit Roland, autrefois, un jour de fête ?
3. Pourquoi Charlemagne veut-il aller seul sur les lieux du combat ?
4. Charlemagne pleure la perte de son neveu. Dites quelles sont les raisons de ce chagrin. Quelle est la plus importante de ces raisons, même pour un roi, selon vous ?
5. Relevez toutes les expressions par lesquelles Charlemagne laisse échapper ses regrets.
6. Au Moyen Age, les seigneurs aimaient écouter les chansons de geste comme la chanson de Roland. De qui racontaient-elles la vie ? Pourquoi les seigneurs les trouvaient-ils belles ? Quels désirs sentaient-ils monter en eux ?

• Nous apprenons à écrire :

a) Apprenez par cœur puis copiez sur votre cahier : « *Qui conduira mon armée avec cette énergie ? Ah ! France, quelle perte tu as faite !* »
(Notez : une phrase interrogative, une exclamative.)

b) Répondez aux questions suivantes :
Où Charles découvre-t-il son neveu gisant ? (*Charles découvre* ________.)
Alors, plein de douleur, que fait-il ? (*Alors, plein* ________.)
Et que font les cent mille seigneurs français ? (*Et cent mille* ________.)

c) « **Quand** *Charlemagne sera-t-il las de guerroyer ?* »
En vous aidant du modèle ci-dessus, transformez les phrases affirmatives suivantes en interrogatives commençant par **quand** :
L'ennemi sera chassé.
Ganelon sera châtié.
Marsile sera vaincu.



L'enfant captif

Voici des pages tirées d'une autre chanson de geste, presque aussi célèbre que la Chanson de Roland. Celle-ci s'appelle la « Légende de Guillaume d'Orange ».

Le petit Vivien, âgé de sept ans, fils d'un seigneur français de Narbonne, est retenu captif à la cour du roi sarrasin qui règne à Orange.

Il est élevé par Oriabel, la fille de ce roi, âgée de seize ans.

1. Oriabel prend soin de bien élever l'enfant, tant elle est courtoise. Elle lui montre comment parler sarrasin, comment jouer aux échecs et aux tables•, comment chanter en s'accompagnant sur la harpe*, et jamais elle n'exige chose qu'il ne puisse faire : il doit seulement lui chercher des herbes magiques, l'accompagner à la chasse et dresser les faucons* au sortir du nid. C'est un travail d'enfant noble dont Vivien a grande joie.

les tables : *jeu en faveur à l'époque ; on y utilisait des dés.*

2. Qui le verrait partir en promenade ne lui trouverait pas la mine d'un captif ; il rit, il joue à la façon des enfants quand ils sont heureux ; mais arrivé à la fontaine, il regarde les prés, l'eau qui court, les rosiers plantés sur les rives ; il écoute le chant de l'alouette et peu à peu le souvenir de son fier lignage• lui renaît à l'esprit. Il regrette sa mère, son grand-père, ses cousins, son oncle Guillaume. Du fond de son cœur, il soupire ; il laisse là ses oiseaux et se met à pleurer.

son fier lignage : *ses parents, ses grands-parents, ses arrière-grands-parents étaient de grands seigneurs.*

3. Quand il revient, Oriabel regarde ses yeux et elle a pitié de lui, car elle sait pourquoi il pleure. Alors elle l'emmène chevaucher dans la forêt où nul ne peut les entendre ; et pendant qu'ils vont au milieu des feuilles, elle l'interroge sur sa grande famille.

« Bel enfant, ton oncle Guillaume, qui tue nos hommes sur l'autre rive du Rhône, est-il donc si terrible qu'on le dit ?

— Dame, il n'est point de baron plus hardi et qui frappe mieux en terre de France. Et si vous ne m'aviez pour otage•, Orange serait déjà sienne•.

— Ne fera-t-il jamais sa paix avec nous ?

otage : *Vivien était retenu prisonnier comme garantie de la promesse que les chrétiens n'attaquent pas Orange.*

serait déjà sienne : *il aurait déjà pris cette ville.*

— Peut-être, quand il sera vieux ; mais ce sera dans très longtemps.

— Beaucoup de dames l'admirent, sans doute ?

— Je ne sais. »

Alors, Vivien raconte avec orgueil les grands combats de Guillaume. Elle l'écoute, sans plus parler.

4. Sept ans tout pleins s'écoulent ainsi, et leur amitié mutuelle ne cesse de croître. Mais un jour, le vieux roi sarrasin prend une grande décision. Il craint que, lorsqu'il mourra, sa fille Oriabel ne sache défendre seule le royaume d'Orange. Il lui donne l'ordre d'épouser Thiébaut, souverain d'un royaume sarrasin du voisinage.

Jamais vous n'avez ouï parler d'un désespoir plus grand. Elle tire ses cheveux, arrache ses colliers, ses bagues et ses bracelets, et se jette sur son lit de pourpre•. Elle y reste trois jours à sangloter, sans manger, sans dormir. Personne n'ose lui parler, hormis Vivien.

son lit de pourpre : *son lit de beau tissu rouge.*

5. « Dame, disait-il, comment est le roi Thiébaut ?

— Il est vieux, il a la tête blanche et la barbe chenue•. Il est né en même temps que mon père.

chenue : *blanchie par la vieillesse.*

— Dame, l'aimez-vous ?

— Je ne l'ai jamais vu. Mon père ordonne que je l'épouse, mais je ne le désire pas. Il le faudra pourtant. »

Et la princesse Oriabel reste toute songeuse.

(à suivre)

• **Nous utilisons notre lexique :**

harpe - faucon.

• **Nous comprenons le texte :**

1. Quelles sont les occupations de Vivien ? En quoi sont-elles des occupations d'enfant noble ? Selon vous, quelles étaient les occupations des petits paysans ?
2. Que pensez-vous d'Oriabel ? Fille d'un roi sarrasin, déteste-t-elle les Français ?
3. Oriabel, interroge souvent Vivien sur sa famille. De qui aime-t-elle parler ? Pourquoi ?
4. Etes-vous étonné qu'Oriabel refuse d'épouser le roi Thiébaut ?
5. Quel âge a Oriabel quand son père lui demande d'épouser Thiébaut ?
6. Cherchez sur une carte la ville d'Orange. Au bord de quel grand fleuve se trouve-t-elle ?

• **Nous apprenons à écrire :**

a) Apprenez par cœur, puis copiez sur votre cahier cette belle phrase (attention à la ponctuation) :
Il regarde les prés, l'eau qui court, les rosiers plantés sur les rives; il écoute le chant de l'alouette, et peu à peu le souvenir de son fier lignage lui renaît à l'esprit.

b) Répondez aux questions suivantes :
Que doit faire Vivien ? (*Vivien doit* ________ .)
Quel sorte de travail est-ce ? (*C'est un* ______ .)
Quel récit Oriabel aime-t-elle entendre ? (*Il n'est point de* __________ .)

c) **Il n'est point de** *baron plus hardi.*
Remarquez la construction : **Il n'est point de.**
Modifiez les phrases suivantes :
C'est la plus belle princesse.
C'est le plus noble travail pour Vivien.
C'est le plus vaillant chevalier en terre de France.

d) Récrivez à l'imparfait le § 3 :
Quand Vivien revenait de la fontaine, Oriabel __________ *famille.*

Le cheval Baucent

elle mande : *elle fait appeler Aquilant par un page ou un domestique.*

housse : *couverture dont on parait les chevaux.*

Narbonnais : *habitants de Narbonne. Ici le mot désigne plus spécialement les soldats de Guillaume de Narbonne.*

sur votre vie : *si Oriabel s'apercevait que les messagers ne lui racontaient pas toute la vérité, elle les ferait mettre à mort.*

vous l'allez ouïr : *vous allez l'entendre.*

1. Enfin, Oriabel se lève, essuie ses larmes, arrange ses vêtements, reprend ses colliers d'or et ses bagues étincelantes. Elle mande• le païen Aquilant, et lui ordonne de conduire à la rencontre du roi Thiébaut, qui revient d'Espagne, son plus beau cheval.

Il s'appelle Baucent, il est élancé, il a la tête fine, les oreilles petites, il est léger et rapide. Quatre païens l'amènent au bout de chaînes d'or. Les arçons de sa selle sont en ivoire travaillé. Une housse• de soie vermeille le recouvre et traîne jusqu'à terre.

2. Oriabel descend vers lui, et le flatte doucement sur la tête : « Cheval, dit-elle, vous m'êtes très cher. Vous êtes né comme moi en Arabie ; vous n'avez jamais appartenu qu'à moi. Que de longues chevauchées nous avons faites ensemble à travers les forêts et sur le bord des fleuves ! Mais c'en est fini de ma jeunesse. Je vais la donner au roi Thiébaut. Et je vous donne aussi à lui, en signe que je suis désormais sa femme et sa servante. »

Et donc le cheval s'en va, escorté par mille hommes, par crainte des Narbonnais•.

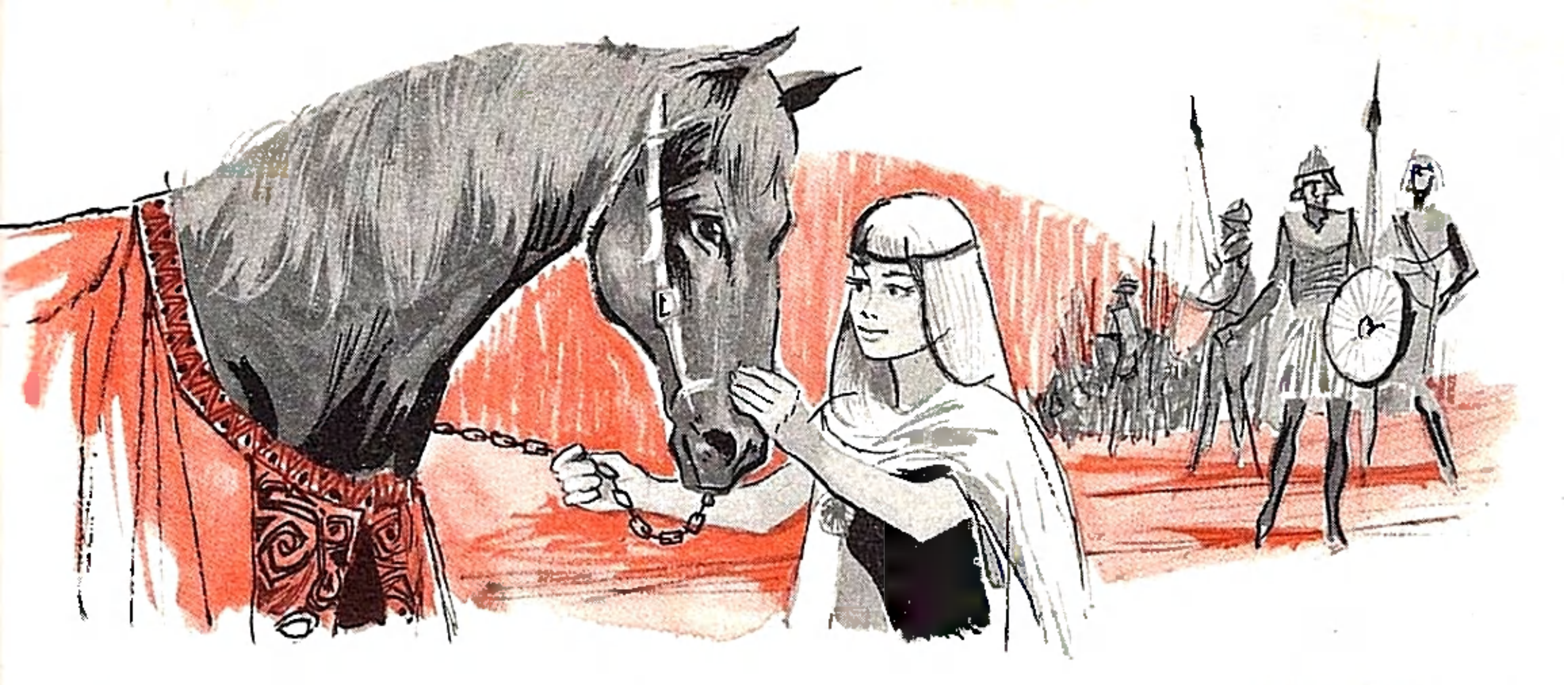
3. Au bout de peu de jours, les messagers rentrent dans la ville en grand désarroi ; ils viennent droit à la reine, ils se prosternent* à ses pieds :

« Dame ne vous irritez* pas : le cheval Baucent que vous envoyiez au roi Thiébaut nous a été enlevé en route. Voyez nos heaumes brisés, nos cottes de mailles déchirées, nos épées rompues. Nous avons bien combattu, nous n'avons pu le garder. »

Quand Oriabel apprend que Baucent a disparu, elle en a grande douleur.

« Qui l'a pris, dit-elle, et comment ? Répondez-moi sans rien me cacher, sur votre vie• ! »

4. « Dame, dit le païen Aquilant, vous l'allez ouïr• en toute vérité. Nous arrivions à la montagne de Montpellier, quand nos rencontrâmes par malheur le comte Guillaume. Il chassait avec cinquante barons seulement, mais tel est son orgueil qu'il est venu nous provoquer à l'épée. Dame, il est grand et vigoureux, terrible de corps et de visage : quand ils l'ont reconnu, beaucoup des nôtres ont lâché pied. Le reste s'est fait tuer. Je demeurai seul à lui disputer Baucent. Et déjà il me tenait renversé sous sa lame, quand il me dit : « Où conduisais-tu ce cheval ? » Je lui répondis que c'était un présent de la reine d'Orange au roi Thiébaut. »



5. « Il est trop ardent pour cette barbe chenue • ! dit-il. Je le garde, et s'il le veut, il viendra le reprendre ! Quant à la reine, dis-lui qu'elle agit vilainement en épousant ce vieil homme, et donne-lui mon cor et mon anneau. Les voici, dame.

— Otez-les, crie Oriabel, c'est une moquerie ! Il ne craint pas ma vengeance parce que je suis une femme. Mais j'irai l'attaquer et le forcer dans sa ville, et, par Mahomet*, je jure de prendre sa tête pour cet outrage• !

— Dame, dit Aquilant, ce n'est point chose possible ! seul Desramé votre père pourrait le vaincre en bataille. Guillaume commande à trente mille hommes. Il a pris Nîmes, Montpellier ; si nous n'étions à l'abri du grand fleuve, il aurait aussi attaqué Orange, l'admirable cité.

— Je lèverai cent mille hommes », dit Oriabel.

Toujours irritée, elle ordonne à Vivien d'aller rapporter à son oncle le cor et l'anneau.

(à suivre)

barbe chenue : voyez page 75. *Guillaume veut dire que le roi Thiébaut est un vieil homme.*

outrage : *injure, mauvaise parole.*

• Nous utilisons notre lexique :

se prosterner - s'irriter - Mahomet.

• Nous comprenons le texte :

1. Montrez que le cheval Baucent a une grande valeur.
2. Par combien de Narbonnais les mille hommes de l'escorte ont-ils été attaqués ? Que pensez-vous d'un tel combat ? et de Guillaume de Narbonne ?
3. Pourquoi Guillaume n'a-t-il pas tué le païen Aquilant ?
4. Montrez que Guillaume ne déteste pas la reine Oriabel.
5. Pourquoi Oriabel n'accepte-t-elle pas les présents de Guillaume ?
6. Qui est chargé de les rapporter à Guillaume ? Vivien est-il content de cette mission ? Pourquoi ?

• Nous apprenons à écrire :

a) Donnez un titre à l'ensemble formé par les § 3 et 4.

b) Répondez aux questions suivantes :
Que fait Oriabel pour montrer à Thiébaut qu'elle accepte d'être sa femme ? (*Oriabel, pour montrer à* ________.)
Pourquoi le cheval est-il escorté par mille hommes ?
Pourtant, qui aura ce magnifique cheval ? (*Pourtant, c'est* ________.)

c) **Que de** *longues chevauchées nous avons faites ensemble* **!**
En vous aidant du modèle ci-dessus, transformez les phrases suivantes en phrases exclamatives. (Remarquez le début : **Que de** et le point d'exclamation final.)
Vous avez conquis *de beaux royaumes*, Sire Guillaume.
Des *heaumes brisés*, des *cottes de mailles déchirées*, des *épées rompues* restent sur le terrain.



L'arrivée du messager

1. Le jour d'après, à Nîmes, le comte Guillaume se lève de grand matin. Il va au monastère, écoute le service, puis monte dans son palais princier. Accoudé à une grande fenêtre, il tourne son visage vers la douce France d'où vient le vent.

Au-dessous de lui s'étend le royaume qu'il a conquis. Le soleil, qui s'est levé clair, abat la rosée. Les bois et les prés reverdissent, les vergers sont en fleur ; les douces eaux rentrent partout dans le lit des ruisseaux ; de tous côtés chantent les alouettes et les merles. Mais le comte ne regarde ni n'écoute : il a ouvert sa poitrine au vent de France, et, dans la fraîcheur qui le baigne, il dit ses regrets : « Comme vous m'êtes douce, brise qui arrivez du pays de Reims, de Senlis, de Chartres ! Là sont mes parents et mes amis. Est-ce qu'un jour je vous reverrai ? »

que Dieu confonde : *que Dieu punisse les Sarrasins, abaisse leur orgueil.*

2. « Que Dieu confonde • les Sarrasins ! ajoute-t-il. Ils nous laissent dormir en paix, ils n'osent plus passer le grand fleuve. Il y a six mois que je n'ai pas frappé de l'épée, si ce n'est le jour où nous avons conquis Baucent le rapide. Depuis lors, je m'ennuie comme un homme en prison.

défi : *appel que l'on adresse à un adversaire avec lequel on veut se battre.*

— Sire, lui dit un compagnon, réjouissez-vous. Voyez ce Sarrasin qui chevauche vers nous à grande allure. Il vous apporte sans doute un défi •.

— Plaise au ciel, dit Guillaume, que nous ayons bataille ! »

3. Ce cavalier, c'est l'enfant Vivien qui arrive d'Orange. Tout son sang frémit d'impatience et d'allégresse. Le portier le conduit dans la salle voûtée où sont les Français. Il n'hésite pas, il écarte les barons et vient droit à Guillaume :

« Sire Guillaume, dit-il, me reconnaissez-vous ? Je suis Vivien, votre neveu Vivien, retenu captif chez les Sarrasins... »

Guillaume change de visage... Il regarde Vivien, il le voit beau et fort, le teint vermeil et les yeux brillants ; il lui prend la tête dans ses deux mains et l'embrasse en pleurant tendrement :

« Mon beau neveu, je ne pensais plus vous revoir en ce monde !... Mais ami Vivien, contez-nous comment vous vous êtes enfui. »

4. « Je ne me suis pas enfui, dit Vivien. La reine Oriabel, qui m'éleva près d'elle, m'a chargé de vous rendre ce cor et cet anneau ; elle ne veut rien tenir de vous ; elle vous combattra sans trève ni miséricorde• avec l'aide du puissant roi Thiébaut, son futur mari. »

miséricorde : *pitié. Faire miséricorde, c'est faire grâce.*

Tous regardent Guillaume qui se tait. Un chevalier dit :

« Elle y perdra sans doute Orange, l'admirable cité. Sire Vivien, Orange est-elle si riche qu'on le raconte ? »

5. « Je n'ai jamais vu pareille forteresse, répond Vivien. Les murs sont forts, les tours hautes et carrées, vingt mille païens armés veillent sans cesse aux créneaux*. Et dans l'enceinte*, il y a quantité de jardins odorants. Mais c'est le palais de la reine qu'il fait beau voir• !

il fait beau voir : *qu'on a plaisir à voir.*

— Ami, dit Guillaume, parlez-nous d'elle.

— Sire, vous chercheriez en vain dans la chrétienté et dans les royaumes païens reine plus gracieuse.

— Et comment est le palais où elle vit ?

— Charlemagne lui-même n'en eut pas d'aussi splendide ! Il est en marbre de toutes les couleurs. Les murs sont tendus d'étoffes sarrasines, et de grandes fleurs sont figurées sur les dalles•. »

les dalles : *le carrelage qui orne le sol.*

Après avoir entendu ces paroles, le comte Guillaume décide de conquérir Orange.

(à suivre)

• **Nous utilisons notre lexique :**

créneaux - enceinte.

• **Nous comprenons le texte :**

1. Le comte Guillaume vit dans les pays qu'il a conquis sur les Sarrasins. Est-il parfaitement heureux ? Que regrette-t-il ? Que désire-t-il ?
2. Pourquoi Guillaume d'Orange ne reconnaît-il pas Vivien ?
3. Pourquoi pense-t-il que son neveu s'est enfui d'Orange ?
4. Quel sentiment éprouve Guillaume quand son neveu lui annonce que la reine refuse son cor et son anneau ?
5. Pourquoi l'un des seigneurs de Guillaume demande-t-il des renseignements sur la ville d'Orange ?
6. Quelles paroles décident Guillaume à conquérir Orange ?

• **Nous apprenons à écrire :**

a) Apprenez par cœur et copiez sur votre cahier:

Comme vous m'êtes douce, brise qui arrivez du pays de Reims, de Senlis, de Chartres ! Là sont mes parents et mes amis.

b) Comparez les deux phrases:

Le soleil s'est levé clair, il abat la rosée.

Le soleil, **qui** *s'est levé clair, abat la rosée.*

Modifiez les phrases suivantes pour utiliser judicieusement le pronom **qui** :

La brise arrive de France, elle est douce à mon cœur.

Ce Sarrasin vous apporte sans doute un défi, il chevauche vers nous.

Oriabel est la plus gracieuse reine, elle habite un palais de marbre.

c) En vous aidant du § 5, décrivez en deux ou trois phrases Orange l'admirable cité.

La ruse de Guillaume

Le comte Guillaume sait qu'il ne pourra s'emparer d'Orange par la force. La ville possède de trop fortes défenses. Il va procéder autrement.

promptement : *vivement.*

1. Guillaume se met promptement• en route, et Vivien l'accompagne. Ils ont bruni leur teint, jeté sur eux des manteaux arabes, emporté de riches marchandises.

Ils passent le Rhône, la Durance, la Sorgue. Chaque fois qu'ils découvrent une ville lointaine, Guillaume demande : « Est-ce Orange ? » et Vivien répond : « Bel oncle, pas encore ! » Mais quand elle apparaît enfin, Guillaume sent son cœur bondir et s'écrie : « Ami, maintenant je ne doute plus. Je reconnais Orange avec ses hauts murs, ses tours carrées, son donjon de marbre. Certes, c'est une grande merveille. »



2. Ils entrent dans la ville. Vivien mène le comte au palais et reste à la porte, auprès des mules, car il craint d'être reconnu. Guillaume demande à voir la Reine. On le conduit tout en haut, sur la terrasse.

Là est assise Oriabel, la Sarrasine au clair visage. Elle a mis une tresse d'or sur sa tête, et son corps gracieux est vêtu d'une robe de soie blanche.

Guillaume s'avance et la salue avec belle courtoisie. La Reine répond : « Que Mahomet vous sauve, vassal ! » Elle le fait asseoir devant elle, sur un banc décoré d'or et d'argent. Des fleurs vermeilles sont tombées de l'arbre autour d'elle. L'air est doucement parfumé. On entend, en bas de la tour, des Sarrasins rire et crier, les oiseaux chanter. Guillaume admire tout ce qui l'entoure.

« Vassal, dit la Reine, à quoi rêvez-vous ? Montrez-donc vos marchandises ! »

un fermoir : *la partie en métal qui réunit les deux extrémités de la ceinture.*

de singulières paroles : *les paroles que prononce Guillaume ne sont pas celles que prononcent habituellement les marchands.*

3. Guillaume les défait à ses pieds, lui montre toutes sortes de riches étoffes d'Italie, de France ou de Perse. Il lui propose de belles ceintures en cuir d'Espagne, munies de fermoirs• d'argent finement ouvragés. Il lui offre des bijoux : bracelets, colliers, chaînettes...

« Mais je vois trop bien, que rien n'est digne de vous...

— Voilà de singulières paroles•, répond Oriabel, et vous n'avez guère la mine d'un marchand. Mais qu'est-ce que cette cicatrice que

vous portez au visage ? On dirait bien un coup d'épée. Est-ce la coutume que les marchands bataillent entre eux ?

— Dame, j'ai reçu cette blessure en défendant mon avoir contre les gens du comte Guillaume. »

4. Oriabel ne dit plus rien, et Guillaume ouvre une cassette*.

« Voici des pierres de grand prix qui protègent contre les maladies : des escarboucles, des saphirs, des topazes ; voici un très beau diamant• monté sur un anneau d'or fin. Il éclaire dans la nuit autant qu'une étoile ; et voyez les grandes lueurs qu'il jette au soleil. Essayez-le, dame. »

l'escarboucle : *(rouge foncé),* **le saphir** *(bleu),* **la topaze** *(jaune),* **le diamant** *(incolore) sont des pierres précieuses*.*

Il s'approche courtoisement d'elle. Alors, d'un geste prompt, il lui passe l'anneau au doigt, et dit sans lâcher sa main :

« Or vous êtes ma femme maintenant ! Je ne puis plus vous le cacher : je suis Guillaume de Narbonne et suis venu vous requérir• en mariage. »

requérir : *demander.*

5. Oriabel sourit et dit : « Sire Guillaume, vous faites un très mauvais marchand. Je vous ai reconnu tout de suite. Et si je vous haïssais, vous seriez déjà mort sur ce pavé.

— Dame, dit Guillaume en prenant son épée sous son manteau, vous pouvez donner l'alarme*. Je suis prêt.

— Sire Guillaume, déposez votre épée : vous avez risqué votre vie pour m'avoir, et je me rends à vous comme légitime• épouse. »

légitime : *qui est reconnu par la loi.*

(à suivre)

• Nous utilisons notre lexique :

cassette - (donner) l'alarme - pierres précieuses.

• Nous comprenons le texte :

1. Comment Guillaume et Vivien se sont-ils déguisés ? Pourquoi ?
2. Relevez le passage qui montre l'impatience du comte Guillaume.
3. A Orange, pourquoi Vivien craint-il d'être reconnu ? Que fait-il pour qu'on ne le reconnaisse pas ?
4. Relevez le passage qui montre qu'il fait bon vivre dans le palais d'Oriabel.
5. Pourquoi Guillaume ne pense-t-il pas à montrer tout de suite sa marchandise ?
6. Quels détails font deviner à Oriabel qu'elle n'a pas affaire à un véritable marchand ?
7. Pourquoi n'a-t-elle pas fait arrêter le comte ?

• Nous apprenons à écrire :

a) Relisez le § 2, puis copiez sur votre cahier les phrases qui montrent comme la vie est agréable chez Oriabel.

b) J'explique la ruse du comte Guillaume:
Le comte se déguise ______________ .
Il demande à voir ______________ .
Il lui montre toutes ______________
et lui propose d'essayer ______________ .
Alors il lui passe cet anneau ______________ ,
lui avoue ______________
et la demande ______________ .
La reine accepte de ______________ .

c) Guillaume demande: « *Est-ce Orange ?* »
Et Vivien répond : **Ce n'est pas** *Orange* ; **c'est** *Arles.* »
Faites ainsi parler des personnages dans les dialogues suivants:
La reine demande : « Est-ce un coup d'épée ? »
Et le marchand répond : « ______________ *la cicatrice d'un accident. »*
Une dame demande : « Est-ce un riche marchand ? » Et Oriabel répond : « ______________ *puissant seigneur. »*

La ruse d'Oriabel

Oriabel a imaginé un moyen de remettre au comte Guillaume, sans effusion de sang, la ville d'Orange. Il est reparti chercher son armée.

sans effusion de sang : *sans faire couler le sang ; c'est-à-dire sans bataille.*

1. Oriabel mande ses comtes et ses ducs, et leur dit :

« Le noble roi Thiébaut arrive d'Espagne, et va passer le Rhône. Allez à sa rencontre, emmenez l'armée, afin d'honorer comme il convient notre futur souverain.

— Dame, dit un seigneur, je crains que nous ne fassions une grande folie en abandonnant la ville. Si le comte Guillaume apprend qu'elle reste sans défenseurs, il l'attaquera...

— Ami, dit Oriabel, vous vous moquez. Nos fossés sont profonds, nos remparts sont hauts, il faudrait un siège* pour les forcer. Partez donc sans plus attendre, et ramenez-moi le glorieux époux que mon père me destine. »

2. De grand matin les Sarrasins sortent d'Orange : il n'y reste que les enfants, les femmes et les bourgeois. Aussi, le lendemain, sont-ils épouvantés quand ils voient apparaître au loin, au milieu d'une grande poussière, une armée tout étincelante. Ils courent au palais.

« Reine, secourez-nous ! Voilà les chrétiens, voilà le comte Guillaume : on voit déjà ses bannières ! Nous avons relevé les ponts, barré les portes ; mais nous ne pourrons lui résister. »

Oriabel les entend et se dresse :

« Gardez-vous-en, sur votre vie ! Otez les barres, abaissez les ponts ! »

3. Elle sort du palais, elle monte sur un palefroi* richement harnaché. Elle vient à la maîtresse porte et s'avance sur le pont-levis. Guillaume est en tête, monté sur Baucent le rapide ; quand il la voit, il fait sonner tous les cors. Puis ils se saluent avec courtoisie, et rentrent côte à côte dans Orange. Les Français occupent sans bataille Orange la forte cité. Aussitôt ils relèvent les ponts, et garnissent les remparts et les grosses tours.

4. Cependant l'armée d'Oriabel et l'escorte du roi Thiébaut se sont jointes. Elles reviennent vers Orange. En tête, le roi Thiébaut chevauche avec orgueil, sa barbe blanche étalée sur son haubert*. Il n'y a pire félon* que ce païen. Il est chargé de crimes et de trahisons, il a vendu son âme à Satan* pour qu'il l'aide ici-bas. En signe de ce mauvais marché, il a mis sur son nasal• un charbon de l'enfer, plus brillant que dix escarboucles, et il a fait peindre des figures de dragons* sur ses grandes bannières.

nasal : *partie du casque protégeant le nez.*

5. Le roi Thiébaut se réjouit d'épouser la reine Oriabel, car il sait qu'il n'y a pas dans tout l'Orient plus gente demoiselle•. Aussi je ne saurais vous dire son courroux•, quand il voit les portes d'Orange fermées et les Français sur les murs. Il pense d'abord que Guillaume a conquis la ville par force et tient Oriabel en sa prison. Mais elle paraît elle-même sur une tour, et lui crie :

« Allez-vous-en, roi Thiébaut ! Je n'ai jamais eu d'amitié pour vous, vous ne serez jamais mon seigneur. Mais j'épouserai le comte Guillaume, le fort, le conquérant. Nous nous sommes promis l'un à l'autre. »

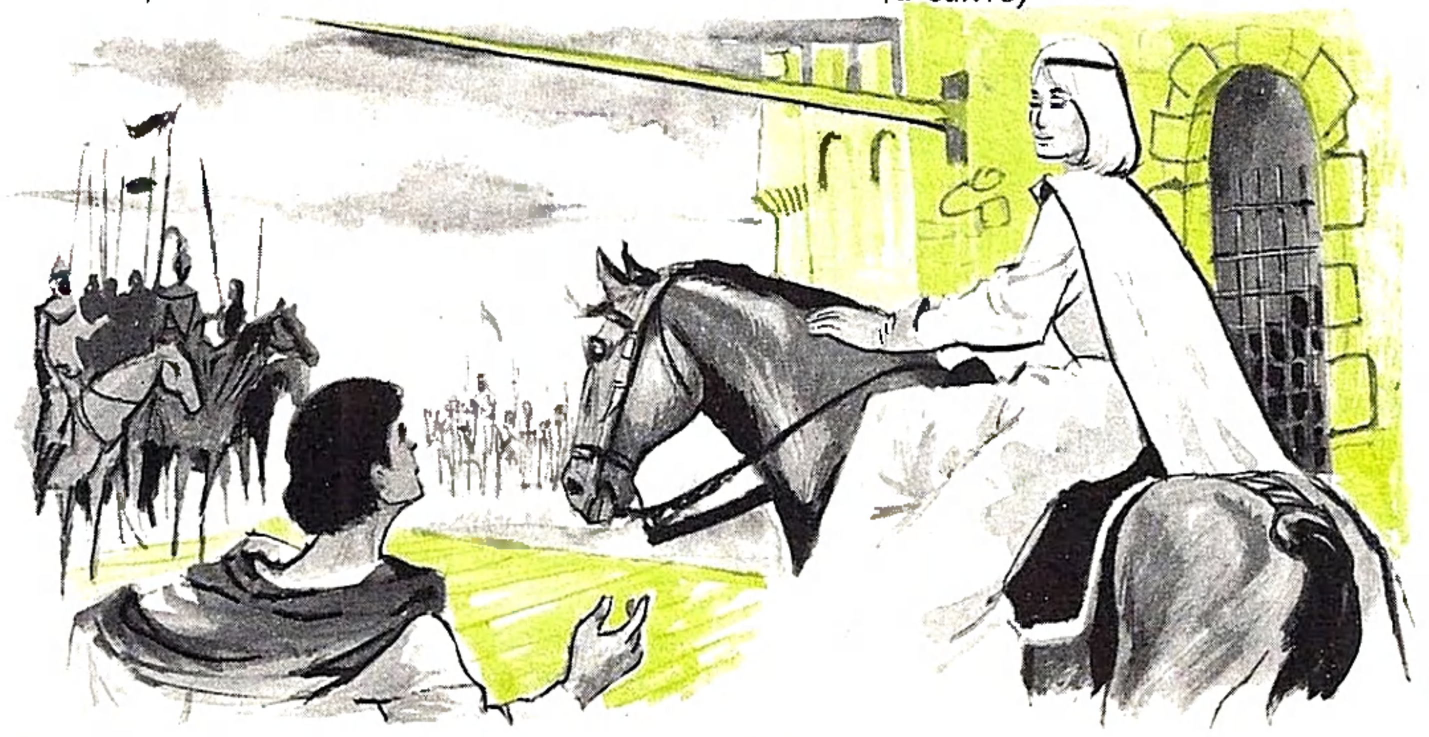
Thiébaut l'entend, il roule les yeux, il grince des dents, il arrache sa barbe ; à peu• qu'il ne devienne enragé. Puis il tire son épée recourbée, et donne des ordres pour le siège.

Mais Guillaume a appelé à l'aide son père, son frère et tous ses amis. Leur immense armée s'approche d'Orange. Il ne reste plus à Thiébaut qu'à s'enfuir. *(à suivre)*

gente demoiselle : *gracieuse demoiselle ; (masculin :* **damoiseau***).*

son courroux : *sa grande colère.*

à peu : *(vieux français) : il s'en fallut de peu.*



- **Nous utilisons notre lexique :**

siège - palefroi - haubert - Satan - dragon.

- **Nous comprenons le texte :**

1. Sous quel prétexte Oriabel éloigne-t-elle d'Orange l'armée des Sarrasins? Quelle est la véritable raison?
2. Oriabel désire-t-elle éviter une bataille entre son armée et l'armée du comte Guillaume? Pourquoi?
3. Oriabel a-t-elle agi ainsi en ne pensant qu'à elle ou bien en pensant à son peuple? Expliquez.
4. Thiébaut met le siège devant Orange. Pourquoi n'attaque-t-il pas tout de suite? Pourquoi doit-il s'enfuir quelques jours après?
5. Quand Thiébaut lève le siège, devinez-vous ce que va faire l'armée d'Oriabel? Développez votre idée.

- **Nous apprenons à écrire :**

a) Apprenez par cœur la dernière phrase du § 5 (*Thiébaut l'entend* .... *pour le siège.*) Ecrivez-la sur votre cahier.

b) *Le comte apprend que la ville reste sans défenseurs, il l'attaque.*

Si *le comte apprend que la ville reste sans défenseurs, il l'attaque***ra**.

Dans le premier cas l'attaque est sûre, dans le second cas, elle dépend d'une condition. Modifiez les phrases suivantes en introduisant une condition (employez le mot **si** et mettez le second verbe au **futur**).

Le comte Guillaume approche d'Orange, la reine Oriabel va au-devant de lui.

Le roi Thiébaut aperçoit les Français, il entre en courroux.

Les amis de Guillaume arrivent, le roi Thiébaut s'enfuit.

Guillaume, maître d'Orange

infidèles, mécréants : *ceux qui n'ont pas la foi chrétienne.*

baptistère : *endroit où l'on administre le baptême aux gens pour en faire des chrétiens.*

de soie brochée : *étoffe de soie tissée de façon à former des dessins.*
écarlate : *étoffe d'un rouge vif.*

1. Guillaume est maître d'Orange. Il ordonne de rassembler devant le palais tous les Sarrasins de la ville. Ceux qui refusent le baptême sont chassés sans nul dommage.

« C'est péché, disent les Français, d'épargner cette race infidèle• !

— Laissez-les partir, dit Guillaume. J'ai promis à la reine Oriabel de les renvoyer sains et saufs, pour l'amour d'elle, qui les a livrés. »

Les mécréants• s'en vont donc. Et ceux qui acceptent de se convertir sont conduits au baptistère•. Oriabel s'avance à leur tête, en robe blanche. Un prêtre bénit l'eau, et la courtoise dame devient chrétienne. On lui donne le nom de Guibourg.

2. Cinquante mille Sarrasins sont baptisés après elle et deviennent de vrais chrétiens. Il n'y a plus dans Orange aucun musulman.

La ville est remplie de barons français et il en arrive sans cesse. Grande est la joie, et le bruit, et les cris, et les cliquetis d'armes, et le hennissement des chevaux. De toutes parts, il vient aussi des jongleurs* pour les noces.

3. C'est pendant la semaine qui suit la Pentecôte que Guillaume épouse Guibourg. Qui a vu cela ne l'oubliera plus. Le jour est clair, belle est la matinée. Les cloches sonnent en signe de grande allégresse*. Les maisons sont ornées de bandes de soie brochée• et d'écarlate•; les chemins sont jonchés de fleurs. Jamais il n'y a eu de cortège plus éclatant et plus magnifique. En tête chevauchent Guillaume et Guibourg, dont la ceinture, incrustée de pierreries, resplendit. Elle a bien l'air d'une haute comtesse. Elle porte autour de la tête un petit voile retenu par un cercle d'or ; elle a rejeté derrière elle son manteau dont l'agrafe est une topaze.



4. Guillaume a fixé le sien sur son épaule par une escarboucle ; il a mis comme elle un cercle d'or autour de ses tempes. A-t-on jamais vu chevalier plus fier et plus noble ? N'est-il pas en droit de demeurer dans cette ville, en maître ?

Devant eux marchent des jongleurs qui jouent de la flûte, de la harpe et de la vielle.

Sous le porche de l'église se tient l'évêque vêtu et paré. Il est très vieux, il a la barbe blanche. Il bénit l'anneau, et le donne à Guillaume en lui disant :

« Vivez ensemble, de par Dieu !

— Sœur, dit Guillaume, par cet anneau je vous épouse.

— Sire, dit-elle, je suis votre compagne pour les bons et les mauvais jours. »

Alors ils entrent dans l'église, y entendent l'office et s'en vont. Les réjouissances commencent aussitôt et durent un mois.

5. Vous tous qui entendez cette histoire, un autre conteur vous apprendra comment vécurent Guillaume et Guibourg.

Je vous dirai seulement que la comtesse tint sa parole ; leur vie fut faite, comme toute vie, de jours heureux et de jours d'affliction*. Mais jamais elle ne manqua d'être, auprès de lui, personne de conseil, d'aide ou de réconfort. Aussi se souvient-on d'elle comme de la dame la plus accomplie qui fut jamais au monde.

d'après *la Légende de Guillaume d'Orange*.

Nous engageons maîtres et élèves à se procurer le texte intégral de *La légende de Guillaume d'Orange*, renouvelée par Paul TUFFRAU, dans la belle édition H. PIAZZA.



- **Nous utilisons notre lexique :**

jongleurs - allégresse - affliction.

- **Nous comprenons le texte :**

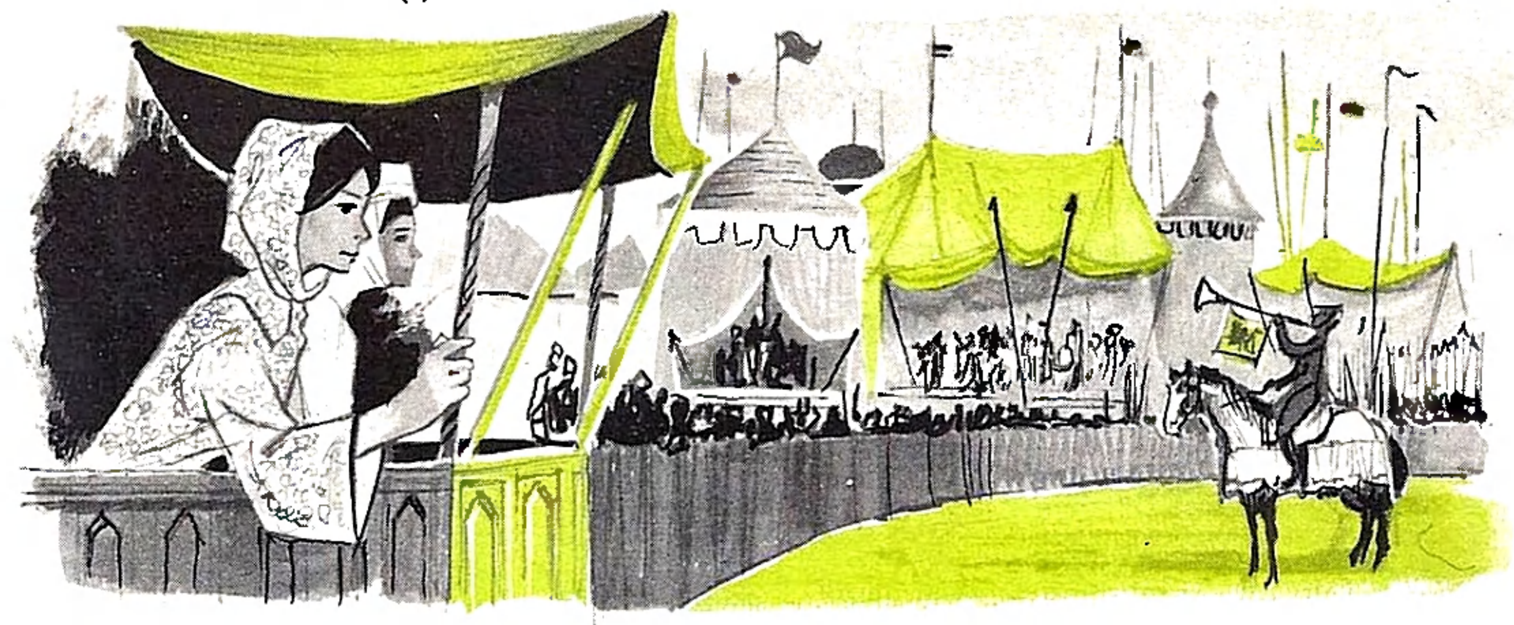
1. Quel est le nom de baptême d'Oriabel? Pourquoi change-t-elle de nom?
2. C'est un « très grand mariage ». Relevez les détails qui le prouvent.
3. Dites ce qu'ont fait les habitants d'Orange pour ce mariage, en particulier ceux qui habitent les rues par où doit passer le cortège.
4. D'après vous, que pensent-ils de ce mariage?
5. Que voulaient faire les seigneurs français des musulmans qui refusaient de se faire chrétiens? Qu'ordonne Guillaume?
6. Oriabel a-t-elle eu raison de faire confiance au comte Guillaume quant au sort de ses sujets?

- **Nous apprenons à écrire :**

a) Donnez un titre à l'ensemble formé par les § 3 et 4.

b) *Elle a rejeté derrière elle son manteau* **dont** *l'agrafe est une topaze.*
Le pronom **dont** nous fait bien comprendre qu'il s'agit de l'agrafe du manteau.
Utilisez **dont** dans les phrases suivantes:
La reine porte une couronne; l'or (de la couronne) resplendit.
Guillaume et Guibourg entrent dans l'église; les cloches (de l'église) sonnent.
Guillaume demeurera dans cette ville; il est le maître (de cette ville).

c) Utilisons le futur pour dire comment vivront Guillaume et Guibourg (§ 5):
Je vous dirai seulement que la comtesse tiendra __________ *d'elle.*



Le grand tournoi

les hauts faits : de célèbres actions d'éclat.

Les hauts faits ● que vous allez maintenant lire se situent au XIIe siècle, c'est-à-dire trois siècles après ceux de la légende de Guillaume d'Orange.

Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, est à la Croisade. Profitant de son absence, son frère Jean sans Terre gouverne le pays et veut devenir roi. Il assiste aujourd'hui à un grand tournoi. En cette première journée, des chevaliers soucieux de gloire, vont se mesurer aux « tenants » des titres.

1. Le prince Jean se plaça sur son trône, entouré de son cortège, et ordonna aux hérauts* d'armes de proclamer les règlements du tournoi.

la lice, l'arène : ici, ces mots sont synonymes et désignent le champ clos où a lieu le tournoi. **la lice,** c'est aussi la palissade qui entoure l'arène.

La lice ● présentait alors le plus magnifique spectacle qu'on puisse imaginer. Les galeries supérieures étaient remplies d'une foule de seigneurs et de hautes dames : tout ce que l'Angleterre offrait de plus remarquable en noblesse, en grandeur, en richesse et en beauté. Les galeries d'en bas contenaient la bourgoisie de la vieille Angleterre, évidemment parée avec moins d'éclat ; elles formaient comme une bordure simple et unie autour du cercle des seigneurs.

2. Les barrières s'ouvrirent enfin, et cinq chevaliers qui désiraient conquérir les titres s'avancèrent à pas lents dans l'arène ●.

L'un d'eux marchait en tête ; les quatre autres le suivaient deux à deux, tous richement armés. Ils retenaient leurs coursiers fougueux et les forçaient d'aller au pas ; le public admirait la grâce de l'allure des chevaux et la dextérité* des cavaliers.

« les tenants » : les chevaliers qui dans les précédents tournois avaient été vainqueurs.

Terre Sainte : lieu où a vécu et où est mort Jésus-Christ : la Palestine.

Tandis qu'ils entraient dans la lice, les sons d'une musique orientale partirent de derrière les tentes où attendaient les « tenants » ● du tournoi ; ils étaient produits par des cymbales* et d'autres instruments encore inconnus en Europe, et que des chevaliers avaient rapportés de la Terre Sainte ●.

antagoniste : adversaire, ennemi.

3. Tous les yeux suivirent les cinq cavaliers lorsqu'ils avancèrent sur la plate-forme où s'élevaient les tentes. D'un geste décidé, ils frappèrent légèrement du bois de leur lance le bouclier de l'antagoniste ● avec lequel chacun d'eux voulait se mesurer. Ils se reti-

rèrent ensuite à l'autre extrémité de la lice où ils restèrent rangés en ligne. Alors les « tenants », sortant de leur tente, montèrent à leur tour à cheval. Sous la conduite de leur chef de file Brian de Bois-Guilbert, ils descendirent de la plate-forme pour combattre les chevaliers qui avaient touché leur bouclier.

4. Au signal des clairons et des trompettes, tous s'élancèrent les uns contre les autres au grand galop : et telle fut la supériorité de l'adresse des « tenants », ou leur bonne fortune, que les antagonistes de Bois-Guilbert, de Malvoisin et de Front-de-Bœuf vidèrent les arçons. Celui de Grantmesnil, au lieu de diriger sa lance contre le casque et le bouclier de son ennemi, s'écarta tellement de la ligne droite, qu'il la lui brisa sur le corps. Le cinquième assaillant● fut le seul qui maintint l'honneur de son parti : le chevalier de Saint-Jean et lui rompirent tous deux leur lance, et se séparèrent sans qu'aucun eût l'avantage.

assaillant : *celui qui attaque.*

5. Les cris du peuple, les acclamations des hérauts et le son des trompettes annoncèrent le triomphe des vainqueurs et la défaite des vaincus. Les premiers se retirèrent fièrement sous leurs tentes ; les autres, confus et humiliés●, sortirent de la lice pour traiter avec leurs antagonistes du rachat de leurs armes et de leurs chevaux, qui, d'après les règlements du tournoi, appartenaient aux vainqueurs.

confus et humiliés : *honteux, dont on a abaissé l'orgueil.*

Grande victoire, donc pour les « tenants » qui, cette année-là, sont malheureusement des chevaliers cruels et sans scrupules...

(à suivre)

● Nous utilisons notre lexique :

héraut - dextérité - cymbales.

● Nous comprenons le texte :

1. Quels détails prouvent qu'il s'agit bien là d'un grand tournoi ?
2. Quelle catégorie de spectateurs occupe les galeries supérieures ? Les galeries inférieures ? N'y a-t-il pas un autre moyen de les distinguer ?
3. Que font les hérauts d'armes avant le tournoi ? Pourquoi ?
4. Que faut-il faire pour être déclaré vainqueur dans un tournoi ?
5. Qu'arrive-t-il de très désagréable au vaincu ? Pourquoi le règlement est-il si sévère ?
6. N'est-ce pas un jeu dangereux ? Connaissez-vous un roi qui fut mortellement blessé au cours d'un tournoi ?

● Nous apprenons à écrire :

a) Je raconte le premier assaut du tournoi :
Au signal des clairons et des trompettes,
Les antagonistes de Bois-Guilbert, de Malvoisin et de Front-de-Bœuf ____________ .
L'adversaire de Grantmesnil ____________ .
Le cinquième assaillant fut ____________ . *Le triomphe des vainqueurs fut annoncé par* ____________ *et* ____________ .

b) *La bourgeoisie était parée avec* **moins** *d'éclat* **que** *la noblesse.*
La noblesse était parée avec **plus** *d'éclat* **que** *la bourgeoisie.*
Ces phrases ont exactement le même sens ; cependant notez les différences : place des mots et changements de *comparatifs* (**plus .... que ; moins .... que**).
Complétez les phrases suivantes :
Les « tenants » avaient ____ *d'adresse* ____ *les assaillants.*
Les assaillants avaient ____ *d'adresse* ____ *les « tenants ».*
Bois-Guibert se montra ____ *rapide et* ____ *puissant* ____ *son adversaire.*

Le nouveau champion

Les combats se succèdent, confirmant la supériorité des « tenants ». Vont-ils gagner le tournoi après avoir éliminé tous leurs adversaires ?

1. Le prince Jean donnait déjà à sa suite l'ordre d'aller préparer le banquet, et annonçait à ses courtisans qu'il allait adjuger le prix à Sir• Brian de Bois-Guilbert. Tout à coup, d'une porte située du côté nord, une trompette fit entendre des *sons de défi.* Tous les yeux se tournèrent de ce côté pour voir le nouveau champion* qui, dès que la barrière fut ouverte, entra dans la lice.

2. Sa cuirasse d'acier était richement damasquinée• en or ; il n'avait sur son bouclier d'autres armoiries• qu'un jeune chêne déraciné, et sa devise• était le mot espagnol *Desdichado*, c'est-à-dire Déshérité. Il montait un superbe cheval noir, et en traversant l'arène il salua le prince et les dames, d'un air plein de grâce, en inclinant sa lance.

3. Au milieu des acclamations, le nouveau champion monta sur la plate-forme, et, au grand étonnement de tous les spectateurs, alla droit au pavillon• du centre. Il frappa fortement de sa lance le bouclier de Brian de Bois-Guilbert, ce qui annonçait qu'il demandait le *combat à outrance.* Chacun fut surpris de sa présomption•, mais personne ne le fut plus que l'orgueilleux templier•, qui sortit aussitôt de sa tente.

4. Dès que les trompettes eurent donné le signal, les deux combattants s'élancèrent l'un contre l'autre avec la rapidité de l'éclair ; ils se rencontrèrent au milieu de l'arène avec un bruit semblable à celui du tonnerre. Leurs lances furent brisées en éclats, et on les crut un instant renversés tous les deux, car la violence du choc avait fait plier leurs chevaux sur les jarrets. Ils n'évitèrent la chute que par l'adresse avec laquelle ils surent l'un et l'autre se servir de la bride et de l'éperon. Les deux rivaux• se retirant aux extrémités de l'enceinte reçurent bientôt chacun une nouvelle lance des mains de leurs écuyers*.

5. Le prince Jean ayant donné le signal, les trompettes sonnèrent la charge, et les deux champions partirent une seconde fois avec la même impétuosité• et se heurtèrent avec la même adresse et la même vigueur.

Dans cette seconde rencontre, le templier dirigea sa lance vers le centre du bouclier de son adversaire, et le frappa si juste et avec tant de force que le chevalier Déshérité plia en arrière jusque sur la croupe de son cheval, mais sans perdre selle.

Sir : *(prononcer* **seur***) : mot anglais signifiant au Moyen Age seigneur et aujourd'hui Monsieur.*

damasquinée : *décorée de filets d'or et d'argent incrustés dans l'acier.*

armoiries : *les armoiries sont les ornements figurant sur l'écu ou le bouclier d'un seigneur, pour qu'on reconnaisse la famille à laquelle il appartient.*

la devise : *est une expression ou une phrase choisie par cette famille. Exemple : le roi Louis XI avait pour devise :* **Qui s'y frotte, s'y pique.**

pavillon : *tente.*

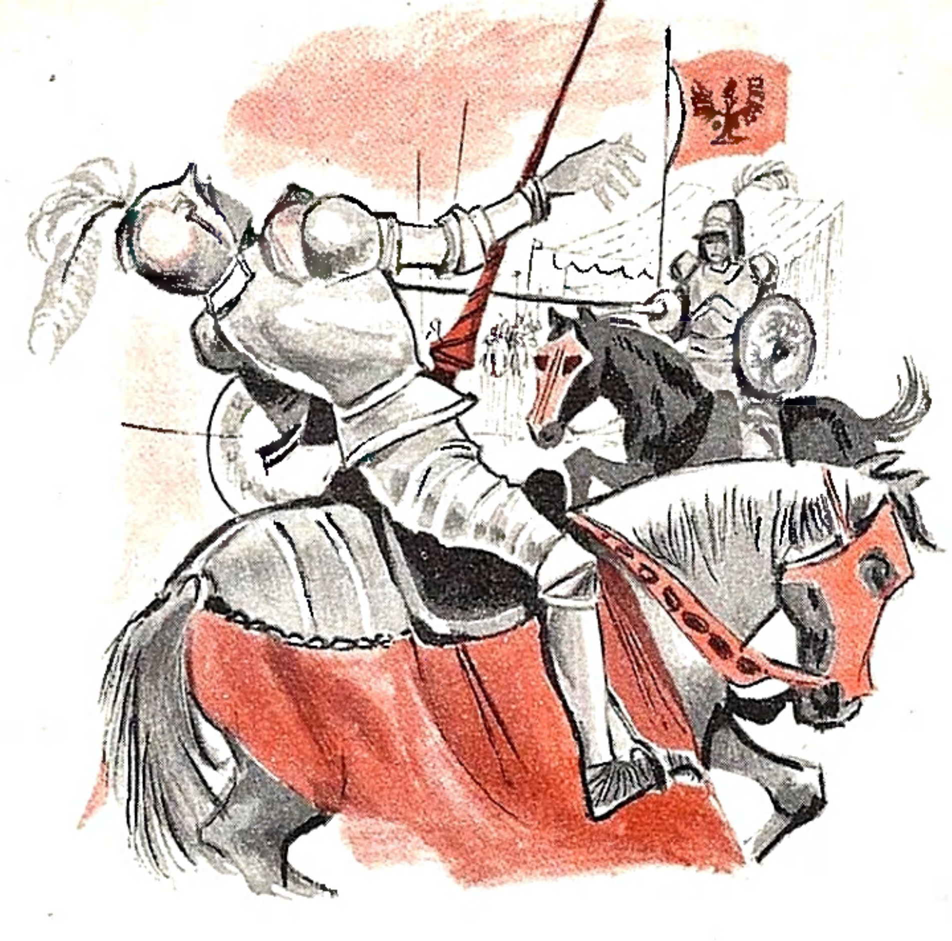
présomption : *le nouveau champion se montrait trop sûr de lui en provoquant Bois-Guilbert pensait-on.*

templier : *chevalier appartenant à un ordre religieux : le Temple.*

rivaux : *sont rivaux ceux qui se disputent le même titre (ici celui de vainqueur du tournoi).*

impétuosité : *une force et une rapidité extraordinaires.*

De son côté, le champion inconnu avait, dès le commencement de sa course, menacé de sa lance le bouclier de son antagoniste. Changeant de but au moment même de frapper, il la dirigea contre le casque : le but était plus difficile à atteindre, mais lorsqu'on l'atteignait, c'était un choc irrésistible. Malgré ce désavantage, le templier soutint sa haute réputation, et si la sangle de son coursier ne se fût pas rompue, il n'eût peut-être pas été désarçonné. Néanmoins cheval et cavalier furent renversés et roulèrent dans la poussière.



6. Se dégager de ses étriers fut pour Bois-Guilbert l'affaire d'un instant. Furieux des applaudissements qu'on prodiguait au vainqueur, il tira son épée et fit signe au chevalier Déshérité de se mettre en garde. Celui-ci sauta légèrement à bas de cheval et tira pareillement son épée. Mais les maréchaux• du tournoi, arrivant à toute bride, les séparèrent, car ce genre de combat était interdit. Bois-Guilbert rentra dans sa tente, en proie à la rage et au désespoir.

les maréchaux : *titres donnés aux gens chargés de régler les jeux qui se pratiquaient à cheval.*

Le chevalier Déshérité vaincra successivement les cinq tenants et sera déclaré vainqueur du tournoi. Il recevra du prince Jean un cheval richement harnaché• et choisira la dame qui sera déclarée « Reine du tournoi ».

(à suivre)

harnaché : *muni des harnais* ou équipages c'est-à-dire : mors, rênes bride...*

• Nous utilisons notre lexique :

champion - écuyer - harnais.

• Nous comprenons le texte :

1. Pourquoi dit-on que la trompette fit entendre des *sons de défi ?* Qu'annonce-t-elle en effet ?
2. Le nouveau champion est sans doute un grand seigneur. A quoi le devine-t-on ?
3. Qu'y a-t-il d'étonnant dans le défi lancé par le nouveau champion ? Quel genre de combat demande-t-il ? En quoi est-ce *présomptueux ?*
4. Relevez les détails qui prouvent que les deux combattants ont à peu près la même valeur.
5. Quel geste de Bois-Guilbert prouve qu'il est furieux d'avoir été battu ? Comment jugez-vous ce geste ?
6. La foule applaudit toujours le vainqueur. Que pensez-vous de cette habitude ? Ne croyez-vous pas que le vaincu mérite aussi des encouragements ? Dans quel cas ? Expliquez.

• Nous apprenons à écrire :

a) Donnez un titre à l'ensemble formé par les § 4 et 5. Puis à chacun de ces §.

b) *Ils* **n'***évitèrent la chute* **que** *par l'adresse avec laquelle ils surent l'un et l'autre se servir de la bride et de l'éperon.*

L'emploi de la négation : **ne** ———— **que** met ici en évidence l'adresse des cavaliers.

Modifiez de même les phrases suivantes en mettant en valeur les expressions en italique :

Le nouveau champion avait pour armoiries *un jeune chêne déraciné*.

Il avait pour devise le mot *déshérité*.

Dans ce tournoi, les chevaliers combattaient *avec leur lance*.

c) Le nouveau champion entre dans la lice ; un spectateur nous le décrit tel qu'il le voit devant lui (§ 2). Employez le présent :

Sa cuirasse d'acier est ———— *sa lance.*

Le combat général

lady : dame noble, en Angleterre (Prononcez : **laidy**).

Le chevalier Déshérité a choisi la reine du tournoi : lady • Rowena, une jeune fille d'une grande distinction. Lady Rowena habite le château du noble Cédric, son parent.

En cette deuxième journée, les chevaliers divisés en deux troupes placées respectivement sous les ordres du chevalier Déshérité et de Brian de Bois-Guilbert vont s'affronter dans un combat général.

les pointes acérées : les lances de bois étaient garnies de pointes en acier très dangereuses.

banderoles : bandes d'étoffes longues et étroites que l'on attachait au haut des lances.

1. Les chevaliers s'avancèrent lentement des deux bouts de l'arène. Chaque camp s'était rangé sur deux lignes. Ils tenaient leurs lances droites ; le soleil en faisait briller les pointes acérées • ; les banderoles • dont elles étaient ornées flottaient au-dessus des panaches qui surmontaient les casques. Après avoir reconnu que le nombre des combattants était égal de chaque côté, le maréchal du tournoi s'écria : « Laissez aller ! »



2. C'était le signal : les trompettes sonnèrent au même instant ; les chevaliers baissèrent leurs lances et enfoncèrent l'éperon dans les flancs de leurs coursiers. Des deux côtés, les premiers rangs se précipitèrent l'un sur l'autre au grand galop ; lorsqu'ils se rencontrèrent au milieu de l'arène, le choc fut si terrible, qu'on l'entendit à plus d'un mille * de distance. Pendant un moment les spectateurs inquiets ne purent distinguer quel avait été le résultat de ce premier engagement. Des nuages de poussière s'étaient élevés sous les pas des chevaux ; l'air était obscurci, et ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'ils se dissipèrent.

3. Lorsqu'on put apercevoir les combattants, on vit de chaque côté que la moitié des cavaliers avaient été désarçonnés, les uns vaincus par l'habileté et par l'adresse, les autres par la force. Quelques-uns étaient étendus sur la terre dans un état si pitoyable qu'il paraissait douteux qu'ils pussent jamais se relever. D'autres étaient déjà sur pied, et serraient de près ceux de leurs adversaires qui étaient dans la même position. Deux ou trois autres, qui avaient reçu de profondes blessures, se servaient de leurs écharpes pour arrêter le sang et s'éloignaient avec effort du lieu du combat.

Le tumulte augmenta bientôt lorsque, de chaque côté, le second rang qui servait de réserve se précipita à son tour dans la mêlée...

Malgré le courage du chevalier Déshérité, son parti a bientôt le dessous. Heureusement...

4. Il se trouvait dans la petite troupe du chevalier Déshérité un guerrier revêtu d'une armure noire et montant un cheval de la même couleur. Il était de haute taille et paraissait extrêmement robuste. Il ne portait aucune espèce de devise sur son bouclier et avait paru prendre très peu d'intérêt au combat. Mais lorsqu'il vit le chef de sa troupe dans une position critique•, piquant des deux•, il accourut à son secours. Il était temps ! En effet, tandis que le chevalier Déshérité serrait de près le templier, Front-de-Bœuf s'était approché de lui et il levait son épée pour le frapper. Juste à ce moment, le chevalier noir arrive, l'attaque, et, en un moment, Front-de-Bœuf roule avec son cheval dans la poussière.

dans une position critique : *en danger.*

piquant des deux : *le chevalier excite son cheval en le piquant avec les éperons fixés à ses talons.*

5. Après cette prouesse* qui lui attira d'autant plus d'applaudissements qu'elle était entièrement inattendue, le chevalier noir retournant tranquillement à l'extrémité de l'arène laissa son chef se mesurer avec Brian de Bois-Guilbert.

Cette lutte ne fut ni longue ni opiniâtre•. Le cheval du templier était grièvement blessé et succomba au premier choc. Brian de Bois-Guilbert roula sur la poussière, le pied embarrassé dans l'étrier d'où il ne put se dégager. Le clan* du chevalier Déshérité restait maître du terrain.

opiniâtre : *acharnée.*

(à suivre)

• Nous utilisons notre lexique :

mille - prouesse - clan.

• Nous comprenons le texte :

1. Quels détails vous permettent d'affirmer qu'il s'agit d'un tournoi et non d'une bataille?
2. Quels détails, au contraire, prouvent que ce tournoi est très proche d'un combat réel? Porte-t-on secours aux blessés? Que va-t-il se passer quand le second rang va s'élancer?
3. Pourquoi appelle-t-on le mystérieux combattant « le Chevalier noir »?
4. On dit: *il paraissait extrêmement robuste* (§ 4). L'était-il vraiment? Justifiez votre réponse.
5. Pensez-vous que le Chevalier noir ne s'intéresse vraiment pas au combat?
6. Pourquoi n'aide-t-il pas son chef à vaincre Bois-Guilbert?
7. Faites le plan de la lice au moment où s'engage le combat.

• Nous apprenons à écrire :

a) Donnez un titre au § 4.

b) Complétez les phrases suivantes à l'aide du texte mais avec le moins de mots possible (§ 3).
La moitié des cavaliers avaient été désarçonnés.
Quelques-uns ______________________.
D'autres ______________________.
Deux ou trois, blessés, ______________________.

c) Répondez aux questions suivantes en vous aidant du texte:
Que fit le Chevalier noir lorsqu'il vit son chef dans une position critique? (*Lorsqu'il vit* ___.)
Qu'arrive-t-il à Front-de-Bœuf attaqué par le Chevalier noir? (*Front-de-Bœuf, attaqué* ___.)
Que fit le Chevalier noir après cette prouesse? (*Après cette prouesse, le Chevalier noir* ___.)

d) *Cette lutte* ne *fut* ni *longue* ni *opiniâtre.*
Utilisez de même les négations dans les phrases suivantes:
Ce chevalier était grand et robuste.
Son cheval paraissait fougueux et résistant.
Le combat fut long et sanglant.

Un fameux archer

compétitions : *luttes entre adversaires qui se disputent un prix, un titre.*

Le troisième jour de ce tournoi est réservé aux compétitions • entre gens du peuple qui tirent à l'arc.

Ce jour-là aussi, un inconnu se présente, un homme vigoureux et fier, qui déclare se nommer Locksley...

distance considérable : *très grande distance.*

déroger : *les maréchaux auraient cru manquer à leur dignité en organisant les jeux réservés au peuple.*

populaires : *qui sont pratiqués par le peuple.*

1. Un bouclier fut placé au bout de l'avenue qui conduisait au lieu du tournoi, à une distance considérable• de l'endroit d'où les archers devaient viser. Chacun devait tirer trois flèches. L'ordre des jeux fut réglé par un officier d'un rang inférieur, nommé *le prévôt des jeux ;* car les maréchaux du tournoi auraient cru déroger• s'ils avaient présidé aux jeux populaires•.

2. Les archers, s'avançant l'un après l'autre, lancèrent leurs flèches avec autant de vigueur que d'adresse. Sur les vingt-quatre flèches qui furent tirées successivement, dix frappèrent le but ; les autres en passèrent si près que, vu la grande distance, tous les tireurs avaient droit à des éloges. Mais celui qui s'était distingué le plus, c'était Hubert, garde-chasse au service de Malvoisin : deux de ses flèches étaient allées s'enfoncer dans le cercle tracé au centre du bouclier. Hubert fut proclamé vainqueur mais Locksley réclama le droit de se mesurer avec lui.

3. On changea le bouclier qui servait de but. Comme vainqueur dans la première épreuve, Hubert avait le droit de tirer le premier ; il fixa longtemps le but ; de l'œil, il évaluait la distance, tandis qu'il tenait à la main l'arc recourbé et la flèche déjà posée sur la corde.

A la fin, il fait un pas en avant, élève l'arc jusqu'à ce que le milieu soit presque au niveau de son front, et tire alors avec force la corde vers son oreille. Le trait part en sifflant, et s'enfonce dans le cercle intérieur tracé au milieu du bouclier, mais non pas exactement au centre.

4. « Vous n'avez pas fait attention au vent, Hubert, lui dit son antagoniste en tendant son arc ; autrement vous auriez mieux réussi. » En disant ces mots et sans même se donner la peine de viser un instant, Locksley tira sa flèche. Il l'avait fait avec si peu d'attention qu'on eût pu croire qu'il n'avait pas même regardé le but. Il parlait encore à l'instant où la flèche partit ; cependant elle atteignit la cible à deux pouces * plus près du centre que celle d'Hubert.

« Par la lumière du ciel, s'écria le prince Jean en regardant Hubert, si tu as le malheur de te laisser vaincre par ce misérable, tu mérites les galères* !

5. Hubert reprit sa place, décidé à tenir compte de l'avis que lui avait donné son adversaire. Il calcula l'effet que pouvait produire sur sa flèche le léger souffle d'air qui venait de s'élever, et il la lança avec tant d'adresse qu'elle alla frapper juste au milieu du but.

« Vive Hubert ! vive Hubert ! s'écria le peuple, vive à jamais Hubert !

— Tu ne saurais frapper plus juste, Locksley, dit le prince avec un sourire insultant.

— Certes, sa flèche est déjà au centre ! » reprit Locksley. Visant avec un peu plus d'attention que la première fois, il laissa partir la sienne, qui frappa droit sur celle de son adversaire, et la fendit en morceaux.

On saura bientôt que ce Locksley n'est autre que le célèbre Robin des Bois !



- **Nous utilisons notre lexique :**

pouce - galères.

- **Nous comprenons le texte :**

1. Dix flèches frappent le but sur vingt-quatre lancées. C'est pourtant un très bon résultat. Pourquoi ?
2. Dans le second concours, qu'est-ce qui a fait dévier la flèche d'Hubert ?
3. Locksley aurait-il été capable d'atteindre le but dès la première flèche ? Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?
4. Que dit à Locksley le Prince Jean après qu'Hubert a lancé sa seconde flèche ? Imaginez ce qu'il pourrait dire après la seconde flèche de Locksley.
5. Hubert et Locksley ont exactement atteint le but avec leur seconde flèche. Quel est l'archer qui semble tout de même le plus adroit ? Justifiez votre réponse.

- **Nous apprenons à écrire :**

a) « *Vous n'avez pas fait attention au vent*, **Hubert**, *lui dit son antagoniste.* »

Le nom de l'archer se détache bien entre deux virgules. Ponctuez de même les phrases suivantes. N'oubliez pas les guillemets.

Si tu as le malheur de te faire battre Hubert tu iras aux galères.

Tu ne saurais frapper plus juste Locksley dit le prince.

b) « *Les archers lancèrent leurs flèches avec* **autant de** *vigueur* **que d'***adresse.* »

Utilisez ce comparatif d'égalité : **autant de ——— que de** dans les phrases suivantes :

Hubert visa avec patience et attention.

Il tira avec précision et force.

Locksley lança sa flèche avec aisance et rapidité.

Le public applaudit avec joie et admiration.

Le prince répondit avec gêne et mécontentement.



L'attaque du Fortin

1. Mais le chevalier Déshérité a été blessé au cours du tournoi... Il est soigné avec dévouement par Rébecca, fille d'un riche marchand juif, Isaac. Rebecca connaît des plantes miraculeuses qui guériront rapidement le jeune chevalier.



2. Peu de temps après, nous retrouvons au cours d'un voyage plusieurs personnages de ce récit : lady Rowena (la reine du tournoi) ; son père adoptif, le noble Cedric ; le juif Isaac ; sa fille Rébecca ; enfin le chevalier Déshérité qui, à cause de ses blessures, est transporté dans une litière. Le convoi traverse une forêt épaisse...



3. Tout à coup, nos voyageurs tombent dans une embuscade : ils sont arrêtés par des brigands masqués. Parmi leurs assaillants se trouvent le templier Bois-Guilbert et Front-de-Bœuf, les chevaliers félons vaincus au cours du tournoi (et qui sont des amis du prince Jean sans Terre).



4. Bois-Guilbert et Front-de-Bœuf enferment leurs prisonniers dans un fortin, comptant bien obtenir des rançons très importantes.

Mais, dans la forêt, un homme a été averti de ce rapt : Robin des Bois. Robin rassemble ses compagnons les archers.

5. Robin aura un allié de marque : le mystérieux chevalier de haute stature et tout de noir vêtu qui était déjà intervenu au cours du tournoi.

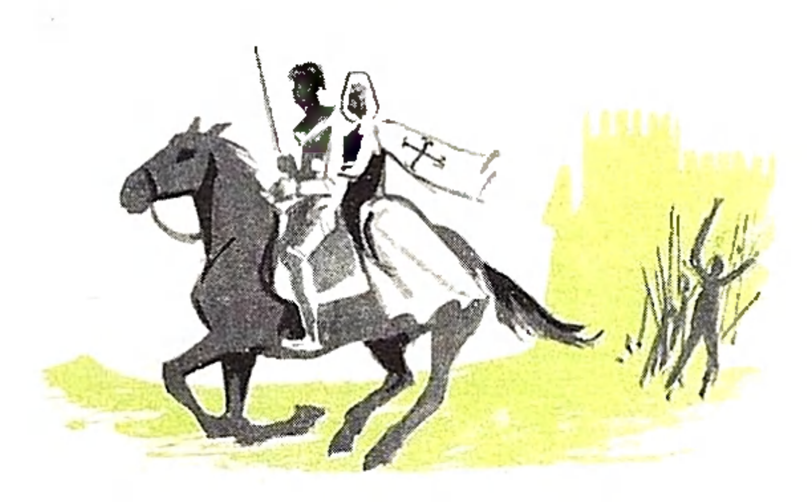
Robin et le Chevalier noir décident d'attaquer le fortin.



6. La mêlée est furieuse. Robin et ses compagnons abattent de leurs flèches plusieurs défenseurs du fortin. Quant au Chevalier noir, il se bat avec une folle bravoure et blesse grièvement Front-de-Bœuf. Le fortin est pris ; ses occupants sont tués ou capturés.



7. A l'exception d'un seul, cependant : le terrible templier Bois-Guilbert s'échappe à cheval, emmenant en croupe Rébecca terrorisée.



8. Les autres prisonniers du fortin, Cedric, lady Rowena, le chevalier Déshérité, Isaac sont délivrés et remercient leurs vaillants libérateurs. Mais le pauvre Isaac se lamente sur le sort qui attend sa fille...



(à suivre)

Nouvelle embuscade dans la forêt

Le Chevalier noir traverse avec un compagnon, Wamba, la forêt de Sherwood●. Wamba aperçoit, dans le voisinage, des présences suspectes.

Sherwood : *prononcez* **chèr-oud'.**

1. « Si je ne me trompe, dit Wamba, il y a là-bas, dans le taillis de la compagnie qui nous attend !

— Qu'as-tu vu ? demanda le Chevalier noir.

— Je viens de voir briller à travers les arbres quelque chose qui ressemble à un morion●. Si c'étaient d'honnêtes gens, ils suivraient le sentier...

un morion : *un casque.*

— Tu as, ma foi ! raison », dit le Chevalier en baissant rapidement la visière de son casque.

2. Il était temps qu'il prît cette précaution, car, au même instant, trois flèches parties de l'endroit suspect l'atteignirent à la fois. L'une frappa le haut du casque et lui aurait traversé la tête si la visière était restée ouverte ; les deux autres furent parées par le bouclier suspendu à son cou.

« Grand merci, ma bonne armure, dit le chevalier. Allons Wamba, du courage ! En avant sur ces misérables ! »

3. Et, poussant son cheval dans le taillis, il y trouva sept hommes d'armes qui s'élancèrent contre lui la lance en arrêt●. Trois de ces lances le touchèrent et se brisèrent comme si elle eussent rencontré une tour d'airain●. Les yeux du Chevalier noir semblaient lancer le feu par les ouvertures de la visière.

« Par saint Michel et saint Georges, cria-t-il, en abattant un homme à chaque invocation●, il y a donc des traîtres ici ! »

la lance en arrêt : *la lance dressée.*

une tour d'airain : **l'airain** *est un alliage de métaux très durs. Nous comprenons que l'armure du Chevalier noir était particulièrement solide et que le chevalier était très vigoureux.*

invocation : *mots par lesquels le chevalier appelle les saints à son aide.*

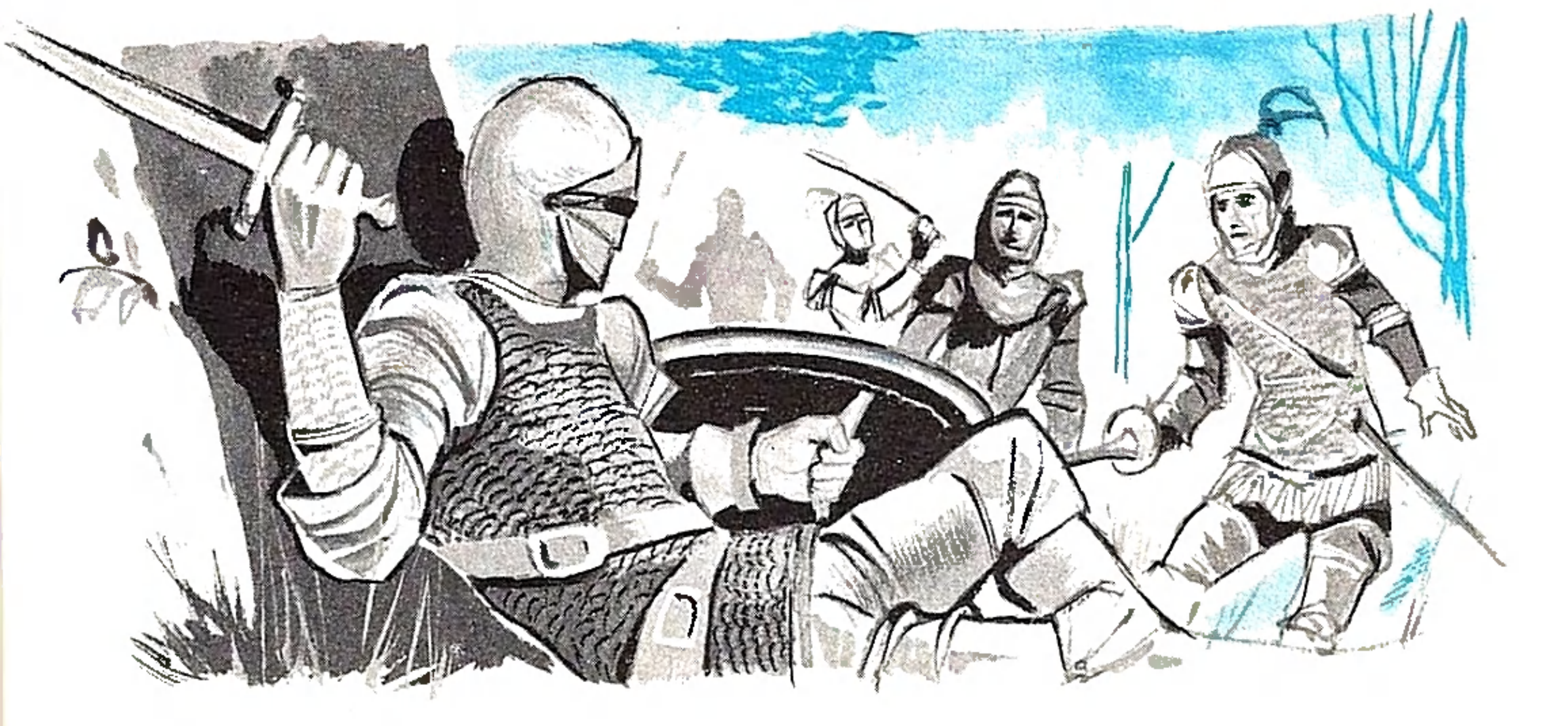
4. Pris de peur, les autres assaillants du Chevalier noir battirent précipitamment en retraite et auraient peut-être pris la fuite si un nouveau combattant, à cheval celui-là, n'était apparu. Il s'élança contre le Chevalier noir la lance levée : mais au lieu d'en frapper son adversaire, il la dirigea contre le coursier que celui-ci montait et qui tomba mortellement blessé.

Lâche* et félon* ! » cria le Chevalier noir, entraîné par la chute de son cheval.

5. Au moment même où le Chevalier tombait, Wamba avait saisi son cor et lancé dans la forêt les notes de l'appel●.

les notes de l'appel : *il s'agit d'un signal convenu entre le Chevalier noir et Robin des Bois. S'il se trouve en danger, le chevalier avertit ainsi son ami.*

Mais déjà les assaillants revenaient à la charge contre le Chevalier noir qui n'avait d'autre ressource que de combattre, l'épée à la main, adossé contre un arbre. Entouré de plusieurs côtés, épuisé par ses efforts continuels pour parer les coups qu'on lui portait, le Chevalier noir sentait ses forces le trahir...



Tout à coup, une flèche lancée par une main invisible transperça son plus proche adversaire. Presque au même instant, une troupe d'archers à la tête desquels était Robin des Bois sortirent des taillis et, tombant sur les assaillants, en eurent bientôt fait justice•.

faire justice : *punir les assaillants de leur crime, probablement en les tuant.*

Tout danger écarté, le Chevalier noir relève sa visière pour remercier ses sauveteurs et apparaît dans toute sa dignité : Robin et ses compagnons apprennent de sa bouche qu'il est Richard Cœur de Lion, revenu clandestinement• pour reconquérir son royaume.

clandestinement : *en cachette.*

L'auteur, Walter Scott, nous raconte ensuite comment le Chevalier Déshérité — il s'appelle en réalité Ivanhoe — délivrera Rébecca après un combat singulier• au cours duquel le templier trouvera la mort. Le roman s'achève par le mariage d'Ivanhoe avec la belle et noble lady Rowena.

en combat singulier : *combat d'un seul contre un seul.*

Walter SCOTT. *Ivanhoe.*

• Nous utilisons notre lexique :

lâche - félon.

• Nous comprenons le texte :

1. Pourquoi est-il certain que les gens aperçus sont des ennemis?
2. Relevez les détails qui prouvent que le Chevalier noir a une bonne armure.
3. Pourquoi les assaillants battent-ils en retraite?
4. Pourquoi le Chevalier noir combat-il adossé à un arbre?
5. Au moment où le Chevalier noir est sur le point de succomber, un secours arrive. Est-ce un hasard? Expliquez ce qui s'est passé.
6. Pourquoi le Chevalier noir n'avait-il jamais relevé la visière de son casque? Pourquoi le fait-il après ce combat?

• Nous apprenons à écrire :

a) Le § 1 est un dialogue, c'est-à-dire une conversation entre deux personnages. Par comparaison avec ce §, ponctuez le dialogue suivant: (N'oubliez pas les guillemets « » et les tirets — quand on va à la ligne).
Nos ennemis se cachent dans les taillis! dit Wamba. Attaquons-les sans tarder propose le Chevalier noir. Attention voici Bois-Guilbert! reprit Wamba. Par Saint Michel, s'écrie le Chevalier noir, il y a des traîtres ici!

b) Répondez aux questions suivantes:
Désarçonné, comment combattait le Chevalier noir? (*Désarçonné, le* __________.)
Tout à coup, alors qu'il est près de succomber, que se passe-t-il? (*Tout à coup, alors* ______.)
Qu'avait fait Wamba pour appeler Robin des Bois?

c) Le Chevalier noir raconte lui-même le combat (§ 5): « *Entouré de plusieurs côtés,* __________ *trahir.* »

Il faut vendre la vache

La scène se passe il y a environ cent ans dans un pauvre village du centre de la France.

enfant trouvé : *Rémi a été abandonné par ses parents et recueilli par mère Barberin.*

Rémi est un « enfant trouvé » •. Elevé par une brave femme, Mère Barberin, il est heureux cependant. Un jour une lettre arrive de Paris réclamant à Mère Barberin une somme très importante. Pour se la procurer, Mère Barberin doit vendre l'unique vache qu'elle possède...

1. Ceux-là seuls qui ont vécu à la campagne avec les paysans savent ce qu'il y a de détresses et de douleurs dans ces trois mots : « Vendre la vache ».

Si pauvre qu'il puisse être et si nombreuse que soit sa famille, le paysan est assuré de ne pas souffrir de la faim tant qu'il y a une vache dans son étable. Avec une longe*, un enfant promène la vache le long des chemins herbus, là où la pâture• n'appartient à personne ; le soir la famille entière a du beurre dans sa soupe et du lait pour mouiller ses pommes de terre. Le père, la mère, les enfants, les grands comme les petits, tout le monde vit de la même vache.

pâture : *ce mot désigne ici la nourriture des animaux.*



2. Nous vivions si bien de la nôtre, mère Barberin et moi, que jusqu'à ce moment je n'avais presque jamais mangé de viande. Mais ce n'était pas seulement notre nourrice, c'était encore notre camarade, notre amie. Il ne faut pas s'imaginer que la vache est une bête stupide ; c'est au contraire un animal plein d'intelligence et de qualités morales, surtout si on les a cultivées• par l'éducation.

cultivées : *signifie ici* **améliorées.**

Nous caressions la nôtre, nous lui parlions, elle nous comprenait ; de son côté, avec ses grands yeux ronds pleins de douceur, elle savait

très bien nous faire entendre ce qu'elle voulait ou ce qu'elle ressentait. Enfin nous l'aimions et elle nous aimait, ce qui est tout dire.

3. Pourtant il fallut s'en séparer, car c'était seulement par la « vente de la vache » qu'on pouvait payer la dette•...

Il vint un marchand à la maison. Après avoir bien examiné la *Roussette*, après l'avoir longuement palpée* en secouant la tête d'un air mécontent, après avoir dit et répété cent fois qu'elle ne lui convenait pas du tout, que c'était une vache de pauvres gens, qu'il ne pourrait pas la revendre, qu'elle n'avait pas de lait, qu'elle faisait du mauvais beurre, il avait fini par dire qu'il voulait bien la prendre. Mais c'était seulement par bonté d'âme, disait-il, et pour obliger• mère Barberin qui était une brave femme.

la dette : *l'argent que devait mère Barberin et qu'une lettre de Paris réclamait.*

pour obliger : *le marchand n'achètera la vache que pour* **rendre service** *à mère Barberin.*

4. La pauvre *Roussette*, comme si elle comprenait ce qui se passait, avait refusé de sortir de son étable et elle s'était mise à meugler.

« Passe derrière et chasse-la, m'avait dit le marchand en me tendant le fouet qu'il portait passé autour de son cou.

— Pour ça non », avait dit mère Barberin.

Et, prenant la vache par la longe, elle lui avait parlé doucement.

« Allons ma belle, viens, viens. »

Et *Roussette* n'avait plus résisté ; arrivé sur la route, le marchand l'avait attachée derrière sa voiture, et il avait bien fallu qu'elle suivît le cheval.

Nous étions rentrés dans la maison. Mais longtemps encore nous avions entendu ses beuglements.

(à suivre)

• **Nous utilisons notre lexique :**

longe - palper.

• **Nous comprenons le texte :**

1. Comment un pauvre paysan qui n'a presque pas de terre peut-il nourrir une vache?
2. Quels sont, d'après le marchand, les défauts de la Roussette? Pensez-vous que ces défauts soient réels? Justifiez votre réponse.
3. Alors pour quelle raison le marchand parle-t-il ainsi? Croyez-vous que le marchand achète Roussette pour obliger mère Barberin?
4. Comparez dans le § 4 l'attitude de mère Barberin et du marchand. Dites quels sont leurs sentiments envers la Roussette.
5. Après le départ de Roussette, que vont devenir, selon vous, mère Barbarin et Rémi? Faites-nous part de votre inquiétude.

• **Nous apprenons à écrire :**

a) Utilisez l'expression **tant que** dans les phrases suivantes, à la place de la virgule:
La famille pourra « mouiller » ses pommes de terre, la vache donnera du lait.
Rémi ne sera jamais malheureux, mère Barberin s'occupera de lui.
Mère Barberin restera dans la pauvreté, elle n'aura pas de nouveau une vache.

b) Répondez aux questions suivantes:
Pourquoi mère Barberin doit-elle se séparer de sa vache?
Pourquoi le marchand accepte-t-il de prendre la Roussette?
Pour faire sortir la vache de l'étable, de quoi le marchand veut-il se servir?
Comment s'y prend mère Barberin?

c) Le marchand examine la Roussette (§ 3) et parle (au présent):
« *Cette vache ne me convient pas du tout, c'est* ______________ *brave femme.* »

Mère Barberin prépare une surprise

l'année précédente : *on pourrait dire l'an passé.*

beignets : *pâte frite à la poêle contenant généralement des morceaux de pommes.*

1. Le mardi gras arriva justement peu de temps après la vente de *Roussette* ; l'année précédente•, pour le mardi gras, mère Barberin m'avait régalé avec des crêpes et des beignets• ; et j'en avais tant mangé, qu'elle en avait été tout heureuse.

Mais alors nous avions *Roussette,* qui nous avait donné le lait pour délayer la pâte, et le beurre pour mettre dans la poêle. Plus de *Roussette,* plus de lait, plus de beurre, plus de mardi gras ; c'était ce que je m'étais dit tristement.

poêlon : *récipient en terre ayant la forme d'une casserole.*

elle fleure bon : *elle a une odeur savoureuse.*

2. Mais mère Barberin m'avait préparé une surprise. Quand j'étais rentré vers midi, je l'avais trouvée en train de verser de la farine dans un grand poêlon• en terre.

« Tiens ! de la farine, dis-je en m'approchant d'elle.

— Mais oui, fit-elle en souriant, c'est bien de la farine, mon petit Rémi, de la belle farine de blé ; tiens, vois comme elle fleure bon•.



Qu'est-ce qu'on fait avec de la farine ? dit-elle en me regardant.

— Du pain...

— Et puis encore ?

— Dame... Je ne sais pas.

— Si, tu sais très bien. Mais, comme tu es un bon garçon, tu n'oses pas le dire. Tu sais que c'est aujourd'hui mardi gras, le jour des crêpes et des beignets. Mais, comme tu sais aussi que nous n'avons ni beurre, ni lait, tu n'oses pas en parler. C'est vrai, ça ?

— Oh ! mère Barberin. »

3. « Comme d'avance j'avais deviné tout cela, je me suis arrangée pour que mardi gras ne te fasse pas vilaine figure. Regarde dans la huche *. »

Le couvercle levé, et il le fut vivement, j'aperçus le lait, le beurre, les œufs et trois pommes.

« Donne-moi les œufs, me dit-elle, et toi, pèle les pommes. »

Pendant que je coupais les pommes en tranches, elle cassa les œufs dans la farine et se mit à battre le tout, en versant dessus, de temps en temps, une cuillerée de lait. Quand la pâte fut délayée•,

délayée : *mère Barberin verse du lait dans la farine pour en faire une pâte liquide.*

mère Barberin posa la terrine sur les cendres chaudes, et il n'y eut plus qu'à attendre le soir, car c'était à notre souper que nous devions manger les crèpes et les beignets.

4. Pour être franc, je dois avouer que la journée me parut longue et que plus d'une fois j'allai soulever le linge qui recouvrait la terrine.

Enfin la chandelle* fut allumée.

« Mets du bois au feu ! »

Il ne fut pas nécessaire de me répéter deux fois cette parole que j'attendais avec tant d'impatience. Bientôt une grande flamme monta dans la cheminée, et sa lueur vacillante• emplit la cuisine.

sa lueur vacillante : *sa faible lumière tremblante.*

Alors mère Barberin décrocha de la muraille la poêle à frire et la posa au-dessus de la flamme.

« Donne-moi le beurre. »

Elle en prit, au bout de son couteau, un morceau gros comme une petite noix, et le mit dans la poêle, où il fondit en grésillant*.

Ah ! c'était vraiment une bonne odeur qui chatouillait d'autant plus agréablement notre palais que depuis longtemps nous ne l'avions pas respirée.

Hélas ! Rémi ne mangera pas de ces bonnes crèpes, car juste à ce moment, la porte s'ouvre. Barberin, le mari de la maman adoptive• de Rémi, revient à la maison après avoir travaillé durant des années à Paris. C'est un homme au cœur dur. Pour se faire à manger, il prendra tout le beurre. Les malheurs de Rémi vont commencer...

la maman adoptive : *la femme qui a pris chez elle Rémi comme s'il avait été son fils.*

(à suivre)

• **Nous utilisons notre lexique :**

huche - terrine - chandelle - grésiller.

• **Nous comprenons le texte :**

1. Aimez-vous le mardi gras ? Est-ce seulement à cause des crèpes ? Expliquez votre idée.
2. Lorsque Rémi répond : « Dame... je ne sais pas. » Est-il sincère ? Que devrait-il répondre ? Mais pourquoi ne le dit-il pas ?
3. Selon vous, comment mère Barberin a-t-elle fait pour se procurer le lait, le beurre, les œufs et trois pommes ?
4. Relevez les mots et expressions du § 4 qui montrent l'impatience (et la joie) de Rémi.
5. Relevez également la phrase qui prouve que, depuis longtemps, il n'y avait plus de beurre à la maison.
6. Comment s'éclairait-on chez mère Barberin ? Comment faisait-on cuire les aliments ? A quelle époque se situe ce récit ?

• **Nous apprenons à écrire :**

a) Apprenez puis copiez sur votre cahier :
Plus de Roussette, plus de lait, plus de beurre, plus de mardi gras; c'était ce que je m'étais dit tristement.

b) « *Le couvercle levé,* **et il le fut vivement,** *j'aperçus le lait, les œufs et trois pommes.* »
La proposition imprimée en caractères gras montre bien la curiosité de Rémi. Ajoutez-la, de même, à l'intérieur des phrases suivantes :
Le feu allumé, une grande flamme monta dans la cheminée.
La poêle décrochée, mère Barberin la posa au-dessus de la flamme.
Le beurre jeté dans la poêle, une bonne odeur emplit la pièce.

b) Ecrivez au présent la fin du § 4 :
Alors mère Barberin décroche ______________
bonne odeur.

Rémi quitte sa chère maison

Barberin blâme sa femme d'avoir recueilli le petit Rémi, et il veut se débarrasser de l'enfant. Le méchant homme en trouve le moyen : il loue ● Rémi au signor ● Vitalis, un vieux musicien montreur d'animaux savants qui va de village en village, donnant des représentations.

Et Rémi doit quitter sa chère maison et sa bonne maman Barberin...

il loue : *Vitalis emmena Rémi après avoir donné une somme d'argent à ses parents.*

signor : *Monsieur, en italien.*

1. « Allons, Rémi, marchons, mon enfant », dit Vitalis.

Et sa main tira mon bras.

Alors je me mis à marcher près de lui. Heureusement il ne pressa point son pas, et je crois bien qu'il le régla sur le mien.

Le chemin que nous suivions s'élevait en lacets * le long de la montagne, et, à chaque détour, j'apercevais la maison de mère Barberin qui diminuait, diminuait. Bien souvent j'avais parcouru ce chemin et je savais que, quand nous serions à son dernier détour, j'apercevrais la maison encore une fois, puis qu'aussitôt que nous aurions fait quelques pas sur le plateau, ce serait fini.

2. Heureusement la montée était longue ; cependant, à force de marcher, nous arrivâmes au haut. Vitalis ne m'avait pas lâché le poignet.

« Voulez-vous me laisser reposer un peu ? lui dis-je.

— Volontiers, mon garçon. »

Et pour la première fois, il desserra la main.

Assis sur le parapet *, je cherchai de mes yeux obscurcis par les larmes la maison de mère Barberin.

Au-dessous de nous descendait le vallon que nous venions de remonter, coupé de prés et de bois ; puis tout au bas se dressait, isolée, la maison maternelle, celle où j'avais été élevé.

Encore un pas sur la route, et à jamais tout cela disparaîtrait !

3. Tout à coup, dans le chemin qui, du village, monte à la maison, j'aperçus au loin une coiffe● blanche. Elle disparut derrière un groupe d'arbres ; puis elle reparut bientôt.

La distance était telle que je ne distinguais que la blancheur de la coiffe, qui, comme un papillon printanier aux couleurs pâles, voltigeait entre les branches.

Mais il y a des moments où le cœur voit mieux et plus loin que les yeux les plus perçants● : je reconnus mère Barberin ; c'était elle ; j'en étais certain ; je sentais que c'était elle.

« Eh bien, demanda Vitalis, nous mettons-nous en route ? »

une coiffe : *coiffure de tissu fin ou même de dentelle que portaient autrefois les femmes.*

des yeux perçants : *qui sont capables de voir très loin, ou à travers l'obscurité.*



4. Je ne répondis pas, je regardais. C'était mère Barberin ; c'était sa coiffe, c'était son jupon bleu, c'était elle.

Mère Barberin entra dans la maison, mais n'y resta pas longtemps. Elle ressortit et se mit à courir de-çà et de-là, dans la cour, les bras étendus.

Elle me cherchait.

Je me penchai en avant, et de toutes mes forces je me mis à crier :

« Maman ! maman » !

Mais ma voix ne pouvait ni descendre, ni dominer le murmure du ruisseau, elle se perdit dans l'air.

5. Alors Vitalis, soupçonnant la vérité •, monta aussi sur le parapet. Il ne lui fallut pas longtemps pour apercevoir la coiffe blanche.

« Pauvre petit ! dit-il à mi-voix.

— Oh ! je vous en prie, m'écriai-je, laissez-moi repartir. »

Mais il me prit par le poignet et me fit descendre sur la route.

« Puisque tu es reposé, dit-il, en marche, mon garçon. »

Il fallut suivre Vitalis. Au bout de quelques pas, je tournai la tête. Nous avions dépassé la crête de la montagne, et je ne vis plus ni notre vallée, ni notre maison.

soupçonnant la vérité : *Vitalis devine la vérité, c'est-à-dire que mère Barberin, revenant du bourg, cherche son fils.*

(à suivre)

• Nous utilisons notre lexique :

lacet - parapet.

• Nous comprenons le texte :

1. Essayez d'expliquer pourquoi la maison de mère Barberin diminuait, diminuait...
2. Comment expliquez-vous cette réflexion de Rémi : « Heureusement la montée était longue. » ?
3. Est-ce seulement pour se reposer un peu que Rémi demande de s'arrêter au dernier détour ?
4. A quoi Rémi devine-t-il que sa mère le cherche ?
5. Relevez les expressions qui, tout au long du texte, montrent que Vitalis est ému par l'infortune de l'enfant.
6. Relevez aussi les expressions qui traduisent les regrets du pauvre enfant.

• Nous apprenons à écrire :

a) Apprenez par cœur et copiez sur votre cahier: *Tout à coup, dans le chemin qui, du village, monte à la maison, j'aperçus au loin une coiffe blanche.*
Remarquez bien la place des mots: *du village* après *qui.*

b) Répondez aux questions suivantes:
Les larmes aux yeux, que contemple Rémi pour la dernière fois ? (*Les larmes* ________.)
Tout à coup, qu'aperçoit-il au loin dans le chemin ? (*tout à coup, il* ________.)
Devinant que sa mère le cherche, que fait-il ? (*Devinant que* ________.)

c) **C'était** *mère Barberin;* **c'était** *sa coiffe,* **c'était** *son jupon bleu,* **c'était** *elle.*
Remarquez la répétition de **c'était** et le choix de deux éléments caractéristiques. Terminez de même les phrases suivantes:
C'était notre maison; ________.
C'était mon village; ________.

Première représentation

Naturellement, le signor Vitalis veut que Rémi gagne son pain : il fera donc partie de la troupe, composée d'un petit singe et de trois caniches •.

caniches : *race de petits chiens à poil frisé.*

1. Nous quittâmes notre auberge pour nous rendre sur la place, où devait avoir lieu notre représentation. Vitalis ouvrait la marche, jouant une valse sur un fifre* en métal. Derrière lui venait *Capi,* sur le dos duquel se prélassait• M. *Joli-Cœur,* en costume de général anglais, habit et pantalon rouges galonnés d'or, avec un chapeau surmonté d'un large plumet•. Puis, à distance, s'avançaient sur une même ligne *Zerbino* et *Dolce*. Enfin, je formais la queue du cortège. Les sons perçants• du fifre allaient jusqu'au fond des maisons éveiller la curiosité des habitants d'Ussel. On accourait sur les portes pour nous voir passer ; les rideaux de toutes les fenêtres se soulevaient rapidement.

se prélassait : *Joli-Cœur se tenait assis sur le dos de Capi dans une attitude commode et satisfaite.*

plumet : *bouquet de plumes qui orne un chapeau.*

les sons perçants : *les sons aigus qui s'entendent de loin et frappent désagréablement les oreilles.*

2. Notre salle de spectacle fut bien vite dressée ; elle consistait en une corde attachée à quatre arbres, de manière à former un carré, au milieu duquel nous nous plaçâmes.

La première partie de la représentation consista en différents tours exécutés par les chiens ; mais ce que furent ces tours, je ne saurais le dire, occupé que j'étais à me répéter mon rôle, et troublé par l'inquiétude.

Tout ce que je me rappelle, c'est que la première pièce terminée, *Capi* prit une sébile• entre ses dents et, marchant sur ses pattes de derrière, commença à faire le tour de l'« honorable société »•. Lorsque les sous ne tombaient pas dans la sébile, il s'arrêtait et, posant celle-ci à l'intérieur du cercle, il plaçait ses deux pattes de devant sur le spectateur récalcitrant*.

sébile : *récipient destiné à recevoir l'argent quand on fait la quête.*

l'honorable société : *expression destinée à flatter le public.*

3. Il poussait alors deux ou trois aboiements et frappait de petits coups sur la poche du spectateur. Alors dans le public c'étaient des cris, des propos joyeux et des railleries*.

« Il est malin, le caniche !

— Allons ! la main à la poche !

— Il donnera !

— Il ne donnera pas ! »

4. Bientôt *Capi* revint auprès de son maître, portant fièrement la sébile pleine. C'était à *Joli-Cœur* et à moi d'entrer en scène.

« Mesdames et messieurs, dit Vitalis, nous allons continuer le spectacle par une charmante comédie intitulée : *Le domestique de M. Joli-Cœur, ou Le plus bête des deux n'est pas celui qu'on pense.* »

Ce qu'il appelait « une charmante comédie » était en réalité une pantomime, c'est-à-dire une pièce jouée avec des gestes et non avec des paroles. Et cela devait être ainsi, pour cette bonne raison que deux des principaux acteurs, *Joli-Cœur* et *Capi*, ne savaient pas parler, et que le troisième (qui était moi-même) aurait été parfaitement incapable de dire deux mots.

Cependant, pour rendre le jeu des comédiens plus facilement compréhensible•, Vitalis l'accompagnait de quelques paroles qui préparaient les situations de la pièce et les expliquaient.

compréhensible : *que l'on peut comprendre.*

(à suivre)



• Nous utilisons notre lexique :

fifre - *récalcitrant* - *railleries* (voir *railler*).

• Nous utilisons notre lexique :

1. Que pensez-vous de la salle de spectacle, et de la troupe du signor Vitalis ?
2. Pourquoi Rémi ne s'intéresse-t-il pas aux tours exécutés par les chiens ?
   Pourquoi est-il inquiet ?
3. Pour assister au spectacle de la troupe du Signor Vitalis, les spectateurs paient-ils une entrée ?
4. Pourquoi Vitalis ne leur demande-t-il rien ?
5. Montrez l'adresse de Capi à faire la quête. Pensez-vous que tous les spectateurs donneront quelques sous ? Pourquoi ?
6. Quelle différence y a-t-il entre une *comédie* et une *pantomime ?*

• Nous apprenons à écrire :

a) Donnez un titre au § 1.

b) Répondez aux questions suivantes:
En quoi consiste la première partie de la représentation ?
Que fait Capi, la première pièce terminée ?
(*La première pièce* ____________.)
Pour quelle bonne raison la troupe ne pouvait-elle jouer qu'une pantomime ?

c) Dans le § 1, supposez que ce ne soit plus Rémi qui évoque ses souvenirs. C'est un journaliste qui assiste à la scène et la décrit, micro en main. Il emploie le présent et la troisième personne:
« *La troupe quitte l'auberge pour* ____________
____________ *la queue du cortège.* »

d) Relevez et copiez sur votre cahier une ou deux phrases qui montrent que Capi est vraiment bien dressé.

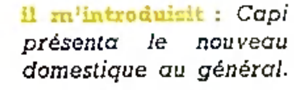
Un succès complet

Voici comment se déroule la pantomime jouée par Rémi et les animaux.

en sourdine : *d'une manière adoucie ; les sons ne se font que faiblement entendre.*

1. Jouant en sourdine un air guerrier, Vitalis annonça l'entrée de M. *Joli-Cœur,* général anglais. Jusqu'à ce jour, M. *Joli-Cœur* n'avait eu pour domestique que le seul *Capi,* mais il voulait se faire servir désormais par un homme ; ses moyens lui permettaient ce luxe : les bêtes avaient été assez longtemps les esclaves des hommes, il était temps que cela changeât.

En attendant l'arrivée de ce domestique, le général *Joli-Cœur* se promenait en long et en large, et fumait son cigare. Il fallait voir comme il lançait sa fumée au nez du public !



il m'introduisit : *Capi présenta le nouveau domestique au général.*

2. C'est alors que j'entrais en scène, amené par *Capi.*

Si j'avais oublié mon rôle, le chien me l'aurait rappelé. Au moment voulu, il me tendit la patte et m'introduisit auprès du général.

un niais : *Rémi avait l'air niais car il semblait ne pas savoir ce qu'il fallait faire.*

Celui-ci, en m'apercevant, leva les deux bras d'un air désolé. Eh quoi ! c'était là le domestique qu'on lui présentait ? Puis il vint me regarder sous le nez et tourner autour de moi en haussant les épaules. Sa mine fut si drôle que tout le monde éclata de rire ; on avait compris qu'il me prenait pour un niais et c'était aussi le sentiment des spectateurs, à cause de la mine ahurie* que je devais prendre.

3. Après m'avoir examiné longuement, le général, pris de pitié, me fit servir à déjeuner.

« Le général croit que, quand ce garçon aura mangé, il sera moins bête, disait Vitalis ; nous allons voir cela. »



Et je m'asseyais devant une petite table sur laquelle le couvert était mis, une serviette posée sur mon assiette.

Que faire de cette serviette ? *Capi* m'indiquait que je devais m'en servir. Mais comment ?

Après avoir bien cherché, je fis le geste de me moucher dedans.

Là-dessus, le général se tordit de rire et *Capi* tomba les quatre pattes en l'air, renversé par ma stupidité*.

4. Voyant que je me trompais, je contemplais de nouveau la serviette, me demandant comment l'employer.

Enfin une idée m'arriva ; je roulai la serviette et m'en fis une cravate.

Nouveaux rires du général, nouvelle chute de *Capi*. Et ainsi de suite, jusqu'au moment où le général exaspéré• m'arracha de ma chaise, s'assit à ma place et mangea le déjeuner qui m'était destiné.

exaspéré : *dans une très grande colère.*

Ah ! il savait se servir d'une serviette, le général. Avec quelle grâce il la passa dans une boutonnière de son uniforme* et l'étala sur ses genoux ! Avec quelle élégance il cassa son pain et vida son verre !

5. Mais où ses belles manières produisirent un effet irrésistible•, ce fut lorsque, le déjeuner terminé, il demanda un cure-dent• et le passa rapidement entre ses dents.

irrésistible : *auquel on ne peut résister.*
un cure-dent : *petit objet utilisé pour enlever à la fin d'un repas les aliments qui se sont pris dans les dents.*

Alors les applaudissements éclatèrent de tous côtés, et la représentation s'acheva dans un triomphe.

Comme le singe était intelligent ! Comme le domestique était bête !

En revenant à notre auberge, Vitalis me fit ce compliment, et j'étais si bien comédien que je fus fier de cet éloge !

(à suivre)

• Nous utilisons notre lexique :

ahuri - stupidité - uniforme.

• Nous comprenons le texte :

1. Le petit singe est vraiment bien dressé. Enumérez tout ce qu'il sait faire et dites quel tour vous a le plus étonné.
2. Rémi a-t-il bien joué son rôle ?
3. Quel personnage a le rôle le plus important dans cette pantomime ?
4. Qu'y a-t-il d'extraordinaire et de comique dans le rôle de Joli-Cœur ? Et dans le rôle de Rémi ?
5. Comment expliquez-vous la réflexion de Vitalis : « Comme le singe était intelligent ! Comme le domestique était bête ! » ?
6. En quoi est-ce un compliment ? Pourquoi Rémi fut-il fier de cet éloge ?

• Nous apprenons à écrire :

a) Trouvez une légende pour l'image.

b) Répondez aux questions suivantes:
Si Rémi avait oublié son rôle, qui le lui aurait rappelé ? (*Si Rémi* ________.)
Pourquoi le général lève-t-il les bras en apercevant Rémi ? (*Apercevant Rémi,* ________.)
Pour amuser le public, que fait Rémi avec sa serviette ? (*Pour amuser* ________.)

c) **Comme** *le singe était intelligent !* **Comme** *le domestique était bête !*
Remarquez ces deux phrases exclamatives commençant par **comme** (qui, en s'opposant, se renforcent l'une l'autre).
Modifiez de même les phrases suivantes:
Le singe était adroit. L'homme était ________.
Le chien était sage. L'enfant était ________.
Joli-Cœur était un bon maître. Rémi était ________.

Une terrible nuit

*Avec la troupe du signor Vitalis, Rémi mène une vie errante *. Un soir d'hiver, leur petit groupe est obligé de se réfugier dans une cabane de bûcheron. Vitalis a allumé un grand feu...*

enseveli : *la neige recouvrait tout, les herbes, les buissons, les arbres.*

scintillantes : *les étoiles produisent une lumière très brillante mais tremblante.*

se congelait : *gelait, se transformait en glace, tellement il faisait froid.*

1. La neige avait tout enseveli• : les herbes, les buissons, les arbres ; aussi loin que la vue pouvait s'étendre, ce n'était qu'une nappe inégale, mais uniformément blanche. Le ciel était parsemé d'étoiles scintillantes• ; mais, si vive que fût leur clarté, c'était de la neige que montait la pâle lumière qui éclairait le paysage. Dans le silence lugubre de la nuit, on entendait parfois des craquements qui indiquaient que la surface de la neige se congelait•.

Nous avions été vraiment bien heureux de rencontrer cette cabane : que serions-nous devenus en pleine forêt, sous la neige et par ce froid ?

2. Mon maître dormait tranquillement ; les chiens et *Joli-Cœur* dormaient aussi, et du foyer s'élevaient de belles flammes qui jetaient des étincelles pétillantes.

Pendant assez longtemps je m'amusai à regarder ces étincelles ; mais peu à peu la lassitude* me prit. Bientôt, j'étais tout à fait endormi.

en sursaut : *Rémi fut réveillé brusquement par les aboiements de Capi.*

3. Tout à coup, je fus réveillé en sursaut• par un aboiement furieux ; j'avais sans doute dormi longtemps et le feu s'était presque éteint.

Les aboiements continuaient : c'était la voix de *Capi* ; mais, chose étrange, *Zerbino,* pas plus que *Dolce,* ne répondaient à leur camarade.

« Eh bien, quoi ? s'écria Vitalis se réveillant aussi, que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas.

— Tu t'es endormi, et le feu va s'éteindre. »

Capi s'était élancé vers la porte, mais n'était point sorti, et c'était de la porte qu'il aboyait.

La question que mon maître m'avait adressée, je me la posai : que se passait-il ?

tison : *morceau de bois dont une partie est en train de brûler.*

carbonisée : *transformée en charbon.*

4. J'allais sortir ; mon maître m'arrêta en me posant la main sur l'épaule.

« Mets d'abord du bois sur le feu », me commanda-t-il.

Et pendant que j'obéissais, il prit dans le foyer un tison• sur lequel il souffla pour aviver la pointe carbonisée•.

Au moment où nous allions sortir, un formidable hurlement éclata dans le silence, et *Capi* se jeta dans nos jambes effrayé.

« Ce sont des loups ! Où sont *Zerbino* et *Dolce* ?

« Prends toi aussi un tison, ajouta-t-il, et allons à leur secours. »



5. J'avais entendu raconter dans mon village d'effrayantes histoires de loups ; cependant je n'hésitai pas : je m'armai d'un tison et suivis mon maître. Mais, lorsque nous fûmes dans la clairière*, nous n'aperçûmes ni chiens, ni loups. On voyait seulement sur la neige les empreintes* creusées par les deux chiens.

Nous suivîmes ces empreintes ; elles tournaient autour de la hutte ; puis, à une certaine distance, se montrait dans l'obscurité un espace où la neige avait été foulée comme si des animaux s'étaient roulés dedans.

6. « Cherche, cherche, *Capi* », disait mon maître, et en même temps il sifflait pour appeler *Zerbino* et *Dolce*.

Mais aucun aboiement ne lui répondait, aucun bruit ne troublait le silence lugubre de la forêt.

De nouveau, Vitalis siffla, et d'une voix forte il appela *Zerbino* et *Dolce*.

Nous écoutâmes ; le silence continua ; j'eus le cœur serré.

★

Les deux chiens ont été dévorés ; quant à Joli-Cœur qui, pour fuir les loups, s'est réfugié sur le toit de la cabane, il mourra peu après des suites de ce refroidissement.

- **Nous utilisons notre lexique :**

errante (voir *errer*) - *lassitude* - *clairière* - *empreinte*.

- **Nous comprenons le texte :**

1. Relevez les détails qui prouvent qu'il fait très froid.
2. Qui est chargé d'entretenir le feu pendant que les autres se reposent ?
3. Pourquoi celui-là s'est-il bientôt endormi ?
4. Pourquoi Capi a-t-il aboyé ? Pourquoi s'est-il élancé vers la porte, mais n'est pas sorti ?
5. Pourquoi faut-il mettre du bois sur le feu avant de sortir ?
6. Que prennent Vitalis et Rémi pour aller au secours de *Zerbino* et de *Dolce* ? Pourquoi ?
7. Quels indices nous font deviner que les pauvres chiens ont été dévorés par les loups ?

- **Nous apprenons à écrire :**

a) Donnez un titre au § 5.

b) Dans le § 1, l'auteur décrit la nuit d'hiver dans la forêt. Relevez et recopiez sur votre cahier la phrase qui vous a le plus impressionné.
Trouvez et recopiez dans votre cahier la phrase qui décrit la troupe se reposant à l'abri dans la cabane.

c) Répondez aux questions suivantes :
Qu'entend-on soudain éclater dans le silence de la nuit ? (*Soudain, dans le silence* ________.)
De quoi s'arment Vitalis et Rémi pour aller au secours des chiens ? (*Pour aller* ________.)
Que trouveront-ils seulement ? (*Ils trouveront seulement* ____________.)
Pourquoi Rémi a-t-il le cœur serré ?

Le retour

Un peu plus tard, Vitalis meurt à son tour. Voilà Rémi bien abandonné dans la vie, puisqu'il ne lui reste que la compagnie de Capi.

Il fera la connaissance d'un petit Italien, Mattia, qui joue du violon à la perfection. Tous deux continueront à donner des représentations et la chance leur sourira enfin. Ils ont un jour assez d'argent pour acheter une vache et prennent alors le chemin de la maison d'enfance de Rémi.

du seuil : *mère Barberin se tenait sur la pierre qui se trouve sous la porte d'entrée.*

1. La porte s'ouvrit : du seuil•, Mère Barberin m'aperçut.

« Qui est là ? » dit-elle.

Je la regardai sans répondre, et de son côté elle me regarda aussi. Tout à coup ses mains furent agitées par un tremblement.



« Mon Dieu, murmura-t-elle, mon Dieu, est-ce possible, Rémi ! »

Je me levai et, courant à elle, je la pris dans mes bras.

« Maman !

— Mon garçon, c'est mon garçon ! »

2. Il nous fallut plusieurs minutes pour nous remettre et pour nous essuyer les yeux.

« Bien sûr, dit-elle, que si je n'avais pas toujours pensé à toi, je ne t'aurais pas reconnu : es-tu changé, grandi ! »

J'appelai Mattia, qui s'était éloigné.

« Celui-là, c'est Mattia, dis-je, mon frère, et voilà *Capi*, mon camarade et mon ami ; salue la mère de ton maître, *Capi* ! »

Capi se dressa sur ses deux pattes de derrière, et ayant mis une de ses pattes de devant sur son cœur, il s'inclina gravement, ce qui fit beaucoup rire mère Barberin et sécha ses larmes.

3. « Si tu voulais, dis-je à ma mère, nous irions un peu dans la cour... Et l'étable à vache, ajoutais-je, a-t-elle changé depuis le départ de la pauvre *Roussette*, qui était comme moi et qui ne voulait pas s'en aller ?

— Non, bien sûr, j'y mets mes fagots. »

Comme nous passions devant l'étable, notre vache se mit à beugler.

« Une vache, une vache dans l'étable ! s'écria mère Barberin.

— C'est une surprise, dis-je, une surprise que nous te faisons !

— Une surprise, répéta-t-elle, une surprise !

— Je n'ai pas voulu revenir les mains vides chez Mère Barberin, qui a été si bonne pour son petit Rémi, l'enfant abandonné ; alors nous avons acheté cette vache avec l'argent que nous avons gagné, Mattia et moi.

— Oh ! le bon enfant ! » s'écria mère Barberin en m'embrassant.

revenir les mains vides : *sans avoir de cadeau à offrir.*

4. Puis nous entrâmes dans l'étable.

Quelle belle vache ! » s'écria Mère Barberin. Et, me regardant :

« Ah ! çà ! tu es donc devenu riche ?

— Je crois bien, dit Mattia en riant, il nous reste cinquante-huit sous. »

des sous : *anciennes pièces de monnaie qui à l'époque où se passe cette histoire valaient cinq centimes.*

Pendant ce temps, notre vache continuait de meugler.

« Elle demande qu'on veuille bien la traire », dit Mattia.

Je courus à la maison chercher le seau de fer-blanc bien récuré*, dans lequel on trayait autrefois la *Roussette.*

Quelle satisfaction pour mère Barberin quand elle vit son seau aux trois quarts rempli d'un bon lait mousseux !

« Je crois qu'elle donnera plus de lait que la *Roussette* » dit-elle.

Jeunes lecteurs, si vous voulez connaître toutes les aventures de Rémi, le suivre sur les routes de France, à Londres, en Suisse, partout où il est allé recherchant sa famille, lisez :

Sans famille, d'Hector MALOT.
Librairie Hachette, éditeur.

Nous utilisons notre lexique :

récurer.

Nous comprenons le texte :

1. Pourquoi mère Barberin ne reconnaît-elle pas tout de suite Rémi?

2. Mattia est-il le frère de Rémi? Alors pourquoi Rémi l'appelle-t-il ainsi? Pourquoi dit-il que Capi est son camarade et son ami? Quelle différence y a-t-il entre un camarade et un ami?

3. Sans aucun doute mère Barberin est contente d'avoir une vache. Mais pourquoi Rémi est-il content lui aussi? Expliquez.

4. Que pensez-vous de Mattia qui a donné son argent pour faire un cadeau à mère Barberin qu'il ne connaît pas?

5. Pourquoi a-t-il fait ce beau geste?

Nous apprenons à écrire :

a) Apprenez et copiez sur votre cahier:
« Et l'étable, a-t-elle changé depuis le départ de la pauvre Roussette, qui était si douce et qui ne voulait pas s'en aller? »

b) Répondez aux questions suivantes:
Rémi n'a pas voulu revenir les mains vides. Qu'a-t-il fait? (*Rémi n'a pas voulu* ________.)
Rémi et Mattia sont-ils riches?
Que demande la vache?

c) « *C'est* **une surprise, une surprise** *que nous te faisons!*
« **Une surprise,** *répéta-t-elle,* **une surprise !** »
Très surprise en effet, mère Barberin ne sait que répéter ce que lui a dit Rémi.
Imaginez ce qu'elle aurait répondu si Rémi lui avait dit:
« C'est une vache, une vache que nous t'offrons!»
« Une ________! »
« C'est la Roussette, la Roussette qui est revenue! »
« La ________! »

Les souliers neufs

vivent modestement : *ce sont des gens qui, sans être malheureux, ont une vie simple parce qu'ils gagnent peu d'argent.*

Vous prendrez sûrement intérêt à lire quelques scènes de la vie du petit Louis Bastide, un garçon de votre âge, dont les parents vivent très modestement • à Paris.

La scène se passe il y a une cinquantaine d'années, un peu avant la Grande guerre. La maman de Louis vient de lui acheter des souliers dans une petite boutique.

une usure prématurée : *ces chaussures étaient réservées pour les dimanches ; les garder aux pieds un jour de semaine, c'était les user* **avant le temps convenable.**

1. Sa mère lui dit :

« Est-ce que cela te plairait de les garder aux pieds pour rentrer à la maison ? »

Elle avait hésité avant de lui faire cette offre. N'était-ce pas exposer les talons et les semelles à une usure bien prématurée•, et peu justifiée un jour de semaine ? Mais puisque le petit garçon avait l'air si fier de ses chaussures neuves, et qu'on les lui achetait pour le récompenser, il fallait lui laisser goûter son plaisir pendant qu'on en était sûr.



2. Louis ressortit donc de la boutique avec ses chaussures dont il était fier et qui lui faisaient mal. Maintenant, il pensait beaucoup à elles. La petite douleur physique qu'il en recevait ne lui était pas désagréable. Elle l'aidait à conserver l'idée qu'il possédait un nouveau bien, et qu'une partie au moins de sa personne resplendissait d'élégance.

3. Il avait pris tendrement la main de sa mère, comme lorsqu'il était plus petit. De temps en temps, elle l'observait du coin de l'œil pour profiter elle-même du plaisir de son enfant. Mais tandis qu'ils avançaient dans la rue Ordener, elle s'aperçut que la mine de l'enfant devenait soucieuse. Il regardait assez fixement devant lui. Il avait l'air de poursuivre une idée un peu difficile pour lui, un peu lointaine.

« A quoi penses-tu mon petit ?

— A rien.

— Tu n'es plus content ?

— Oh si !

— Mais alors ?

— Combien ont coûté mes chaussures ?

— Neuf francs cinquante. Tu n'as pas entendu quand je marchandais* ? (Il avait entendu, mais il craignait de s'être trompé.) Il n'a voulu me rabattre que huit sous•. »

huit sous : *ou quarante centimes.*

4. « Oh ! Elles sont chères. Mais c'est tout à fait de l'article de luxe. Le cuir est très beau.

— Dis, maman...

— Quoi ?

— Combien est-ce que papa gagne par jour ?

— Mais qu'est-ce que tu vas chercher là ? De quoi t'occupes-tu ? »

Elle avait presque rougi. Toutes sortes de pudeurs l'envahissaient° en face de son enfant.

« Je n'ai pas fait le compte... Pas dix francs évidemment. Il n'y a que déjà les gros employés° qui gagnent dix francs.

— Ah !... pas neuf francs non plus ?

— En tout cas, ce n'en est pas tellement loin. Mais de quoi vas-tu t'occuper ? »

des pudeurs l'envahissaient : *Mme Bastide était intimidée, elle n'osait plus parler.*

les gros employés : *les employés qui ont une fonction importante et sont mieux payés que les autres.*

5. Elle se pencha un peu pour l'examiner de plus près. Son air radieux* de tout à l'heure était complètement parti. Il avait un petit froncement des sourcils, un frémissement des lèvres. Ses yeux continuaient à regarder devant lui ; mais autour de leur lumière sombre, il y avait maintenant un voile humide. Il serrait plus fort la main de sa mère.

Elle fut saisie° tout à coup, atteinte au cœur par la pensée qui tourmentait son enfant. Elle fit un grand effort pour empêcher ses propres larmes de venir. Penchée sur lui, caressant ses cheveux, son béret, elle lui dit, sur un ton d'effusion° sourde :

« Mon petit garçon ! Mon pauvre petit garçon ! Mon petit Louis chéri ! »

(à suivre)

elle fut saisie : *Mme Bastide fut étonnée et effrayée quand elle comprit les pensées de son fils.*

une effusion : *Mme Bastide a soudain envie de dire à son fils tout ce qu'elle a dans le cœur.*

• Nous utilisons notre lexique :

marchander - radieux.

• Nous comprenons le texte :

1. Relevez les détails qui montrent que Louis Bastide est tout d'abord très heureux d'avoir des souliers neufs.
2. Quelle question posée par Louis nous fait deviner qu'il est soudain préoccupé ?
3. A quoi compare-t-il le prix de ses chaussures ?
4. Devinez la réflexion qu'il se fait et qui le rend malheureux.
5. Devant le tourment de Louis, qu'essaie d'abord sa maman ?
6. Vous est-il arrivé d'être pris de remords à la suite d'une « gâterie » ? Racontez.
7. Comment comprenez-vous les réflexions finales : « Mon pauvre petit garçon ! Mon petit Louis chéri ! » ?

• Nous apprenons à écrire :

a) Apprenez par cœur puis recopiez sur votre cahier (attention à la disposition du dialogue) :

« Dis, maman...

— Quoi ?

— Combien est-ce que papa gagne par jour ?

— Mais qu'est-ce que tu vas chercher là ? »

b) Répondez aux questions suivantes :

Pourquoi achetait-on ces chaussures à Louis ? (*On achetait* ______ *pour* ______.)

Pourquoi sa mère lui propose-t-elle de les garder aux pieds ? (*Sa mère* ______ *pour* ______.)

Que fait-il à sa mère pour lui montrer qu'il est content ? (*Pour montrer à* ______, *il* ______.)

c) *« Oh ! Elles sont chères. Mais c'est tout à fait de l'article de luxe. Le cuir est très beau. »*

Mme Bastide tente de justifier la « folie » qu'elle vient de faire.

Que dirait-elle si elle avait acheté :

un manteau - un pull-over - une cravate ?

Un malheur frappe la famille

A la suite d'une discussion avec son patron, le père de Louis vient d'être brutalement renvoyé de la maison de commerce où il travaillait.

1. En rentrant à la maison, animé encore du plaisir de ses jeux, Louis Bastide trouva son père et sa mère dans la cuisine. Tous deux se taisaient, l'air accablé•. A l'arrivée de l'enfant, Mme Bastide se leva, et parut s'occuper de la soupe qui était sur le feu. Mais elle y mettait de l'affectation•.

Le père reçut distraitement le baiser de Louis, ne le regarda pas. Il avait des yeux que le petit garçon ne lui avait jamais vus.

2. Il y eut un long moment de silence. Ni le père ni la mère ne prenaient sur eux de délivrer l'enfant de la situation intenable• où il était. On ne lui disait même pas de s'asseoir, ou de s'en aller dans une autre pièce.

Enfin, les deux parents s'interrogèrent des yeux. Et la mère dit lentement, d'une voix unie• :

« Louis... Papa vient de perdre sa place. »

L'enfant les regarda l'un puis l'autre. Il ne savait pas s'il allait se jeter à leur cou, pleurer, ou se taire de toutes ses forces. Il se contenta d'ouvrir les lèvres et d'écarter un peu les bras du corps, comme quelqu'un qui assiste, paralysé d'horreur•, à une catastrophe où il ne peut rien.

3. Après le dîner, qui avait été silencieux, et où chacun, pour ne pas attrister les autres, s'était efforcé de manger comme d'habitude, mais sans y parvenir, le père dit à voix basse, dans le vestibule, quelques mots à sa femme, et sortit.

Louis leva sur sa mère des yeux pleins d'angoisse.

Mme Bastide avait pris un ouvrage de tricot. Elle fixait avec obstination• les mailles, les aiguilles. Elle allait vite. Elle faisait de son mieux, comme pour conjurer le destin•...

4. « Ah ! mon pauvre petit garçon. Qu'est-ce que nous allons devenir maintenant ?

— Papa ne pourra pas retrouver une autre place ? »

Mme Bastide leva les épaules, sans répondre.

« Pourquoi, dis, maman, est-ce qu'il ne pourrait pas ? »

A ce moment, Louis Bastide fit un effort extraordinaire pour se représenter la Société*. Il vit devant lui comme une vaste surface pleine d'alvéoles*. C'étaient les Places. Il devait y avoir autant de Places que d'hommes. Sinon la Société était mal faite.

« C'est que, dit Mme Bastide, papa n'est plus tout jeune. Quand on a dépassé quarante ans, les maisons font la grimace pour vous prendre. »

l'air accablé : *Mme et M. Bastide étaient profondément tristes devant le malheur qui les frappait. Ils restaient immobiles, sans rien dire.*

l'affectation : *elle n'agissait pas naturellement.*

une situation intenable *l'enfant devinait qu'il se passait des choses graves ; il fallait le renseigner sans plus attendre.*

d'une voix unie : *d'une voix qui ne laisse pas deviner le chagrin, le tourment.*

paralysé d'horreur : *devant un tel malheur, on est incapable de faire un mouvement.*

avec obstination : *Mme Bastide ne regardait que ses mailles car elle ne voulait pas voir autre chose.*

conjurer le destin : *lutter contre les malheurs, la malchance cruelle.*



Louis voyait la multitude des alvéoles ; un homme âgé cherchant une place, et rejeté d'un alvéole à l'autre, indéfiniment*, comme les billes dans certains jeux difficiles. La mise en train d'un cauchemar*.

indéfiniment : *sans fin. Le père de Louis ne trouverait jamais de place.*

5. Elle posa les yeux sur son enfant. Elle lui trouva une mine si grave qu'elle en fut inquiète.

Il y a une limite que le souci, chez un enfant, ne doit pas dépasser. Il faut que la fraîcheur du regard ne soit pas atteinte, et qu'on sente qu'il suffirait d'une minute heureuse pour que tout s'oublie.

Elle lâcha son tricot, attira son fils à elle, l'embrassa :

« Ne te fais tout de même pas trop de peine, mon petit Louis. Les choses peuvent s'arranger. Va dormir. Papa ne serait pas content s'il te trouvait encore debout quand il rentrera. »

(à suivre)

Nous utilisons notre lexique :

la Société - alvéoles - cauchemar.

Nous comprenons le texte :

1. Pourquoi les parents s'efforcent-ils de ne pas laisser paraître leurs ennuis?
2. A l'annonce du malheur, que fait Louis? Pourquoi ne montre-t-il pas son chagrin?
3. Pourquoi le père de Louis aura-t-il du mal à retrouver une autre place?
4. Que dit Mme Bastide à son fils quand elle voit qu'il se fait du souci? Croyez-vous qu'elle pense sincèrement ce qu'elle dit?
5. Avez-vous remarqué chez vous, certains jours, vos parents préoccupés? Pourquoi ne vous parlaient-ils pas de leurs soucis? Par contre, que vous annoncent-ils toujours sans attendre?

Nous apprenons à écrire :

a) Répondez aux questions suivantes:
Quand Louis rentra à la maison, que vit-il? (*Quand Louis rentra* ________, *il* ________.)
Pourquoi M. Bastide trouvera-t-il difficilement une place? (*M. Bastide* ________ *: il a* ________.)
Que doit-il y avoir dans une société pour qu'elle soit bien faite? (*Pour qu'une société soit* ________, *il doit* ________.)

d) Louis Bastide raconte lui-même l'histoire (§ 1).
Attention aux verbes au passé simple:
« *En rentrant à la maison, je trouvai mon père* ________ *le feu.* »

c) *On ne lui disait* **même pas** *de s'asseoir.*
Le mot **même** placé avant **pas** accentue l'idée.
Modifiez les phrases suivantes:
Le père, distrait, ne le regarde pas.
Louis était paralysé d'horreur, il n'osait pas pleurer.
Au dîner, ils n'entamèrent pas les plats.

Louis décide de gagner sa vie

Le père de Louis n'arrivant pas à trouver un travail qui lui convienne, Louis a pris une grave décision : gagner sa vie. Il a calculé qu'il coûte chaque jour un peu moins d'un franc, en moyenne, à ses parents.

dix-neuf sous : *car un franc valait vingt sous.*

mettre ses gains de coté : *économiser.*

1. Il s'agit donc de se procurer dix-neuf sous• chaque jour, par son travail. Ce qui complique l'affaire, c'est que Louis continuera de fréquenter l'école. Ce qui la complique encore davantage, c'est qu'il veut que ses parents, au moins au début, ne soient informés de rien. Il mettra ses gains de côté•. Où ? Il ne le sait pas encore. Un jour il dira à sa mère : « Voici tant d'argent. C'est ce que je t'ai coûté depuis tant de jours. » Il aura fait le compte sur un bout de papier...

leur terme : *leur fin, leur achèvement.*

écaillère : *marchande d'huîtres.*

bouquetière : *marchande de fleurs.*

d'un air excédé : *fatigué, agacé.*

le plongeur : *celui qui est chargé de laver la vaisselle.*

criarde : *la marchande parle très fort, crie, fait beaucoup de bruit.*

2. Ses hésitations touchent à leur terme•. Il se décidera aujourd'hui entre cette écaillère• de la rue Ramey, qu'il est venu observer pour la troisième fois, et une bouquetière• de la rue Muller. L'autre soir, comme il passait ici vers sept heures, en allant faire une commission pour sa mère, il a constaté que certains clients demandent qu'on leur porte les huîtres à domicile. Il a entendu la marchande leur répondre d'un air excédé• : « Je n'ai personne... Vous attendrez. Quand le plongeur• du café aura un instant de libre, je l'enverrai chez vous. » C'est une grosse femme, criarde•, mais qui a le visage ouvert, et qui rit souvent.

3. Voici justement que la marchande remarque ce petit garçon, arrêté depuis plusieurs minutes, qui la contemple, elle et ses huîtres. Elle l'interpelle :

« Qu'est-ce que tu fais là, mon petit bonhomme ? C'est-y que tu as envie de manger une huître ?

— Oh, non, madame, merci.

— Manges-en une tout de même.

— Je n'en ai jamais goûté, madame. Je crois que je n'aimerais pas.

— Alors, qu'est-ce qui t'intéresse tant que ça ?

— Voilà, madame. J'ai besoin de travailler. C'est-à-dire un peu, le soir, entre quatre heures et six heures par exemple. Alors, je m'étais dit que je pourrais peut-être vous porter vos huîtres dans le quartier, quand il y a des gens qui vous le demandent. »

4. Elle dévisage* ce petit. Il a un tablier noir, très propre ; un cou et des mains bien lavés. Une gentille figure sérieuse, même triste. De beaux yeux honnêtes. Son béret, sa ceinture, ses chaussures, tout est « comme il faut ». La marchande d'huîtres est soudain très émue.



« Mon pauvre petit. Pour sûr que je ne demanderais pas mieux que de te faire travailler. Mais tu me dis qu'il faudrait que ce soit entre quatre et six ?

— Oui, madame.

— Ça ne pourrait pas être plutôt de six à sept et demie ?

— Non, madame. »

5. Elle n'ose pas l'interroger davantage. Lui-même est si discret dans sa façon de solliciter*.

« Tu ne peux pas croire comme ça m'ennuie. Mais les gens qui me commandent des huîtres à ouvrir, c'est pour les avoir juste au moment du dîner, tu comprends ? Si je les envoyais une heure ou deux en avance, ils se fâcheraient. »

Louis Bastide salue bien poliment et s'éloigne. Il n'avait pas pensé à cette question des heures. On a beau observer les choses très attentivement, il y a toujours un détail qui vous échappe ; le plus important parfois.

(à suivre)

Nous utilisons notre lexique :

dévisager - solliciter.

Nous comprenons le texte :

1. Louis veut travailler. Montrez que ce sera très difficile.
2. Qu'a fait le jeune garçon avant de s'adresser à un employeur possible?
3. Que pensait la marchande d'huîtres?
4. Pourquoi ne peut-elle pas l'engager?
6. Pourtant elle a bon cœur. Relevez les détails qui le prouvent.
7. Pourquoi Louis ne peut-il travailler qu'entre quatre et six heures?
8. D'après ce texte, pouvez-vous dire comment étaient habillés les écoliers à cette époque?
9. Avez-vous déjà essayé de gagner quelque argent? Comment? Avez-vous réussi?

Nous apprenons à écrire :

a) Apprenez par cœur puis recopiez sur votre cahier le portrait de Louis:
Il a un tablier noir, très propre; un cou et des mains bien lavés; une gentille figure sérieuse, même triste; de beaux yeux honnêtes.

b) *Ce qui complique l'affaire*, **c'est que** *Louis continuera de fréquenter l'école.*
Terminez de même les phrases suivantes:
Ce qui désole la marchande, ____________
(elle n'a personne pour livrer).
Ce qui intéresse Louis, ____________
(il gagnera ses dix-neuf sous).
Ce qui a fait échouer l'affaire, ____________
(Louis ne pouvait livrer qu'avant six heures).

c) Louis Bastide nous fait part de son projet (fin du § 1). Il emploie le futur:
« Je mettrai mes gains de côté ____________ papier. »



Nouvel échec... Nouveaux espoirs

Louis a donc offert ses services à la fleuriste de la rue Muller...

1. La fleuriste, Mme Régille, était une femme à l'humeur incommode. Elle était hantée par deux tourments principaux : l'idée de manquer les occasions avantageuses ; l'idée d'être dupée par les gens à qui elle avait affaire.

Quand Louis Bastide vint lui offrir ses services, le premier mouvement de la dame fut de hausser les épaules. Ensuite, elle réfléchit que ce gamin était bien assez grand pour porter des fleurs ; qu'il ne lui coûterait rien, et s'estimerait plus que payé par les menus pourboires.

2. Mais tout le zèle* de Louis Bastide ne le mit pas à l'abri des soupçons de la dame. Au bout de deux jours, il avait l'air si heureux qu'elle trouva que ce n'était pas naturel. Il devait recevoir plus de pourboires qu'il n'en avouait ; et c'était déjà vexant. Mais elle forma d'autres hypothèses : il s'arrangeait pour enlever quelques fleurs à chaque bouquet, et quand il en avait rassemblé un certain nombre, les revendait à son profit.

3. Aussi, le troisième jour, déclara-t-elle brusquement à Louis, en secouant la tête avec une sombre énergie, comme quelqu'un « qui voit clair » : « Ça suffit. Je n'ai plus besoin de toi. »

Louis, à qui ses deux premiers jours de travail avaient rapporté deux francs quinze, et qui priait Dieu pour que tant de chance pût durer, eut besoin de tout son courage pour ne pas éclater en sanglots. Mais il était fier. Se rappelant l'exemple de son père, il refusa de s'humilier* devant un patron injuste, et se retira sans même demander d'explications.

à l'humeur incommode *la fleuriste n'était jamais de bonne humeur ; elle se fâchait souvent.*

hantée par des tourments : *ces idées lui faisaient mal et ne la quittaient pas.*

être dupée : *être volée.*

les menus pourboires : *les petits sous qu'on offre à l'enfant (en plus du prix de la marchandise).*

des hypothèses : *des suppositions que l'on fait pour chercher la vérité.*

4. Heureusement, en ces deux jours, il avait noué de bonnes relations avec la concierge d'une maison toute voisine, qui avait remarqué ce gamin passant et repassant avec des fleurs dans les bras, et l'avait interrogé sur la raison de ses allées et venues.

Cette concierge, Mme Chapitre, possédait une vocation commerciale• que la vie avait contrariée : elle s'occupait de vente de café. Par l'entremise d'un locataire, elle se procurait du café vert en sacs de cinquante kilos. M. Chapitre, employé d'omnibus•, le torréfiait• une fois par semaine dans la cour de l'immeuble, où montait ce jour-là un véritable parfum d'Arabie. Il ne restait plus qu'à répartir le café en sacs d'un quart de livre• et d'une demi-livre qu'on distribuait à la clientèle.

une vocation commerciale : *Mme Chapitre avait le goût du commerce, elle réussissait très bien.*

omnibus : *voiture tirée par des chevaux et destinée à transporter des voyageurs d'un point de la ville à un autre. C'est l'ancêtre des autobus.*

torréfier : *griller, en parlant du café.*

la livre : *c'est un demi-kilogramme. Un quart de livre : 125 grammes. Une demi-livre : 250 grammes.*

5. Quand elle avait su que Louis Bastide portait les bouquets de Mme Régille, Mme Chapitre s'était dit soudain : « Tiens ! Voilà ce qu'il me faudrait. Si je pouvais faire livrer à domicile mes quarts et mes demi-livres, j'aurais sûrement des clientes en plus. »

Louis Bastide entra donc au service de Mme Chapitre.

« Je ne veux pas te tromper. Le café, ce n'est pas comme les fleurs. Tu ne pourras guère compter sur les pourboires. Un sou ou deux de temps en temps, c'est possible. D'un autre côté, je marche tellement *ricrac*•, que si je te donnais même un sou par paquet, tu me mangerais tout mon bénéfice.

ricrac : *expression populaire, Mme Chapitre veut dire qu'elle vend son café au plus bas prix.*

Elle réfléchit encore :

« Voilà : je te donnerai dix sous par jour... Tant pis. On verra. Et même, si ça rend, je t'augmenterai. »

(à suivre)

• Nous utilisons notre lexique :

zèle - s'humilier.

• Nous comprenons le texte :

1. Pour quelle raison Mme Régille embauche-t-elle Louis Bastide?
2. En quoi consistent les soupçons de Mme Régille?
3. Pourquoi Louis a-t-il besoin de tout son courage? Devant tant d'injustice, quelle est son attitude?
4. Pour quelle raison Mme Chapitre prend-elle le jeune garçon à son service?
5. Est-ce que les livraisons de café lui rapporteront autant que les livraisons de fleurs? Pourquoi accepte-t-il ce nouvel emploi?
6. Comprenez-vous pourquoi le café rapporte moins de pourboires que les fleurs?

• Nous apprenons à écrire :

a) Donnez un titre à chacun des § 1, 2 et 3.

b) *Quand je peux faire livrer mon café, j'ai des clientes en plus.*
Si *je pouvais faire livrer mon café, j'aurais sûrement des clientes en plus.*
La première phrase est affirmative alors que la seconde dépend d'une condition.
Mettez une condition dans les phrases suivantes. (Attention: le 1er verbe sera à l'imparfait, le second au présent du conditionnel.)
Ce garçon ne me coûte rien, je le prends comme livreur.
Quand je te donne un sou, tu manges mon bénéfice.
Les affaires prospèrent, je t'augmente.

c) *Louis raconte comment il a trouvé du travail (début du § 4) :*
« Heureusement, en ces deux jours, j'avais noué ____________ *allées et venues. »*

Un vaillant commissionnaire

imprégnée : *les lumières de la ville étaient si nombreuses qu'on ne pouvait distinguer chacune d'elles; la nuit était éclairée par ces lumières.*

1. C'est ainsi que de quatre heures et demie à six heures et demie (sauf le mardi où il n'arrive qu'après cinq heures à cause du catéchisme), dans la nuit presque toujours pluvieuse, mais imprégnée• par les lumières, Louis Bastide porte sous sa pèlerine de petits sacs de café.

Il n'en porte généralement qu'un ou deux à la fois. Les commandes ne sont pas très nombreuses, et les clients habitent tout près.

un espionnage éventuel : *une surveillance que les ennemis (les épiciers) exerceront peut-être.*

pèlerine : *manteau court sans manches, souvent muni d'un capuchon. La pèlerine était portée autrefois par les écoliers.*

2. Mme Chapitre préfère que le petit revienne plus souvent, et n'ait pas les bras trop chargés. Un sac échappe si facilement ; le papier crève ; les grains se répandent sur le trottoir ou sur une marche d'escalier ; c'est du propre. Et puis la concierge se méfie d'un espionnage éventuel• des épiciers de métier. « Un gamin qui porte un quart de café ou deux ; rien à dire. Surtout avec la pèlerine•, ça ne se remarque même pas. Mais des sacs pleins les bras, ce serait autre chose. »

3. Louis fait sa besogne du mieux qu'il peut. S'il lui arrive de flâner* un instant, c'est au retour d'une course, quand il n'est plus responsable d'aucun paquet. Il est vrai que certaines clientes ont pris l'habitude de lui remettre le prix de la livraison. Ce qui le flatte, mais le rend anxieux. D'ordinaire, en ce cas, il tient l'argent serré dans sa main droite, et sa main enfouie dans la poche de sa pèlerine.

émeuvent : *provoquent une émotion.*

la lumière du gaz : *en ce temps-là, Paris était entièrement éclairé au gaz; certaines rues le sont encore à notre époque.*

ondoie : *les raies de lumières font penser à des herbes qui flottent dans une eau courante.*

4. Quand il sonne ou frappe à une porte, il a toujours des battements de cœur. Il craint parfois de s'être trompé d'étage. Et puis c'est une heure de la journée où l'intérieur des maisons, les cages d'escalier, vous émeuvent•. La lumière du gaz• qui rôde* et ondoie• d'un palier à l'autre. Les logements, où les gens commencent d'être revenus. Les portes, plus prêtes à s'entrebaîller au bruit de votre passage. Une tête paraît, puis le battant se referme. Des voix. Des voix du soir. Des voix rassemblées par la lampe.

5. De temps en temps, Louis reçoit un léger pourboire : deux sous, ou bien un sou qu'on ajoute au paiement de la livraison.

Mais il n'a jamais pu atteindre au-delà de six sous de pourboire dans une soirée. Et il lui arrive de faire quinze livraisons. Trois bouquets de Mme Régille lui rapportaient autant. Il en est ennuyé, parce que le chiffre de ses gains est bien inférieur à celui qu'il s'était fixé. Sans compter le chômage* du dimanche. Mme Chapitre ne veut pas qu'on livre ce jour-là, même le matin, comme le petit garçon l'avait proposé (et comme il fait déjà le jeudi). Elle préfère qu'il se bouscule un peu plus le samedi soir. Elle veut économiser dix sous.

6. Une fois, en brossant la pèlerine de Louis, sa maman s'était écriée : « Mais qu'est-ce que ta pèlerine a donc à sentir le café comme ça ? C'est extraordinaire ! » Et elle reniflait, puis brossait, puis reniflait, puis brossait et secouait encore. Louis était accablé. Il comprenait maintenant que cette trahison par l'odeur était inévitable. On ne porte pas impunément chaque soir, sous une pèlerine qui enferme l'air, douze ou quinze quarts de café, torréfiés de frais par M. Chapitre, employé d'omnibus. « Eh bien ! Tu ne réponds pas ? » Il ne cherchait même pas de réponse. Mais il lui en vint une, comme dictée par l'inspiration : « Maman, je me suis arrêté longtemps devant un épicier qui grillait son café. — C'est une drôle d'idée. » Mais elle se contenta de l'explication.

impunément : *sans qu'il y ait de conséquences fâcheuses.*

(à suivre)

Note pour les maîtres. - Nous conseillons de lire aux élèves toute la fin de ce chapitre 27 du roman *(Les Hommes de bonne volonté*, tome VI, *Les Humbles)*. Ce sont des pages admirables.



Nous utilisons notre lexique :

flâner - rôder - chômage.

Nous comprenons le texte :

1. Rappeler les deux raisons pour lequelles Mme Chapitre préfère que Louis livre par petites quantités.

2. Comprenez-vous pourquoi Louis est flatté et anxieux lorsque les clientes lui remettent l'argent du café? Expliquez. Quelle précaution prend-il alors?

4. Avez-vous assisté à la torréfaction du café? Que pensez-vous de l'odeur qui se répand alors? Etes-vous étonné que la pèlerine de Louis en soit imprégnée?

4. La maman de Louis se doute-t-elle des activités de son fils? Comment se fait-il qu'elle se contente des explications du garçon sur l'odeur de sa pèlerine?

Nous apprenons à écrire :

a) Trouvez une légende pour l'image.

b) *De temps en temps Louis reçoit un léger pourboire : un ou deux sous que l'on ajoute au paiement de la livraison.*
Le temps employé est le présent.
Mettez cette phrase:
à l'imparfait,
au futur.

c) *Des voix. Des voix du soir. Des voix rassemblées par la lampe.*
Remarquez cette progression dans la longueur des phrases, et l'impression émouvante qui s'en dégage.
Aidez-vous de ce modèle pour modifier les phrases suivantes:
Des lumières sourdes qui rôdent d'un palier à l'autre.
Des portes silencieuses qui s'entrebâillent derrière soi.
Des yeux inconnus qui vous épient.

Louis remet son trésor à sa maman

Le père de Louis vient de refuser une place qu'on lui offrait ; il n'a pas voulu accepter un travail de simple manœuvre.

absorbée : *occupée par son travail au point de ne rien voir d'autre.*

filer : *les économies diminuent très vite. (C'est une façon de parler populaire).*

ridicule : *son trésor était assez important pour que l'on ne s'en moque pas.*

1. En apprenant la nouvelle, Mme Bastide baissa la tête. Elle se tut un moment, comme absorbée* dans son ouvrage, puis :

« Ce n'est pas faute de l'avoir prévenu... Il y en a que le malheur rend plus souples. Mais lui, tu vois que c'est le contraire. Et si tu savais pourtant comme nos économies commencent à filer* !... ».

Là-dessus, Louis se leva, se dirigea vers sa petite chambre.

« Où vas-tu ? »

2. Quand il reparut, il tenait une boîte dont il fit glisser le couvercle, et dont il sortit d'abord des dominos, qu'il posa sur la table, en un tas qu'il écarta de lui.

Sa mère le regardait avec surprise. Elle le vit ensuite tirer de la boîte des pièces d'un franc et des pièces de cinquante centimes, de gros sous, de petits sous, et les distribuer devant lui par piles régulières.

L'ensemble n'occupait pas une bien grande surface ; mais pourtant Louis Bastide jugea que son trésor n'avait pas l'air trop ridicule*.



3. « Mais d'où vient tout cet argent ?

— Je l'ai gagné, maman. Je te le donne.

— Tu l'as gagné ? Et comment as-tu fait ? Fais voir un peu. Combien y a-t-il ?

— Il y a trente-deux francs et trois sous. Je l'ai gagné en travaillant. »

Et Louis conta qu'il avait trouvé à s'employer chez un commerçant, après la classe du soir ; qu'on lui donnait des paquets à livrer dans le voisinage ; qu'il touchait un léger salaire* et quelques pourboires.

« Je n'ai pas gardé un sou pour moi... Je ne te l'ai pas dit plus tôt, maman, parce que tu m'aurais peut-être empêché. »

4. Il ne voulut pas indiquer l'adresse du commerçant.

« Mais pourquoi ne pas me le dire ?

— Parce que maintenant tu m'empêcherais peut-être d'y retourner ; et moi, je veux gagner ma vie. Tant que papa n'aura pas de travail, je ne veux pas que tes économies diminuent à cause de moi. »

Mme Bastide maniait les pièces d'argent et de bronze*. Elle semblait émue, et surtout décontenancée• :

décontenancée : *elle ne savait plus quoi faire.*

« Ton père a bien fini par dénicher un peu de travail, dit-elle. Oui, des écritures, pour un commerçant qu'il connaît, tu sais ? M. Lachenard, qui est installé près de l'avenue Daumesnil. Nous avons reçu le mot, ce matin. Il y est allé justement. Il doit rapporter de l'ouvrage... Oh ! il se fera peut-être deux ou trois francs par jour. Ce n'est pas une situation. »

5. Elle soupira ; puis assez timidement :

« Mais ces paquets qu'on te fait porter... Ce n'est pas trop lourd au moins ?

Non, maman. Ce sont des petits paquets, comme chez l'épicier... Du café par exemple.

— Ah ! c'est pour ça que ta pèlerine sentait tant le café !... Ah ! voilà ! »

Mais elle ne fit pas d'objections• plus sérieuses.

objections : *elle ne trouve rien à redire, elle ne s'oppose pas à ce que Louis continue son travail.*

Plus tard enfin, cette famille sortira des soucis où elle se débat. Grâce à son instituteur, M. Clanricard, Louis Bastide obtiendra une bourse et pourra continuer ses études.

Jules ROMAINS. *Les Hommes de bonne volonté ;*
tome VI, *Les Humbles.*
Librairie Ernest Flammarion.

• Nous utilisons notre lexique :

salaire - bronze.

• Nous comprenons le texte :

1. Louis a-t-il choisi le bon moment pour dévoiler son secret ? Justifiez votre pensée.
2. Pourquoi y avait-il des dominos au-dessus des pièces, dans sa boîte ?
3. En comparant le trésor de Louis au salaire journalier du père, dites si 32 francs et 3 sous, c'est une somme importante.
4. Pourquoi n'avait-il pas gardé un sou pour lui ?
5. Pourquoi Mme Bastide est-elle décontenancée ?
6. Louis est-il content de donner son argent à sa mère ? Pourquoi ?
7. Peut-elle refuser cet argent ? Peut-elle l'empêcher de retourner à son travail ? Pourquoi ?

• Nous apprenons à écrire :

a) Apprenez par cœur puis copiez sur votre cahier : *Et Louis conta qu'il avait trouvé à s'employer chez un commerçant, après la classe du soir : qu'on lui donnait des paquets à livrer dans le voisinage; qu'il touchait un léger salaire et quelques pourboires.* (Attention à la ponctuation.)

b) *Il y en a que le malheur rend souples,* **mais** *lui, c'est le contraire.*
Le mot **mais** souligne le contraste entre l'attitude fière de M. Bastide et la souplesse des autres.
Retrouvez dans le § 2 une phrase construite de la même façon. Recopiez-la.
Introduisez **mais** dans les phrases suivantes:
Il se fera trois francs par jour, ce n'est pas une situation.
Louis avait de l'argent, il avait travaillé.

Un garçon détestable

Le jeune Harvey Cheyne est le fils unique d'un homme d'affaires américain dont la richesse est colossale •. Gâté par ses parents, il est devenu un garçon insupportable. La scène se passe sur un grand paquebot • qu'Harvey et sa mère ont pris pour venir en Europe.

une richesse colossale : *Mr. Cheyne a une si grande fortune qu'elle est impossible à évaluer.*

paquebot : *grand bateau pour le transport des voyageurs.*

l'embrasure : *l'ouverture de la porte.*

blazer : *veste de flanelle de couleur vive.*

piauler : *par temps de brouillard, les bateaux ne se voyant pas font sonner des « cloches de brume », des sirènes, des trompes. Le mot* **piauler** *est employé ici de façon vulgaire, par un garçon mal élevé.*

Mister *(prononcez* **Misteu***) : mot anglais pour Monsieur. Abréviation :* **Mr.**

jeu de jacquet : *se joue avec des pions et des dés.*

poker : *nom d'un jeu de cartes ou de dés au cours duquel on joue de l'argent.*

steward, stewardess : *nom donné aux valets et femmes de chambres sur les paquebots (prononcez* **stiou-ouar, stiou-ouardess***).*

1. La porte du fumoir claqua et un garçon de quinze ans environ se pencha dans l'embrasure•. Il était mince, élancé; une cigarette à demi fumée pendait au coin de sa bouche. Quant à sa mise, elle était du plus mauvais goût : il portait en effet un *blazer*• cerise, des culottes de golf, des chaussettes rouges et des chaussures de cycliste ; il était coiffé d'une casquette de flanelle rouge rejetée en arrière. Il siffla entre ses dents en lorgnant la compagnie et s'écria d'une voix aiguë :

« Dites donc, il y a un de ces brouillards ! On entend les bateaux de pêche piauler• de tous les côtés. Quelle rigolade si nous en culbutions un ! »

2. « Fermez la porte, Harvey, dit un passager new-yorkais. Fermez la porte et restez dehors, on n'a pas besoin de vous ici.

— Ce n'est pas vous qui m'empêcherez d'entrer, répondit Harvey sans se troubler. Ce n'est pas vous qui avez payé mon billet, Mister• Martin, que je sache ? Il me semble que j'ai le droit de me tenir ici aussi bien que n'importe qui. »

Il prit un dé sur un jeu de jaquet• et commença à le faire rouler d'une main dans l'autre.

« Dites donc, messieurs, on s'embête ici. Que diriez-vous d'une partie de poker• ? »

3. Comme il ne recevait pas de réponse, il se mit à lancer des nuages de fumée, à balancer les jambes et à pianoter sur la table avec des doigts d'une propreté douteuse. Puis il sortit de sa poche une liasse de billets de banque et fit mine de les compter.

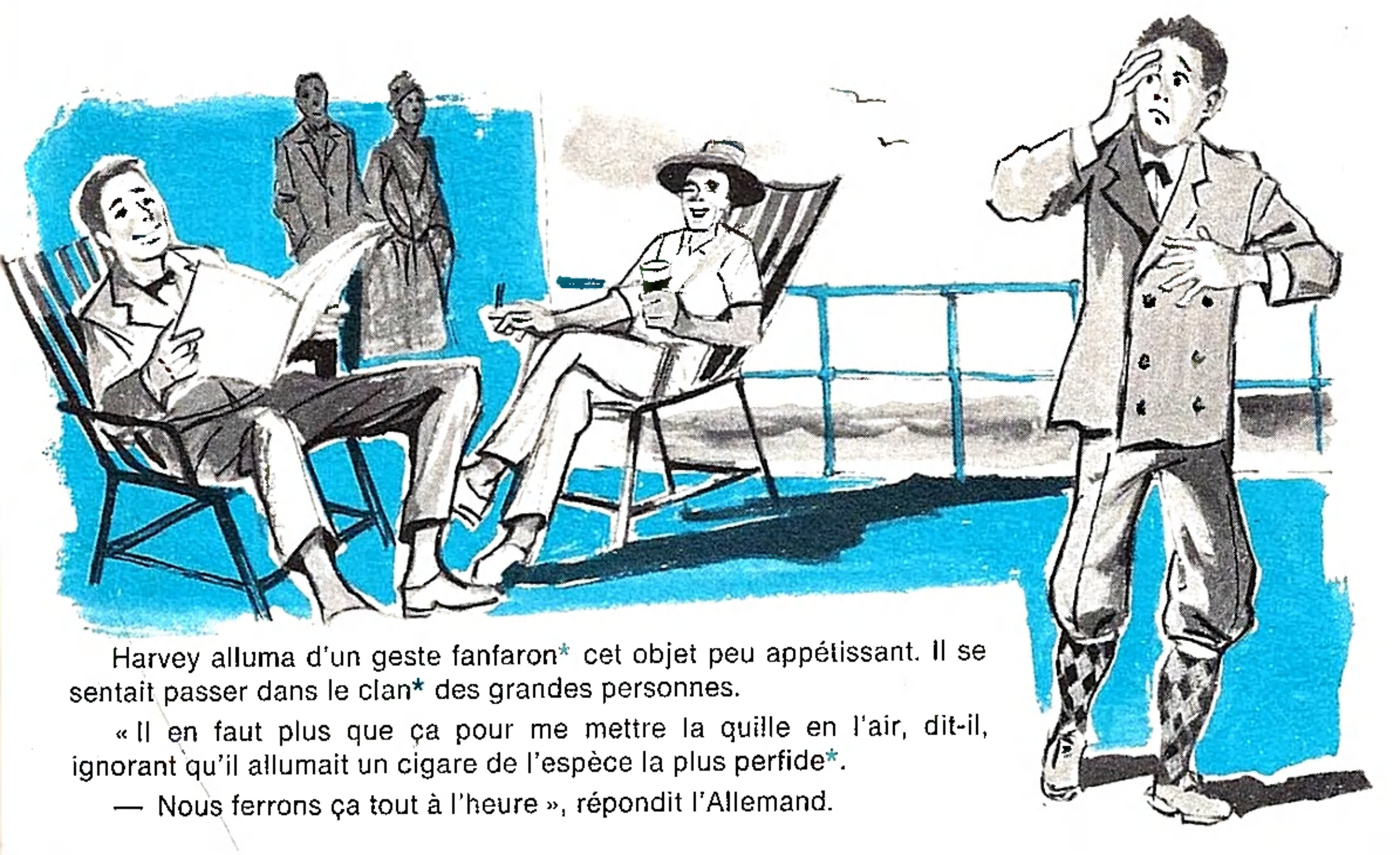
« Et votre maman, demanda un autre passager, comment va-t-elle ? Je ne l'ai pas vue au déjeuner.

— Elle doit être dans sa cabine. Elle a presque toujours le mal de mer en bateau. Je vais donner quinze dollars à la stewardess• pour qu'elle s'occupe d'elle.

« Ma cigarette s'est éteinte. Comment voulez-vous que je fume cette drogue que vend le steward ? L'un de vous n'aurait-il pas une vraie cigarette turque ? »

4. Un rire étouffé se fit entendre dans un coin. L'Allemand ouvrit son étui et tendit à Harvey un cigare long et mince.

« Foilà, mon cheune ami, dit-il. Foilà pour le frai fumeur. Fous foulez l'essayer ? Oui ? Fous ferrez, fous en serez drès satisfait. »



Harvey alluma d'un geste fanfaron* cet objet peu appétissant. Il se sentait passer dans le clan* des grandes personnes.

« Il en faut plus que ça pour me mettre la quille en l'air, dit-il, ignorant qu'il allumait un cigare de l'espèce la plus perfide*.

— Nous ferrons ça tout à l'heure », répondit l'Allemand.

5. « Il fous blaît, mon cigare ? demanda-t-il bientôt, car Harvey avait maintenant les yeux pleins de larmes.

— Un goût épatant ! répondit celui-ci, les dents serrées. Il me semble que nous avons un peu ralenti. Je vais faire un tour dehors et voir ce que dit le loch•.

— C'est ce que che ferais si ch'étais fous », dit l'Allemand.

Harvey sortit sur le pont mouillé et s'approcha en titubant* du bastingage•. Il se sentait très malheureux.

(à suivre)

le loch : *corde lestée de plombs que l'on jette à la mer pour mesurer la vitesse du navire.*

bastingage : *sorte de balustrade placée autour du pont.*

• Nous utilisons notre lexique :

fanfaron - clan - perfide - tituber.

• Nous comprenons le texte :

1. Relevez les détails qui prouvent que:
   — Harvey est habillé avec mauvais goût;
   — Harvey est impoli;
   — Harvey est sale;
   — Harvey n'est pas aimé des autres passagers;
   — Harvey est même très méchant.
2. Pourquoi ne doit-on pas compter son argent en public?
3. Les passagers tout en se moquant de lui vont lui donner une leçon.
   Que lui offre l'Allemand? Pourquoi?
4. Qu'est-ce qui arrive ensuite à Harvey?
   Harvey aurait-il dû accepter?
   Avoue-t-il ensuite qu'il est malade?
   Quelle excuse donne-t-il ensuite pour sortir?

• Nous apprenons à écrire :

a) Donnez un titre à chacun des § 4 et 5.

b) Répondez aux questions suivantes:
Que propose Harvey aux passagers qui s'ennuient? (*Aux passagers* ______.)
Comme il ne reçoit pas de réponse, que fait-il? (*Comme il ne* ______.)
Il demande une cigarette turque, mais que lui offre-t-on? (*Il demande* ______ ; *mais* ______.)
Bientôt, que doit-il faire? et pourquoi? (*Bientôt, il doit* ______.)

c) *Il siffle entre ses dents* **en lorgnant** *la compagnie.*
Les deux actions sont simultanées.
Modifiez les phrases suivantes en employant **en + le participe présent.**
Harvey lance des nuages de fumée. Il pianote sur la table.
Il répond à Mr. Martin. Il joue avec un dé.
Il fait le fanfaron. Mais il se tient le ventre.

Des accusations et des menaces

Rendu affreusement malade par le cigare, Harvey a été emporté par une lame●, et se serait noyé s'il n'avait été recueilli par un petit bateau de pêche. Au lieu de remercier Disko Troop, le patron du bateau sauveteur, Harvey lui parle de façon insolente.●

une lame : *une très forte vague qui passe par-dessus le pont.*
de façon insolente : *très impolie, très effrontée.*

fourrageant : *en cherchant de façon désordonnée.*

1. « On m'a volé mes dollars*, s'écria Harvey, rouge de colère, en fourrageant● fiévreusement dans ses poches. Rendez-les moi ! »

Un changement curieux s'opéra dans l'expression du vieux loup de mer.

« Et qu'est-ce que vous pouviez bien faire, à votre âge, avec cent trente-quatre dollars, jeune homme ?

— C'était une partie de mon argent de poche, pour un mois. »

2. Harvey écumait de rage, mais Troop continuait d'un ton plein de compassion* : « Je vous plains, je vous plains beaucoup. Et si jeune ! Allons ! Ne parlons plus de votre argent.

— Je comprends que vous ne vouliez plus en parler. Vous l'avez volé !

— Mais oui, nous l'avons volé, si ça peut vous faire plaisir. Maintenant, pour ce qui est du retour, même si nous pouvions vous ramener, vous n'êtes guère en état de rentrer chez vous. De toute façon, nous venons d'arriver sur les Bancs●. Nous sommes ici pour gagner notre vie et nous n'avons pas cent trente-quatre dollars d'argent de poche par mois. Nous n'en voyons même pas la moitié ! Si nous avons de la chance, cette année, nous serons rentrés dans les premières semaines de septembre. »

les Bancs : *il s'agit des Bancs de Terre-Neuve, où l'on pêche la morue.*

3. « Mais... nous ne sommes qu'en mai ! Je ne peux pas rester ici à ne rien faire, simplement parce que vous éprouvez le besoin de pêcher !

— Vrai et juste, juste et vrai. Aussi, personne ne vous demande de ne rien faire. Nous avons de quoi vous occuper, quoique vous ne sachiez probablement pas faire grand-chose. Est-ce que je me trompe ?

— Je saurai bien vous en faire voir de toutes les couleurs quand nous serons à terre », dit Harvey en hochant la tête d'un air plein de sous-entendus*.

4. « Et puis, assez causé ! ordonna Troop. Ouvrez l'œil, aidez Dan• à faire son travail, et je vous donnerai dix dollars et demi par mois. Vous ne les valez pas, mais tant pis ! Cela vous fera dans les trente-cinq dollars à la fin de la campagne•. Un peu de travail vous éclaircira les idées. Après ça, vous pourrez nous raconter tous les boniments• que vous voudrez sur votre papa, votre maman et vos dollars. »

Dan : *c'est le fils de Troop. Dan a le même âge qu'Harvey.*

la campagne de pêche: *la pêche va durer plusieurs mois; c'est ce que l'on appelle une* **« campagne ».**

boniments : *tout ce que raconte Harvey est considéré par le patron comme des inventions destinées à l'éblouir.*

5. « Maman est sur le paquebot, dit Harvey, les yeux pleins de larmes. Ramenez-moi tout de suite à New York.

— Pauvre femme, pauvre femme. Mais elle se consolera en vous retrouvant. Nous sommes huit à bord et si nous rentrons maintenant, la saison est manquée.

— Mais mon père arrangerait tout.

— Sûr et certain, il ferait ce qu'il pourrait, mais une saison• de pêche, c'est le pain de huit hommes, et puis votre père vous retrouvera en meilleure santé cet automne. »

la saison : *est ici synonyme de* **campagne de pêche.**

(à suivre)

• Nous utilisons notre lexique :

dollars - compassion - sous-entendus.

• Nous comprenons le texte :

1. Est-ce qu'Harvey dit la vérité quand il parle de son argent de poche ?
   Est-ce que le patron du bateau le croit ?
   Quelle supposition pourrait-il faire ?

2. A quel moment le patron commence-t-il à se montrer très ferme avec Harvey ? Relevez le passage.

3. Combien le patron offre-t-il par mois à Harvey ? Le garçon est-il enchanté de cette offre ? Pourquoi ?

4. A propos de la conclusion : « *et puis votre père vous trouvera en meilleure santé cet automne.* »
   Expliquez en quoi ce séjour lui fera du bien :
   — pour sa santé ; — pour son caractère.

• Nous apprenons à écrire :

a) Trouvez une légende pour le dessin.

b) Répondez aux questions suivantes :
   Avec de la chance, quand les pêcheurs seront-ils rentrés chez eux ? (*Avec de la chance,* ______ ______ .)
   D'ici là, que devra faire Harvey sur le bateau ? (*D'ici là, Harvey* ______ .)
   Pourquoi le patron ne peut-il rentrer maintenant ? (*Si le patron* ______ .)

c) « Si *nous avons de la chance, nous serons rentrés en septembre.* »
   Remarquons qu'il n'est pas sûr du tout que les marins soient chez eux en septembre. Il y a une condition.
   Trouvez dans le § 5 une autre phrase avec une condition.
   Faites dépendre les actes suivants d'une condition. (Aidez-vous du texte.)
   Nous avons de quoi vous occuper, si ______ .
   Je vous donnerai dix dollars par mois, si ______ .
   Mon père arrangera tout, si ______ .



Première pêche

« We're Here » *(prononcez* **Ouire'hire***) : contraction de « We are here ». En français : « Nous y sommes ».*

*Il a bien fallu qu'Harvey cède... Le voici devenu second mousse sur la goélette * « We're Here ! • », et astreint à des tâches pénibles. Mais un changement extraordinaire se produit alors dans le cœur d'Harvey : il prend son métier très au sérieux et cesse de se montrer aussi désagréable envers les autres.*

accoutrement : *habillement ridicule.*

godasses, frusques : *Mots d'argot (pour* **souliers, habits***). L'auteur les emprunte au vocabulaire des marins pour donner un air de vérité à son histoire.*

1. « Papa, dit Dan, nous avons fini notre travail. Tu permets que nous sortions un peu. C'est un bon temps pour la pêche.

— Pas avec cet accoutrement• rouge cerise et ces godasses• marron. Donne-lui des frusques• convenables, Dan. »

Dan fouilla dans un coffre, et en moins de trois minutes, Harvey se pavanait* dans des bottes de caoutchouc qui lui montaient à mi-cuisse. Un gros jersey bleu reprisé au coude, une paire de gants et un suroît* complétaient la transformation.

« Là, au moins, tu as l'air de quelque chose ! dit Dan. Et maintenant, dépêchons-nous. »

doris : *petite embarcation pour la pêche individuelle ou à deux.*

larguer l'amarre : *détacher le câble qui retient le doris à la goélette.*

2. Un petit doris• rouge reposait à l'arrière de la goélette. Dan largua l'amarre• et sauta légèrement au fond ; Harvey se laissa tomber lourdement.

« Ce n'est pas une façon d'entrer dans un bateau, dit Dan. S'il y avait un tant soit peu de mer, tu serais bon pour aller au fond. Il faut que tu apprennes la manière. »

Dan regarda Harvey manœuvrer.

nage plus court : *rame, en mettant les rames plus près du bateau.*

« Plus court, nage plus court•, dit Dan, sinon tu as toutes les chances de te retourner ! N'est-ce pas qu'il est mignon, mon doris. Et il est à moi ! »

3. Crac ! L'extrémité de l'aviron vint frapper Harvey sous le menton et le fit basculer en arrière.

Harvey regagna son banc, la mâchoire endolorie et le sourcil froncé. Dan le réconforta :

« Papa dit que ça ne sert à rien de se mettre en colère après les choses. C'est de notre faute, qu'il dit, si nous ne savons pas nous en servir. Tiens. Essayons ici. »

La ligne de Dan était prête longtemps avant que Harvey n'eût éclairci les mystères de l'amorçage* et du lancement des plombs*.

l'amorçage : les pêcheurs jettent des appâts pour attirer le poisson.

4. « Nous y voilà ! » cria Dan. Harvey eut les épaules inondées d'écume : une grosse morue fouettait de la queue et se débattait le long du bord.

« Le *muckle**, vite Harvey, le *muckle !* Sous ta main ! »

muckle : prononcez **makeul.**

A tout hasard, Harvey passa le maillet. Dan assomma méthodiquement le poisson avant de le hisser à bord et d'arracher l'hameçon avec le bâton appelé fourchette.

Harvey se demanda ce que sa mère aurait dit si elle l'avait vu penché par-dessus le bord d'un doris de pêche en plein océan, elle qui était au supplice quand il allait ramer sur un lac.

5. Soudain la ligne lui fila entre les mains, l'écorchant, même à travers les mitaines* qui devaient le protéger.

mitaines : gants sans doigts.

« C'est un gros ! cria Dan. Donne-lui du jeu, je vais t'aider.

— Non ! coupa Harvey. C'est mon premier poisson. Est-ce que c'est une baleine ?

— Un flétan*, probable. »

flétan : gros poisson des mers froides.

Dan se pencha pour voir et brandit le lourd maillet, prêt à toute éventualité. Un corps blanc allongé étincelait et palpitait dans l'eau d'émeraude.

Les phalanges* d'Harvey saignaient, écorchées par le plat-bord*, il était violet d'excitation et d'effort, il ruisselait de sueur, à moitié aveuglé par la réverbération* du soleil.

plat-bord : le rebord du bois de la coque.
réverbération : le soleil qui se reflétait sur l'eau éblouissait les enfants.

Les garçons se fatiguèrent longtemps avec le flétan, qui les occupa plus de vingt minutes avant d'être gaffé* et hissé à bord.

gaffé : capturé au moyen d'une **gaffe** *(perche munie d'un crochet).*

(à suivre)

Nous utilisons notre lexique :

goélette - se pavaner - suroît - plombs - phalange.

Nous comprenons le texte :

1. Pourquoi Harvey doit-il changer de vêtements avant d'aller en mer sur le doris ?
2. Dan est-il un gentil compagnon pour Harvey ? Que lui propose-t-il pour le distraire ?
3. Se moque-t-il de sa maladresse ? Que fait-il au contraire ?
4. Harvey est-il intéressé par ce nouveau métier ? Que veut-il faire tout seul comme un vrai pêcheur ? Montrez qu'il ne ménage pas sa peine.
5. Pensez-vous que dans quelques mois il sera devenu un garçon plus vigoureux ? Pourquoi ?
6. Vous plairait-il d'être mousse comme Harvey ? Quels sont les bons et les mauvais côtés de ce métier ?

Nous apprenons à écrire :

a) Apprenez par cœur et recopiez sur votre cahier : « *Harvey se demande ce que sa mère aurait dit si elle l'avait vu penché par-dessus le bord d'un doris de pêche en plein océan, elle qui était au supplice quand il allait ramer sur un lac.* »

b) Répondez aux questions suivantes :
Comment faut-il embarquer dans un doris ? (*Pour embarquer* ________, *il faut* ______.)
Qu'a fait Harvey au contraire ? (*Au contraire, Harvey* ________.)
S'il y avait eu un peu de mer, que serait-il arrivé ? (*S'il y avait* ________, *il* ________.)

c) Relevez et copiez la phrase qui montre que Dan a le « pied marin » et qu'Harvey ne l'a pas (§ 2).
Relevez et copiez de même la phrase qui montre que Dan est un fin pêcheur et qu'Harvey n'en est pas un (§ 3).

Collision• dans le brouillard

collision : *choc entre deux véhicules (voitures, bateaux, avions...) ou entre un véhicule et un obstacle.*

jeter l'ancre : l'ancre * *s'accroche au fond de la mer et immobilise le bateau.*

1. Le lendemain, ils rencontrèrent d'autres voiles qui toutes se dirigeaient lentement du nord-est à l'ouest. Mais, juste au moment où ils allaient atteindre les hauts-fonds de la Vierge, le brouillard se referma sur eux, et ils jetèrent l'ancre•, environnés du tintement des cloches invisibles. Dan et Harvey trouvèrent Disko à la cloche. Il la passa à Harvey.

« Continue à sonner, dit-il. Il me semble que j'entends quelque chose. Quoi qu'il arrive, j'aime mieux être à ma place habituelle pour voir venir. »

2. Maintenant, Harvey entendait aussi : c'était un petit tintement isolé que l'atmosphère épaisse semblait amortir au passage. Dans les intervalles, on entendait le cri voilé d'une sirène de paquebot.

Harvey, maintenant, connaissait assez le Banc pour savoir ce que cela signifiait. Et il revit avec une précision torturante certain petit jeune homme en *blazer* cerise. (En bon pêcheur, il méprisait maintenant les vestons de fantaisie.) Ce petit jeune homme aussi mal élevé qu'ignorant avait déclaré une fois que ce serait une « rigolade » de voir un paquebot couler un bateau de pêche.

chargeait : *avançait à toute vitesse (comme des cavaliers qui* **chargent** *l'ennemi).*

3. Pendant ce temps quelque part dans le voisinage immédiat, une proue* d'acier de trente pieds* de haut chargeait• à vingt milles à l'heure ! Et le plus amer, c'est qu'il y avait dans ce paquebot des gens en train de dormir tranquillement dans des cabines bien sèches, bien confortables, et qui ignoreraient toujours qu'ils avaient massacré un bateau de pêche avant le petit déjeuner. Aussi, il fallait voir comme Harvey la faisait sonner, sa cloche !

« Ils ralentissent leur sacrée hélice, dit Dan. Belle consolation quand nous serons par le fond. »

la trompe de Manuel : *Manuel est le marin chargé de souffler dans la trompe de brume.* **Emboucher,** *c'est mettre à sa bouche.*

Et il emboucha la trompe de Manuel•.

« *Aouououou-whoüouou-whoup !* faisait la sirène.

« *Ding-ding-ding !* faisait la cloche.

« *Graa-outch !* » faisait la trompe. Et la mer et le ciel se confondaient autour d'eux en une masse laiteuse.

une étrave les surplombait : *l'avant du grand paquebot était beaucoup plus haut que la goélette.* (**L'étrave :** *c'est l'angle aigu que forme l'avant de la coque).*

4. Alors Harvey sentit une grosse masse qui se mouvait près d'eux. Il leva les yeux : une étrave les surplombait• comme une falaise et semblait prête à bondir sur la goélette. Une frange ourlée d'écume jaillissait de chaque côté. Chaque coup de tangage* découvrait une échelle graduée en chiffres romains — XV, XVI, XVII, XVIII, et ainsi de suite — peinte sur un fond couleur saumon. Le navire fonça avec un « ssouauou » à vous glacer le sang, l'échelle disparut, une rangée de hublots* cerclés de cuivre défila comme un éclair. Un jet de vapeur fusa sur les mains levées de Harvey, une trombe d'eau chaude gronda

le long du bord du *We're Here*. La goélette chancela* et trembla dans le remous de l'hélice, et la poupe* du paquebot s'évanouit dans le brouillard.

5. Soudain, il y eut un bruit sourd, comme celui d'une lourde malle qu'on jette sur le trottoir. Harvey se sentit très mal au cœur et faillit perdre connaissance. Une voix faible et lointaine, comme au téléphone, dit avec un accent traînant :

« Beau travail ! Vous nous avez coulés !

— Est-ce nous ? demanda Harvey, haletant.

— Non, répondit Dan. C'est un bateau là-bas plus loin. Continue à sonner, nous allons y aller voir. »

En une demi-minute, tous sauf Harvey, Penn et le cuisinier étaient dans les doris et disparaissaient dans le brouillard.

Disko Troop réussira à sauver le patron de la goélette naufragée.

(à suivre)



Nous utilisons notre lexique :

ancre - proue - poupe - pied - tangage - roulis - hublot - chanceler.

Nous comprenons le texte :

1. Rappelez pourquoi les bateaux lancent des signaux par temps de brouillard.
2. Pourquoi la collision avec le paquebot est-elle plus redoutée qu'avec un autre bateau de pêche ?
3. Quel est ce petit jeune homme mal élevé que revoit Harvey ? Pourquoi le revoit-il avec tant de honte ?
4. Harvey ne pense plus que ce serait une « rigolade » d'être coulé par un paquebot. Pourquoi a-t-il changé d'avis ?
5. Relevez les détails qui montrent que le paquebot est passé très près du « We're Here ».
6. Que fait Harvey pour éviter ce terrible danger ?

Nous apprenons à écrire :

a) Répondez aux questions suivantes:
Soudain, qu'entendit-on après le passage du paquebot ? (*Soudain, après le* ____________.)
Dites pourquoi Harvey se sentit très mal au cœur et faillit perdre connaissance.
Pourquoi ne monte-t-il pas dans le doris qui part au secours des naufragés ? (*Il ne monte pas* __________, *il doit* ____________.)

b) **Aussi, il fallait voir comme** *Harvey* **la** *faisait sonner, sa cloche !*
Imitez cette phrase pour dire que:
Dan faisait sonner sa trompe.
Le paquebot faisait retentir sa sirène.

c) « *Ce petit jeune homme* **aussi** *mal élevé* **qu'***ignorant* ».
Employez le comparatif d'égalité **aussi que** dans les expressions suivantes:
Ces cloches nombreuses et invisibles.
Ce brouillard froid et impénétrable.
Ces marins forts et braves.

Sur un banc de poissons

1. Jamais Harvey ne devait oublier ce spectacle : le soleil était encore bas sur l'horizon, cet horizon qu'ils n'avaient pas vu depuis une semaine, et sa lumière rouge venait raser les voiles de trois flottilles* de goélettes à l'ancre. Il devait bien y en avoir une centaine, de toutes les formes et de toutes les constructions possibles, avec dans le lointain un trois-mâts français. Toutes se saluaient et se faisaient la révérence à qui mieux mieux. De chaque bateau, les doris s'égrenaient comme des abeilles s'échappant d'une ruche encombrée.

2. On pouvait entendre à plusieurs milles de distance les clameurs*, le grincement des poulies et le clapotement des avirons. A mesure que le soleil s'élevait sur l'horizon, les voiles passaient du noir au gris-perle puis au blanc ; et, toujours plus nombreux, des bateaux arrivaient du sud, émergeant* de la brume.

« C'est une ville, dit Harvey. Disko avait raison, c'est une vraie ville !

— J'en ai vu de plus petites, dit Disko. Il y a bien un millier d'hommes rassemblés ici ; et voilà, là-bas, le rocher de la Vierge. »

3. Bientôt, les doris du *We're Here* allèrent rejoindre la foule des bateaux ancrés à un demi-mille de là. Les goélettes roulaient* et tanguaient* à distance raisonnable comme des mères canes surveillant leur couvée. Les doris, eux, se comportaient comme des canetons turbulents.

Tout à coup, la mer autour d'eux se couvrit comme d'un nuage et s'assombrit, puis, en un friselis argenté• survint une vague de petits poissons. Sur un espace de deux ou trois mille mètres carrés, la morue se mit à bondir comme truite en mai ; à la suite de la morue, trois ou quatre larges dos gris noir partageaient l'eau en gros bouillons.

4. Alors, au milieu des cris et des appels, chacun s'efforça de haler son ancre• pour se porter au milieu du banc de capelans•. Il y eut une grande confusion de câbles embrouillés, et personne ne ménagea ses expressions, puis chacun plongea furieusement son épuisette en hurlant à l'adresse des voisins avertissements et conseils.

Aussitôt morues, pêcheurs et baleines foncèrent de compagnie sur l'infortuné fretin•. Au milieu de ce tumulte* déchaîné, Harvey aperçut — et il ne devait jamais l'oublier — le petit œil fixe et malicieux d'une baleine semblable à celui d'un éléphant de cirque, et qui, déclara-t-il, lui avait fait signe.

5. Trois bateaux virent leurs amarres emportées par ces chasseurs marins à l'allure insouciante et ils furent remorqués sur un demi-mille

un friselis argenté : *les petits poissons nagent au ras de l'eau et provoquent de nombreuses petites vagues brillantes.*

haler son ancre : *remonter son ancre pour changer de place.*

banc de capelans : *la troupe épaisse de petits poissons qui sont poursuivis par les morues.*

fretin : *l'ensemble des petits poissons.*

avant que leurs coursiers ne se fussent débarrassés de ce harnais• d'un nouveau genre.

Puis le capelan s'éloigna et, cinq minutes plus tard, on n'entendait plus que le clapotement des plombs de ligne, les battements de la morue et le bruit des maillets avec lesquels on les assommait. Ce fut une pêche magnifique. Harvey pouvait voir la morue luire sous l'eau et nager lentement en rangs serrés, mordant avec autant de constance• qu'elle nageait.

avec constance : la pêche était bonne, les morues mordaient sans arrêt.

(à suivre)



Nous utilisons notre lexique :

banc - *clameur* - *émerger* - *rouler* (voir: *roulis*) - *tanguer* (voir: *tangage*) - *tumulte* - *harnais*.

Nous comprenons le texte :

1. Pourquoi les pêcheurs n'ont-ils pas vu l'horizon depuis une semaine?
2. Comprenez-vous pourquoi les bateaux se saluaient, se faisaient la *révérence*? Expliquez.
3. A quoi compare-t-on les goélettes et leurs doris dans le § 1? puis dans le § 3?
4. Pourquoi morues et pêcheurs foncent-ils de compagnie sur l'infortuné fretin? Donnez pour chacun les raisons.
5. Qu'arrive-t-il à trois des bateaux? Que pensez-vous de la force des baleines? (Renseignez-vous sur ces animaux dans votre dictionnaire.)

Nous apprenons à écrire :

a) Apprenez et copiez sur votre cahier:
Jamais Harvey ne devait oublier ce spectacle : le soleil était encore bas sur l'horizon, cet horizon qu'ils n'avaient pas vu depuis une semaine, et sa lumière rouge venait raser les voiles des trois flottilles de goélettes à l'ancre.

b) **A mesure que** *le soleil s'élevait sur l'horizon, les voiles passaient du noir au gris-perle* **puis** *au blanc.*
Remarquez la transformation progressive exprimée par **à mesure que, puis,** et l'emploi de l'**imparfait.**
Complétez les phrases suivantes:
__________ *le soleil (descendre) sur l'horizon, les voiles (passer) du blanc au gris-perle au noir.*
__________ *le brouillard (se lever), le nombre des bateaux (passer) de vingt à cent à mille.*

Harvey retrouve ses parents

De toute la flottille * *de pêche, c'est le We're Here qui aura, le premier, rempli ses cales* * *et atteint le port. Aussitôt Harvey envoie un télégramme à ses parents pour leur apprendre qu'il est toujours en vie.*

Ce télégramme est remis au secrétaire de Mr. Cheyne.

laisser choir : *laisser tomber.*

Mrs Cheyne *(prononcez* **missiz***) :* *en anglais,* **Madame** *Cheyne.*

imposture : *mensonge, fausse nouvelle.*

avec humilité : *cet homme si riche se fait* **humble***, c'est-à-dire qu'il oublie sa puissance ; il redevient un homme très simple.*

répercuter : *le cri de Mrs. Cheyne s'entendit d'une pièce à l'autre à travers toute la maison.*

1. Le père laissa choir• le papier, pencha la tête sur le bureau fermé, et soupira fortement. Le secrétaire courut chercher le docteur de Mrs. Cheyne•, lequel trouva Cheyne en train de se promener fiévreusement de long en large.

« Qu'est-ce... qu'est-ce que vous en pensez ? Est-ce possible ? Est-ce que cela signifie quelque chose ? Je ne peux pas arriver à comp endre, pleura-t-il.

« Dois-je l'annoncer tout de suite à ma femme ? Il se peut que ce soit une imposture• ?

— Pour quel motif ? répondit le docteur avec calme. La preuve est trop certaine. C'est très sûrement l'enfant. »

2. Une femme de chambre parisienne entra.

« Mrs. Cheyne demande que vous veniez tout de suite. Elle croit que vous êtes malade. »

Le maître de trente millions de dollars courba la tête avec humilité• pour suivre Suzanne ; et une voix grêle*, aiguë, sur le palier supérieur du grand escalier en bois blanc, cria :

« Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui est arrivé ? »

Nulles portes ne purent arrêter le cri qui se répercuta• à travers la maison un moment plus tard, quand son mari laissa échapper la nouvelle.



A toute vapeur, M. et Mme Cheyne traversent l'Amérique en train spécial• pour rejoindre leur fils.

train spécial : *train constitué* **spécialement** *pour assurer le déplacement d'un grand personnage.*

3. Le train spécial termina à Boston sa folle course du Pacifique à l'Atlantique. Au total : quatre-vingt-sept heures trente-cinq minutes, soit trois jours, quinze heures et demie.

Harvey les attendait.

Après une émotion violente, la plupart des gens et presque tous les jeunes garçons réclament à manger. On fêta le retour de l'enfant prodigue• derrière les rideaux tirés, retranchés tous trois dans ce grand bonheur, tandis que les trains rugissaient à l'entour. Harvey mangea, but et s'étendit sur ses aventures, presque sans respirer, et quand il avait une main libre, sa mère s'en emparait pour la dorloter. La vie au grand air salin lui avait grossi la voix, la paume de ses mains était devenue rude et râpeuse, il avait les poignets marqués de cicatrices, et un bel et bon arôme* de morue flottait autour de ses bottes de caoutchouc et de son jersey bleu.

enfant prodigue : *enfant qui rentre à la maison paternelle après une longue absence.*

4. Cheyne, accoutumé à juger les hommes, le regardait attentivement, et il se prit à songer combien il connaissait mal son propre fils... Il se rappelait distinctement un enfant gâté au teint blafard• qui prenait plaisir à irriter son père et à mettre sa mère en larmes. Mais ce jeune pêcheur se tenait bien droit, ne se dandinait pas, posait sur son père un regard assuré et lui parlait, chose extraordinaire, sur un ton franchement respectueux. Il y avait aussi dans sa voix quelque chose qui semblait promettre que le changement pourrait être durable.

teint blafard : *autrefois Harvey était blanc parce qu'il vivait dans les salons.*

Et c'est bien vrai qu'Harvey Cheyne est devenu un homme. Plus tard il sera un grand chef d'entreprise, mais il n'oubliera pas ses amis Disko Troop et Dan.

Vous pourrez lire en détail toutes ses aventures dans le beau livre de

R. KIPLING. *Capitaine courageux.*
Librairie Hachette, éditeur.

• Nous utilisons notre lexique :

flottille - cales - télégramme - grêle - arôme.

• Nous comprenons le texte :

1. Pourquoi le père d'Harvey est-il très étonné de recevoir un télégramme de son fils?
2. Pourquoi hésite-t-il à annoncer la nouvelle à sa femme?
3. Pourquoi Mrs. Cheyne pousse-t-elle un cri en apprenant la bonne nouvelle?
4. De nos jours un milliardaire ne traverserait pas les U. S. A. en train spécial. Quel mode de locomotion prendrait-il? Pourquoi?
5. Cependant si un train met trois jours et quinze heures pour traverser l'Amérique d'ouest en est, qu'en concluez-vous à propos des dimensions de ce pays?
(Complétez votre information en prenant des renseignements dans le dictionnaire.)

• Nous apprenons à écrire :

a) Trouvez une légende pour l'image.

b) Répondez aux questions suivantes:
Cheyne se demande s'il doit annoncer la nouvelle à sa femme. Que craint-il? (*Cheyne se demande* ________, *il* ________.)
Que fit Mrs. Cheyne quand son mari lui apprit la nouvelle? (*Quand son* ________.)
Que firent Mr. et Mrs. Cheyne pour rejoindre leur fils? (*Pour rejoindre* ________.)

c) *Quelque chose dans sa voix semblait promettre que le changement* **pourrait** *être durable.*
Le **conditionnel** marque qu'il ne s'agit pas d'une certitude mais seulement d'un espoir.
Modifiez de même les phrases suivantes:
Le docteur pensait que le télégramme était d'Harvey.
Un train spécial les amènera à Boston en trois jours.



La première enfance de Gargantua

Au temps du roi François 1er un joyeux écrivain, RABELAIS, écrivit les aventures extraordinaires survenues à deux bons géants : Gargantua, et son fils Pantagruel. Ces livres ont toujours eu un immense succès. Vous lirez, dans les pages qui suivent, quelques épisodes de la vie de Gargantua.

Apprenez d'abord comment Gargantua fut élevé par son père Grandgousier et sa mère Gargamelle.



1. Sitôt qu'il fut né, il ne lança pas comme les autres enfants des cris inarticulés ; mais, à haute voix, il s'écriait :

« A boire ! A boire ! A boire ! »

On aurait dit qu'il voulait inviter tout le monde à boire. Aussi l'entendit-on dans tout le pays.

Le bonhomme Grandgousier, buvant et rigolant avec ses convives, entendit les cris horribles que son fils poussait en entrant à la lumière de ce monde :

« A boire ! A boire ! A boire ! »

2. « Que grand tu as ! » s'exclama aussitôt le père. (Il voulait dire : *« que grand tu as le gosier »*). Aussi, les assistants décidèrent-ils que, pour cette raison, l'enfant porterait le nom de GARGANTUA, puisque c'étaient les paroles mêmes que son père avait prononcées ; et ce nom plut au père et à la mère. Pour apaiser l'enfant, on lui donna donc à boire à *tire-larigot*• ; puis on le porta sur les fonts baptismaux•

3. Pour l'allaiter, on mit à sa disposition dix-sept mille neuf cent treize vaches.

Il resta au berceau jusqu'à un an et dix mois, âge auquel, selon le conseil des médecins, on commença à le porter. On fabriqua pour lui une belle charrette à bœufs ; dans cette voiture, on le promenait par-ci, par-là, joyeusement. Il était bien agréable à voir, avec sa bonne trogne* et ses dix-huit mentons !

à tire-larigot : *énormément.*
les fonts baptismaux : *c'est le bassin qui contient l'eau du baptême et sur lequel on tient l'enfant à baptiser.*

4. L'enfant avait toujours beaucoup de goût pour la *purée septembrale*. S'il arrivait qu'il fût contrarié, courroucé, fâché ou attristé, s'il trépignait, s'il pleurait, s'il criait, on lui apportait aussitôt à boire, et soudain, il redevenait tranquille et joyeux.

Une de ses gouvernantes m'a dit qu'au seul son des pintes et des flacons, il entrait en extase* ! Tous les matins, pour le réjouir, elles faisaient sonner devant lui des verres avec un couteau, ou des flacons avec leur bouchon, ou des pintes avec leur couvercle. Il s'égayait fort d'entendre cette musique, et s'en berçait lui-même en dodelinant de la tête !

Il fallut bientôt tailler des habits pour ce jeune gaillard ; pour la chemise, on utilisa neuf cents aunes de toile de Châtellerault ; pour le pourpoint, huit cents aunes de satin blanc ; pour les chausses, onze cent cinq aunes de laine blanche, pour les souliers, quatre cent six aunes de velours, sans parler des autres vêtements !

(à suivre)

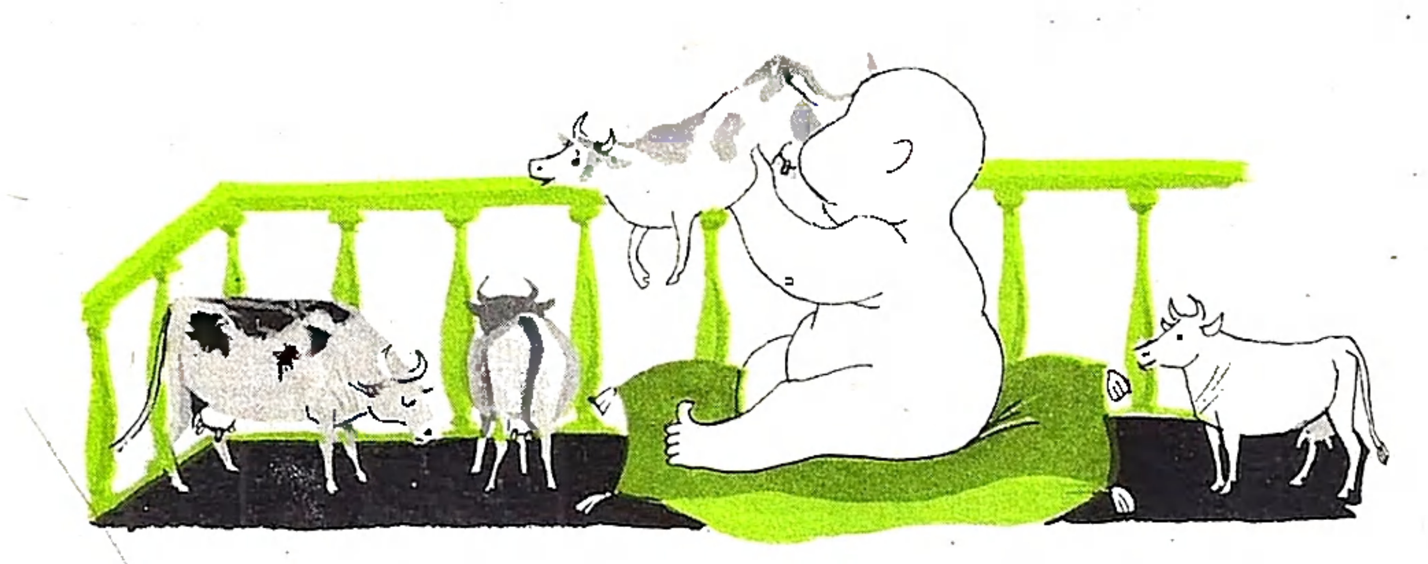
la purée septembrale : *il s'agit du vin (les vendanges ont lieu en septembre).*

une pinte : *ancienne mesure de capacité valant à peu près un litre.*

dodelinant de la tête : *en balançant doucement sa tête.*

l'aune : *c'était une ancienne mesure de longueur valant 1,18 m.*

onze cent cinq : *ou 1105. Longtemps, on compta par centaines ou par vingtaines. Par exemple, l'hospice des* **Quinze-vingts** *était ainsi appelé parce qu'on pouvait y recevoir 300 malades.*



Nous utilisons notre lexique :

trogne - extase.

Nous comprenons le texte :

1. Gargantua n'est pas un bébé ordinaire. Relevez les détails concernant : son appétit, — sa taille, — ses premières paroles.
2. Rappelez pourquoi il fut appelé Gargantua.
3. Que pensez-vous d'un goût si marqué pour la purée septembrale, à cet âge ?
4. Quand il naquit, que faisait son père le bonhomme Grandgousier ? Devinez-vous pourquoi on l'appelait Grandgousier ? Qu'en concluez-vous concernant ses habitudes ?
5. L'auteur, Rabelais, raconte-t-il une histoire vraie ?
6. Ce premier texte vous a-t-il amusé ? Pourquoi ?

Nous apprenons à écrire :

a) Répondez aux questions suivantes :
Que faisait Grandgousier en attendant la naissance de son fils ? (*En attendant* ______.)
Quelles furent les premières paroles de ce fils étonnant ? (*Les premières* ______ : « ______ »)
Cet enfant est-il facile à allaiter ? Que lui faut-il ? (*Pour allaiter* ______.)

b) Gargantua raconte lui-même sa première enfance. (§ 3 ; il utilise le passé simple). « *Je restai au berceau* ______ *mentons.* »

c) *S'il criait, on lui apportait aussitôt à boire.* D'après ce modèle, modifiez les phrases suivantes :
On faisait sonner des verres quand il pleurait.
On lui donnait de la purée septembrale quand il trépignait.
Il fallait traire dix-sept mille neuf cent treize vaches quand il avait soif.

L'éducation de Gargantua



1. De trois à cinq ans, Gargantua passa son temps comme font tous les petits enfants : c'est-à-dire à boire, manger et dormir ; à manger, dormir et boire ; à dormir, boire et manger.



2. Puis Grandgousier charge un vieux savant, Thubal Holopherne, de l'éducation de Gargantua. Pendant des années, Maître Thubal Holopherne oblige son élève à étudier les livres les plus ennuyeux qui soient. Gargantua les sait par cœur, **à l'endroit comme à l'envers.**



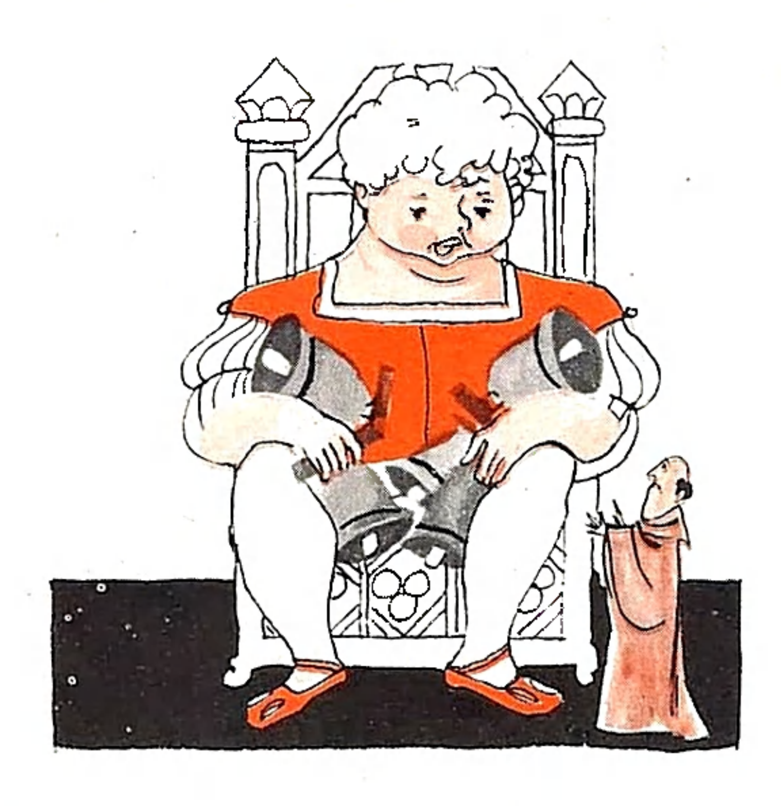
3. Maître Thubal étant mort, un autre vieux professeur, maître Jobelin Bridé, continue selon la même méthode... si bien que Gargantua devient tout niais et tout rêveur. Grandgousier décide alors de confier son fils à des maîtres moins rebutants.



4. Gargantua part donc pour Paris, monté sur une jument, la plus grande et la plus énorme qu'on eût jamais vue. Après Orléans, la jument, irritée par des mouches, les chasse à grands coups de queue : mais du même coup, elle fait tomber tous les arbres du pays : « Je trouve **beau ce** », dit Gargantua : telle est l'origine de la plaine de la **Beauce.**



5. A Paris, Gargantua est agacé de voir la foule de badauds qui se pressent autour de lui pour le contempler. Il est obligé de se réfugier sur les tours de Notre-Dame. En manière de plaisanterie, il dérobe même les cloches de la cathédrale pour les mettre au cou de sa jument.



6. Quelle émotion à Paris, quand on apprend la disparition des cloches ! Pour les réclamer, on envoie auprès de Gargantua un homme très vieux et très instruit, maître Janotus de Bragmardo.



7. Maître Janotus fait une belle harangue en français entremêlé de latin, qui met Gargantua et ses amis en joie. Les cloches seront donc rendues.



8. Gargantua suit les leçons d'un nouveau maître, Ponocrate, qui a soin de proposer à son élève non seulement des lectures, mais des exercices physiques, des jeux, des promenades, des discussions. Gargantua trouve cette nouvelle vie tout à fait à son goût.

Une folle querelle

Pendant que Gargantua poursuit ses études à Paris, de terribles événements se préparent en Touraine, au pays de Grandgousier.

1. En ce temps-là, qui était la saison des vendanges, les bergers de Grandgousier étaient occupés à garder les vignes et empêcher que les étourneaux ne mangeassent les raisins.

Voilà qu'arrivent par le grand chemin des marchands de Lerné : ils conduisent à la ville de Chinon dix ou douze charges de *fouaces*.

Les bergers demandèrent aux *fouaciers* de leur vendre des galettes, au prix du marché, car notez bien que c'est un repas céleste de manger à déjeuner des raisins avec de la fouace fraîche !

2. Mais les fouaciers ne donnèrent pas la moindre suite à cette demande, et, qui plus est, ils se mirent à injurier les bergers. Ils leur donnaient toutes sortes de noms outrageants comme « *trop de leur espèce* », édentés, rouquins ridicules, débauchés, gredins, mauvais gars, fainéants, lourdauds, vantards, vauriens, rustres*, malotrus, farceurs, nigauds, niais, et autres appellations du même genre...

Les marchands ajoutaient que leurs belles fouaces n'étaient point faites pour les bergers, et qu'ils feraient mieux de se contenter de gros pain bis et de tourte.

3. A tous ces outrages, un jeune berger nommé Frogier, bien honnête homme de sa personne, répondit doucement :

« Depuis quand êtes-vous devenus si fiers et si désagréables ? Oui-dà, vous aviez pourtant coutume de nous en vendre volontiers ; et maintenant vous vous y refusez ! Ce n'est pas le fait de bons voisins ! Agissons-nous ainsi avec vous, quand vous venez nous acheter notre beau froment*, dont vous faites vos gâteaux et vos fouaces ?... Vous pourrez, quelque jour prochain, avoir besoin de nous : alors nous ferons de même envers vous, qu'il vous en souvienne ! »

4. Alors Marquet, porte-étendard de la confrérie* des fouaciers, lui dit :

« Viens par là, viens par là ; je vais te donner de ma fouace. »

Frogier en toute innocence s'approcha, tirant une pièce de sa bourse, pensant que Marquet allait lui remettre des fouaces. Mais ce dernier lui donna un si rude coup de fouet à travers les jambes que les nœuds même y furent imprimés !...

« Au meurtre ! Au secours ! » cria Frogier.

5. En même temps, il lança vers Marquet une grosse trique qu'il portait et l'atteignit à la jointure entre le front et le sommet du crâne, au-dessus de l'artère temporale, côté droit. Plus mort que vif, Marquet tomba de sa jument.

étourneaux : *on appelle aussi ces petits oiseaux des sansonnets.*

Lerné : *voyez le §* **Nous comprenons le texte**, *relatif à la lecture suivante: « Picrochole lance son armée ».*

fouaces : *sorte de galettes épaisses cuites au four ou sous la cendre; ceux qui font les fouaces sont appelés* **fouaciers**.

repas céleste : *un repas tellement bon qu'il ne semble pas être un repas pour des hommes mais plutôt digne des dieux.*

noms outrageants : *des noms qui sont des insultes graves.*

malotru : *homme de manières et d'aspect désagréables.*

pain bis : *pain de couleur bis parce qu'il est fait avec du seigle.*

tourte : *pain en forme de disques (pain rond).*

Les métayers du voisinage, qui cueillaient des noix, accoururent avec leurs grandes gaules et frappèrent sur les fouaciers comme sur du seigle vert. Les autres bergers, prenant leurs frondes, les accablèrent de pierres, qui tombaient dru comme grêle.

Finalement, les bergers rejoignent les fouaciers et leur prennent quelques douzaines de galettes qu'ils paient toutefois au prix habituel. Ils donnent au surplus aux fouaciers un cent de noix et trois paniers de raisins blancs. Mais les fouaciers, recueillant Marquet assez vilainement blessé, repartent aussitôt, en proférant force menaces.

(à suivre)

leurs frondes : *leurs lance-pierres.*

force menaces : *un grand nombre de menaces.*



Nous utilisons notre lexique :

querelle - rustre - froment - confrérie.

Nous comprenons le texte :

1. Les fouaciers ont-ils des raisons pour ne pas vendre leurs galettes aux bergers?
2. Quelles injures leur adressent-ils?
3. D'après eux, de quoi devraient se contenter les bergers? et à qui destinent-ils leurs galettes?
4. Que pensez-vous de la réflexion du jeune Frogier? A-t-il raison? Sans froment, les fouaciers pourraient-ils travailler?
5. Comment se termine cette querelle? Qui a eu le dessus? Pourquoi? Imaginez ce qui va suivre.
6. Justifiez l'emploi de *folle* dans le titre: « Une folle querelle. »

Nous apprenons à écrire :

a) Apprenez par cœur la dernière phrase du § 1 (*Les bergers demandèrent* ____________ *fouace fraîche*). Recopiez-la sur votre cahier.

b) Répondez aux questions suivantes:
Quand Marquet l'appelle, que fait Frogier? (*Quand Marquet* ____________)
Mais que fait alors le marchand? (*Mais alors le marchand* ____________)
Qui vint au secours du berger, et comment? (*Les* ____________ *avec* ____________ *et les* ____________ *vinrent* ____________)

c) *Ils frappèrent sur les fouaciers* **comme** *sur du seigle vert.*
Comme indique ici une comparaison ; utilisez ce mot en modifiant les phrases suivantes:
Les pierres tombaient dru : la grêle tombe dru.
Marquet était rusé; un renard est rusé.
Frogier insistait, il se montrait entêté; l'âne est entêté.

Picrochole : *ce nom signifie « bile amère ».*

Picrochole lance son armée

1. Revenus à Lerné, sans même prendre le temps de boire ou de manger, les fouaciers se rendirent aussitôt au palais royal. Là, devant leur roi, nommé Picrochole, troisième de ce nom, ils exposèrent leur plainte ; ils montrèrent leurs paniers brisés, leurs bonnets froissés, leurs habits déchirés, et surtout Marquet, sérieusement blessé. Ils dirent que le tout avait été fait par des bergers et des métayers de Grandgousier, sur la grand'route, au-delà de Seuillé.

le ban et l'arrière-ban : *le roi Picrochole avait convoqué tous ses soldats sans exception.*

2. Picrochole entra immédiatement dans un furieux courroux et, sans chercher davantage *ni quoi ni comment*, il ordonna sur-le-champ la mobilisation du ban et de l'arrière-ban de ses troupes : tout un chacun, sous peine de pendaison, avait à se trouver en armes devant le Château, à l'heure de midi.

Pour mieux faire exécuter ses ordres, il fit sonner le tambour à l'entour de la ville. Lui-même, pendant qu'on apprêtait son dîner, alla faire mettre son artillerie sur affûts ; il fit déployer son oriflamme* et charger force munitions, équipement et vivres.

Trépelu : *« minable ».*

aventuriers : *soldats qu'on ne payait pas, et qui devaient donc vivre de pillage.*

le grand écuyer : *le grand maître des écuries du roi.*

Touquedillon : *« fanfaron ».*

canons, doubles canons basilics, serpentines, couleuvrines, bombardes, faucons, passe-volants, spiroles : *divers types de canons en usage à cette époque et dénommés selon leur ressemblance avec des animaux, fleurs ou oiseaux.*

chevau-légers : *cavaliers de la maison du roi.*

Engoulevent : *« qui avale le vent ».*

son enseigne : *autre nom de la bannière ou oriflamme *.*

3. Tout en dînant, il désigna ses généraux.

Par son ordre, le seigneur Trépelu fut placé au commandement de l'avant-garde, pour laquelle furent comptés seize mille quatorze arquebusiers* et trente-cinq mille onze aventuriers.

Le grand écuyer Touquedillon fut chargé de l'artillerie, pour laquelle furent comptées neuf cent quatorze grosses pièces de bronze : canons, doubles canons, basilics, serpentines, couleuvrines, bombardes, faucons, passe-volants, spiroles et autres pièces.

L'arrière-garde fut confiée au duc Racquedenare. Quant au roi et aux princes du royaume, ils seraient avec le gros de l'armée.

4. Avant de se mettre en route, ils envoyèrent trois cents chevau-légers, sous la conduite du capitaine Engoulevent, pour explorer le pays et savoir si les ennemis avaient préparé quelque embuscade. Mais, après avoir activement recherché, cette cavalerie trouva tout le pays d'environ en paix et silence, sans qu'il y eût aucun rassemblement.

5. Entendant ce rapport, Picrochole commanda que chacun marchât sans plus attendre sous son enseigne.

Alors, dans une marche désordonnée, l'armée s'avança parmi les champs, gâtant et gaspillant tout, là où elle passait, sans épargner ni pauvre ni riche... Les soldats emmenaient bœufs, vaches, taureaux, veaux, génisses, brebis, moutons, chèvres et boucs, poules, chapons*, poulets, oisons, jars, oies, porcs, truies, gorets.



Ils abattaient les noix, vendangeaient les vignes, emportaient les ceps, secouaient les fruits des arbres, semant partout le désordre.

Ils ne trouvèrent personne qui leur résistât ; chacun se mettait à leur merci•, en les suppliant pour obtenir un sort plus humain. Ces pauvres gens assuraient qu'ils avaient toujours été de bons et amicaux voisins et qu'ils n'avaient rien fait pour mériter d'aussi mauvais traitements...

à leur merci : *les gens se reconnaissaient vaincus et demandaient grâce.*

A ces appels, les soldats ne répondaient rien, sinon qu'ils voulaient apprendre à ces gens comment manger de la fouace.

(à suivre)

• Nous utilisons notre lexique :

arquebusier (voir: *arquebuse*) - *oriflamme* - *chapon.*

• Nous comprenons le texte :

1. Sur la carte « Michelin » nº 64, cherchez: *Chinon, Lerné, Seuilly (Seuillé)*, afin de situer les lieux de l'action.
   Vous trouverez aussi *La Devinière* ; c'est là que se trouve la maison d'enfance de Rabelais (actuellement musée).
   (La fête des fouaciers y est célébrée chaque année le 3e dimanche de septembre.)
2. Relevez les effectifs des troupes et du matériel de l'armée du roi Picrochole. Qu'y a-t-il de comique dans les nombres?
3. La gigantesque mobilisation ordonnée par Picrochole est-elle justifiée?
4. D'après ce que vous savez des guerres entre seigneurs au Moyen Age, le récit des destructions et pillages faits par les soldats vous paraît-il vrai? Qu'en pense Rabelais?

• Nous apprenons à écrire :

a) Apprenez cette phrase par cœur puis copiez-la sur votre cahier:
Là, devant leur roi, nommé Picrochole, troisième de ce nom, ils exposèrent leur plainte, ils montrèrent leurs paniers brisés, leurs bonnets froissés, leurs habits déchirés.

b) Répondez aux questions suivantes:
Par quel moyen Picrochole fit-il connaître ses ordres à tous? (*Picrochole fit* ________.)
En bon général, en combien de parties a-t-il divisé son armée? Quelles sont ces parties? (*En bon général, il* ________ : ________, ________, ________.)
Comment le capitaine Engoulevent trouva-t-il le pays d'environ? (*Le capitaine* ________.)

c) Le roi Picrochole donne de méchants ordres à son armée.
« *Que les soldats avancent* ________, *qu'ils* ________, *qu'ils n'épargnent* ________.»
Continuez en vous aidant du § 5.

Gargantua entre en scène

Le peuple de Grandgousier se défend du mieux qu'il peut contre cette brutale invasion. Grandgousier, accablé de douleur, multiplie les tentatives de conciliation ; il envoie à Lerné cinq charretées de fouaces, il offre un très important dédommagement pour les blessures de Marquet. Mais Picrochole n'entend pas arrêter ses conquêtes ; il rêve même de devenir le maître du monde !

Cependant Grandgousier a appelé à l'aide son fils Gargantua qui s'est mis en route aussitôt.

conciliation : *Grandgousier tentait de se mettre d'accord avec Picrochole pour arrêter la guerre.*

dédommagement : *c'est ce que l'on remet à quelqu'un à qui on a causé du tort.*

chevaux de poste : *chevaux particulièrement robustes utilisés jadis, de relais en relais, pour le transport du courrier et des voyageurs.*

coquin : *mot employé ici dans son sens fort, pour qualifier le lâche canonnier qui attaque Gargantua par surprise.*

1. Gargantua monta donc sur sa grande jument, accompagné de son maître Ponocrate, de son écuyer Gymnaste et de son page Eudémon, lesquels avaient pris des chevaux de poste.

Trouvant sur son chemin un haut et grand arbre, il dit :

« Voici ce qu'il me fallait ; cet arbre me servira de bâton et de lance. »

Il l'arracha facilement de terre, en ôta les rameaux et, pour son plaisir, se mit à le décorer au couteau.

2. Comme ils arrivaient au bois de Vède, Eudémon signala à Gargantua que des ennemis se trouvaient dans ce château.

Un coquin de canonnier, qui était au mâchicoulis, tira un coup de canon dans la direction de Gargantua et l'atteignit furieusement à la tempe droite ; toutefois, il ne lui fit pas plus de mal que s'il lui eût jeté une prune.

« Qu'est-ce là ? dit Gargantua. Nous jetez-vous ici des grains de raisins ? La vendange vous coûtera cher ! »

(Il croyait pour de bon avoir reçu un grain de raisin).



3. Tous les soldats qui étaient dans le château et se livraient au pillage, entendant le bruit, coururent aux tours. Ils tirèrent sur Gargantua plus de neuf mille vingt-cinq coups de fauconneaux et d'arquebuses, le visant tous à la tête.

Les coups pleuvaient sur lui si dru* qu'il s'écria :

« Ponocrate, mon ami, ces mouches-ci m'aveuglent. Donnez-moi quelque rameau de l'un de ces saules pour que je les chasse. »

(Il pensait vraiment que les balles et les boulets étaient des mouches bovines*.)

pleuvaient dru : tombaient serrés, en pluie abondante.

mouches bovines : celles qui s'attaquent aux bœufs et aux vaches.

4. Mais Ponocrate lui apprit que ces mouches étaient en fait les coups d'artillerie que l'on tirait du château.

Alors Gargantua, saisissant son gros arbre, en donna de grands coups contre les tours du château qu'il abattit et mit à terre en ruines. Et tous ceux qui s'y trouvaient furent rompus* et mis en pièces...

Gargantua et ses amis, reprenant leur chemin, furent bientôt au pont du moulin et trouvèrent le gué* couvert de corps morts.

furent rompus : les pillards furent écrasés sous les pierres du château.

5. Peu de temps après, ils arrivaient au château de Grandgousier qui les attendait avec impatience : ce furent de grandes embrassades ; jamais l'on ne vit gens plus joyeux de se retrouver...

Gargantua voulut changer d'habits et faire quelque toilette. Se coiffant de son peigne (long de cent cannes*, et muni de défenses d'éléphants tout entières), il faisait tomber à chaque coup une pluie de boulets, qui étaient demeurés dans ses cheveux depuis la démolition du château de Vède.

cent cannes : la canne est une ancienne mesure de longueur ; elle valait environ 2 m.

(à suivre)

Nous utilisons notre lexique :

mâchicoulis - gué.

Nous comprenons le texte :

1. Maintenant que vous connaissez Rabelais, relevez dans ce texte les exagérations habituelles et voulues.
2. Comment expliquez-vous que Gargantua ne se soit pas rendu compte que le canonnier tirait sur lui ?
3. Dites pourquoi Grandgousier attendait son fils avec impatience.
4. Avec un combattant tel que Gargantua la guerre peut-elle durer longtemps encore ? Expliquez.
5. Quel était le rêve de Picrochole ? Picrochole pourra-t-il réaliser son rêve ? Pourquoi ?
6. Pourquoi sommes-nous heureux que les soldats de Picrochole soient punis ?

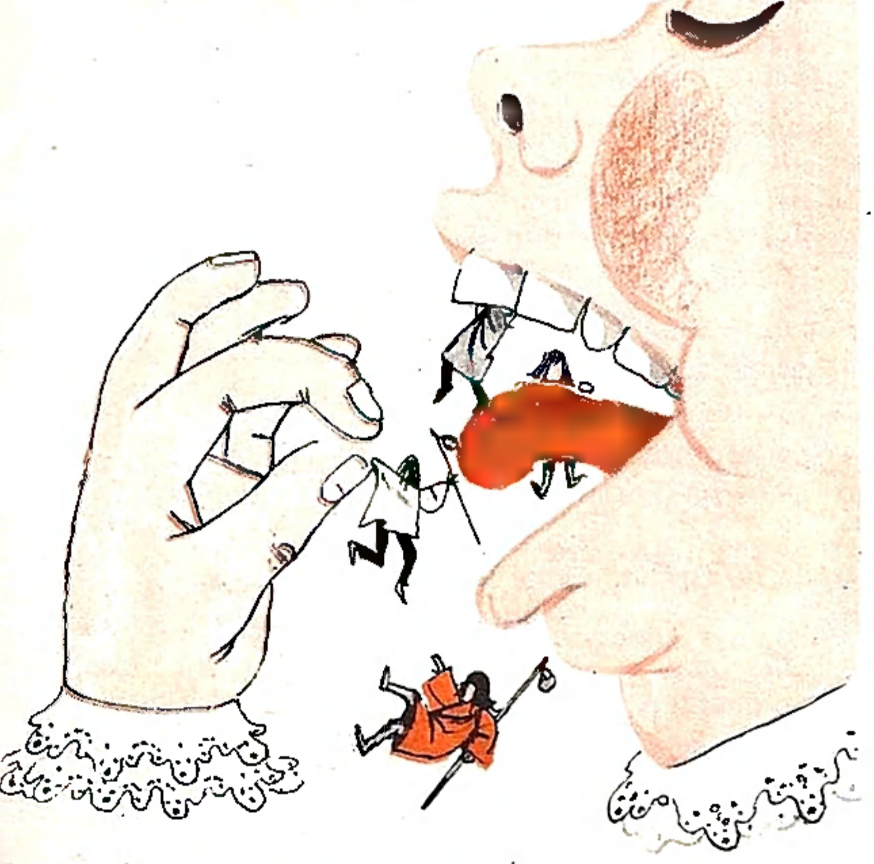
Nous apprenons à écrire :

a) Relevez, apprenez par cœur et copiez sur votre cahier les amusantes réflexions de Gargantua.

b) Répondez aux questions suivantes:
Gargantua a arraché un arbre : à quoi lui servira-t-il ? (*Gargantua a* ________ .)
Que faisaient les soldats dans le château de Vède ? (*Dans le château de Vède,* ________ .)
Qu'arriva-t-il quand Gargantua se peigna ? (*Quand Gargantua* ________ .)

c) *Ils tirèrent sur Gargantua* **plus de** *neuf mille vingt-cinq coups d'arquebuses.*
L'expression **plus de** enlève de la précision, mais augmente l'importance du nombre.
Modifiez de même les phrases suivantes :
Ponocrate, mon ami, il y a ici mille mouches.
En abattant le château, Gargantua fait périr dix mille méchants soldats.
Avec son peigne, il fait tomber cinq cents boulets.

Comment Gargantua mangea en salade six pèlerins



Après une aussi rude journée, Grandgousier tient à offrir à son fils et ses amis un repas digne de leur victoire.

1. On prépara le souper, et l'on fit rôtir seize bœufs, trois génisses, trente-deux veaux, soixante-trois chevreaux de lait, quatre-vingt quinze moutons, trois cents gorets de lait, deux cent vingt perdrix, sept cents bécasses, quatre cents chapons, six mille poulets et autant de pigeons, six cents gélinottes•, quatorze cents levrauts•, trois cent trois outardes• et mille sept cents chaponneaux•, sans compter la venaison* et la sauvagine•...

gélinottes : *poules sauvages qui vivent dans les bois.*
levrauts : *petits lièvres.*
outardes : *oiseaux échassiers (à grandes pattes). Leur chair est savoureuse.*
chaponneaux : *petits chapons *.*
sauvagine : *ce mot désigne l'ensemble des oiseaux sauvages vivant dans les étangs, les marais, au bord de la mer.*

2. Pendant ces préparatifs, Gargantua se trouva altéré, et demanda si l'on pourrait trouver des laitues pour faire une salade. On lui dit qu'il y avait au jardin les plus belles et les plus grandes du pays, hautes comme des noyers et des pruniers : il voulut y aller lui-même, et rapporta dans sa main ce que bon lui sembla.

Il emporta du même coup six pèlerins qui, venant de Nantes, s'étaient cachés, cette nuit-là, de peur des ennemis, entre les choux et les laitues. Les six pèlerins eurent si grand-peur qu'ils n'osèrent ni parler ni tousser...

3. Pendant que Gargantua lavait à la fontaine les feuilles de salade, les pèlerins se disaient à voix basse, l'un à l'autre :

« Que faut-il faire ? Allons-nous être ici noyés, entre les laitues ? Devons-nous parler ? Mais si nous parlons, il nous prendra pour des espions* et nous tuera. »

Comme ils délibéraient* ainsi, Gargantua les mit avec ses laitues dans un plat, grand comme une tonne de vigneron•. Et assaisonnant le tout d'huile, de vinaigre et de sel, il les mangea avec sa salade pour se rafraîchir avant de souper.

une tonne de vigneron : *un gros tonneau contenant environ six cents litres.*

4. Déjà il avait avalé cinq des pèlerins. Le sixième était dans le plat, caché sous une laitue, sauf son bâton qui apparaissait au-dessus :

« Je crois que c'est là une corne de limaçon, dit Grandgousier. Ne le mangez point.

— Pourquoi pas ? répondit Gargantua ; ils sont bons tout ce mois. »

Et, prenant le bâton, il souleva du même coup le pèlerin et le mangea fort bien. Puis, il but un horrible trait de vin pineau•, et ils attendirent que le souper fût prêt.

5. Les pèlerins ainsi dévorés se tirèrent le mieux qu'ils purent hors des meules de ses dents : ils pensaient qu'on les avait mis en quelque basse-fosse• de prison. Lorsque Gargantua but le grand trait, ils crurent être noyés, et le torrent de vin les emporta presque au gouffre de son estomac. Toutefois, s'aidant de leurs bâtons, ils avancèrent à grands sauts jusqu'auprès des dents.

Mais par malheur, l'un d'eux, tâtant le pays avec son bâton pour savoir s'ils étaient en sûreté, frappa rudement au trou d'une dent creuse, touchant le nerf de la mandibule• et causant à Gargantua une très forte douleur.

6. Criant sous l'effet de cette rage de dents, Gargantua, pour se soulager, se fit apporter son cure-dents. Sortant sous le noyer, il vous dénicha aussitôt messieurs les pèlerins, attrapant l'un par les jambes, l'autre par les épaules, l'autre par la besace•, l'autre par la poche, l'autre par la ceinture, le sixième par le haut-de-chausse•...

Les pèlerins ainsi délogés s'enfuirent au grand trot à travers les plants de vigne, et la douleur s'apaisa.

Finalement, l'armée de Picrochole sera vaincue, la paix reviendra au pays de Grandgousier et ce bon peuple retrouvera le bonheur de vivre.

RABELAIS. *Gargantua.*

pineau : *raisins de Bourgogne, produisant d'excellent vin. (Ce mot désigne aussi une liqueur préparée en Charente).*

basse-fosse : *cachot profond, obscur et humide.*

mandibule : *nom parfois donné à la mâchoire inférieure de certains animaux. C'est aussi une partie de la bouche des insectes.*

la besace : *sac que l'on portait sur l'épaule et composé de deux poches; l'une reposait sur la poitrine et l'autre sur le dos.*

le haut-de-chausse : *la culotte d'autrefois, que l'on portait avec des bas (au pluriel: hauts-de-chausses).*

• Nous utilisons notre lexique :

venaison - pèlerin - espion - délibérer.

• Nous comprenons le texte :

1. A qui est destiné cet étonnant repas? Avez-vous retenu le menu?
2. A quoi reconnaissez-vous le style de Rabelais?
3. Comment expliquez-vous que six pèlerins aient pu se cacher dans les salades du jardin de Grandgousier?
4. Pourquoi les pèlerins n'osent-ils rien dire à Gargantua?
   Relevez dans le § 6 le détail qui prouve que Gargantua est un bon géant.
5. Dans les § 4 et 5, quels détails vous amusent? Expliquez. A quoi compare-t-on le verre de vin?
6. Comment se fait-il que les pèlerins soient obligés d'explorer les environs avec leurs bâtons?

• Nous utilisons notre lexique :

a) Trouvez une légende pour l'image.

b) Trouvez également une autre légende pour une image que vous auriez aimé voir sur le livre.

c) Répondez aux questions suivantes:
Par qui et comment fut provoquée cette rage de dents? (*Cette rage de dents ______ qui ______ .*)
Que fit aussitôt Gargantua? (*Aussitôt ______ ______ .*)
Que firent les pèlerins ainsi délogés? (*Les pèlerins ainsi ______ .*)

d) Utilisez la deuxième phrase du § 6 et remarquez l'emploi de: **l'un, l'autre ______ et le sixième.**
En utilisant ces mots, dites où s'enfuirent les pèlerins délogés de la bouche de Gargantua. (*L'un s'enfuit dans les vignes, l'autre ______*)

e) Apprenez par cœur la dernière phrase du § 2 (*Il emporta ______ .*)
Recopiez-la de mémoire sur votre cahier.

baobab : *arbre tropical dont le tronc dépasse 20 m de circonférence.*

Le jardin du baobab

Vous allez aujourd'hui faire la connaissance d'un célèbre chasseur, le grand Tartarin ! Tartarin est le citoyen le plus illustre de la petite ville de Tarascon, qui se trouve sur le Rhône, près d'Avignon.

1. Le jardin de Tartarin, il n'y en avait pas deux comme celui-là en Europe. Pas un arbre du pays, pas une fleur de France ; rien que des plantes exotiques, des gommiers, des calebassiers, des cotonniers, des cocotiers, des manguiers, des bananiers, des palmiers, un baobab, des cactus, des figuiers de Barbarie, à se croire en pleine Afrique centrale, à dix mille lieues de Tarascon. Tout cela, bien entendu, n'était pas de grandeur naturelle ; ainsi les cocotiers n'étaient guère plus gros que des betteraves, et le baobab tenait à l'aise dans un pot de réséda ; mais c'est égal ! pour Tarascon, c'était déjà bien joli et les personnes de la ville, admises le dimanche à l'honneur de contempler le baobab de Tartarin, s'en retournaient pleines d'admiration.

réséda : *petite plante qui tient dans un pot de moins de 20 cm de circonférence.*

2. Pensez quelle émotion je dus éprouver ce jour-là en traversant ce jardin mirifique !... Ce fut bien autre chose quand on m'introduisit dans le cabinet du héros.

ce jardin mirifique : *le jardin de Tartarin était étonnant et merveilleux.*

Imaginez-vous une grande salle tapissée de fusils et de sabres, depuis en haut jusqu'au bas : toutes les armes de tous les pays du monde : carabines, rifles, tromblons, couteaux corses, couteaux catalans, couteaux-revolvers, couteaux-poignards, flèches caraïbes, flèches de silex, coups-de-poing, casse-tête, massues hottentotes, lassos mexicains, est-ce que je sais ?

3. Tout y était rangé, soigné, brossé, étiqueté comme dans une pharmacie ; de loin en loin, un petit écriteau bonhomme sur lequel on lisait :

Flèches empoisonnées, n'y touchez pas !

ou :

Armes chargées, méfiez-vous !

Sans ces écriteaux, jamais je n'aurais osé entrer.

Au milieu du cabinet, il y avait un guéridon. Sur le guéridon, un flacon de rhum, une blague turque, des livres de voyages, des récits de chasse, chasse à l'ours, chasse au faucon, chasse à l'éléphant, etc.

guéridon : *table ronde supportée par un seul pied.*

4. Enfin, devant le guéridon, un homme était assis, de quarante à quarante-cinq ans, petit, gros, trapu, rougeaud, en bras de chemise, avec des caleçons de flanelle, une forte barbe courte et des yeux

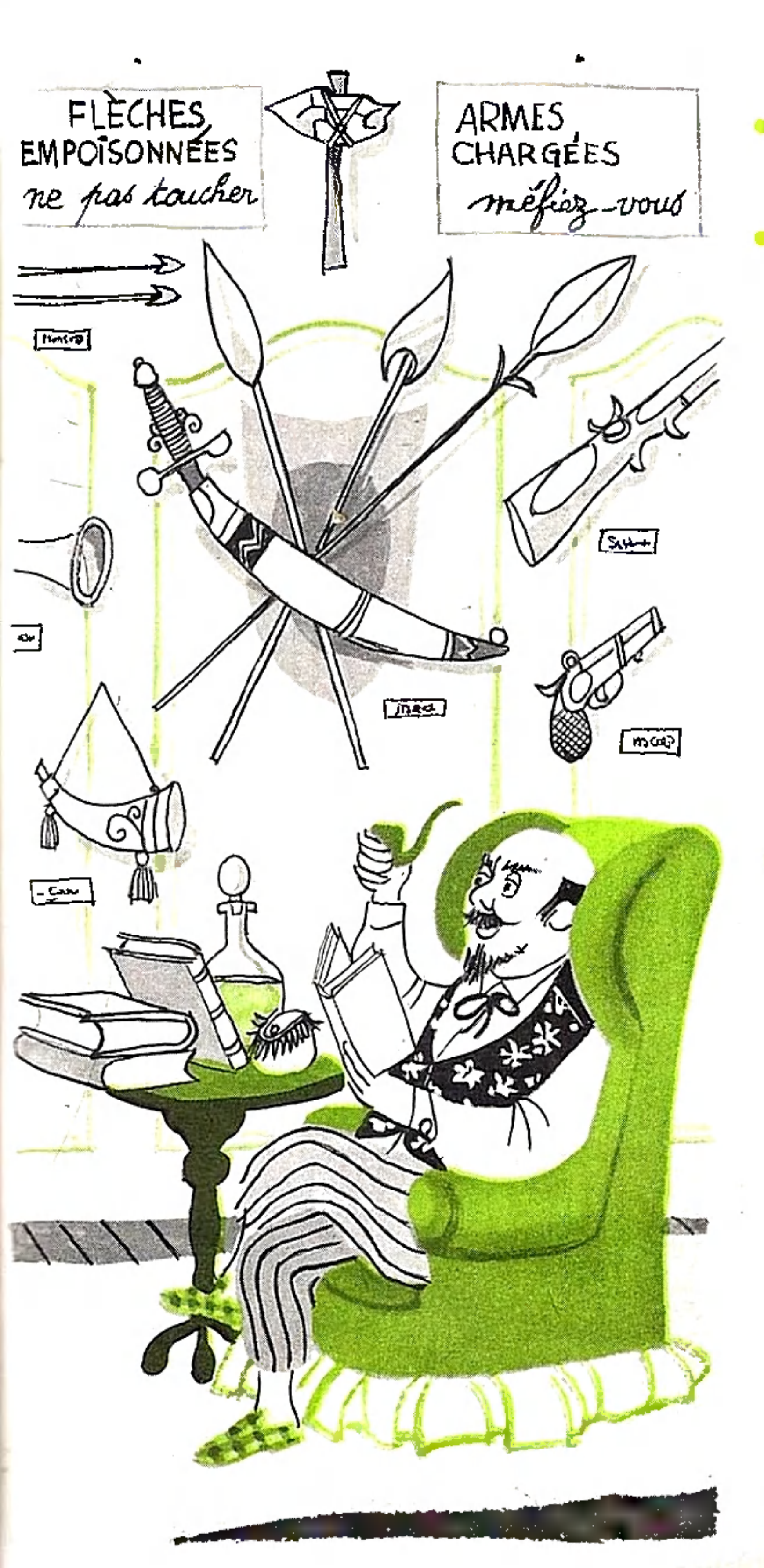
flamboyants ; d'une main il tenait un livre, de l'autre il brandissait une énorme pipe à couvercle de fer, et, tout en lisant je ne sais quel formidable récit de chasseurs de chevelures, il faisait, en avancant sa lèvre inférieure, une moue terrible*, qui donnait à sa brave figure de petit rentier* tarasconnais, ce même caractère de férocité bonasse* qui régnait dans toute la maison.

Cet homme, c'était Tartarin, Tartarin de Tarascon, l'intrépide*, le grand, l'incomparable Tartarin de Tarascon.

(à suivre)

une moue terrible : *en lisant ce récit de chasse, Tartarin fait une grimace effrayante.*

une férocité bonasse : *A. Daudet s'est amusé à accoler deux mots de sens très différent puisque* **bonasse** *signifie: d'une bonté excessive.*



Nous utilisons notre lexique :

exotique - lieue - contempler - rentier - intrépide.

Nous comprenons le texte :

1. Pourquoi les Tarasconnais sont-ils pleins d'admiration pour le jardin de Tartarin? Qu'a-t-il d'extraordinaire?
2. L'auteur, Alphonse Daudet, partage-t-il tout à fait l'opinion des gens de Tarascon? Dans le § 1, quelle phrase particulièrement amusante nous fait voir que l'auteur se moque gentiment de Tartarin, de son jardin et des gens de Tarascon?
3. Tartarin doit être un grand voyageur, il a sans doute exploré de nombreux pays.
   En lisant le texte, qu'est-ce qui nous le fait penser?
4. Mais est-ce exact? Où Tartarin a-t-il pris ces armes, ces plantes? A quoi lui servent ses livres?

Nous apprenons à écrire :

a) Apprenez par cœur, puis copiez sur votre cahier les deux premières phrases du § 2.

b) Répondez aux questions suivantes:

Qu'y avait-il dans le jardin de Tartarin? (*Dans le jardin de Tartarin* ______.)

Ces plantes, quelle était leur taille? (*Ces plantes* ______.)

De quoi était tapissé le cabinet du héros? (*Le cabinet du héros* ______.)

c) **Pas un** *arbre du pays*, **pas une** *fleur de France*, **rien que** *des plantes exotiques.*

Aidez-vous du texte et des mots imprimés en gras pour décrire:

Le cabinet du héros:
— ______ *tableau*, ______ *bibelot*, ______ .

La bibliothèque du héros:
— ______ *roman*, ______ *album*, ______ .

Les chasseurs de casquettes

1. Au temps dont je vous parle, Tartarin de Tarascon n'était pas encore le Tartarin qu'il est aujourd'hui, le grand Tartarin de Tarascon, si populaire dans tout le Midi de la France. Pourtant — même à cette époque — c'était déjà le roi de Tarascon.

Disons d'où lui venait cette royauté.

Vous saurez d'abord que là-bas tout le monde est chasseur, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. La chasse est la passion • des Tarasconnais.

la passion : *parmi tout ce que les Tarasconnais aimaient, c'était la chasse qu'ils aimaient le plus et par-dessus tout.*

Donc, tous les dimanches matin, Tarascon prend les armes et sort de ses murs, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, avec un tremblement de chiens, de trompes, de cors de chasse. C'est superbe à voir... Par malheur, le gibier manque, il manque absolument.

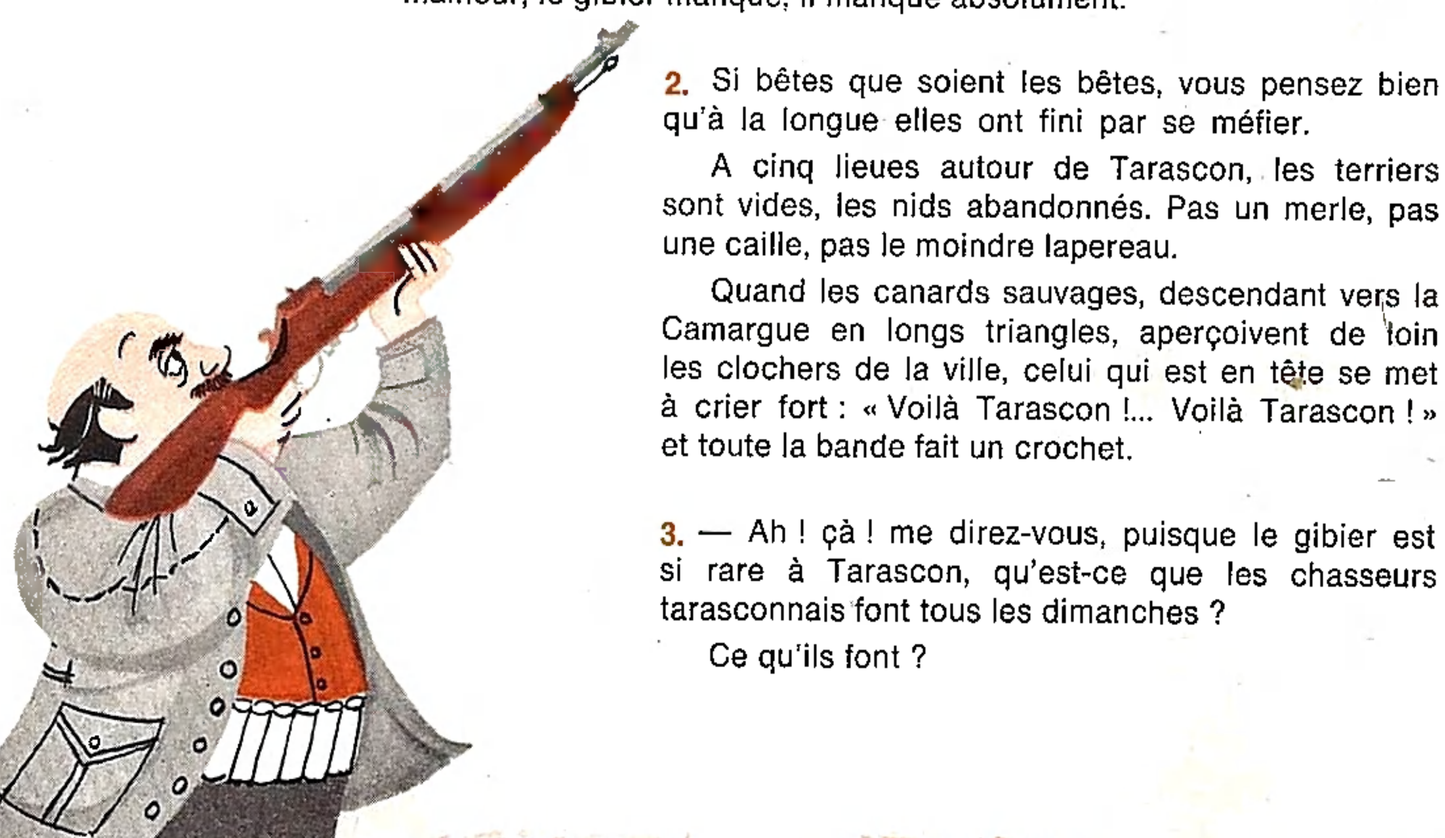
2. Si bêtes que soient les bêtes, vous pensez bien qu'à la longue elles ont fini par se méfier.

A cinq lieues autour de Tarascon, les terriers sont vides, les nids abandonnés. Pas un merle, pas une caille, pas le moindre lapereau.

Quand les canards sauvages, descendant vers la Camargue en longs triangles, aperçoivent de loin les clochers de la ville, celui qui est en tête se met à crier fort : « Voilà Tarascon !... Voilà Tarascon ! » et toute la bande fait un crochet.

3. — Ah ! çà ! me direz-vous, puisque le gibier est si rare à Tarascon, qu'est-ce que les chasseurs tarasconnais font tous les dimanches ?

Ce qu'ils font ?



Eh mon Dieu ! ils s'en vont en pleine campagne, à deux ou trois lieues de la ville. Ils se réunissent par petits groupes de cinq ou six, s'allongent tranquillement à l'ombre d'un puits, d'un vieux mur, d'un olivier, tirent de leurs carniers un bon morceau de bœuf en daube•, des oignons crus, un saucisson, quelques anchois, et commencent un déjeuner interminable, arrosé d'un de ces jolis vins du Rhône qui font rire et qui font chanter.

bœuf en daube : *du bœuf que l'on fait cuire très longtemps et à feu doux. C'est une spécialité de cette région.*

4. Après quoi, quand on est bien lesté•, on se lève, on siffle les chiens, on arme les fusils, et on se met en chasse. C'est-à-dire que chacun de ces messieurs prend sa casquette, la jette en l'air de toutes ses forces, et la tire au vol avec du 5, du 6, ou du 2•, — selon les conventions•.

Celui qui met le plus souvent dans sa casquette est proclamé roi de la chasse, et rentre le soir en triomphateur* à Tarascon, la casquette criblée au bout du fusil, au milieu des aboiements et des fanfares.

lesté : *les chasseurs sont alourdis par toutes les bonnes choses qu'ils viennent de manger. Voyez le mot* **lest** *au lexique.*

du 5 du 6, ou du 2 : *il s'agit du* **calibre** *(de la grosseur) des plombs, qui varie selon le gibier chassé.*

les conventions : *les chasseurs de casquettes n'ont pas besoin de choisir une grosseur de plombs, mais en se donnant un* **règlement**, *ils se donnent l'illusion de chasser vraiment.*

5. Inutile de vous dire qu'il se fait dans la ville un grand commerce de casquettes de chasse. Il y a même des chapeliers qui vendent des casquettes trouées et déchirées d'avance à l'usage des maladroits ; mais on ne connaît guère que Bézuquet, le pharmacien, qui leur en achète. C'est déshonorant !

Comme chasseur de casquettes, Tartarin de Tarascon n'avait pas son pareil. Tous les dimanches matin, il partait avec une casquette neuve : tous les dimanches soir, il revenait avec une loque*. Dans la petite maison du baobab, les greniers étaient pleins de ces glorieux trophées*. Aussi, tous les Tarasconnais le reconnaissaient-ils pour leur maître.

(à suivre)

• Nous utilisons notre lexique :

lest - *triomphateur* (voir: *triompher*) - *loque* - *trophée.*

• Nous comprenons le texte :

1. De quelle cité Tartarin était-il le roi ? D'où lui venait cette royauté ?
2. Pourquoi n'y avait-il plus de gibier à Tarascon ?
3. Pourquoi, tous les dimanches matin, cependant, les Tarasconnais partent-ils en pleine campagne ?
4. Que chassent-ils en définitive ? Ont-ils besoin de chiens, de trompes, de cors pour ce genre de chasse ? Alors pourquoi emmènent-ils tout cet équipage ?
5. Que pensez-vous des retours ? Relevez les expressions qui montrent que l'auteur se moque gentiment de ces braves chasseurs.

• Nous apprenons à écrire :

a) Trouvez une légende pour l'image.

b) Répondez aux questions suivantes :
Que faut-il faire pour être proclamé roi de la chasse ? (*Pour être* ________.)
Comment Tarascon accueille-t-il le héros du jour ? (*A Tarascon, le héros* ________.)
Pourquoi Bézuquet, le pharmacien, achète-t-il des casquettes trouées ? (*Bézuquet,* ________, *car* ________.)

c) « *Au temps dont je vous parle* ________. »
Relevez les quatre autres expressions qui indiquent que Daudet s'adresse personnellement à son lecteur.

d) Résumez en quelques phrases les § 3 et 4.
Tous les dimanches, les chasseurs ________.
Ils commencent ________.
Après quoi ________.
Le roi ________.

En face d'un lion de l'Atlas

Atlas : chaînes de montagnes au nord de l'Afrique (au Maroc, en Algérie, en Tunisie).

Apprenez comment se déroula la première entrevue du grand Tartarin avec un lion des savanes africaines.

1. C'était un soir, chez l'armurier Costecalde. Tartarin de Tarascon était en train de démontrer à quelques amateurs le maniement du fusil à aiguille, alors dans toute sa nouveauté... Soudain la porte s'ouvre, et un chasseur de casquettes se précipite effaré dans la boutique, en criant : « Un lion !... un lion !... » Stupeur générale, effroi, tumulte, bousculade. Costecalde court fermer la porte. On entoure le chasseur, on l'interroge, on le presse, et voici ce qu'on apprend : la ménagerie Mitaine venait de s'installer sur la place du château, avec un tas de boas, de phoques, de crocodiles et un magnifique lion de l'Atlas !

2. Un lion, mille dieux !...

Et de l'Atlas encore ! ! ! C'était plus que le grand Tartarin n'en pouvait supporter...

geste convulsif : mouvement violent causé par cette annonce soudaine et inattendue.

Tout à coup, un paquet de sang lui monta au visage. Ses yeux flambèrent. D'un geste convulsif il jeta le fusil à aiguille sur son épaule, et, se tournant vers le brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, il lui dit d'une voix de tonnerre : « Allons voir ça, commandant. »

3. Quand ils arrivèrent à la ménagerie, il y avait déjà beaucoup de monde.

Tous ces braves gens, qui se promenaient bien tranquillement devant les cages, sans armes, sans méfiance, sans même aucune idée de danger, eurent un mouvement de terreur assez naturel en voyant leur Tartarin entrer dans la baraque avec son formidable engin de guerre.

L'intrépide Tarasconnais vint se planter devant la cage du lion...

rifle : fusil à long canon.

Terrible et solennelle entrevue ! le lion de Tarascon et le lion de l'Atlas en face l'un de l'autre... D'un côté, Tartarin, debout, le jarret tendu, les deux bras appuyés sur son rifle ; de l'autre, le lion, un lion gigantesque, avec son énorme mufle à perruque jaune posé sur les pattes de devant... Tous deux calmes et se regardant.

4. Soudain ! soit que le fusil à aiguille lui eût donné de l'humeur, soit qu'il eût flairé un ennemi de sa race, le lion gronda sourdement, écarta ses griffes, étira ses pattes, se leva, dressa la tête, secoua sa crinière, ouvrit une gueule immense et poussa vers Tartarin un formidable rugissement.

Un cri de terreur lui répondit. Tarascon, affolé, se précipita vers les portes. Tous, femmes, enfants, portefaix, chasseurs de casquettes, le brave commandant Bravida lui-même...

portefaix : hommes dont le métier est de porter des fardeaux.

Seul, Tartarin de Tarascon ne bougea pas...

5. Au bout d'un moment, quand les chasseurs de casquettes, un peu rassurés par son attitude et la solidité des barreaux, se rapprochèrent de leur chef, ils entendirent qu'il murmurait, en regardant le lion :

« Ça, oui, c'est une chasse. »

(à suivre)



Nous utilisons notre lexique :

savane - mufle.

Nous comprenons le texte :

1. Que se passe-t-il chez Costecalde quand retentit le cri : « Un lion!... un lion!... »? Que pouvait-on s'imaginer au début? Où est le lion en réalité? (C'est encore une gentille moquerie de Daudet.)
2. Dans le § 2, relevez le geste ridicule et amusant de Tartarin.
3. Pensez-vous que l'entrevue entre « les deux lions » soit si terrible? Relevez la phrase qui prouve que Tartarin n'est cependant pas dépourvu de courage.
4. Cette entrevue sera importante pour la suite de l'histoire. Quelle phrase nous le fait deviner? Quelle résolution prendra Tartarin?

Nous apprenons à écrire :

a) Cherchez dans le § 3 un titre pour l'ensemble formé par les § 3, 4 et 5.

b) Répondez aux questions suivantes:
Quels animaux la ménagerie Mitaine présente-t-elle? (*La ménagerie Mitaine* ______.)
Devant lequel vient se planter l'intrépide Tartarin? (*L'intrépide Tartarin* ______.)
Pour quelle raison le lion pousse-t-il soudain un formidable rugissement? (*Soudain,* ______ ______.)

c) Un lion, **mille dieux** !
Et de l'Atlas **encore** ! ! !
Remarquez comment les exclamations et les mots: **mille dieux, et, encore,** mettent en valeur l'événement.
Construisez de même 2 phrases avec les éléments suivants:
Un fusil, et à aiguille.
Une chasse, et au lion.



Le grand départ

Tartarin a pris la décision d'aller chasser le lion en Afrique.

1. Enfin, il arriva le jour solennel*, le grand jour !

Dès l'aube, tout Tarascon était sur pied, encombrant les abords de la petite maison du baobab. Toute cette foule se pressait, se bousculait devant la porte de Tartarin, ce bon M. Tartarin, qui s'en allait tuer des lions chez les *Teurs*.

En ce temps-là, pour les Tarasconnais, l'Algérie, l'Afrique, la Perse, la Turquie, la Mésopotamie, tout cela formait un grand pays très vague, et cela s'appelait les *Teurs* (les Turcs) !

2. Au milieu de cette cohue*, les chasseurs de casquettes allaient et venaient, fiers du triomphe de leur chef.

Devant la maison du baobab, deux grandes brouettes. De temps en temps, la porte s'ouvrait ; deux hommes apportaient des malles, des caisses, des sacs, qu'ils empilaient sur les brouettes.

A chaque colis, la foule frémissait. On se nommait les objets à haute voix. « Ça, c'est la tente-abri... ça, ce sont les conserves... la pharmacie... les caisses d'armes... » Et les chasseurs de casquettes donnaient des explications.

3. Tout à coup, vers dix heures, il se fit un grand mouvement dans la foule. La porte du jardin tourna sur ses gonds violemment :

« C'est lui !... c'est lui ! » criait-on.

C'était lui...

Quand il parut sur le seuil, un cri de stupeur partit de la foule :

« C'est un Teur ! »

Tartarin de Tarascon, en effet, avait cru de son devoir, allant en Algérie, de prendre le costume de circonstance• : large pantalon bouffant en toile blanche, petite veste collante à boutons de métal, deux pieds* de ceinture rouge autour de l'estomac, le cou nu, le front rasé et, sur sa tête, une gigantesque *chéchia* ! Avec cela, deux lourds fusils, un sur chaque épaule, un grand couteau de chasse à la ceinture, sur le ventre une cartouchière, sur la hanche un revolver se balançant dans sa poche de cuir...

le costume de circonstance : *le costume qu'il fallait pour aller en Afrique à la chasse au lion.*

4. « Vive Tartarin !... vive Tartarin ! » hurla le peuple. Le grand homme sourit, mais ne salua pas, à cause de ses fusils qui le gênaient...

Calme et fier, quoiqu'un peu pâle, il s'avança sur la chaussée, regarda ses brouettes, et, voyant que tout était bien, prit gaillardement• le chemin de la gare, sans même se retourner une fois vers la maison du baobab. Derrière lui marchaient le brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, puis l'armurier Costecalde et tous les chasseurs de casquettes, puis les brouettes, puis le peuple...

gaillardement : *avec beaucoup d'entrain et sans hésiter aucunement.*

5. L'express Paris-Marseille n'était pas encore arrivé. Tartarin et son état-major• entrèrent dans les salles d'attente. Pour éviter l'encombrement, derrière eux le chef de gare fit fermer les grilles...

Enfin la cloche sonna. Un roulement sourd, un sifflet déchirant ébranlèrent les vitres... En voiture ! En voiture !

« Adieu, Tartarin !... Adieu, Tartarin !...

— Adieu tous !... » murmura le grand homme.

Puis il s'élança sur la voie, et monta dans un wagon plein de Parisiennes qui pensèrent mourir de rire• en voyant arriver cet homme étrange avec tant de carabines et de revolvers.

(à suivre)

état-major : *comme un général entouré de ses officiers, Tartarin était suivi par ses amis les meilleurs chasseurs de casquettes de Tarascon. (Voyez aussi le lexique.)*

pensèrent mourir de rire : *Tartarin leur semblait si ridicule qu'elles ne pouvaient s'arrêter de rire, au risque d'être malades.*

• Nous utilisons notre lexique :

solennel - cohue - pied - état-major.

• Nous comprenons le texte :

1. Est-ce que les Tarasconnais connaissent bien leur géographie?
   Relevez la phrase qui justifie votre réponse.

2. Parmi les Tarasconnais, quels sont ceux qui vous semblent les mieux renseignés et qui donnent des explications aux autres?
   Dites pourquoi, selon vous, ils sont mieux renseignés.

3. Qu'y a-t-il de ridicule dans le costume de Tartarin? Dans son équipement?

4. S'il avait eu son costume habituel, les gens de Tarascon auraient-ils été si enthousiastes et si nombreux? Expliquez.

• Nous apprenons à écrire :

a) Donnez un titre au § 3.

b) **Devant la maison du baobab, deux grandes brouettes.**
   C'est une phrase sans verbe. Son allure est plus rapide et plus directe.
   Par imitation, modifiez les phrases suivantes:
   Au milieu de cette cohue, les chasseurs de casquettes, allaient et venaient, fiers du triomphe de leur chef.
   Tout à coup, vers dix heures, il se fit un grand murmure dans la foule.
   Derrière lui marchait le brave commandant Bravida, puis l'armurier Costecalde et tous les chasseurs de casquettes, puis les brouettes, puis le peuple.

c) Un journaliste nous décrit le cortège se rendant à la gare (§ 4, emploi du présent).
   Calme et fier, quoiqu'un peu pâle, il s'avance ———————— puis le peuple.

A l'affût

Oh ! Tartarin ne s'ennuie pas, en Afrique ! Il voyage, il s'arrête dans de confortables hôtels, il assiste à des fêtes. Hélas, il ne rencontre pas le moindre lion..

le Pont-Neuf : célèbre pont de Paris.

1. Et toujours pas de lions. Pas plus de lions que sur le Pont-Neuf !

Cependant, le Tarasconnais ne se décourageait pas. S'enfonçant bravement dans le Sud, il passait ses journées à battre le maquis*, fouillant les palmiers-nains du bout de sa carabine, et faisant « frrt ! frrt ! » à chaque buisson. Puis, tous les soirs avant de se coucher, un petit affût* de deux ou trois heures... Peine perdue ! le lion ne se montrait pas.

lentisques : arbuste des pays méditerranéens.

2. Un soir pourtant, vers les six heures, comme il traversait un bois de lentisques tout violet où de grosses cailles alourdies par la chaleur sautaient çà et là dans l'herbe, Tartarin de Tarascon crut entendre — mais si loin, mais si vague, mais si émietté par la brise — ce merveilleux rugissement qu'il avait entendu là-bas à Tarascon, dans la baraque Mitaine.



douars : les tribus arabes nomades vivent sous des tentes; l'ensemble des tentes forme un village appelé **douar**.

s'embusquer : se cacher, pour surprendre un adversaire (ou l'animal que l'on chasse).

3. D'abord le héros croyait rêver... Mais au bout d'un instant, lointains toujours, quoique un peu plus distincts, les rugissements recommencèrent ; et cette fois, tandis qu'à tous les coins de l'horizon on entendait hurler les chiens des douars.

Plus de doute. C'était le lion... Vite, vite, l'affût ! Pas une minute à perdre !

Tartarin s'embusqua, le genou en terre, selon la formule, la carabine au poing et son grand couteau de chasse planté fièrement devant lui dans le sable.

4. La nuit arriva : fourmillement vague, branches frôlées, pas de velours d'animaux rôdeurs, aboiements grêles des chacals, et là-haut, dans le ciel, à cent, deux cents mètres, de grands troupeaux de grues

qui passent avec des cris d'enfants qu'on égorge ; vous avouerez qu'il y avait de quoi être ému.

Tartarin l'était. Il l'était même beaucoup. Les dents lui claquaient, le pauvre homme ! Et sur la garde de son couteau de chasse planté en terre, le canon de son fusil rayé sonnait comme une paire de castagnettes.

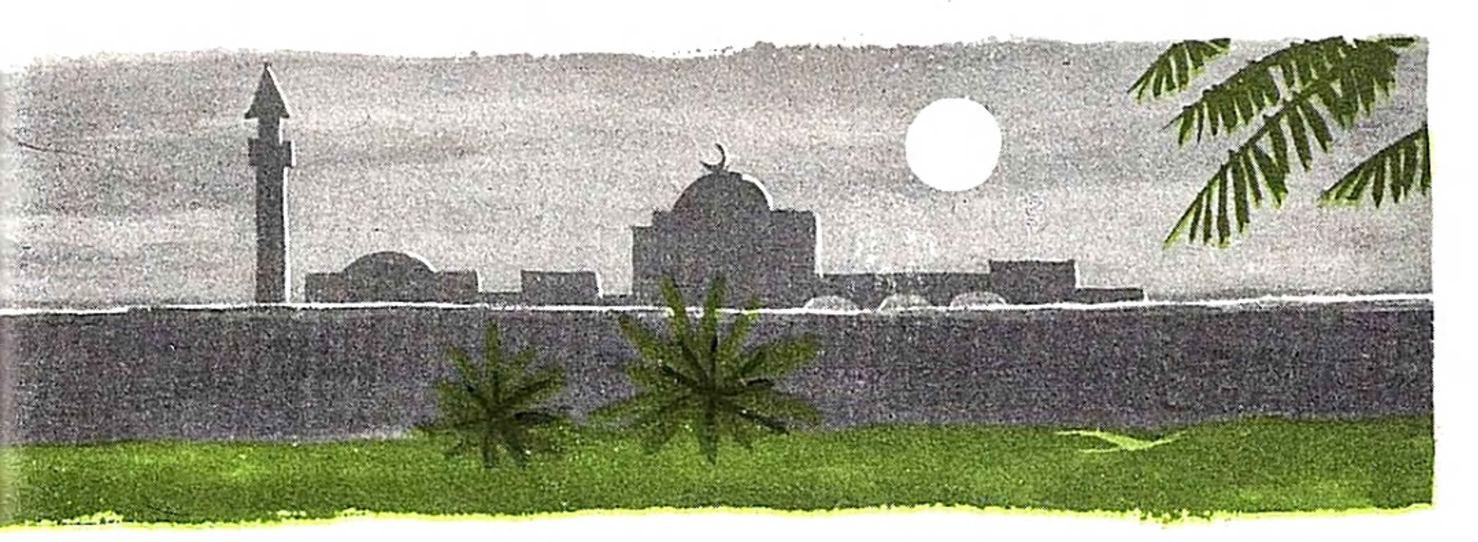
castagnettes : petits morceaux de bois que les femmes espagnoles attachent à leurs doigts, et qu'elles font claquer pour accompagner leurs danses.

5. Eh bien ! oui, Tartarin eut peur, et tout le temps encore. Néanmoins, il tint bon une heure, deux heures, mais l'héroïsme a ses limites...

Près de lui le Tarasconnais entend tout à coup un bruit de pas, des cailloux qui roulent. Cette fois la terreur l'enlève de terre. Il tire ses deux coups au hasard dans la nuit et s'enfuit à toutes jambes, laissant son coutelas debout dans le sable comme une croix commémorative de la plus formidable panique qui ait jamais assailli l'âme d'un dompteur de monstres.

une croix commémorative : une croix (ou tout autre monument) élevée en souvenir d'un fait important, pour le **commémorer**, *c'est-à-dire pour qu'on le garde en mémoire.*

(à suivre)



Nous utilisons notre lexique :

maquis - affût - héroïsme - panique.

Nous comprenons le texte :

1. Que pensez-vous de la manière dont Tartarin chasse le lion ? (Voir § 1).
2. Quelles différences y a-t-il entre les rugissements entendus au cours de cette soirée, et celui qu'il avait entendu dans la baraque Mitaine ?
3. Rappelez tous les bruits qui rendent cette nuit si énervante.
4. Relevez la phrase qui présente un Tartarin prêt à affronter courageusement le lion ; puis celle qui le montre inquiet quelques heures plus tard ; enfin celle qui le décrit pris de *panique*. Comment expliquez-vous ces changements ?

Nous apprenons à écrire :

a) Trouvez une légende pour l'image.

b) *Tartarin crut entendre* — mais si *loin*, mais si *vague*, mais si *émietté par la brise ce merveilleux rugissement...*
La répétition de mais si met en valeur les adjectifs qui suivent.
Utilisez *mais si* dans les phrases suivantes :
Un mois après son arrivée Tartarin cherchait toujours — découragé, fatigué, désespéré *par tant de malchance* — *le lion de l'Atlas.*
Deux heures après il était toujours à l'affût — ému, malade, effrayé *par les mille bruits de la nuit* — *qu'il ne pouvait plus tenir son fusil.*

c) Résumez en 4 courtes phrases les § 2, 3, 4, 5.
Un soir ______________________.
Il s'embusqua ______________________.
Tartarin était ______________________.
Il entendit tout à coup ____________, *il* ______
et ____________.

Retour à Tarascon

Le lendemain Tartarin tue enfin un lion !... Mais ce n'était qu'une pauvre bête aveugle que promenaient deux mendiants noirs. Pour calmer la colère des propriétaires, il rachète l'animal, dont il envoie la peau à Tarascon.

*Puis il lui arrive toutes sortes de déboires**... Au retour en France, il se sent assez désemparé*. Il ramène avec lui un chameau qu'il avait acheté pour voyager « dans le désert » : il n'a pas réussi à se débarrasser de cette brave bête trop fidèle.*

1. Après cette expédition désastreuse, il avait compté rentrer chez lui incognito•. Mais la présence de ce quadrupède• encombrant rendait la chose impossible. Quelle rentrée il allait faire, bon Dieu ! Pas le sou, pas de lions, rien... Un chameau !...

« Tarascon !... Tarascon !... » Il fallut descendre.

2. O stupeur ! à peine la chéchia du héros apparut-elle dans l'ouverture de la portière qu'un grand cri : « Vive Tartarin ! » fit trembler les voûtes vitrées de la gare. « Vive Tartarin ! vive le tueur de lions ! » Et des fanfares, des chœurs d'orphéons• éclatèrent... Tartarin se sentit mourir : il croyait à une mystification•. Mais non ! tout Tarascon était là, chapeau en l'air, et sympathique. Voilà le brave commandant Bravida, l'armurier Costecalde, le pharmacien, et tout le noble corps des chasseurs de casquettes qui se presse autour de son chef et le porte en triomphe tout le long des escaliers...

3. Singuliers effets du mirage• ! la peau du lion aveugle, envoyée à Bravida, était cause de tout ce bruit. Avec cette modeste fourrure, exposée au cercle, les Tarasconnais, et derrière eux tout le Midi, s'étaient monté la tête. Le journal local avait parlé. On avait inventé un drame. Ce n'était plus un lion que Tartarin avait tué, c'étaient dix lions, vingt lions, une marmelade de lions ! Aussi Tartarin débarquant à Marseille, y était déjà illustre sans le savoir, et un télégramme enthousiaste• l'avait devancé de deux heures dans sa ville natale.

4. Mais ce qui mit le comble à la joie populaire, ce fut quand on vit un animal fantastique, couvert de poussière et de sueur, apparaître derrière le héros, et descendre à cloche-pied• l'escalier de la gare.

Tartarin renseigna ses compatriotes :

« C'est mon chameau », dit-il.

Et déjà sous l'influence du soleil tarasconnais, ce beau soleil qui fait mentir ingénument•, il ajouta, en caressant la bosse du dromadaire• :

« C'est une noble bête !... Elle m'a vu tuer tous mes lions. »

incognito : *Tartarin désirait rentrer chez lui discrètement, sans que personne en fût informé.*

quadrupède *(prononcer* **kou-a**) : *nom donné à tous es animaux ayant quatre pieds.*

des chœurs d'orphéon : *des chorales.*

mystification : *Tartarin pensa tout d'abord que ses compatriotes faisaient semblant de l'accueillir comme un grand chasseur, mais qu'en réalité c'était pour le* **mystifier**, *pour lui jouer un tour, pour se moquer de lui.*

mirage : *les mirages se produisent ordinairement dans les déserts, les gens croient voir des choses qui n'existent pas. Ici les Tarasconnais croient vraiment que Tartarin a tué un nombre incalculable de lions.*

enthousiaste : *plein d'une admiration extraordinaire.*

cloche-pied : *les escaliers se descendent en avançant alternativement le pied gauche et le pied droit, le chameau de Tartarin avançait toujours le même pied.*

ingénument : *les Tarasconnais mentent sans le vouloir, sans y mettre de la malice.*

5. Là-dessus, il prit familièrement le bras du commandant, rouge de bonheur ; et, suivi de son chameau, entouré des chasseurs de casquettes, acclamé par tout le peuple, il se dirigea paisiblement vers la maison du baobab, et, tout en marchant, il commença le récit de ses grandes chasses :

« Figurez-vous, disait-il, qu'un certain soir, en plein Sahara... »

ALPHONSE DAUDET. *Tartarin de Tarascon.*

la bosse du dromadaire : *les chameaux ont deux bosses tandis que les dromadaires n'en ont qu'une.*



- **Nous utilisons notre lexique :**

déboire - désemparé.

- **Nous comprenons le texte :**

1. Tartarin a-t-il fait des prouesses en Algérie? Pourquoi veut-il rentrer *incognito*?
2. Comment est-il accueilli à son arrivée à la gare de Tarascon? Pourquoi une telle réception? Expliquez.
3. Quels sont les deux éléments de la gloire de Tartarin?
4. A quoi voyez-vous que l'auteur continue à se moquer gentiment des Tarasconnais?
5. Quel est le premier gros mensonge de ce brave Tartarin? Va-t-il continuer à mentir? Pourquoi? Imaginez ce que vont être les soirées chez l'armurier Costecalde.

- **Nous apprenons à écrire :**

a) Apprenez par cœur puis copiez sur votre cahier le § 4, depuis: « *C'est mon chameau* ______ *tuer tous mes lions.* »

b) Répondez aux questions suivantes:
Qui attendait Tartarin à la gare? (*A la gare*)
Quelle était la cause de ce triomphe?
(*La* ______ *était la cause* ______)
Qu'est-ce qui mit un comble à la joie populaire? (*Ce qui* ______, *ce* ______)

c) Résumez le texte en 5 courtes phrases (une par paragraphe):
Tartarin voulait ______.
Tout Tarascon ______.
A cause d'une peau ______, *tout le midi* ______.
L'apparition du chameau ______.
Tout en se dirigeant vers ______ *il commença* ______.

La nouvelle maison

Mr. : voir note page 124.

Mr. Gilbreth est un homme d'affaires américain, toujours plein d'idées et d'activités. Chez lui, c'est le papa le plus gentil et le plus taquin ; mais il a fort à faire, car sa famille ne compte pas moins de douze enfants !

Voici comment les Gilbreth firent l'acquisition d'une nouvelle maison.

cabane-bambou : *une hutte faite avec du bambou.*

pouilleux : 1er *sens : qui a des* **poux**. - 2e *sens : sale.*

un sourire entendu : *les enfants ne croient pas leur père qui s'amuse toujours à les tromper. Ce sourire signifie : « Nous ne te croyons pas ».*

1. Quand papa acheta la maison de Montclair, il nous la décrivit comme une espèce de cabane-bambou qui achevait de tomber en pièces détachées dans le quartier le plus pouilleux de la ville. Nous l'écoutions avec un sourire entendu : c'était encore une de ses taquineries ! Mais il insista :

« Une famille comme la nôtre coûte cher à nourrir, à habiller, à soigner et à gaver de glaces à la fraise. Pour l'instant, je n'ai pas les moyens d'acheter quelque chose de mieux. C'est bien le diable si, à nous tous, nous n'arrivons pas à renforcer les murs, boucher les fentes et repeindre les volets. »

délabrée : *la maison était en très mauvais état, et tombait presque en ruines.*

miteux : *malheureux, misérable.*

un gourbi, une baraque : *noms désignant une très pauvre maison.*

2. Nous partîmes donc pour Montclair, persuadés que notre future demeure était un taudis. D'ailleurs, en cours de route, chaque fois que nous passions devant une maison délabrée, papa ralentissait et déclarait :

« Tenez, notre maison ressemble un peu à ça, avec quelques carreaux cassés en plus. Et notre jardin est plus petit. »

Papa entra dans Montclair par le faubourg le plus miteux et s'arrêta devant une espèce de gourbi dont le dernier chien galeux n'aurait pas voulu pour niche.



3. « Nous y voilà, dit papa. Tout le monde descend.

— Tu plaisantes ? demanda maman.

— Mais non, pourquoi ? Tu ne la trouves pas bien, cette maison ?

— C'est un véritable taudis, voilà ce que c'est, déclara Ernestine.

— Personne ne te demande ton avis, ma petite, coupa notre honorable papa.

— Je ne vois d'ailleurs pas ce qu'on peut dire d'un pareil nid à punaises, lança Ernestine. Je ne voudrais pas mettre le pied dans cette baraque pour un empire.

— Ni moi, renchérit Martha. »

Lill éclata en sanglots.

chien galeux : *un chien qui a la* **gale** *(c'est une maladie de la peau); donc: un pauvre chien abandonné.*

4. Papa s'était mis à feuilleter son carnet en riant sous cape•.

« Nom d'une pipe, les enfants, je me suis trompé d'adresse. Rembarquez tous. »

Et il nous conduisit au 68, Eagle Rook Way, autre vieille maison, mais en excellent état, avec quatorze pièces, un bâtiment formant garage au fond du jardin, une serre, un poulailler ; une treille, une roseraie et des arbres fruitiers.

sous cape: *en cachette.*

5. Nous avons contemplé ce paradis d'un œil sceptique•. On ne nous y prendrait pas deux fois : pour nous taquiner, papa était passé d'un extrême à l'autre ; il n'avait sûrement pas acheté une maison aussi belle que celle-là.

« Mais si, dit-il. J'ai commencé par vous montrer l'autre pour que vous ne soyez pas déçus. Vous me pardonnez ? »

Nous ne lui avons pas répondu non, bien sûr.

œil sceptique : *être* **sceptique**, *c'est ne pas croire ce qu'on entend.*

(à suivre)

• Nous utilisons notre lexique :

gaver - taudis.

• Nous comprenons le texte :

1. Papa Gilbreth est taquin et sa famille le sait. Comment s'y prend-il pour faire croire à sa famille qu'il a acheté une cabane-bambou?
2. Quand il s'arrête devant une affreuse baraque, quelle est la réaction de chacun des membres de la famille?
3. Croyez-vous qu'il se soit vraiment trompé d'adresse? Justifiez votre réponse.
4. Comment est la maison réellement achetée? Pourquoi les enfants ont-ils vraiment beaucoup de mal à croire leur père?
5. Pourquoi Papa Gilbreth s'est-il arrêté d'abord devant une très pauvre maison?

• Nous apprenons à écrire :

a) Les Gilbreth décrivent cette première et pauvre maison. Complétez le texte suivant:
C'est une ______ dans un quartier ____ , une espèce de ______ dans un faubourg ____ . Un chien ______ n'en voudrait pas pour ____ . C'est un véritable ______ , un nid ______ , une ______ .

b) Nous décrivons maintenant à l'aide du texte, la maison achetée par papa Gilbreth:
C'est une vieille maison, mais ______ .

c) Répondez aux questions suivantes:
Pourquoi Mr Gilbreth n'a-t-il pas les moyens d'acheter une plus jolie maison? (*Mr Gilbreth n'a pas ______ .*
Que compte-t-il faire pour la remettre en état? (*Pour la remettre en état, il faut ______ .*
Que pense Ernestine d'une telle maison? (*Ernestine déclare : « C'est ______ .»*)



l'ère de l'automobile : l'**époque** de l'automobile, c'est-à-dire notre époque. Auparavant, il y a eu l'**ère des chemins de fer** ; encore avant : l'**ère des carrosses**, etc.

pierre tombale : le capot de l'auto ressemblait aux pierres que l'on place sur les tombes, dans les cimetières.

le coup de foudre : Papa Gilbreth avait tout de suite aimé cette voiture ; au contraire la voiture n'aima jamais papa Gilbreth : il ne fut jamais **payé de retour**.

avoir le dernier mot : dans une discussion, une dispute, avoir raison, être le plus fort.

Papa et sa voiture

Déjà papa Gilbreth avait acheté une voiture pour promener sa famille, et quelle voiture ! Voici comment il la menait.

1. Papa avait acheté une voiture un an avant notre emménagement à Montclair et bien entendu il s'était arrangé pour nous en faire la surprise. Partis pour une simple promenade, nous avions abouti au garage où il avait laissé son acquisition. C'était notre première voiture ; et aussi l'un des premiers modèles du genre, car l'ère de l'automobile venait à peine de commencer.

Notre nouvelle possession était une voiture grise, dotée d'un immense capot en forme de pierre tombale qu'il fallait soulever pour amorcer le carburateur les matins d'hiver. Elle était équipée de deux trompes à main et d'un klaxon électrique que papa s'obstinait à actionner tous les trois en même temps, chaque fois qu'il dépassait quelqu'un.

2. Papa avait eu le coup de foudre pour cette voiture dès qu'il l'avait vue à l'usine, mais il n'avait jamais été payé de retour. L'engin lui ruait* dans les jambes au premier tour de manivelle, lui crachait de l'huile au nez quand il inspectait ses entrailles*, glapissait quand il serrait les freins et grondait des menaces indistinctes quand il changeait de vitesse.

Parfois, papa crachait, glapissait* et menaçait à son tour, mais il n'avait jamais le dernier mot.

Cette mécanique se déplaçait dans un bruit d'enfer, comme si elle remorquait une demi-douzaine de boîtes de conserves attachées au pare-chocs arrière, et papa l'avait surnommée *Ferblantine*.

3. Nous étions serrés dedans comme sardines en boîtes. C'est tout juste si maman ne devait pas nous aplatir au rouleau à pâtisserie pour arriver à caser tant bien que mal les dix aînés à l'arrière. Elle-même s'asseyait devant avec les deux plus jeunes sur ses genoux. Et vogue la galère !

A parler franc, papa ne conduisait pas bien du tout, mais il conduisait vite et nous terrifiait du plus petit au plus grand, surtout maman. Elle se cramponnait à son bras ou fermait les yeux, prête pour la catastrophe imminente. Dans les tournants, elle serrait les bébés contre elle, pour tenter de les protéger :

imminente : qui va arriver presque tout de suite.

« Pas si vite, Frank, pas si vite ! » murmurait-elle, crispée. Mais papa faisait semblant de ne pas entendre.

4. Nous avons vu papa tordre des pare-chocs, aplatir des poulets, raser les moustaches aux agents de la circulation ou abattre des arbres centenaires.

Il avait un faible marqué pour le klaxon qui rugissait « Kadoukah ! » et vous faisait dresser les cheveux sur la tête, s'il ne vous avait pas déjà crevé le tympan.

Il fallait voir papa appuyer simultanément sur les trois avertisseurs et sur l'accélérateur, braquer le volant, et hurler : « Va donc, espèce de chauffard● ! » sans cesser de fumer.

C'était un as, notre cher papa.

(à suivre)

chauffard : *mauvais conducteur.*



Nous utilisons notre lexique :

ruer (voir : *ruade*) - *entrailles* - *glapir*.

Nous comprenons le texte :

1. Relevez les détails qui prouvent que cette voiture n'est pas moderne.
   Pourquoi papa Gilbreth a-t-il surnommé sa voiture « Ferblantine » ?
2. Pourquoi les enfants sont-ils serrés comme sardines en boîte ?
   La voiture est-elle si petite ?
3. A la place des enfants Gilbreth, auriez-vous eu peur dans cette voiture ? Pourquoi ?
4. Pour quelles raisons étaient-ils sans doute très remarqués quand ils roulaient en ville ?
5. Pourquoi l'expression « Va donc, espèce de chauffard ! » est-elle très amusante dans la bouche de Mr Gilbreth ?
6. Justifiez la remarque finale : « C'était un as, notre cher papa ! ».

Nous apprenons à écrire :

a) Apprenez par cœur la phrase où l'on nous montre que Papa Gilbreth conduit mal (début du § 4).
Fermez votre livre et copiez-la sur votre cahier.

b) Répondez aux questions suivantes :
Que fait cette voiture pour montrer à Papa Gilbreth qu'elle ne l'aime pas ?)*Pour montrer* ________, *elle* ________.)
Alors que fait à son tour Papa Gilbreth ? (*Alors à son tour, papa* ________.)
Pourquoi l'avait-il surnommée « Ferblantine » ? (*Il l'avait surnommée* ________ *car* ________.)

c) Papa Gilbreth nous raconte lui-même les difficultés que lui cause sa voiture (§ 2).
« *J'ai eu le coup de foudre* ________ *dernier mot.* »

d) En vous aidant du texte, imaginez une sortie, un dimanche, à bord d'une « *Ferblantine* ».

Le comité familial

1. Nos deux domestiques, Tom Grieves et Mme Cunningham, avaient du travail par-dessus la tête dans notre nouvelle maison qui était immense. Papa décida qu'il était temps que nous les aidions. Mais il voulut que cette aide fût proposée par les enfants eux-mêmes.

Il avait remarqué que, dans une usine, on obtient un meilleur rendement des ouvriers quand le travail est réparti par un comité d'entreprise *mixte*, c'est-à-dire composé de patrons et d'ouvriers. Ce comité distribue les tâches en tenant compte des goûts et des aptitudes• de chacun.

Fort de cette expérience, papa institua• avec maman un Comité de famille sur le même modèle.

en tenant compte des aptitudes : *en tenant compte des dispositions particulières de chacun, en chargeant chacun de ce qu'il fera le mieux.*
instituer : *établir, créer, fonder.*

2. Ce comité se réunit un dimanche après le déjeuner.

Papa se leva d'un air solennel*, se versa un verre d'eau et déclara :

« Nous allons répartir équitablement * le travail à faire dans la maison et le jardin. Quelqu'un a-t-il une suggestion à soumettre• au comité ? »

une suggestion à soumettre : *une idée à proposer.*

Silence général.



« En démocratie*, tout le monde donne son avis, alors, nom d'une pipe, allez-y. Jack, à toi !

— Je trouve que c'est à Mme Cunningham et à Tom de travailler, dit Jack posément, puisqu'ils sont payés pour ça.

— Assieds-toi, hurla papa. Tu n'as plus la parole. »

3. La parole fut ensuite donnée à Dan.

« Tom et Mme Cunningham ont trop de travail, commença-t-il ». Sourires encourageants de papa. « Alors je crois que nous devrions engager des gens pour les aider. »

Autres sourires, cette fois des enfants.

« Assieds-toi et tais-toi ! » tonna papa.

Les choses tournaient mal.

4. « Nous pourrions engager du personnel supplémentaire, ce qui résoudrait la question », dit maman.

Coups de coude et sourires dans l'assistance.

« Mais il faudrait, continua-t-elle, réduire le budget sur d'autres chapitres. En supprimant dessert et argent de poche, nous aurions une bonne. Et en supprimant aussi le cinéma, les glaces et tout achat de vêtements neufs pendant un an, nous pourrions également avoir un jardinier.

— Qui vote la suppression de l'argent de poche ? » demanda papa.

Personne évidemment.



5. Consternés•, nous votâmes la répartition du travail.

Les garçons tondraient l'herbe et ratisseraient les feuilles ; les filles balaieraient, essuieraient la poussière et laveraient la vaisselle. Tout le monde ferait son lit et tiendrait sa chambre en ordre.

consternés : *abattus de tristesse.*

(à suivre)

• **Nous utilisons notre lexique :**

solennel - *équitablement* (voir : *équitable*) - *démocratie.*

• **Nous comprenons le texte :**

1. Ce comité de famille ressemble à une coopérative scolaire.
   Dans quel but le père a-t-il fondé ce comité ?
2. Les enfants sont-ils d'accord ? Relevez leurs propositions et montrez en quoi elles ne plaisent pas à Mr Gilbreth.
3. Comment Mr Gilbreth réagit-il ?
   Pensez-vous que son attitude soit celle d'un président de comité ? Quelle devrait être, selon vous, son attitude ?
4. Que propose alors Mme Gilbreth ? Pourquoi les enfants acceptent-ils alors de se partager le travail ?
5. De papa ou maman Gilbreth, lequel vous semble le plus adroit ? Pourquoi ?

• **Nous apprenons à écrire :**

a) Répondez aux questions suivantes :
   Pourquoi les deux domestiques ont-ils trop de travail ? (*Les deux domestiques* ________ .)
   Pourquoi Papa Gilbreth institue-t-il un Comité de famille ?
   Pour pouvoir engager du personnel supplémentaire, que propose Mme Gilbreth ? (*Pour pouvoir engager* ________ .)

b) En vous aidant du § 5, racontez comment vous et vos frères et sœurs aidez vos parents.
   Maman et papa ont trop ________ .
   Il faut que ________ .
   Les garçons ________ .
   Les filles ________ .
   Tout le monde ________ .

c) Essayez de résumer le § 1 en 3 petites phrases :
   Nos domestiques ________ .
   Papa veut ________ .
   Il institue ________ .

En vacances

Papa Gilbreth a acheté une maison de vacances, au bord de la mer. Il a fait aussi l'acquisition d'un petit bateau.

1. Papa avait acheté le *Rena* pour nous récompenser d'avoir appris à nager. C'était un petit bâtiment long de six mètres et large de presque autant. Le *Rena* était docile, débonnaire• et vénérable*.

Avant de nous autoriser à monter à bord, papa nous fit une série de cours sur la navigation, les marées, les courants, le code de la mer, le vocabulaire nautique•. Suivirent des exercices d'entraînement à sec, sous les ordres de papa, installé dans un fauteuil à l'ombre du porche de la maison. Il tenait en main une canne qui faisait office de barre*, et nous criait des ordres, comme s'il manœuvrait un navire imaginaire, à l'entrée d'un port entouré de récifs !

2. Papa ne s'amusait jamais autant que lorsqu'il était à bord du *Rena*. Dès qu'il arrivait, il nous considérait non plus comme ses propres enfants mais comme d'infâmes matelots• recrutés dans les plus mauvais ports d'Orient ! Le *Rena* n'était plus un paisible vieux bateau, mais un fier quatre-mâts doublant le cap Horn•, portant le pavillon noir des pirates*, pour aller conquérir les trésors inestimables des grandes Indes. Papa exigeait que nous l'appelions capitaine et que nous lui parlions avec la plus grande considération.

3. Anne, étant l'aînée, fut proclamée second• du *Rena*. Ernestine fut nommée lieutenant, et Marthe et Frank respectivement second et troisième lieutenants. Nos frères et sœurs plus jeunes représentaient les hommes d'équipage.

L'exemple de papa était contagieux• : bientôt les officiers du bord se montrèrent aussi autoritaires que leur capitaine quand ils avaient à commander ces gibiers de potence qu'étaient leurs matelots. Et finalement, nous croyions tous comme notre papa que notre bon vieux *Rena* était un rude navire corsaire*...

4. Un jour notre capitaine nous donna une forte émotion. Nous rentrions d'une longue course en mer. Le capitaine, suivant son habitude, était debout à la poupe* et nous lançait ses directives pour l'arrivée au port. Tout à coup une bourrasque gifla le *Rena* ; la vergue•, brutalement poussée, balaya le pont. Le capitaine la vit venir, mais il n'eut pas le temps de l'éviter : elle lui asséna sur la tempe un coup terrifiant qui le projeta par-dessus bord.

5. Le capitaine resta sous l'eau pendant près d'une minute. L'équipage, jusque-là indifférent au sort du capitaine, commença d'avoir très

débonnaire : *doux jusqu'à la faiblesse.*

le vocabulaire nautique : *tous les mots qu'il faut connaître sur la* **navigation**.

d'infâmes matelots : *des marins ayant très mauvaise réputation.*

le cap Horn : *cap situé à la pointe extrême de l'Amérique du Sud ; il est très difficile à franchir* **(à doubler)** *parce qu'il y fait toujours très mauvais temps.*

considération : *respect, estime.*

le second : *officier qui commande en second après le capitaine.*

l'exemple de papa était contagieux : *tous les enfants imitaient papa. Voyez le mot* **contagieux** *au lexique.*

la vergue : *longue pièce de bois placée perpendiculairement au mât pour tendre la voile.*



peur pour son papa. Nous nous apprêtions à plonger à sa recherche lorsque deux pieds apparurent, remuant leurs orteils ; un moment après, la tête émergea* à son tour. Son étourdissement passé, papa rugissait avec la voix du capitaine :

« Eh bien ! homards cuits, qu'est-ce que vous attendez pour lancer un cordage à votre commandant ! »

d'après F. et E. GILBRETH. *Treize à la douzaine.*
Editions Pierre Horay.

- **Nous utilisons notre lexique :**

vénérable - barre - pirate - contagieux - corsaire - poupe - émerger.

- **Nous comprenons le texte :**

1. Montrez que Papa Gilbreth a beaucoup d'imagination.
   Son jeu plaît-il aux enfants?
2. Qu'est-ce qui prouve que chacun joue bien son rôle dans ce jeu?
   Relevez quelques phrases qui l'indiquent.
3. Qu'est-ce qui sort de l'eau, le père ou le capitaine? Justifiez votre réponse.
4. Que pensez-vous de la vie des enfants de cette grande famille? S'ennuient-ils? Leurs parents s'occupent-ils d'eux?
5. Aimeriez-vous avoir des parents comme M. et Mme Gilbreth? Pourquoi?

- **Nous apprenons à écrire :**

a) Donnez un titre à l'ensemble formé par les § 4 et 5.

b) *Il nous considérait non plus comme ses enfants* **mais** *comme d'infâmes matelots.*
Remarquez *l'opposition* entre les deux membres de la phrase ci-dessus, qui est renforcée par la conjonction **mais**.
En vous aidant du texte terminez de même les phrases suivantes :
Le Réna n'était plus un bateau paisible _____.
Ernestine n'était plus notre sœur _____.
Penchés par-dessus bord, nous attendions non pas le capitaine _____.
Malheureusement ce ne fut pas papa qui apparut _____.

c) Essayez de résumer le § 1 en 2 ou 3 phrases:
Papa _____.
Avant de naviguer _____.

Prisonnier des nains

Gulliver est un médecin anglais ; il exerce son métier sur des navires qui font de grands voyages autour du monde. Au cours de l'une de ses traversées, son vaisseau fait naufrage. Gulliver nage longtemps avant d'atteindre, à la nuit tombée, un rivage inconnu.

(Cette histoire se situe à l'époque de notre roi Louis XIV).

1. Je me couchai sur l'herbe qui était très fine et très douce. Bientôt je tombai dans un profond sommeil. Lorsque je m'éveillai, le jour commençait à apparaître. J'essayai de me lever, mais je fus incapable de bouger. En effet, comme je m'étais allongé sur le dos, je m'aperçus que mes bras et mes jambes étaient solidement fixés au sol ; et mes cheveux, qui étaient longs et épais, se trouvaient attachés de manière semblable. Je sentis de même sur mon corps, de mes aisselles• à mes cuisses, plusieurs fines ligatures•. Tout ce que je pouvais faire, c'était regarder en l'air. J'entendais un bruit confus* autour de moi ; mais dans la position où je me trouvais, je ne pouvais rien voir que le ciel.

l'aisselle : *le creux qui se trouve sous le bras, sur le côté de la poitrine.*
ligatures : *les liens qui servent à attacher Gulliver au sol.*

2. Bientôt je sentis quelque chose de vivant qui se déplaçait sur ma jambe gauche et qui, s'avançant doucement sur ma poitrine vint jusqu'à mon menton. En baissant les yeux, je constatai que c'était une créature humaine, haute à peine de six pouces*, portant un arc et une flèche à la main et un carquois• sur le dos. En même temps, je vis au moins une quarantaine d'individus de la même espèce qui le suivaient. On ne peut être plus étonné que je le fus, et je rugis si fort qu'ils se sauvèrent tout effrayés.

carquois : *étui à flèches.*

3. Cependant, ils revinrent bientôt, et l'un d'eux, qui s'aventura assez loin pour voir pleinement ma figure, leva les yeux et les bras au ciel en signe d'admiration et s'écria d'une voix aiguë quoique distincte : « *Hekinah degul* ». Les autres répétèrent plusieurs fois les mêmes mots, mais je ne les compris point. Pendant tout ce temps, j'étais allongé dans une position très inconfortable. Finalement, luttant pour me libérer, j'eus la chance de briser les liens qui fixaient mon bras gauche au sol. En même temps, d'une violente secousse qui me fut extrêmement douloureuse, je parvins à détendre un peu les liens qui retenaient ma chevelure du côté gauche, en sorte que je fus tout juste capable de tourner un peu la tête.

4. Mais les créatures s'enfuirent une seconde fois avant que j'eusse pu les saisir. Là-dessus une clameur* perçante s'éleva. Puis j'entendis l'un d'eux hurler : « *Tolgo phonac* ». En un instant, je sentis plus d'une centaine de flèches sur ma main gauche qui me piquèrent comme autant d'aiguilles.

Quand cette grêle de flèches fut passée, comme je luttais à nouveau pour me libérer, ils m'envoyèrent une autre volée de flèches, plus dense• que la première et certains essayèrent même de me percer les flancs• avec des lances. Mais par bonheur, je portais un justaucorps• en peau de buffle• qu'ils ne pouvaient traverser.

Je pensai qu'il était plus prudent de ne pas bouger, et je décidai de rester ainsi jusqu'à la nuit.

(à suivre)

plus dense : *il y a beaucoup plus de flèches dans la seconde* **volée** *que dans la première. Ce second tir est plus* **dense**, *plus serré.*

les flancs : *les côtés du corps, du buste en particulier.*

un justaucorps : *veste qui descend jusqu'aux genoux et qui est très ajustée «* **juste au corps** *».*

buffle : *le buffle est un bœuf sauvage dont la peau fournit un cuir épais et solide.*



• Nous utilisons notre lexique :

confus - pouce - clameur.

• Nous comprenons le texte :

1. Qui avait ainsi attaché Gulliver?
   Les ligatures sont fines et cependant Gulliver ne peut bouger. Comment expliquez-vous cela?
2. Comment une quarantaine de nains peut-elle se déplacer sur le corps de Gulliver?
   En retrouvant la longueur d'un pouce (*lexique*), dites quelle est la taille de ces nains.
3. Pourquoi s'enfuient-ils tout effrayés quand Gulliver *rugit*? (Donnez le sens de ce mot.)
4. En voyant Gulliver faire des efforts pour se libérer de ses liens, que craignent-ils?
5. Ces nains et leurs armes nous semblent peu dangereux ; cependant, que décide finalement Gulliver?

• Nous apprenons à écrire :

a) Répondez aux questions suivantes:
   Que firent les nains quand Gulliver rugit? (*Quand Gulliver rugit* ____________.)
   Jusqu'où s'aventura l'un d'eux, que fit-il alors? (*L'un d'eux s'aventura* ____________.)
   Que font les nains, pris de peur, quand Gulliver brise les liens qui retenaient son bras gauche? (*Quand Gulliver* ____________.)

b) « *Je rugis* **si** *fort* **qu'***ils se sauvèrent tout effrayés.* »
   Les mots **si** ... **que** introduisent une proposition de conséquence.
   Employez-les dans les phrases suivantes:
   J'étais solidement attaché, je pouvais seulement regarder en l'air.
   Je luttais énergiquement, je finis par briser les liens qui fixaient mon bras gauche au sol.
   Les nains eurent peur, ils m'envoyèrent deux volées de flèches.



Premier repas chez les nains

Peu après, des hommes-nains dressent un échafaudage près de la tête de Gulliver afin de se faire entendre de lui.

1. En tournant la tête dans cette direction, autant que les pieux et les cordes m'en laissaient la possibilité, je vis une plate-forme élevée à un pied* et demi du sol, capable de supporter quatre personnes. Des échelles permettaient d'y monter.

De là, un personnage qui paraissait important, commença à m'adresser un discours dont je ne compris pas un mot. Par trois fois, il s'était écrié au début : « *Langro dehul san !* »

2. Une cinquantaine d'indigènes* vinrent alors couper les liens qui retenaient le côté gauche de ma tête, ce qui me donna la liberté de la tourner du côté droit et d'observer le visage du personnage qui s'adressait à moi. Il me parut un parfait orateur•, et je pus deviner tantôt des phrases de menaces, tantôt d'autres pleines de promesses et de bonté. Je lui répondis en quelques mots, du ton le plus soumis, levant la main gauche et les yeux vers le soleil comme si je le prenais à témoin.

orateur : *celui qui prononce des discours en public.*

3. Je mourais presque de faim, n'ayant rien mangé depuis plusieurs heures. Les besoins de mon estomac se firent si pressants que je ne pus m'empêcher de montrer mon impatience (peut-être un peu impoliment) en me mettant les doigts dans la bouche pour faire comprendre que je voulais manger. Le *Hurgo* (c'est ainsi que, parmi eux, on appelle

un grand seigneur : je l'ai appris depuis) me comprit très bien. Il ordonna que plusieurs échelles fussent appliquées contre mes flancs. Plus d'une centaine d'indigènes les escaladèrent et marchèrent vers ma bouche, chargés de paniers pleins de viande.

4. Je remarquai bien qu'on me servait là de la chair● de différents animaux, mais je ne pus les distinguer au goût. Il y avait des épaules, des gigots, des filets, taillés comme ceux du mouton et très bien accommodés, mais plus petits que des ailes d'alouettes. J'en mangeai deux ou trois d'une bouchée et j'avalai d'un seul coup trois pains gros comme des balles de fusil.

Ils me servaient aussi vite qu'ils pouvaient, montrant beaucoup d'admiration et d'étonnement devant l'énormité de ma taille et de mon appétit.

la chair : *la viande des animaux que Gulliver est en train de savourer.*

5. Je fis alors comprendre par un autre signe que je voulais boire. A considérer● ce que j'avais mangé, ils conclurent qu'une petite quantité ne me suffirait pas. Très ingénieux, ils hissèrent, avec beaucoup d'adresse, l'un de leurs plus gros tonneaux, le roulèrent vers ma main, et en enlevèrent le fond. Je le vidai d'un trait, ce qui n'a rien d'extraordinaire, car il ne contenait pas plus d'une demi-pinte● et rappelait un petit vin de Bourgogne, mais en plus délicieux.

Ils m'apportèrent une seconde barrique● que je bus de la même manière, et je fis signe que j'en voulais encore.

Mais ils n'en avaient plus.

Après m'avoir vu faire toutes ces merveilles, ils poussèrent des cris de joie, et se mirent à danser sur ma poitrine en criant : « *Hekinah degul ! Hekinah degul !* »

(à suivre)

à considérer : *après avoir constaté qu'il fallait une grande quantité de nourriture à Gulliver, les Lilliputiens estiment qu'il faudra également une grande quantité de boisson.*

demi-pinte : *environ un demi-litre d'aujourd'hui.*

barrique : *gros tonneau*

● Nous utilisons notre lexique :

pied - indigène.

● Nous comprenons le texte :

1. Pourquoi l'orateur doit-il être très près de Gulliver pour lui parler?
2. Que peut bien dire cet orateur?
   Quelles menaces peut-il adresser à Gulliver?
   Quelles promesses peut-il faire?
3. Gulliver a-t-il compris?
   A son tour, qu'essaie-t-il de faire comprendre à son interlocuteur?
4. Les nains font un gros effort pour nourrir Gulliver. Sont-ils tout de même heureux? Comment le montrent-ils?
5. Pensez-vous que les nains aient l'intention de faire du mal à Gulliver?
   Pourquoi alors le maintiennent-ils prisonnier?

● Nous apprenons à écrire :

a) Apprenez par cœur et copiez sur votre cahier la dernière phrase du § 4.

b) *Je pus deviner* **tantôt** *des phrases de menaces,* **tantôt** *d'autres pleines de promesses et de bonté.*
Les mots **tantôt** ... **tantôt** marquent une alternance. Utilisez ces mots dans les phrases suivantes:
Quand ils eurent coupé mes liens je pus tourner la tête à gauche et à droite pour observer autour de moi.
En me regardant, les hommes noirs avaient des airs de sympathie et des airs inquiets.
Dans ma tête se succédaient beaucoup de pensées tristes ou rassurées.

c) C'est vous qui racontez l'histoire, et non pas Gulliver (§ 3):
(Gulliver mourait presque de faim, ____________ *manger.)*

capitale : *nom réservé à la ville où se tient le gouvernement du pays.*

Arrivée dans la capitale•

L'Empereur qui règne sur ce pays décide que Gulliver sera transporté dans la capitale.

ingénieurs : *hommes ayant étudié les mathématiques, pour pouvoir conduire les travaux d'art comme la construction de ponts, de routes, de navires.*

charpentiers : *ouvriers qui s'occupent de construire les* **charpentes** *qui soutiennent les toits (ici le chariot destiné au transport de Gulliver)*

hisser : *il s'agit d'***élever** *Gulliver assez haut pour le placer sur le chariot, en le soulevant à l'aide de cordages et de* **poulies** *

1. Ce prince possède de très ingénieuses *machines de transport,* capables de porter des vaisseaux de guerre (quelquefois longs de neuf pieds*) des forêts où ils ont été construits jusqu'à la côte. Cinq cents ingénieurs• ou charpentiers• furent chargés de préparer une de ces machines assez grande pour me transporter. C'était un chariot de sept pieds de long sur quatre de large et posé sur vingt-deux roues. Cette machine fut placée parallèlement à mon corps.

2. La principale difficulté était de me hisser• dans la voiture ; à cet effet on planta quatre-vingt poteaux ; de fortes cordes (de la grosseur d'une bonne ficelle) furent attachées à des bandes que l'on avait passées autour de mon corps, de mes bras, de mes jambes et de mon cou. Alors neuf cents hommes robustes tirèrent les cordes par des poulies* fixées aux poteaux, et je fus ainsi élevé, déposé sur la machine, et solidement attaché. Tout cela me fut raconté ; car, pendant le temps de l'opération, je dormais du plus profond sommeil. Quinze cents chevaux vigoureux me traînèrent jusqu'à la capitale.

3. Il y avait quatre heures que nous étions en chemin, lorsque je fus éveillé par un incident* assez ridicule. Pendant que les voituriers s'étaient arrêtés pour raccommoder quelque chose à la voiture, quatre ou cinq jeunes gens, curieux de voir la mine que je faisais en dormant, grimpèrent sur le chariot, et s'avancèrent très doucement jusqu'à mon visage. L'un d'entre eux, officier des gardes, mit la pointe aiguë de sa lance bien avant dans ma narine gauche ; ce qui me chatouilla le nez et me fit éternuer bruyamment !

4. Nous fîmes une grande marche le reste de ce jour-là, et nous campâmes la nuit avec cinq cents gardes à mes côtés, moitié avec des flambeaux, et moitié avec des arcs et des flèches, prêts à me percer si j'avais essayé de remuer. Le lendemain, au lever du soleil, nous continuâmes notre voyage et nous arrivâmes sur le midi à cent toises* des portes de la ville. L'empereur et toute sa cour sortirent pour nous voir ; mais les grands-officiers empêchèrent Sa Majesté d'exposer sa personne en montant sur mon corps.

5. Il fut résolu que je serais logé dans un vaste temple*. La grande porte regardant le nord avait environ quatre pieds de haut sur deux de large. Les serruriers du roi fixèrent à un mur quatre-vingt-onze chaînes semblables à celles qui tiennent une montre de dame en Europe, et

presque aussi grandes ; elles furent, par l'autre bout, attachées à ma jambe gauche avec trente-six cadenas. Quand les ouvriers jugèrent qu'il m'était impossible de briser mes chaînes, ils coupèrent tous les liens qui me retenaient ; je me levai alors, mais avec un sentiment de tristesse tel que je n'en avais jamais éprouvé.

On ne peut s'imaginer le bruit et l'étonnement du peuple, quand il me vit debout et me promenant. Les chaînes qui tenaient ma jambe gauche étaient longues d'environ six pieds. Je pouvais donc aller et venir dans un demi-cercle ; de plus, comme elles étaient fixées près de la porte, je pouvais la passer en rampant et m'étendre de tout mon long dans le temple.

(à suivre)



• Nous utilisons notre lexique :

pied - poulie - incident - toise - temple.

• Nous comprenons le texte :

1. Pourquoi les nains ont-ils profité du sommeil de Gulliver pour charger celui-ci sur le chariot?
2. Pourquoi cinq cents gardes surveillent-ils Gulliver? Pourquoi ont-ils des flambeaux? Pourquoi ont-ils des arcs et des flèches?
3. Quelle précaution les nains ont-ils prise avant de couper les liens de Gulliver?
4. Ce vaste temple sera pour Gulliver une véritable niche. Relevez les trois détails qui le prouvent.
5. Expliquez pourquoi le peuple est étonné quand Gulliver se met debout.
6. Devinez toutes les raisons pour lesquelles Gulliver éprouve une grande tristesse.

• Nous apprenons à écrire :

a) Trouvez une légende pour l'image (2 ou 3 lignes).

b) *Des machines capables de transporter des vaisseaux* **des** *forêts* **jusqu'à** *la côte.*
Les expressions: **des** ________ **jusque** ou **du** ou **de** ________ **jusque** précisent le point de départ et le point d'arrivée. Utilisez-les dans les phrases suivantes:
Quatre ou cinq curieux grimpèrent ______ *sol* ______ *à mon visage.*
L'empereur sortit ______ *son château et vint* ______ *à notre chariot.*
Je pouvais aller ______ *mon temple* ______ *au coin de la rue voisine.*

c) Résumez l'histoire en quelques phrases:
Cinq cents ingénieurs ________________ .
Neuf cents hommes ________________ .
Quand nous fûmes à cent toises ________________ .
Je fus logé ________________ .



Gulliver est fouillé

De crainte que Gulliver ne conserve des armes dangereuses, l'empereur donne à ses officiers l'ordre de le fouiller.

1. Ces officiers du prince, ayant des plumes, de l'encre et du papier sur eux, firent un inventaire très exact de tout ce qu'ils virent ; et quand ils eurent achevé, ils me prièrent de les mettre à terre afin qu'ils pussent rendre compte de leur visite à l'empereur.

Cet inventaire que je traduisis plus tard en anglais et mot pour mot, était conçu dans les termes suivants :

officiers, commissaires : *des hommes que le gouvernement a chargé d'une* **mission**, *c'est-à-dire d'une enquête à faire en quelque endroit, et qui ont des* **pouvoirs** *pour mener à bien cette tâche (ici, il s'agit de fouiller* **l'homme-montagne**). *Dans l'armée, le mot* **officier** *a un sens différent (voir lexique).*

2. « Premièrement, dans la poche droite du justaucorps du grand *homme-montagne* (c'est ainsi que je rends les mots *«quingus flestrin»*), après une visite exacte, nous n'avons trouvé qu'un morceau de toile grossière, assez grand pour servir de tapis de pied dans la grand-salle de Votre Majesté.

« Dans la poche gauche, nous avons trouvé un grand coffre d'argent avec un couvercle de même métal, que nous, commissaires, n'avons pu lever. Nous avons prié ledit *homme-montagne* de l'ouvrir ; et l'un de nous étant entré dedans, s'est trouvé, jusqu'aux genoux, dans une poudre dont plusieurs grains, nous arrivant au visage, nous firent éternuer quelque temps.

3. « Dans la poche gauche, il y avait une machine armée de vingt dents très longues, semblables aux palissades qui sont devant la cour de Votre Majesté ; nous avons supposé que l'*homme-montagne* s'en servait pour se peigner. Dans la grande poche du côté droit de sa culotte, nous avons vu un pilier de fer creux, environ de la grandeur d'un homme, attaché à une grosse pièce de bois plus large que le pilier ; et fixées au pilier il y avait d'autres pièces de fer, de formes singulières ; nous n'avons su ce que c'était. Dans la poche gauche, il y avait encore une machine de la même espèce.

morceau de toile grossière : *cette toile est épaisse ; elle a été tissée sans art.*

un tapis de pied : *l'auteur veut souligner la différence entre un* **tapis de pied** *étendu sur le sol et un tapis destiné à décorer les murs, que l'on appelle souvent* **tapisserie**.

4. « Dans la plus petite poche du côté droit, il y avait plusieurs pièces rondes et plates de métal rouge et blanc, et de différents volumes ; quelques-unes des pièces blanches, qui nous ont paru être d'argent, étaient si grosses et si pesantes, que mon compagnon et

moi nous avons eu de la peine à les soulever. Nous avons aussi visité deux autres poches, dans le haut de la culotte de l'*homme-montagne*. Dans celle de droite, pendait une grande chaîne d'argent, avec une machine très merveilleuse au bout : une sorte de globe dont la moitié était d'argent et l'autre d'un métal transparent. Sur ce dernier côté, nous avons vu certaines figures étranges tracées circulairement. Il a appliqué cette machine à nos oreilles : elle faisait un bruit continuel, à peu près celui d'un moulin à eau. L'*homme-montagne* disait qu'elle marquait le temps pour chacune des actions de la vie.



5. « Dans celle de gauche, se trouvait un filet semblable à celui d'un pêcheur, mais qui s'ouvrait et se fermait comme une bourse ; nous avons trouvé dedans plusieurs pièces massives d'un métal jaune : si elles sont en or véritable, elles doivent avoir une immense valeur.

« Ayant ainsi, par obéissance aux ordres de Votre Majesté, fouillé exactement toutes ses poches, nous avons observé autour de son corps une ceinture faite de la peau de quelque animal monstrueux, à laquelle, du côté gauche, pendait une épée de la longueur de cinq hommes.

« Tel est l'inventaire exact de tout ce que nous avons trouvé sur le corps de l'*homme-montagne* ».

« Fait et signé le quatrième jour de la quatre-vingt-neuvième lune du règne bienheureux de Votre Majesté. »

(signé) Hessen FRELOCH
Marsi FRELOCH

(à suivre)

- **Nous utilisons notre lexique :**

inventaire - *officier.*

- **Nous comprenons le texte :**

1. Pourquoi cet *inventaire* est-il amusant?

2. A quoi devinez-vous que les officiers ont découvert:

— *le mouchoir de Gulliver?*

(C'est à cette époque que l'on commença à utiliser des mouchoirs.)

— *sa tabatière?*

(A cette époque aussi on réduisait les feuilles de tabac en poudre. Les gens l'introduisaient dans leur nez: cela s'appelait « priser »; c'était la grande mode.)

— *ses pistolets?*

— *sa montre?*

3. Enumérez les autres objets que vous avez reconnus.

- **Nous apprenons à écrire :**

a) Apprenez par cœur et copiez sur votre cahier les 2 dernières phrases du § 5 qui terminent l'inventaire fait par Hessen et Marsi Freloch.

b) Répondez aux questions suivantes:
A quoi pourrait servir le morceau de toile grossière trouvé dans la poche droite du justaucorps de Gulliver? (*Le morceau* ________.)
Comment étaient ces pièces d'argent que les commissaires eurent de la peine à soulever? (*Ces pièces d'argent étaient* ________.)
A quel bruit les officiers comparent-ils le bruit de la montre? (*Les officiers* ________.)

c) *Ils me prient de les mettre à terre* **afin de** *rendre compte de leur visite à l'empereur.*
Les mots **afin de** traduisent une idée de but.
Employez-les dans les phrases suivantes:
L'empereur fait appeler les officiers : il veut leur confier une mission importante.
Les officiers grimpent sur l'homme-montagne : ils veulent le fouiller de près.
Gulliver consulte sa montre : il veut savoir la durée de la fouille.

Gulliver continue d'étonner les habitants

des termes honnêtes : *des paroles polies, qui montrent la bonne éducation de celui qui les prononce.*

le fourreau : *l'étui allongé dans lequel on introduit le sabre.*

1. Quand cet inventaire eut été lu en présence de l'empereur, il m'ordonna en des termes honnêtes de lui livrer toutes ces choses. D'abord, il me demanda mon sabre, et je le détachai : il avait donné ordre à trois mille hommes de ses meilleures troupes qui l'accompagnaient de m'entourer à quelque distance avec leurs arcs et leurs flèches, prêts à tirer sur moi. Bien qu'un peu rouillé par l'eau de mer, mon sabre était néanmoins assez brillant pour éblouir les troupes, qui jetèrent de grands cris. Le monarque * me commanda de remettre mon arme dans le fourreau, et de la poser à terre aussi doucement que je pourrais.



2. La seconde chose qu'il me demanda fut un de ces piliers creux en fer, c'est-à-dire mes pistolets de poche ; je les lui présentai et je lui en expliquai l'usage comme je pus. Les chargeant ensuite de poudre, j'avertis l'empereur de n'être point effrayé, puis je tirai un coup en l'air. L'étonnement, à cette occasion, fut plus grand qu'à la vue de mon sabre : ils tombèrent tous à la renverse, comme s'ils eussent été frappés du tonnerre ; et même l'empereur, qui était brave, fut quelque temps avant de revenir de sa frayeur. Je lui remis mes deux pistolets de la même manière que mon sabre, avec mes sacs de plomb et de poudre, l'avertissant de ne pas approcher le sac de poudre du feu, s'il ne voulait voir son palais impérial sauter en l'air ; ce qui le surprit beaucoup.

3. Je lui remis aussi ma montre, qu'il fut fort curieux de voir ; il commanda à deux de ses gardes les plus grands de la porter sur leurs épaules, suspendue à un grand bâton. Il était étonné du bruit continuel qu'elle faisait, et du mouvement de l'aiguille qui marquait les minutes, et qu'il pouvait aisément suivre des yeux, la vue de ces peuples étant bien plus perçante que la nôtre.

4. Quelque temps après, un messager* vint annoncer à l'empereur une découverte singulière faite sur le rivage où j'avais été d'abord aperçu. C'était un grand objet noir dont les bords avaient environ la largeur de la chambre royale, et dont le milieu s'élevait en forme de dôme à la hauteur de deux hommes. Plusieurs personnes étant montées sur les épaules l'une de l'autre jusqu'au sommet, elles avaient découvert, en frappant dessus avec leurs pieds, que l'intérieur était creux. On avait supposé que cette machine pouvait appartenir à l'*homme-montagne*.

Je devinai à l'instant qu'il s'agissait de mon chapeau et suppliai Sa Majesté de donner ordre qu'il me fût rapporté le plus tôt possible.

5. Deux jours plus tard, l'empereur eut la plus singulière fantaisie•. Il ordonna aux troupes qui se trouvaient dans le voisinage de la capitale de se préparer pour une revue•, et me pria de me tenir debout, les pieds aussi éloignés l'un de l'autre que je pourrais ; ensuite il commanda à son général, vieux capitaine fort expérimenté, de ranger les troupes en ordre de bataille, et de les faire passer en revue entre mes deux jambes, l'infanterie par vingt-quatre de front, et la cavalerie par seize, tambours battants, enseignes déployées, et piques hautes. Ce corps était composé de trois mille hommes d'infanterie et de mille de cavalerie : ils ne manquèrent pas de rire à mes dépens, en voyant le mauvais état de mon fond de culotte !

la plus singulière fantaisie : *l'idée, le caprice le plus extraordinaire. C'est en effet une idée extraordinaire que de faire défiler une armée entre les jambes d'un homme, comme sous un arc de triomphe.*
une revue : *inspection des troupes.*

(à suivre)

• Nous utilisons notre lexique :

monarque - messager.

• Nous comprenons le texte :

1. Pourquoi l'empereur exige-t-il que Gulliver lui remette toutes les choses inscrites sur l'inventaire ?
2. Quels détails nous montrent que les Lilliputiens ignorent complètement l'usage de la poudre ?
3. Puisqu'ils ignorent aussi l'usage des montres, comment faisaient-ils pour mesurer le temps ?
4. Quels sont les renseignements fournis par le messager qui permettent à Gulliver de reconnaître son chapeau ?
5. Essayez de trouver, comment, après quelques aménagements comme l'adjonction de roues, l'empereur pourrait utiliser les pistolets de Gulliver ?

• Nous apprenons à écrire :

a) Trouvez une légende pour l'image (2 ou 3 lignes).

b) Répondez aux questions suivantes :
A quel endroit fut faite cette singulière découverte ? (*Cette singulière* ________.)
Quelles étaient les dimensions de cet objet ? (*Cet objet* ________.)
Quel était cet objet et à qui appartenait-il ? (*Cet objet était* ________, ________.)
Que demanda alors Gulliver ? (*Gulliver supplia* ________.)
Quelle fantaisie vint à l'esprit de l'empereur ? (*L'empereur eut la fantaisie de demander* ____.)

c) Résumez l'histoire en quelques phrases :
Gulliver remit à l'empereur ________.
Quand, avec ses pistolets, il tira ________.
L'empereur était étonné ________.
Un messager vint annoncer ________.
Les troupes lilliputiennes défilèrent ________.

Gulliver aide ses amis

*Petit à petit, Gulliver est devenu l'ami des Lilliputiens. Ayant appris qu'une flotte * ennemie projette d'envahir leur pays, Gulliver décide d'intervenir.*

câbles : *grosses cordes que l'on utilise pour soulever des fardeaux,* **amarrer** *des navires au port, etc...*

1. Je donnai l'ordre de fabriquer une grande quantité de câbles• solides et de barres de fer. Chaque câble était gros comme une ficelle et chaque barre de la longueur et de l'épaisseur d'une aiguille à tricoter.

Je triplai les câbles pour les rendre plus forts, et pour la même raison, je tortillai les barres de fer par trois, en recourbant les extrémités en forme de crochet. Ayant ainsi fixé cinquante câbles à autant de crochets, je retournai vers la côte nord-est, retirai mon justaucorps, mes chaussures et mes bas et entrai dans la mer.

décocher : *lancer.*

2. Je marchai dans l'eau aussi vite que je pus. Vers le milieu, je nageai sur une quinzaine de toises*, jusqu'à ce que j'eusse repris pied. En moins d'une demi-heure, j'atteignis la flotte.

Les ennemis furent si épouvantés quand ils me virent qu'ils sautèrent à la mer et nagèrent vers le rivage. Je pris alors mes câbles et j'attachai un crochet à la proue* de chaque vaisseau, ensuite, je nouai ensemble l'extrémité de tous les cordages. Pendant ce temps, l'ennemi me décochait• des milliers de flèches et beaucoup se piquèrent sur mes mains et ma figure, me causant une excessive douleur et me gênant dans mon travail.

traits : *flèches.*

3. Je craignais surtout pour mes yeux, et je les aurais très certainement perdus si je ne m'étais souvenu de la paire de lunettes que je gardais dans la poche de mon gilet. Je les fixai sur mon nez aussi solidement que je pus et, ainsi armé, je poursuivis intrépidement* mon ouvrage en dépit des traits• ennemis dont nombre vinrent frapper les verres de mes lunettes sans toutefois les briser.

4. J'avais maintenant attaché tous mes crochets et, saisissant le nœud, je commençai à tirer. Mais pas un navire ne bougea, car ils étaient trop fortement retenus par leurs ancres. Ainsi, la partie la plus hardie de mon entreprise restait à accomplir. Avec mon couteau, je coupai résolument les câbles des ancres, recevant plus de deux cents flèches sur la figure et les mains.

éloges : *louanges, compliments, félicitations.*

5. Alors je repris l'extrémité nouée des câbles auxquels étaient fixés les crochets et, avec la plus grande facilité j'arrivai sain et sauf au port royal de Lilliput tirant derrière moi une cinquantaine des plus gros navires de guerre ennemis.

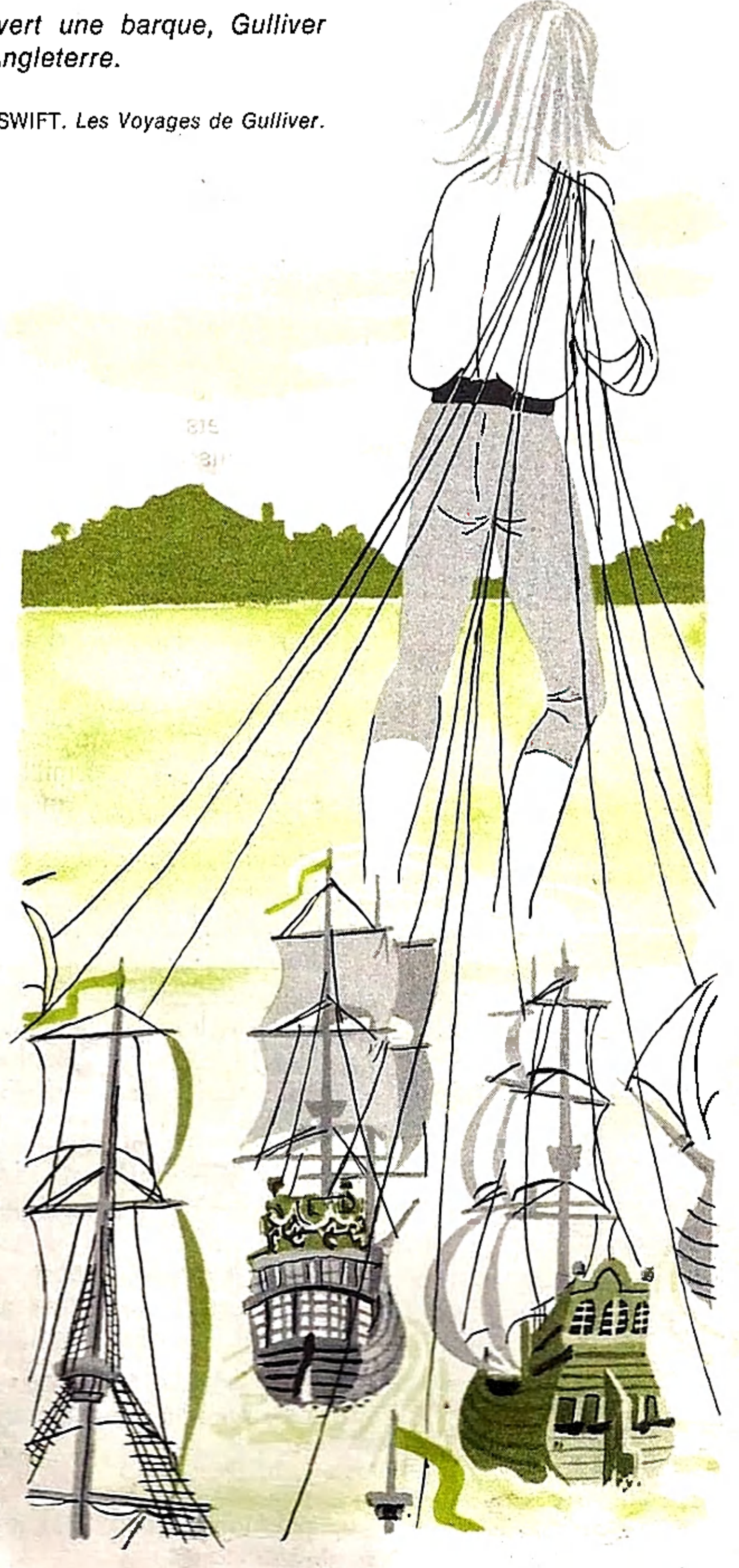
L'empereur et toute sa cour m'attendait sur le rivage. Ce grand prince me reçut en me couvrant de tous les éloges• possibles et, sur-

le-champ, me créa « *Nardac* », qui est chez eux le plus haut titre d'honneur.

A la suite de ce haut fait, Gulliver recevra beaucoup de compliments et de remerciements. Mais d'autres personnes jalouses commenceront à le détester.

Quelques mois plus tard, ayant découvert une barque, Gulliver pourra quitter Lilliput et rentrer chez lui, en Angleterre.

Jonathan SWIFT. *Les Voyages de Gulliver.*



Nous utilisons notre lexique :

flotte - toise - proue - intrépidement (voir: *intrépide*).

Nous comprenons le texte :

1. Dans quelle intention Gulliver recourbe-t-il les extrémités des barres en forme de crochets?
2. Dans cette guerre qui va opposer ses amis et leurs ennemis, Gulliver cherche-t-il à tuer des ennemis? Pourquoi?
3. En enlevant à l'ennemi ses vaisseaux de guerre, que veut-il justement éviter?
4. Lorsqu'il reçoit les traits qui lui causent d'excessives douleurs, cherche-t-il à se venger?
5. Comment l'empereur le reçoit-il quand il revient au port royal de Lilliput?
6. Comprenez-vous pourquoi il reçoit beaucoup de compliments, et pourquoi beaucoup de jaloux commencent à le détester?

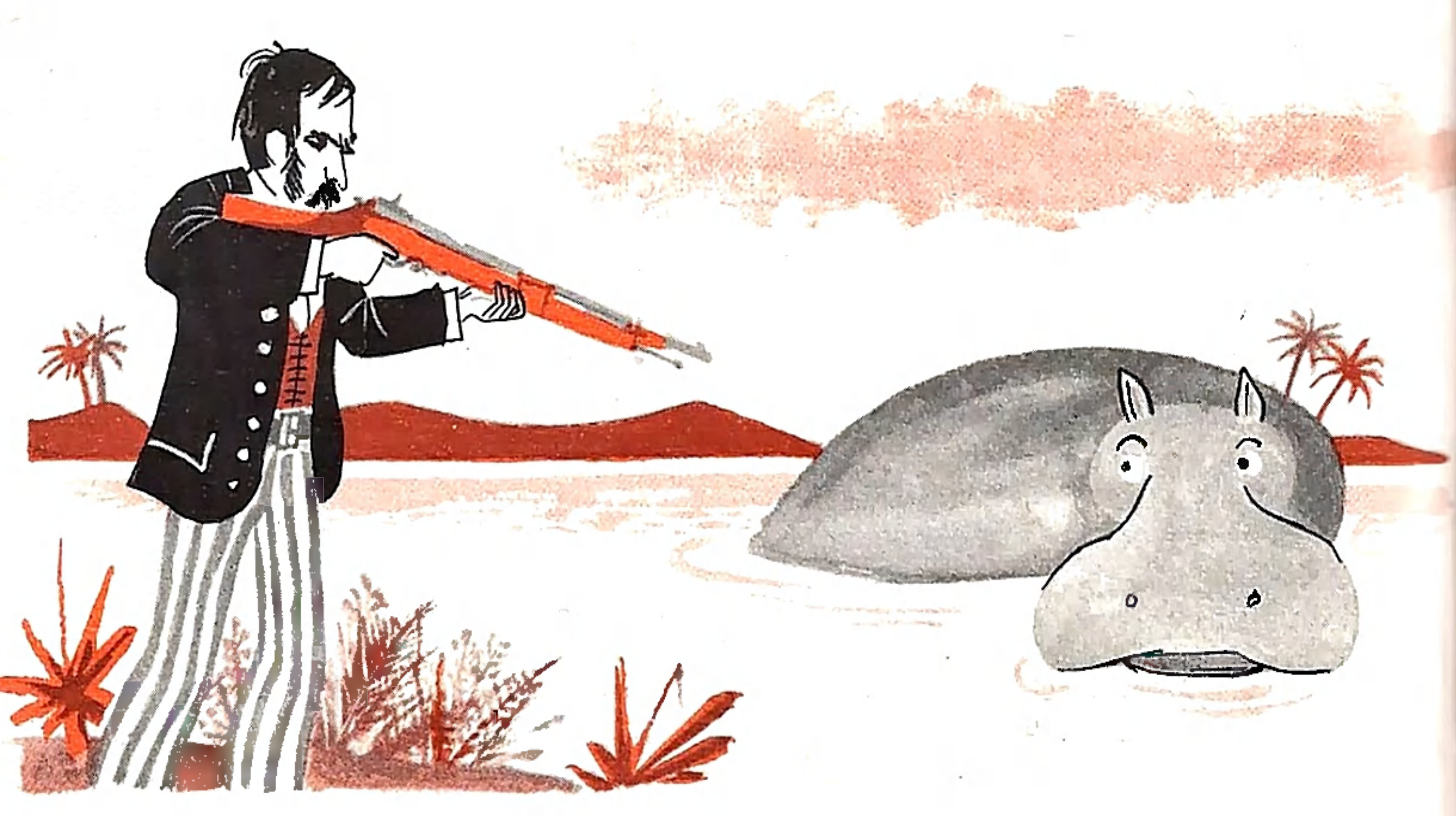
Nous apprenons à écrire :

a) Trouvez un titre pour le § 4.

b) Répondez aux questions suivantes:
A l'approche de Gulliver que firent les ennemis épouvantés? (*A l'approche* ____________.)
Que dut faire Gulliver pour protéger ses yeux des traits ennemis? (*Pour protéger* ____________.)
En quoi consiste la partie la plus hardie de cette entreprise? (*La partie la plus hardie, ce fut de* ____________.)

c) Vous racontez l'histoire à la 3e personne (§ 4):
Il avait maintenant .... *les mains.*

d) Résumez l'histoire en quelques phrases:
Gulliver fit fabriquer ____________________.
Il atteignit la flotte ____________________.
Il fixa ses crochets __________ *et noua* __________.
Après avoir coupé __________ *il ramena* __________.
En remerciement, l'empereur le créa __________.



Un fameux chasseur

Patron du brick « La Roxelane » (un petit voilier à deux mâts), le capitaine Pamphile se livre au commerce avec les Indes, la Chine, et tous les pays où le conduit son humeur aventureuse...

En outre, le capitaine est un grand chasseur.

Ce jour-là, sur la côte de Guinée, il vient déjà de tuer un énorme boa ●.

boa : *serpent non venimeux de 6 m de long environ. Il se nourrit de petits mammifères et de rongeurs.*

1. Au bout d'un quart d'heure, il vit s'agiter les herbes à quarante pas devant lui et entendit un rugissement terrible. A ce bruit, tous les êtres semblèrent reconnaître le maître de la création. Les oiseaux, qui chantaient, se turent ; deux gazelles, effarouchées, bondirent et s'élancèrent dans la plaine ; un éléphant sauvage, qu'on apercevait à un quart de lieue* de là, sur une colline, leva sa trompe pour se préparer au combat.

« Prrrou ! prrrou ! » fit le capitaine Pamphile, comme s'il se fût agi de faire envoler une compagnie de perdreaux.

2. A ce bruit, un tigre, qui était resté couché jusqu'alors, se leva, battant ses flancs de sa queue : c'était un tigre royal de la plus grande taille. Il fit un bond et se rapprocha de vingt pieds* du chasseur.

« Farceur ! dit le capitaine Pamphile, tu crois qué je vais té tirer à cette distance, pour té gâter ta peau ? Prrrou ! prrrou ! »

Le tigre fit un second bond qui le rapprocha de vingt pieds encore ; mais, au moment où il touchait la terre, le coup partit, et la balle l'atteignit dans l'œil gauche. Le tigre culbuta comme un lièvre, et expira aussitôt.

3. Le capitaine Pamphile rechargea tranquillement son fusil, tira son couteau de sa poche, retourna le tigre sur le dos, lui fendit la peau sous le ventre, et le dépouilla• comme une cuisinière fait d'un lapin. Ensuite il s'affubla• de la fourrure de sa victime, comme l'avait fait, quatre mille ans auparavant, le demi-dieu* Hercule*.

Une demi-heure ne s'était point écoulée, qu'il entendit une grande rumeur dans les eaux du fleuve dont il suivait les rives. Il courut vivement sur le bord, et reconnut que c'était un hippopotame• qui allait contre le cours de l'eau, et qui, de temps en temps, montait à la surface pour souffler.

« Bagasse• ! dit le capitaine Pamphile, voilà du beau gibier ! »

Guidé par les bulles d'air qui dénonçaient• l'hippopotame en venant crever à la surface de la rivière, il suivit la marche de l'animal, et, lorsque celui-ci sortit son énorme tête, le chasseur, choisissant le seul point qui soit vulnérable•, lui envoya une balle dans l'oreille. Le capitaine Pamphile aurait, à cinq cents pas, touché Achille* au talon.

4. Le monstre tournoya quelques secondes, mugissant effroyablement et battant l'eau de ses pieds. Un instant, on eût cru qu'il allait s'engloutir dans le tourbillon que creusait son agonie ; mais bientôt ses forces s'épuisèrent, il roula comme un ballot ; puis, peu à peu, la peau blanchâtre et lisse de son ventre apparut, au lieu de la peau noire et pleine de rugosités de son dos, et, dans son dernier effort, il vint s'échouer, les quatre pattes en l'air, au milieu des herbes qui poussaient au bord de la rivière.

« Ah ! fit le capitaine Pamphile, lorsqu'il eut rechargé son fusil, je crois que j'ai bien gagné que je *déjeunasse !* »

(à suivre)

dépouiller : *enlever la peau.*

s'affubla : *le capitaine s'habilla avec la peau du tigre, ce qui était un costume bizarre et même ridicule.*

hippopotame : *mammifère à peau épaisse* (**pachyderme**) *de 4 m de long environ. Il appartient à la famille du cheval; il vit sur le bord des fleuves africains.*

Bagasse : *juron provençal. Nous avons déjà* d e v i n é *l'origine du capitaine en l'entendant parler.*

dénonçaient : *les bulles d'air signalaient au chasseur la présence d'un hippopotame au fond de la rivière.*

endroit vulnérable : *le seul endroit qu'il fallait atteindre pour pouvoir tuer ou blesser l'animal. Contraire :* **invulnérable**.

• Nous utilisons notre lexique :

pied - demi-dieu - Hercule - Achille.

• Nous comprenons le texte :

1. Le capitaine est-il adroit? Relevez les détails qui le prouvent.
   Quelle réflexion l'auteur fait-il à ce sujet? (§ 3).
2. Le capitaine est-il un chasseur expérimenté? Pourquoi vise-t-il le tigre à l'œil?
   Où vise-t-il l'hippopotame?
   Comment suit-il la marche de l'hippopotame sous l'eau?
3. Quelle précaution prend-il après avoir tiré sur le tigre, puis après avoir tiré sur l'hippopotame?
4. Pourquoi le capitaine emporte-t-il la peau du tigre?
5. A quoi avez-vous reconnu que le capitaine est *méridional* (habitant du midi)?

• Nous apprenons à écrire :

a) Au § 3, le capitaine nous raconte:
— comment il découvrit l'hippopotame:
« Une demi-heure ne s'était pas écoulée que j'entendis ______ pour souffler. »
— comment il le vit et le tua:
« Guidé par les bulles d'air ______, je suivis la marche ______ dans l'oreille. »

b) **Au moment où** *il touchait terre, le coup partit.*
L'expression **au moment où** marque que les deux actions ont lieu **en même temps.**
Employez cette expression dans les phrases suivantes. (Complétez à l'aide du texte.)
______ *le tigre rugit, les oiseaux* ______.
______ *le capitaine fit « Prrrou! Prrrou! le tigre* ______.
______ *l'hippopotame sortit son énorme tête, le capitaine lui envoya* ______.

Curieux échange commercial

Nous allons apprendre que le Capitaine Pamphile a trouvé, pour s'enrichir, d'autres moyens que l'honnête commerce....

huniers : *certaines des différentes voiles que porte ce* **brick**. *Le matelot était en train de manœuvrer ces voiles-là quand il aperçut un navire à l'avant de « La Roxelane ».*

1. *La Roxelane* marchait bravement vent arrière, filant ses huit nœuds à l'heure lorsqu'un matelot cria des huniers•:

« Une voile à l'avant ! »

Le capitaine Pamphile prit sa lunette, la braqua sur le bâtiment signalé puis, après un instant d'examen attentif, il appela le second et lui remit silencieusement l'instrument entre les mains. Celui-ci le porta aussitôt à son œil.

rafiot : *terme méprisant pour désigner un navire ; un* **rafiot** *est un tout petit bateau.*

2. « Eh bien, Policar, que dis-tu de ce rafiot•?

— Ma foi, capitaine, je dis qu'il a une drôle de tournure. Quant à son pavillon* — il reporta la lunette à son œil — le diable me brûle si je sais quelle puissance il représente : c'est un dragon vert et jaune sur un fond blanc.

— Eh bien, saluez jusqu'à terre, mon ami, car vous avez devant vous un bâtiment appartenant au Fils du Soleil, au sublime empereur de la Chine. De plus, je reconnais à sa marche de tortue qu'il ne retourne pas à Pékin le ventre vide. »

3. « Diable ! diable ! fit Policar en se grattant l'oreille.

— Que penses-tu de la rencontre ?

— Je pense que ce serait drôle...

— ...N'est-ce pas ?... Eh bien, moi aussi, mon enfant.

— Alors il faut ?...

— Monter la ferraille sur le pont et déployer jusqu'au dernier pouce* de toile•.»

déployer jusqu'au dernier pouce de toile : *utiliser toutes les voiles de manière à augmenter la vitesse au maximum.*

lester : *un navire vide ne peut tenir en équilibre sur l'eau; il faut le charger avec du* **lest** *.

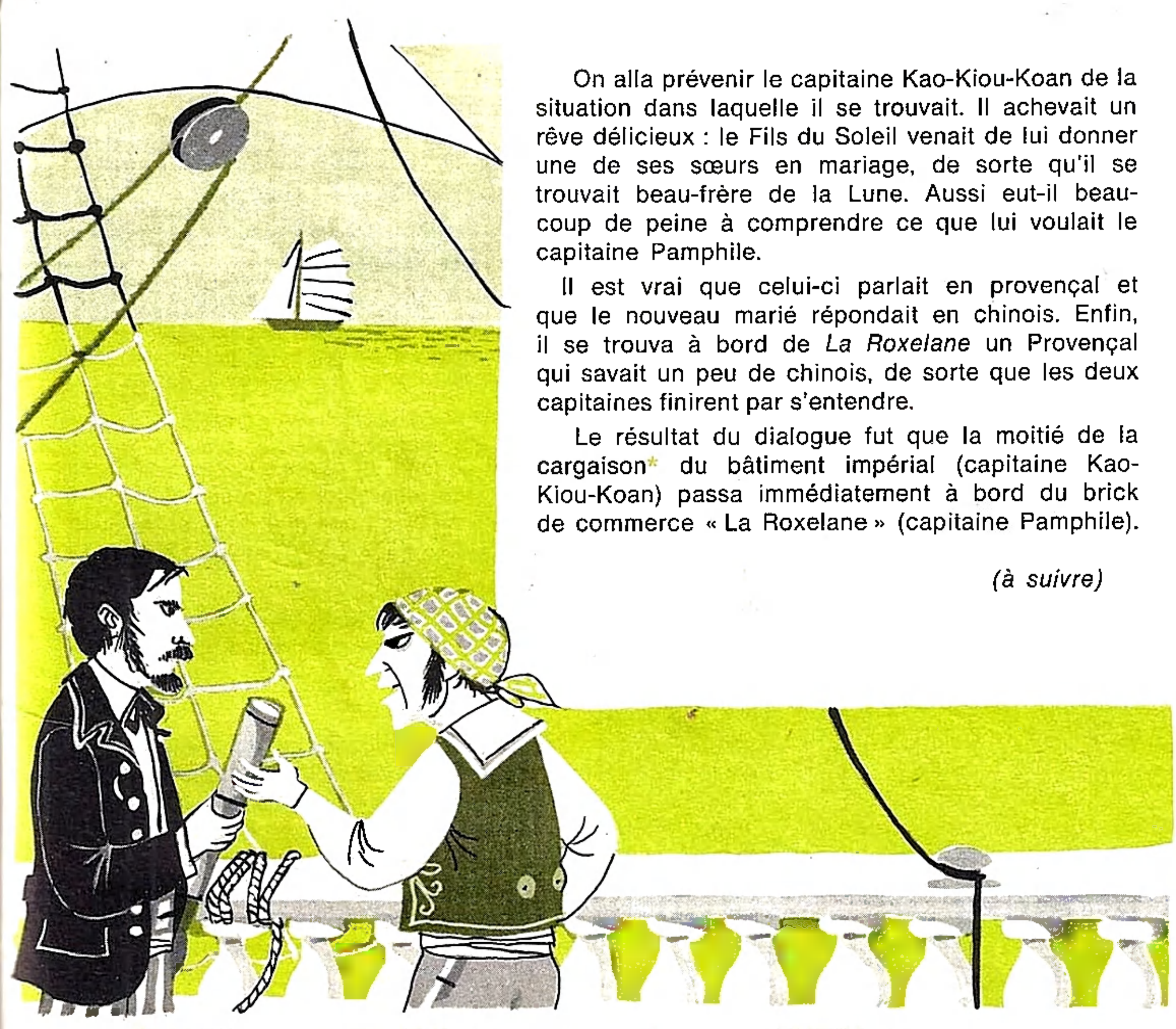
caronades, pièces de huit : *anciens canons de marine.*

abordage : *le navire pirate se place* **bord à bord** *auprès du navire qu'il attaque; c'est pourquoi on emploie le terme* **d'abordage** *pour désigner ce genre d'attaque.*

assujettissait : *fixait.*

4. Le capitaine Pamphile avait adopté un système. Au lieu de lester• son bâtiment avec des pavés ou des morceaux de fonte, il mettait à fond de cale* quatre ou cinq caronades• de douze et une pièce de huit• allongée ; puis, à tout hasard, il y ajoutait une cinquantaine de fusils et une vingtaine de sabres d'abordage•. Une bonne occasion se présentait-elle, il faisait monter toutes ces petites choses sur le pont, assujettissait• les caronades sur leurs pivots, traînait la pièce de huit sur l'arrière et distribuait les fusils à ses hommes.

5. Ce fut dans ces dispositions commerciales que le bâtiment chinois le trouva le lendemain. La stupéfaction fut grande à bord du navire impérial.



On alla prévenir le capitaine Kao-Kiou-Koan de la situation dans laquelle il se trouvait. Il achevait un rêve délicieux : le Fils du Soleil venait de lui donner une de ses sœurs en mariage, de sorte qu'il se trouvait beau-frère de la Lune. Aussi eut-il beaucoup de peine à comprendre ce que lui voulait le capitaine Pamphile.

Il est vrai que celui-ci parlait en provençal et que le nouveau marié répondait en chinois. Enfin, il se trouva à bord de *La Roxelane* un Provençal qui savait un peu de chinois, de sorte que les deux capitaines finirent par s'entendre.

Le résultat du dialogue fut que la moitié de la cargaison* du bâtiment impérial (capitaine Kao-Kiou-Koan) passa immédiatement à bord du brick de commerce « La Roxelane » (capitaine Pamphile).

(à suivre)

Nous utilisons notre lexique :

pavillon - pouce - lest - cale - cargaison.

Nous comprenons le texte :

1. Que pensez-vous des *dispositions commerciales* du Capitaine Pamphile?
   (Cette expression est amusante par son *ironie* car l'auteur, Alexandre Dumas, emploie volontairement *commerciales* au lieu de *guerrières* en s'arrangeant bien pour que nous comprenions qu'il dit le contraire de ce qu'il pense.)
   Expliquez en quoi les expressions suivantes sont amusantes:
   — *à tout hasard*
   — *ces petites choses*
   — les deux capitaines *finirent par s'entendre*
   — le *résultat du dialogue*
   — curieux *échange commercial.*
2. A quel moment avez-vous deviné que le Capitaine Pamphile est un pirate?

Nous apprenons à écrire :

a) Trouvez une légende pour l'image (2 ou 3 lignes).

b) Au lieu de *lester son bâtiment avec des pavés, le Capitaine Pamphile mettait à fond de cale quatre ou cinq caronades.*
L'expression **au lieu de** oppose deux actions entre lesquelles on choisit.
Employez cette expression dans les phrases suivantes:
La « Roxelane » devrait continuer sa route, elle poursuit le navire impérial.
Le Capitaine Pamphile devrait sortir son argent, il sort sa « ferraille ».
Le Capitaine Pamphile devrait acheter des marchandises, il s'en empare.

c) Résumez le texte en quelques lignes:
La « Roxelane » rencontra ________ .
Le Capitaine Pamphile fit monter ________ .
Les deux capitaines ________ .
La moitié ________ .

Sur une île déserte

*Le Capitaine Pamphile est donc un pirate *, c'est-à-dire un brigand des mers ! Quelques mois plus tard, nous le retrouvons près des côtes du Canada, mais dans une bien mauvaise situation, car son équipage s'est révolté contre lui et l'a jeté par-dessus bord.*

nager comme un phoque : *nager vite et avec aisance.*

le mouvement strictement nécessaire : *le capitaine ne bougeait pas plus qu'il n'était besoin.*

à fleur d'eau : *près de la surface de l'eau.*

1. Le capitaine Pamphile nageait comme un phoque•; cependant, au bout de quatre ou cinq heures de cet exercice, il commençait à être un peu fatigué ; il pensa donc qu'il ne ferait pas mal de prendre quelque repos ; en conséquence, il cessa sa nage sur le côté, et commença à faire la planche.

Il resta à peu près une heure dans cette position, ne faisant que le mouvement strictement nécessaire• pour se maintenir à fleur d'eau•, et voyant s'effacer les unes après les autres toutes les étoiles du ciel.



2. Sentant donc ses forces revenues par le repos momentané qu'il avait pris, il venait de se remettre à nager avec une nouvelle ardeur, lorsqu'il aperçut, à quelques pas devant lui, une surface noire qu'il n'avait pu remarquer plus tôt, tant la nuit était sombre. Il l'atteignit bientôt ; mais il eut peine à prendre terre, tant la surface du sol, lavée incessamment par les vagues, était devenue glissante ; il y parvint cependant après quelques efforts, et se trouva sur une petite île bombée, de vingt à vingt-cinq pas de longueur et élevée de dix pieds à peu près au-dessus de la surface de l'eau ; elle était complètement inhabitée.

3. Le capitaine Pamphile eut bientôt fait le tour de son nouveau domaine ; il était nu et stérile*, à l'exception d'une espèce d'arbre de la grosseur d'un manche à balai, long de huit à dix pieds et entièrement dépourvu

de branches et de feuilles, et de quelques herbes mouillées encore, qui indiquaient que, dans les grosses mers, la vague devait couvrir entièrement le rocher.

Tout à coup, il crut entendre parler à quelque distance de lui. Il regarda de tous côtés ; mais, comme nous l'avons dit, la nuit était si sombre, qu'il ne put rien apercevoir.

4. Le silence s'était rétabli, et le capitaine Pamphile commençait à croire que tout se passerait sans encombre, lorsqu'il sentit le sol se mouvoir sous ses pieds. Sa première idée fut celle d'un tremblement de terre. Puis, à son grand étonnement, il s'aperçut que le terrain, au lieu de s'enfoncer, semblait marcher en avant, traçant derrière lui un sillage à la manière de la poupe* d'un vaisseau. Le capitaine Pamphile était sur une île flottante. Il voguait vers les rivages du Nouveau Monde• !

Le capitaine Pamphile avait vu tant de choses dans le cours de sa vie nomade si aventureuse, qu'il n'était pas homme à s'étonner de si peu ; il remarqua seulement que son île, avec une intelligence qu'il n'aurait pas osé exiger d'elle, se dirigeait directement vers la pointe septentrionale• du cap Breton. Il résolut donc de ne pas la contrarier et de la laisser aller tranquillement où elle avait affaire.

5. Ce fut seulement lorsque le jour commença à paraître que le capitaine Pamphile parvint à s'orienter• complètement et à se rendre compte de la situation... Les voix qui avaient frappé son oreille, c'étaient celles de six sauvages canadiens• qui menaient rapidement une barque légère. L'île où il se trouvait, c'était une baleine que ces Hurons traînaient à la remorque ; et l'arbre privé de branches et de feuilles, c'était le harpon* qui avait donné la mort au géant de la mer !

(à suivre)

le Nouveau Monde : *il s'agit de l'Amérique.*

la pointe septentrionale : *l'extrémité nord.*

s'orienter : *reconnaître les points cardinaux du lieu où l'on se trouve.*

sauvages canadiens : *les indigènes du Canada étaient des Indiens. Ceux-ci faisaient partie de la tribu des* **Hurons.**

• Nous utilisons notre lexique :

pirate - stérile - poupe - harpon.

• Nous comprenons le texte :

1. Pourquoi la nuit était-elle si sombre?
2. Qu'y a-t-il de curieux dans la direction prise par *l'île flottante*?
   Savez-vous pourquoi l'île prend cette direction?
   Pourquoi le capitaine en est-il satisfait?
   Alors, que décide-t-il de faire?
3. Comment expliquez-vous que le capitaine ne se soit pas aperçu qu'il avait pris pied sur une baleine?
4. Quels détails ont pu faire croire au capitaine qu'il était sur une île?
5. En réalité (comme dans la lecture sur la chasse de Pamphile), *l'auteur* ne plaisante-t-il pas un peu avec son lecteur?

• Nous apprenons à écrire :

a) *Le capitaine* ***commençait*** *à croire que tout se passerait sans encombre, lorsqu'il* ***sentit*** *le sol se mouvoir sous ses pieds...*
Une première action qui se réalise progressivement **(imparfait)** est brusquement interrompue par une autre **(passé simple).**
Utilisez ces temps dans les phrases suivantes:
Le capitaine recommence à nager lorsqu'il aperçoit devant lui une île.
Il pense à un tremblement de terre quand il sent l'île se déplacer.
Il se laisse transporter sans inquiétude lorsque le jour paraît.

b) **Résumez le texte en quelques phrases:**
Le capitaine nageait ________.
Il aperçut ________.
Cette île ________.
A son grand étonnement, le capitaine vit ____.

Prisonnier des Hurons

Les chasseurs tirant leur baleine abordent bientôt au rivage, à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent...

l'embouchure : *l'endroit où le fleuve se jette dans la mer.*

1. Arrivé à trois pas de distance de l'Européen, le Huron s'arrêta et regarda le capitaine Pamphile ; le capitaine Pamphile, décidé à ne pas reculer d'une semelle, regarda alors le Huron avec le même calme et la même tranquillité que celui-ci affectait ; enfin, après dix minutes d'inspection réciproque :

affectait d'être calme : *le Huron* **voulait** *se montrer calme; se donnait l'air d'être calme (alors même qu'il ne l'était pas).*
inspection réciproque : *le Huron et le Capitaine s'examinaient l'un l'autre en détail.*

« Le Serpent-Noir est un grand chef, dit le Huron.

— Pamphile, de Marseille, est un grand capitaine, dit le Provençal.

— Et pourquoi mon frère, continua le Huron, a-t-il quitté son vaisseau pour s'embarquer sur la baleine du Serpent-Noir ?

— Parce que, répondit le capitaine Pamphile, son équipage l'a jeté à la mer, et que, fatigué de nager, il s'est reposé sur le premier objet venu sans s'inquiéter de savoir à qui il appartenait.

— C'est bien, dit le Huron ; le Serpent-Noir est un grand chef, et le capitaine Pamphile sera son serviteur. »

2. « Répète un peu ce que tu dis là, interrompit le capitaine d'un air goguenard*.

— Je dis, reprit le Huron, que le capitaine Pamphile ramera dans la barque du Serpent-Noir quand il sera sur l'eau, portera sa tente d'écorce de bouleau lorsqu'il voyagera par terre, allumera son feu quand il fera froid, chassera les mouches quand il fera chaud, et raccommodera ses mocassins quand ils seront usés ; en échange de quoi le Serpent-Noir donnera au capitaine Pamphile les restes de son dîner et les vieilles peaux de castor dont il ne pourrait pas se servir.

mocassins : *chaussures indiennes, faites de peaux de bêtes.*

— Ah ! ah ! fit le capitaine ; et si ces conventions ne plaisent pas à Pamphile et que Pamphile les refuse ?

— Alors le Serpent-Noir enlèvera la chevelure de Pamphile, et la pendra devant sa porte, avec celles de sept Anglais, de neuf Espagnols et de onze Français qui y sont déjà.

ces conventions : *les obligations que le sauvage veut imposer à son prisonnier.*
enlèvera la chevelure : *c'est-à-dire* **scalpera**. *Les Indiens gardaient, en signe de victoire, le cuir chevelu de leurs ennemis.*

— C'est bien, dit le capitaine, qui vit qu'il n'était pas le plus fort ; le Serpent-Noir est un grand chef et Pamphile sera son serviteur. »

3. Aussitôt trois Hurons s'approchèrent de lui ; l'un lui détacha sa cravate, l'autre lui enleva sa chemise et le troisième le débarrassa de son pantalon, dans lequel était sa montre ; puis deux autres leur succédèrent, dont l'un tenait un rasoir, et l'autre une espèce de palette composée de petites coquilles remplies de couleur jaune, rouge

la rivière Outava : *on écrit aujourd'hui* **Ottawa** *; c'est un affluent du fleuve Saint-Laurent.*

et bleue ; ils firent signe au capitaine Pamphile de se coucher et procédèrent à la toilette de leur nouveau camarade : l'un lui rasa la tête, à l'exception de la mèche que les sauvages ont l'habitude de conserver ; l'autre lui promena son pinceau imprégné de différentes couleurs par tout le corps et le peignit à la dernière mode adoptée par les élégants de la rivière Outava• et du lac Huron.

4. Cette première préparation terminée, deux sauvages allèrent ramasser, l'un un bouquet de plumes arraché à la queue d'un oiseau, et l'autre une peau de castor et revinrent à leur victime ; ils lui fixèrent le bouquet de plumes à l'unique mèche qui restait de son ancienne chevelure, et lui attachèrent la peau de castor autour des reins. Cette opération terminée, un des Hurons présenta un miroir au capitaine Pamphile : il était hideux*.

(à suivre)



• **Nous utilisons notre lexique :**

goguenard - *hideux*.

• **Nous comprenons le texte :**

1. Relevez les réponses du capitaine qui prouvent qu'il n'a pas l'intention de céder au Serpent-Noir.
2. Quelles sont les prétentions du chef huron? Que devra faire le serviteur pour son maître? En échange, que fera le maître pour son serviteur? Etes-vous étonné que le capitaine veuille refuser ces *conventions*-là?
3. Pourquoi alors va-t-il les accepter quelques minutes après?
4. Comment le capitaine devient-il un vrai Huron? Que pensez-vous de la dernière mode adoptée par les *élégants* de la rivière Outava et du lac Huron?
5. Pour situer le récit, cherchez sur un atlas: le Canada, le cap Breton, le lac Huron, la rivière Ottawa.

• **Nous apprenons à écrire :**

a) Trouvez une légende pour l'image (2 ou 3 lignes).

b) Répondez aux questions suivantes:
Après avoir questionné le capitaine Pamphile, que déclare le Huron? (*Après avoir* ________ : « ____________ . »)
Que fera le Serpent-Noir si le capitaine refuse les conditions proposées? (*Si le capitaine refuse* ____________ .)
Que dit le capitaine Pamphile quand il vit qu'il n'était pas le plus fort? (*Quand il vit qu'il* ____________ : « ____________ . »)

c) *Aussitôt trois Hurons s'approchèrent de lui:* **l'un** *lui détacha sa cravate*, **l'autre** *lui enleva sa chemise*, et **le troisième** *le débarrassa de son pantalon*.
Les mots en caractères gras précisent que chacun des Hurons fait un travail particulier.
Relevez dans la suite du texte les phrases ou morceaux de phrases construites de la même façon et recopiez-les.



Une rencontre impressionnante

Le capitaine Pamphile ne restera que quelques jours prisonnier des Hurons : une nuit, à la faveur de l'obscurité, il réussit à leur échapper. Il décide alors de marcher en direction de la ville américaine de Philadelphie.

1. Le capitaine Pamphile cheminait donc joyeusement, voyant le repos au bout de tant de fatigues, et admirant le paysage merveilleux qui se déroulait à sa vue.

Mais en arrivant au sommet d'une petite montagne, il crut apercevoir, à une demi-lieue* devant lui, un point noir qui s'avançait à sa rencontre. Il chercha un instant à reconnaître quelle chose ce pouvait être ; mais, la distance étant trop grande, il se remit en marche, continuant sa route sans s'inquiéter davantage de l'objet qu'il perdit bientôt de vue, le terrain sur lequel il marchait étant très accidenté•.

terrain très accidenté : *terrain vallonné, à côtes et à descentes ; le contraire serait un terrain* **plat**.

2. Il allait donc devant lui, en sifflotant et en faisant le moulinet avec son bâton, lorsque le même objet s'offrit de nouveau à ses yeux, rapproché de quelques centaines de pas. Le capitaine Pamphile se fit une espèce de longue-vue avec sa main, regardant un instant à travers le tube improvisé et reconnut que c'était un nègre.

Cette rencontre tombait d'autant mieux que le capitaine Pamphile comptait lui demander des renseignements sur la couchée• : il doubla donc le pas•, regrettant que les ondulations du terrain le forcent à perdre de nouveau de vue celui qui pouvait lui donner de si précieux renseignements. Peu après, au sommet de la montagne, il se trouva face à face avec ce qu'il cherchait ; seulement, la couleur avait trompé le capitaine : ce n'était pas un nègre, c'était un ours.

la couchée : *mot familier. Pamphile désigne l'abri qu'il cherche la nuit suivante, la façon dont il dormira.*
doubler le pas : *marcher deux fois plus vite.*

3. Le capitaine Pamphile mesura du premier coup d'œil l'étendue du danger qui le menaçait ; mais nous n'apprendrons rien de nouveau à nos lecteurs en leur disant que, en pareil cas, le digne marin était homme de ressource• : il jeta un regard autour de lui pour examiner le terrain, et vit qu'il n'y avait pas moyen d'éviter l'animal. A gauche,

homme de ressource : *le capitaine sait ce qu'il faut faire pour se tirer d'embarras quelle que soit la situation où il se trouve.*

le fleuve encaissé dans ses rives profondes, et trop rapide pour être traversé à la nage, à droite, des rochers à pic, praticables pour les lézards, mais inaccessibles à tout autre animal.

4. Le capitaine Pamphile, qui avait rencontré dans sa vie une foule de poltrons* déguisés en braves, en augura• que l'ours avait peut-être aussi peur de lui qu'il avait peur de l'ours. Il marcha donc à sa rencontre, l'ours en fit autant ; le capitaine Pamphile commença à croire qu'il s'était trompé dans ses suppositions, et s'arrêta ; l'ours continua de marcher. La chose devenait claire comme le jour : ce n'était pas l'ours qui avait peur. Le capitaine Pamphile pivota sur le talon gauche, de manière à laisser le passage libre à son adversaire, et commença à battre en retraite. Il n'avait pas reculé de trois pas, qu'il trouva les rochers à pic ; il s'y adossa pour n'être pas surpris par derrière, et attendit les événements.

augura : *supposa.*

5. L'attente ne fut pas longue ; l'ours, qui était de la plus grosse espèce, s'avança droit sur lui. La situation était critique•; le lieu était désert ; le capitaine Pamphile n'avait de secours à attendre de personne ; il ne possédait pour toute arme que son bâton, moyen de défense assez médiocre : l'ours n'était qu'à deux pas de lui, il leva son bâton... A ce geste, l'ours se dressa sur ses pattes de derrière et se mit à danser.

situation critique : *pleine de dangers.*

C'était un ours apprivoisé, qui avait rompu sa chaîne et s'était sauvé de New York, où il avait eu l'honneur de faire ses exercices devant M. Jackson, président des Etats-Unis.

Voilà Pamphile devenu pour un temps montreur d'ours. Mais d'autres aventures l'attendent ; il retrouvera finalement son voilier et reprendra sa vie de corsaire.*

Alexandre DUMAS. *Le Capitaine Pamphile.*

• Nous utilisons notre lexique :

lieue - poltron - corsaire.

• Nous comprenons le texte :

1. Pourquoi le capitaine Pamphile chemine-t-il joyeusement ?
2. Pourquoi double-t-il le pas ?
   Comment expliquez-vous qu'il ne se soit pas rendu compte plus tôt qu'il avait affaire à un ours ?
3. Voyant qu'il ne peut se sauver, quelle idée a-t-il ? Expliquez en quoi cette idée est bonne ? Mais réussit-elle ? Que se passe-t-il ?
4. Etes-vous étonné que le capitaine Pamphile ait eu cette idée ? (Rappelez-vous comment avait débuté sa discussion avec le Serpent-Noir.)
5. Mais il sait s'adapter aux situations nouvelles. Quel profit va-t-il tirer de sa rencontre avec l'ours ?

• Nous apprenons à écrire :

a) Apprenez par cœur, puis copiez sur votre cahier la première phrase du § 1.

b) Répondez aux questions suivantes:
Que suppose le capitaine en voyant l'ours ? (*En voyant* __________.)
Que firent alors les deux personnages ?
Quand le capitaine commença-t-il à croire qu'il s'était trompé dans ses suppositions ? (*Il* _____ *quand* ________.)
Quand il s'arrêta, comment vit-il clairement que ce n'était pas l'ours qui avait peur ? (*Quand il s'arrêta, il vit* __________, *car celui-ci* _____ ________.)

c) Résumez le texte en quelques lignes:
Le capitaine cheminait ________________.
De loin il crut apercevoir ________________.
Il se trouva soudain ________________.
Quand il leva ________________.
C'était un ________________.



Le naufrage

Vous avez tous entendu parler de Robinson Crusoé, ce pauvre marin jeté seul sur une île, après la perte de son navire.

Dans l'histoire que vous allez lire, c'est toute une famille qui, après un naufrage, s'installe dans une île où ne vit aucun être humain. Il s'agit d'une famille suisse, composée des parents, M. et Mme STARK, et de quatre enfants, quatre garçons : Frédéric (15 ans), Ernest (13 ans), Rudly (12 ans) et Fritz (8 ans).

Le bateau qui les transporte d'Europe en Amérique est pris dans une effroyable tempête et menace de couler.

1. Tout à coup la voix stridente* d'un matelot se fit entendre au milieu du fracas des lames :

« Terre ! Terre ! »

Nous allions nous précipiter sur le pont, croyant au salut, lorsqu'un choc effroyable, accompagné d'un craquement sourd, nous renversa pêle-mêle sur le plancher. Le navire s'était immobilisé brusquement : il avait dû s'engager sur un écueil*, car on entendait le bruit de l'eau qui jaillissait avec force dans la cale*.

« Les chaloupes à la mer ! cria le capitaine. Nous sommes perdus ! »

2. Je bondis sur le pont en recommandant aux miens• de ne pas bouger sans mon ordre. Bien m'en prit, car les vagues déferlaient• sur le pont, balayant tout sur leur passage. Des passagers qui se dirigeaient en titubant* vers les embarcations étaient emportés par-dessus bord comme des fétus de paille. Trois grandes chaloupes• chargées à couler s'éloignaient déjà du navire. Un matelot, une hache à la main, coupait les câbles qui retenaient encore la dernière.

Je courus le long du bastingage en leur criant de nous attendre, mais ma voix se perdit dans le hurlement du vent. Une vague d'une hauteur démesurée enleva les chaloupes, puis tout disparut derrière un rideau de pluie et d'embruns•.

aux miens : *M. Stark désigne ainsi les gens de sa famille.*

déferler : *les vagues surgissaient puis se brisaient sur le pont du navire.*

une chaloupe : *grand canot (ordinairement à rames) que les marins utilisent pour aller à terre ou pour le sauvetage.*

embruns : *pluie fine produite par les vagues se brisant sur le navire.*

3. Je revins m'enfermer dans une cabine avec ma famille. La nuit s'écoula dans l'angoisse*, chacun de nous sursautant au moindre bruit, au moindre craquement qui montaient de la coque fracassée.

A l'aube, le vent tomba ; les premiers rayons du soleil illuminèrent une côte déserte, qui s'étendait à un mille ou deux de notre récif. C'était pour nous le salut, mais encore fallait-il y parvenir sans danger.

4. « Visitons d'abord le bâtiment, leur proposai-je. Il n'y a plus une seule embarcation à bord, et il importe avant tout de réunir des planches et des madriers pour construire un radeau• assez grand pour nous tous. »

A tout hasard, je me rendis dans la cambuse• pour m'assurer qu'il y restait quelques provisions. Ma femme et mon petit Fritz allèrent à la recherche de la volaille et des animaux domestiques du bord, qui, oubliés depuis deux jours au milieu du désastre, mouraient de faim et de soif. Les trois autres garçons partirent explorer d'autres coins du navire.

radeau : pièces de bois liées ensemble et flottant sur l'eau.

cambuse : magasin à vivres d'un navire.

5. A peine Rudly eut-il ouvert la porte d'une cabine, que deux grands dogues• en sortirent et le renversèrent en l'accablant de bruyantes caresses. Il les prit chacun par une oreille et les amena sur le pont. Ses frères arrivaient aussi de divers côtés : Frédéric apportait deux fusils de chasse, du plomb et un petit baril• de poudre ; Ernest tenait une hache, un marteau, des tenailles, un sac de clous et d'autres outils

« Pour moi, dit ma femme, j'ai trouvé dans l'entrepont• une vache, un âne, deux chèvres, sept moutons et une truie. Nous ne mourrons pas de faim.

— Voilà leur dis-je, de bonnes choses ; mais la grande difficulté c'est d'arriver jusqu'à la côte. »

(à suivre)

dogues : chien de garde à grosse tête et museau plat.

un baril : un petit tonneau.

entrepont : étage du navire sous le pont.

• Nous utilisons notre lexique :

strident - écueil - cale - tituber - angoisse.

• Nous comprenons le texte :

1. Qu'indique le craquement sourd entendu au moment du choc du bateau contre le rocher?
2. Relevez les expressions qui montrent la violence de la tempête.
3. Relevez les détails qui prouvent la hâte des marins et des passagers à quitter le navire.
4. Pourquoi la nuit passée dans la cabine s'écoule-t-elle dans l'angoisse?
5. Comment les naufragés vont-ils essayer d'atteindre la côte? Pourquoi n'attendent-ils pas qu'on vienne à leur secours?
6. Que trouvent-ils en visitant le bâtiment? A quoi toutes ces choses vont-elles pouvoir leur servir?

• Nous apprenons à écrire :

a) Répondez aux questions suivantes:
Quand le navire eut touché l'écueil, que cria le capitaine? (*Quand* ______________ : « ____________ . »)
Pourquoi M. Stark recommande-t-il à sa famille de rester dans la cabine?
Comment font les matelots pour détacher plus vite les chaloupes?

b) **A peine** *Rudly* **eut-il** *ouvert la porte d'une cabine*, **que** *deux grands dogues en sortirent*.
L'expression **à peine** marque la rapidité des dogues. Employez cette expression dans les phrases suivantes. (Attention à l'inversion — le premier verbe est *suivi* du pronom **il** — et à l'emploi de **que**).
Le navire s'était immobilisé, les marins mirent les chaloupes à la mer.
Les passagers arrivaient sur le pont, les lames les emportèrent par-dessus bord.
La chaloupe était pleine, un marin coupa les câbles avec une hache.

Première journée sur l'île

Les naufragés ont réussi à fabriquer un radeau sur lequel ils entassent des armes, des vivres, des outils, de la toile... Ils emmènent aussi les deux chiens et la volaille.

au large : *en pleine mer, loin de la côte.*

l'anfractuosité d'un rocher : *M. Stark utilise un grand creux sous un rocher qui forme un abri naturel.*

repas de fortune : *repas rapidement fait, faute de mieux.*

homard : *crustacé dont la chair est particulièrement appréciée.*

nos compagnons d'infortune : *les gens qui partagent les mêmes malheurs que nous.*

la grève jonchée d'épaves : *la grève (la plage) était couverte de débris provenant du navire naufragé.*

navire échoué : *navire dont la quille est engagée dans du sable ou sur un rocher à fleur d'eau, et qui ne peut plus flotter.*

1. Après bien des efforts pour lutter contre les courants qui nous repoussaient au large•, je parvins à diriger le radeau vers l'embouchure d'un ruisseau qui formait une petite baie*. J'abordai avec précaution le long d'un banc* de sable, et toute la famille débarqua rapidement, ravie de fouler enfin la terre ferme.

Nous procédâmes tout de suite au déchargement des bagages. Ma femme fit sortir la volaille et l'abandonna à elle-même, car nous n'avions encore rien pour la loger ni la nourrir. Mon premier travail à terre fut de dresser notre tente dans l'anfractuosité d'un rocher•. De leur côté, les enfants rassemblaient de la mousse et de l'herbe sèche pour faire des matelas, tandis que ma femme construisait adroitement un foyer avec des pierres plates de la rivière, y plaçait une marmite pleine d'eau et nous préparait un repas de fortune•.

2. Une grande partie de l'après-midi fut employée à aménager notre campement ; puis je laissai les enfants vagabonder à leur aise pour reconnaître les environs. Après avoir exploré le bord de mer, Ernest et Rudly revinrent avec un homard• de belle taille dont ils avaient eu assez de mal à s'emparer, un plein sac d'huîtres et une petite provision de sel qu'ils avaient recueillie dans un creux de rocher d'où l'eau de mer s'était évaporée. J'étais en train de les complimenter lorsque Frédéric, qui s'était éloigné avec un de nos fusils, émergea* mystérieusement des broussailles, les mains cachées derrière le dos, et jeta soudain à nos pieds un petit animal qui ressemblait à un jeune cochon. On lui fit une ovation*.

3. « Où as-tu trouvé cette belle pièce ? lui demandai-je.

— De l'autre côté de la rivière, que j'ai passée à gué*, nous dit-il. Le bord de mer y est plat et le pays très agréable, l'herbe y pousse en abondance.

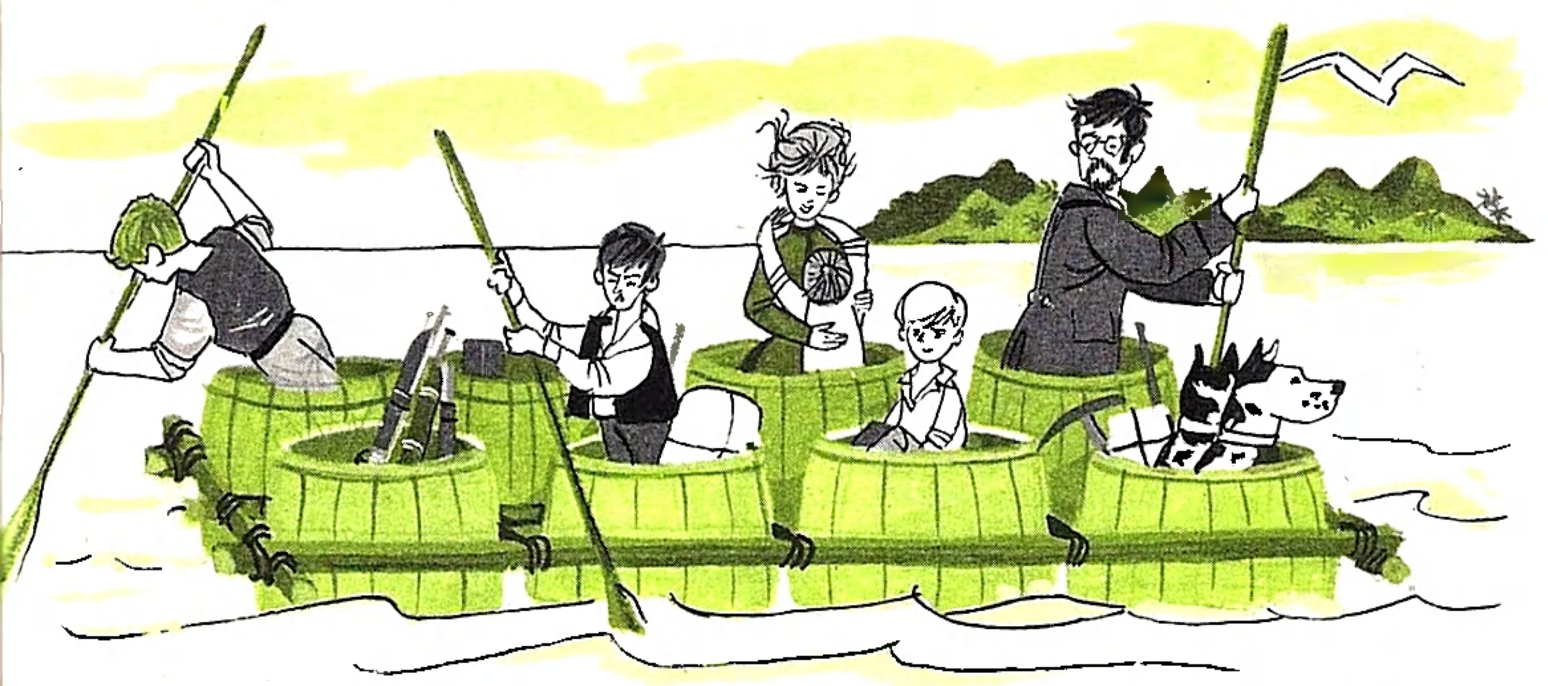
— As-tu trouvé sur le rivage quelque trace de nos compagnons d'infortune• ?

— Pas la moindre, ni sur terre, ni sur mer ! Mais de ce côté, la grève est jonchée d'épaves•, et l'on aperçoit parfaitement le navire échoué•. »

4. Pendant ce temps. Ernest-le-savant examinait l'animal.

« Il ressemble fort à une bête que j'ai vue sur les planches de mon livre d'histoire naturelle, nous dit-il soudain. Si je ne me trompe, votre cochon de lait doit être ce qu'on appelle un *agouti*.

D'autres surprises de ce genre nous attendent sans doute à l'intérieur de l'île. »



Le repas du soir marqua un progrès notable sur le précédent ; des couvercles de moules et d'huîtres nous servirent de cuillers et d'assiettes, ce qui nous permit de mieux apprécier l'excellent potage d'Elisabeth.

progrès notable : *progrès important, digne d'être signalé.*

Mais les deux dogues de Rudly, profitant de notre inattention, se glissèrent derrière la tente où nous avions laissé l'agouti qu'ils dévorèrent à belles dents. Nous eûmes toutes les peines du monde à calmer Frédéric, fou de colère, qui menaçait de leur casser son fusil sur les reins.

Cependant, le soleil descendait à l'horizon. Je rassemblai tout mon monde et je chargeai nos armes par précaution ; au moment où nous nous retirâmes sous la tente, une obscurité profonde succéda soudain à l'éclat du jour, ce qui me fit présumer que nous n'étions pas loin de l'équateur, où ce phénomène est habituel.

présumer : *supposer.*

(à suivre)

Nous utilisons notre lexique :

baie - *banc* (de sable) - *émerger* - *ovation* - *gué.*

Nous comprenons le texte :

1. Le radeau était-il très chargé ? Que portait-il ? Pourquoi M. Stark aborde-t-il avec précaution ?
2. Quel est le premier travail des naufragés, une fois débarqués dans leur île ?
3. Quel passage nous indique qu'ils vont vivre seuls sur cette terre ? Parents et enfants semblent-ils effrayés du sort qui les attend ?
4. Cette île est inhabitée. Les naufragés pourront-ils y vivre cependant ? Justifiez votre réponse.
5. Les deux chiens ont dévoré l'agouti. Pourquoi sont-ils excusables ? Pourquoi serait-il imprudent de tuer les chiens ?

Nous apprenons à écrire :

a) *Les enfants ramassaient de la mousse pour faire des matelas,* **tandis que** *ma femme construisait un foyer.*
L'expression **tandis que** indique que les actions se font simultanément. Utilisez-la dans les phrases suivantes :
Ernest et Rudly reviennent avec un homard, Frédéric rapporte un petit cochon de lait.
Frédéric répond aux questions de son père, Ernest examine attentivement cet animal.
Nous dégustons tranquillement le potage, les deux dogues dévorent l'agouti. (Dans cette phrase-ci, mettez **tandis que** en tête.)

b) Résumez le texte en quelques phrases :
Les naufragés débarquèrent ______________ .
Ils dressèrent ______________ .
Les enfants ______________ .
Pendant le repas du soir ______________ .

La maison dans l'arbre géant

Dans leur malheur, les naufragés ont deux chances : ils découvrent que l'île est belle et accueillante et, d'autre part, ils peuvent revenir plusieurs fois au navire pour en rapporter toutes sortes de choses utiles. Ils réussissent même à ramener la vache, l'âne, les moutons et le cochon qui étaient à bord, en leur attachant sur les flancs, en guise de flotteurs, des plaques de liège• !
Il leur faut maintenant construire une maison qui les mette à l'abri des bêtes sauvages.

liège : *écorce du chêne-liège, particulièrement légère. (On en fait des bouchons).*

Zoffingen : *c'est une localité de la Suisse, le pays d'origine de cette famille.*

1. « Te souviens-tu, me dit ma femme, du tilleul géant de Zoffingen• sur lequel on avait construit une salle de danse reliée au sol par un escalier de bois ? Eh bien ! l'idée m'est venue d'aménager sur un de ces arbres une vaste chambre qui nous mettrait à l'abri des animaux dangereux. »

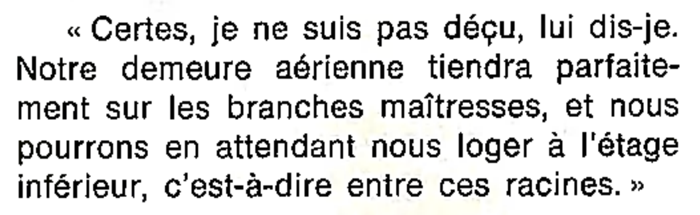
Son idée me plut beaucoup. Mais je lui fis remarquer que notre campement actuel était à proximité• du navire dont nous tirions toutes nos ressources, et que, d'autre part, il était aussi défendu par l'escarpement• des rochers et le coude de la rivière•.

« Ces obstacles n'ont pas empêché les chacals• de venir jusqu'à nous, me répondit-elle. D'ailleurs, n'avons-nous pas déjà tiré du bâtiment tout ce qui nous était utile ? »

à proximité : *à côté, tout près.*

l'escarpement : *la pente raide, presque verticale, des rochers.*
le coude de la rivière : *l'endroit où la rivière change nettement de direction.*
chacals : *animaux sauvages du genre chien qui vivent dans les régions chaudes et rôdent la nuit autour des villages.*

2. Il nous fallut près de quatre heures pour arriver au petit bois découvert par Elisabeth. Elle n'avait pas exagéré : le site* était splendide, et les arbres dépassaient en grosseur et en hauteur tout ce que j'avais imaginé. Nous déballâmes aussitôt notre bagage sous le plus élevé. Elisabeth se réjouissait de ma surprise.


« Certes, je ne suis pas déçu, lui dis-je. Notre demeure aérienne tiendra parfaitement sur les branches maîtresses, et nous pourrons en attendant nous loger à l'étage inférieur, c'est-à-dire entre ces racines. »



3. Il suffisait de clouer directement les planches d'une branche à l'autre, pour obtenir un parquet solide et presque plan. Armés d'une hache et d'une serpe, Frédéric et moi commençâmes à déblayer l'espace nécessaire. Nous fixâmes une forte poulie* à l'une des branches supérieures, afin de pouvoir, le lendemain, faire monter plus facilement tous les matériaux dont nous avions besoin. Ce travail fut achevé au clair de lune et nous redescendîmes tous trois harassés* mais débordants de satisfaction et d'enthousiasme.

4. Très tôt, le lendemain, notre travail fut repris. Je m'installai dans l'arbre avec Frédéric ; ma femme attachait les matériaux à la corde, et nous n'avions plus qu'à les hisser au moyen de la poulie. Nous les disposions ensuite avec soin, de manière à établir un plancher uni et stable•. Peu à peu, l'édifice prit tournure : il s'appuyait contre le tronc immense du figuier ; la toile à voile, jetée sur les branches supérieures, retombait de chaque côté, laissant une ouverture en face de la mer.

stable : *solide, qui ne bouge pas.*

5. A midi, nous nous contentâmes de manger sur le pouce•, afin de gagner quelques heures et de terminer l'ouvrage avant la nuit. Notre domicile aérien fut entouré d'une balustrade ; nous y clouâmes la toile qui faisait le toit et les parois latérales. Cela fait, nous hissâmes toujours au moyen de la poulie, les hamacs*, les couvertures et autres objets nécessaires. Enfin, après avoir soigneusement balayé le plancher, nous descendîmes, mon fils et moi, en déclarant au reste de la famille que la nouvelle habitation était prête à nous recevoir.

manger sur le pouce : *manger rapidement sans se mettre à table.*

6. Mes trois fils et ma femme se hissèrent l'un après l'autre sur les barreaux, puis je les suivis, portant le petit Fritz sur mon dos. Je retirai ensuite l'échelle de corde derrière moi, si bien que nous nous trouvâmes retranchés dans notre nid comme des seigneurs derrière le pont-levis de leur château fort. Je gardai toutefois mon fusil armé à portée de la main, pour secourir éventuellement les deux chiens qui restaient au pied de l'arbre à côté du bétail. C'était la première nuit que nous pouvions passer ainsi sans inquiétude, et chacun s'endormit profondément.

(à suivre)

• Nous utilisons notre lexique :

site - poulie - harassé - hamac.

• Nous comprenons le texte :

1. Quels sont les arguments de M. Stark en faveur du campement ?
2. Quels sont les arguments de Mme Stark contre le campement et en faveur de la maison ? Quelle réflexion de M. Stark à la fin de ce texte montre que c'est Mme Stark qui avait raison ?
3. Construire une demeure aérienne est-ce un travail facile ? Pourquoi ? Combien de jours leur faut-il pour terminer l'ouvrage ? Est-ce beaucoup selon vous ?
4. Relevez toutes les raisons qui nous expliquent pourquoi ce travail fut si rapidement fait.
5. Pourquoi peut-on comparer cette demeure à un château fort ?

• Nous apprenons à écrire :

a) Quel titre pourrait-on donner à l'ensemble formé par les § 3, 4 et 5 ?

b) Répondez aux questions suivantes :
Comment M. Stark va-t-il faire le parquet de sa maison ? (*Pour faire* ________, *M. Stark* ________.)
Comment va-t-il monter rapidement les matériaux nécessaires ?
Comment accédera-t-on à ce château ?

c) *Il nous fallut* **près de** *quatre heures pour arriver au petit bois.*
Il nous fallut quatre heures.
Il nous fallut **moins de** *quatre heures.*
Il nous fallut **plus de** *quatre heures.*
Il nous fallut **bien moins de** *quatre heures.*
Il nous fallut **un peu plus de** *quatre heures.*
Recopiez ces phrases en les classant par longueurs de temps croissantes. Quant à la phrase : *Il nous fallut* **environ** *quatre heures*, peut-on la classer ? Pourquoi ?



Capture d'une autruche

Pendant des années, la famille continue ainsi à travailler et pratique la chasse, la pêche et même l'agriculture (car des semences avaient été récupérées sur le bateau).

Le bétail s'est augmenté d'un onagre (âne sauvage), d'un buffle, d'un poulain et d'un taureau qui ont été dressés.

Ce jour-là, le père et les enfants vont explorer un terrain désertique qu'ils ont découvert. Frédéric emporte un aigle qu'il a entraîné à la chasse.

1. Comme nous voulions donner à cette course toute la rapidité possible, je décidai qu'elle serait faite à cheval. Frédéric me céda l'onagre ; il prit pour lui le jeune poulain ; Rudly et le petit Fritz enfourchèrent leurs montures accoutumées*. Quant à maître Ernest, ses goûts tournaient de plus en plus au repos ; il était devenu avec sa mère le gardien habituel des bagages ; aussi nous vit-il partir sans en témoigner la moindre peine. Il avait pris la place de Fritz à la cuisine, et, de son côté, le petit garçon se trouvait tout fier de se voir associé aux expéditions des hommes.

leurs montures accoutumées : les bêtes qu'ils ont l'habitude de monter (Voir le début du § 4).

Nous prîmes avec nous nos deux chiens ; et nous partîmes en suivant la direction de la Vallée-Verte. Fritz et Rudly se mirent à galoper avec ma permission et disparurent dans la savane* en soulevant un nuage de poussière.

2. En courant sur leurs traces, nous vîmes s'élever tout à coup du sable où elles s'étaient nichées... quatre autruches* de la plus belle taille. Aussitôt Frédéric prépara son aigle au combat ; mais, pour le rendre inoffensif*, il lui lia étroitement le bec. Nos chiens furent également muselés, et nous nous arrêtâmes pour ne pas effrayer les autruches qui venaient à nous.

autruche : grand oiseau pouvant atteindre une hauteur de 2,50 m. C'est pour cette raison qu'on le qualifie dans le texte de **colossal**, *et plus loin d'***immense**.

Lorsqu'elles furent à portée de pistolet, je lançai mon lasso plombé contre l'une d'elles. Mais au lieu de frapper l'oiseau aux jambes, comme j'en avais l'intention, la corde m'échappa et s'enroula autour de son corps, serrant ses ailes contre ses flancs. L'autruche effrayée se retourna brusquement et s'enfuit à toutes jambes derrière ses compagnes.

3. Nous nous lançâmes à sa poursuite, Frédéric et moi, mais l'oiseau finit par nous distancer. Heureusement, Rudly et Fritz qui revenaient,

se trouvèrent à point pour lui barrer le passage. Frédéric lâcha alors son aigle qui vint tournoyer autour de l'autruche et la fit chanceler d'un violent coup d'aile.

Rudly qui se trouvait à bonne portée lui lança si habilement son lasso que la corde s'enroula plusieurs fois autour de ses jambes : l'oiseau colossal s'abattit, au milieu de nos cris de joie. J'eus l'inspiration de jeter ma veste sur sa tête ; elle n'eut pas plus tôt les yeux couverts qu'elle s'apaisa et devint souple, au point qu'il nous fût permis de l'entraver plus solidement.

j'eus l'inspiration : *cette idée surgit dans mon esprit.*

l'entraver : *les liens attachaient les deux jambes de l'autruche, l'empêchant de courir sans l'empêcher de marcher.*

4. Fritz et Rudly montés l'un sur le buffle et l'autre sur le taureau vinrent se placer de chaque côté d'elle ; je nouai une partie de ses liens aux crampons de leurs selles, et nous la laissâmes se remettre debout, fortement encadrée par ces deux bons gardiens. Elle commença par se débattre avec vigueur, mais la placidité de ceux-ci la rassura : elle se fit d'abord traîner par l'attelage, puis finit par se mettre tout naturellement à son pas.

placidité : *tranquillité.*

Nous traversâmes ainsi la Vallée-Verte, et nous arrivâmes fort heureusement au campement où Ernest et sa mère nous reçurent avec un étonnement bien compréhensible.

5 « Au nom du ciel ! s'écria ma femme en apercevant l'autruche, que voulez-vous donc faire de cet immense oiseau ?

— Un cheval de poste, maman ! répondit Rudly. Un cheval de poste qu'il faudra nommer *Vol-au-Vent*, car rien n'égale la rapidité de son galop. Aussi, je ne veux plus monter que ce coursier à longues jambes, et je t'abandonne mon brave buffle, Ernest, toi qui n'as pas de monture. »

cheval de poste : *vous rappelez-vous ce qu'était autrefois* **un cheval de poste** *?* *(Voyez page 144.)*

(à suivre)

Nous utilisons notre lexique :

savane - inoffensif - chanceler.

Nous comprenons le texte :

1. Quels sont les goûts de maître Ernest ? Qu'en pensez-vous ? Que feriez-vous à sa place ? Est-ce que cela fait l'affaire de Fritz ?
2. Relevez les précautions qui montrent que les chasseurs n'ont pas l'intention de faire du mal aux autruches.
3. Aimeriez-vous, comme les Robinsons suisses, vivre dans une île déserte mais accueillante ? Quels sont les avantages et les joies d'une telle façon de vivre ?
4. Voyez-vous cependant quelques inconvénients ? De quelles commodités de la vie moderne seriez-vous privé ?
5. Rappelez toutes les chances (assez exceptionnelles) qui ont permis à cette famille de vivre heureuse, malgré son isolement.

Nous apprenons à écrire :

a) Trouvez une légende pour l'image (2 ou 3 lignes).

b) Répondez aux questions suivantes :
Que découvrirent les explorateurs dans la savane ? (*Dans la savane, les* ______.)
Comment fut capturé l'un des oiseaux ? (*L'un des oiseaux* ______.)
Quand l'autruche s'apaisa-t-elle ? (*L'autruche s'apaisa* ______.)

c) Résumez les § 1, 2 et 3 en quelques lignes :
M. Stark et les garçons partent ______,
tandis que maître Ernest ______.
Ils voient tout à coup ______.
M. Stark lance ______.
C'est Rudly qui ______.

d) Apprenez par cœur les deux premières phrases du § 2 (jusqu'à *bec*).
Recopiez-les de mémoire sur votre cahier.

Dix ans après

Epilogue



1. Dix années s'écoulèrent ainsi. Les Stark ont construit de jolies habitations, ils possèdent des jardins, des arbres fruitiers, des troupeaux.

Frédéric est devenu un homme (il a vingt-cinq ans). Ses trois frères sont maintenant de grands jeunes gens.



2. Un jour, un grand événement se produit. Au cours d'une promenade en mer, Frédéric rencontre une jeune fille anglaise, Miss Jenny Montrose, elle aussi victime d'une tempête, et restée seule survivante sur un îlot. Miss Jenny est adoptée par la famille et vivra désormais avec les Stark.



3. Enfin, événement encore plus considérable, un navire venant d'Angleterre passe enfin dans les parages ! Nos « Robinsons » pleurent d'émotion en le voyant s'approcher.

Le capitaine pourrait les ramener en Europe, mais les Stark préfèrent rester dans leur île.



4. Au bord du navire, se trouve une famille anglaise, celle de Mr. Wolston, un ingénieur. Mr. et Mrs. Wolston et leurs deux filles admirent toutes les installations édifiées par les naufragés ; ils trouvent l'île merveilleusement belle.



5. Plus tard, Frédéric épouse Jenny, la jeune naufragée qu'il a sauvée ; Ernest et Rudly se marieront avec les deux filles Wolston. Toutes ces familles vivront heureuses dans l'île.



6. En Europe, les journaux ont raconté l'histoire extraordinaire des « nouveaux Robinsons ». Beaucoup d'émigrants décident de quitter leur pays pour venir s'établir dans l'île qui porte le nom de « Nouvelle Suisse » et qui devient de plus en plus prospère et accueillante.

d'après Rudolphe WYSS. *Les Robinsons suisses.*



Je lis et j'apprends de beaux poèmes...

Mon coeur, comme un oiseau, voltigeait tout joyeux
Et planait librement à l'entour des cordages.
Le navire roulait sous un ciel sans nuages...

Ch. BAUDELAIRE

La rentrée

par Anatole FRANCE

Ce premier texte est en prose, mais ses phrases sont si joliment écrites que vous aimerez les apprendre par cœur.

Un grand écrivain, Anatole FRANCE, nous parle du jeune écolier qu'il était, bien des années auparavant.

Je vais vous dire ce que me rappellent, tous les ans, le ciel agité de l'automne, les premiers dîners à la lampe et les feuilles qui jaunissent dans les arbres qui frissonnent : je vais vous dire ce que je vois quand je traverse le Luxembourg [1] dans les premiers jours d'octobre, alors qu'il est un peu triste et plus beau que jamais ; car c'est le temps où les feuilles tombent une à une sur les blanches épaules des statues.

Ce que je vois alors dans ce jardin, c'est un petit bonhomme qui, les mains dans les poches et sa gibecière au dos, s'en va au collège en sautillant comme un moineau. Ma pensée seule le voit : car ce petit bonhomme est une ombre ; c'est l'ombre du *moi* que j'étais il y a vingt-cinq ans...

Il y a vingt-cinq ans, à pareille époque, il traversait, avant huit heures, ce beau jardin pour aller en classe. Il avait le cœur un peu serré : c'était la rentrée.

Pourtant, il trottait, ses livres sur son dos, et sa toupie dans sa poche. L'idée de revoir ses camarades lui remettait de la joie au cœur. Il avait tant de choses à dire et à entendre !...

C'est ainsi qu'il traversait le Luxembourg dans l'air frais du matin. Tout ce qu'il voyait alors, je le vois aujourd'hui. C'est le même ciel et la même terre ; lui seul n'est plus.

Le Livre de mon ami. Calmann-Lévy, éditeur.

1. **le jardin du Luxembourg :** c'est un des plus beaux parcs de Paris.



Les écoliers

Maurice FOMBEURE

Sur la route couleur de sable,
En capuchon noir et pointu,
Le « moyen », le « bon », le « passable »
Vont, à galoches que veux-tu,
Vers leur école intarissable [1].

Ils ont dans leur plumier des gommes
Et des hannetons du matin,
Dans leurs poches, du pain, des pommes,
Des billes, ô précieux [2] butin,
Gagné sur d'autres petits hommes.

Ils ont la ruse et la paresse
— Mais l'innocence et la fraîcheur. —
Près d'eux les filles ont des tresses
Et des yeux bleus couleur de fleur
Et de vraies fleurs pour la maîtresse.

Puis les voilà tous à s'asseoir.
Dans l'école crépie de lune [3],
On les enferme jusqu'au soir
Jusqu'à ce qu'il leur pousse plume
Pour s'envoler. Après, bonsoir !

Pendant que vous dormez.

1. **intarissable :** parce qu'on ne cesse pas d'y parler.
2. **précieux :** prononcez pré-ci-eux.
3. **crépie de lune :** c'est la couleur des murs des classes.





Les petits lapins

Théodore de BANVILLE

Les petits lapins dans le bois,
Folâtrent sur l'herbe arrosée,
Et, comme nous le vin d'Arbois [1],
Ils boivent la douce rosée.

Gris foncé, gris clair, soupe au lait,
Ces vagabonds dont se dégage
Comme une odeur de serpolet [2],
Tiennent à peu près ce langage :

« Nous sommes les petits lapins.
Gens étrangers à l'écriture,
Et chaussés des seuls escarpins [3]
Que nous a donnés la nature.

Et dans la bonne odeur des pins
Qu'on voit ombrageant ces clairières,
Nous sommes les petits lapins
Assis sur leurs petits derrières. »

1. **Arbois :** vignoble célèbre, situé dans le Jura.
2. **serpolet** (ou **thym**) **:** plante aromatique*, utilisée en cuisine.
3. **escarpins :** souliers bas à semelle mince.

Les petits bonheurs

Maurice Maeterlinck.

— « S'il y a des Bonheurs dans ta maison !... Mais, petit malheureux, elle en est pleine à faire sauter les portes et les fenêtres !...

— Moi, d'abord, ton serviteur, le *Bonheur de se bien porter*. Je ne suis pas le plus joli, mais le plus sérieux. Tu me reconnaîtras ?

— Voici le *Bonheur de l'air pur* qui est à peu près transparent.

— Voici le *Bonheur d'aimer ses parents*, qui est vêtu de gris, et toujours un peu triste, parce qu'on ne le regarde jamais...

— Voici le *Bonheur du ciel bleu* qui est naturellement vêtu de bleu, et le *Bonheur de la forêt* qui, non moins naturellement, est habillé de vert.

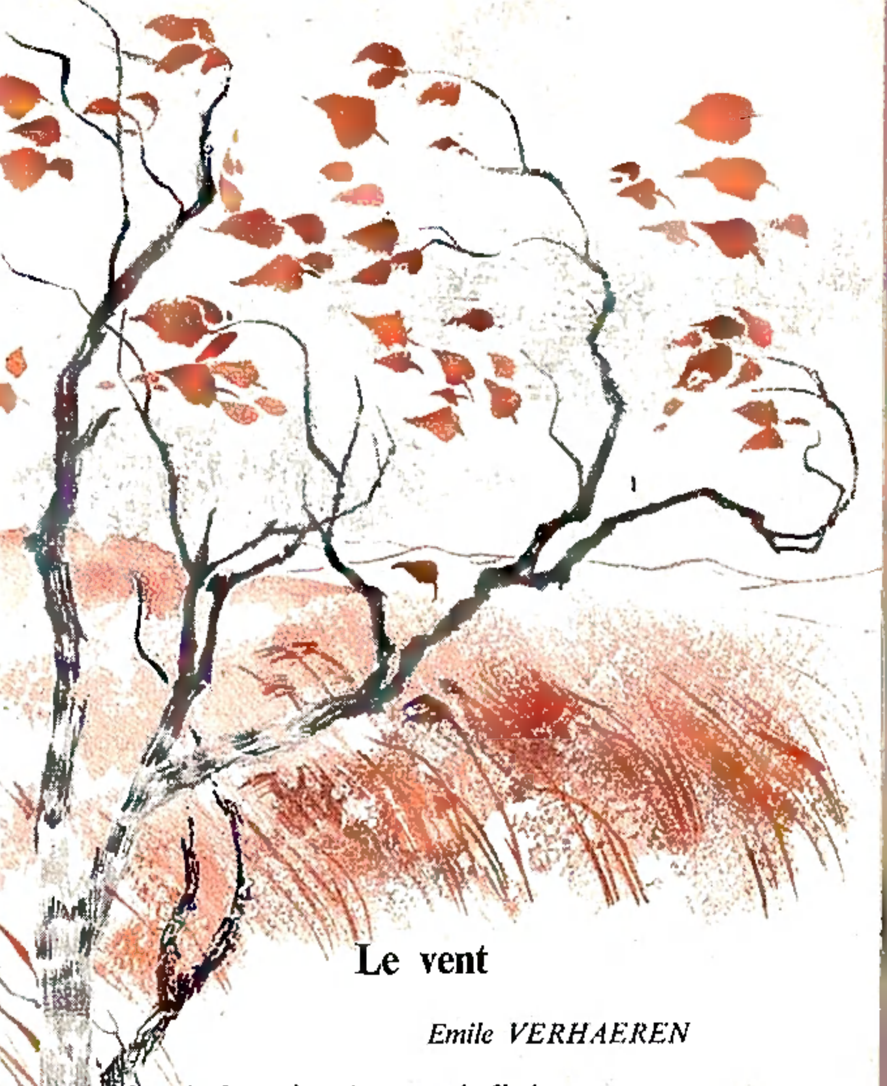
— Et puis, quand vient le soir, voici le *Bonheur des couchers de soleil*, qui est plus beau que tous les rois du monde, et que suit le *Bonheur de voir se lever les étoiles*, doré comme un dieu d'autrefois...

— Puis, quand il fait mauvais, voici le *Bonheur de la pluie*, qui est couvert de perles, et le *Bonheur du Feu d'Hiver*, qui ouvre aux mains gelées son beau manteau de pourpre [1]...

— Et puis encore...
Mais vraiment, ils sont trop... Nous n'en finirions pas !... »

L'Oiseau bleu. Fasquelle, éditeurs.

1. **pourpre** : beau tissu, de couleur rouge foncé.



Le vent

Emile VERHAEREN

Sur la bruyère longue infiniment
Voici le vent cornant novembre,
Sur la bruyère, infiniment,
Voici le vent
Qui se déchire et se démembre
En souffles lourds, battant les bourgs,
Voici le vent,
Le vent sauvage de novembre...

Le vent rafle [1], le long de l'eau,
Les feuilles mortes des bouleaux,
Le vent sauvage de novembre ;
Le vent mord dans les branches
Des nids d'oiseaux.
Le vent râpe du fer,
Et précipite l'avalanche
Rageusement, du vieil hiver ;
Rageusement, le vent,
Le vent sauvage de novembre.

Les Villages illusoires. Mercure de France, éditeur.

1. **rafler** : c'est emporter rapidement tout ce qu'on trouve.

Le père et la fille

Victor HUGO

Elle avait pris ce pli, dans son âge enfantin,
De venir dans ma chambre un peu chaque matin.
Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère.
Elle entrait et disait : « Bonjour, mon petit père ! »
Prenait ma plume, ouvrait mes livres, s'asseyait
Sur mon lit, dérangeait mes papiers et riait
Puis soudain s'en allait comme un oiseau qui passe.
Alors je reprenais, la tête un peu moins lasse,
Mon œuvre interrompue, et, tout en écrivant,
Parmi mes manuscrits [1] je rencontrais souvent
Quelque arabesque folle et qu'elle avait tracée,
Et mainte page blanche entre ses mains froissée,
Où, je ne sais comment, venaient mes plus doux vers...

Les Contemplations.

1. **mes manuscrits :** les feuilles où V. Hugo écrit à la main l'œuvre qu'il prépare, un roman, des poèmes, une pièce de théâtre...





La berceuse du petit loir

Simone RATEL

Bien au creux, bien au chaud,
Mon Gras, mon Doux, mon Beau,
Poil-Luisant, Patte-Fine.

Dors, mon petit loir, dors ;
Un petit loir qui dort,
Dort et dîne,
Un petit loir qui dort,
Dîne et dort.

Voici l'hiver venu,
Les petits rats tout nus
Nichent dans la farine

Dors, mon petit loir, dors ;
Un petit loir qui dort,
Dort et dîne,
Un petit loir qui dort
Dîne et dort.

Aux arbres du verger,
Bois sec, noyaux rongés,
Le vent chante famine [1].

Dors, mon petit loir, dors ;
Un petit loir qui dort,
Dort et dîne,
Un petit loir qui dort
Dîne et dort.

Chansons des quatre vents. Colin-Bourrelier, éditeur.

1. **chanter (ou crier) famine :** dire qu'on a faim, qu'on est malheureux.



En sortant de l'école

Jacques PRÉVERT

En sortant de l'école,
Nous avons rencontré
Un grand chemin de fer
Qui nous a emmenés
Tout autour de la terre,
Dans un wagon doré,
Tout autour de la terre,
Nous avons rencontré
La mer qui se promenait
Avec tous ses coquillages
Ses îles parfumées
Et puis ses beaux naufrages
Et ses saumons fumés.
Au-dessus de la mer
Nous avons rencontré
La lune et les étoiles
Sur un bateau à voiles
Partant pour le Japon...
Revenant sur la terre,
Nous avons rencontré,
Sur la voie du chemin de fer,
Une maison qui fuyait,
Fuyait tout autour de la terre,
Fuyait tout autour de la mer,
Fuyait devant l'hiver
Qui voulait l'attraper,
Mais nous, sur notre chemin de fer,
On s'est mis à rouler,
Rouler derrière l'hiver
Et on l'a écrasé.
Et la maison s'est arrêtée,
Et le printemps nous a salués...

Poèmes.

Le lion et le rat

Jean de LA FONTAINE

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.

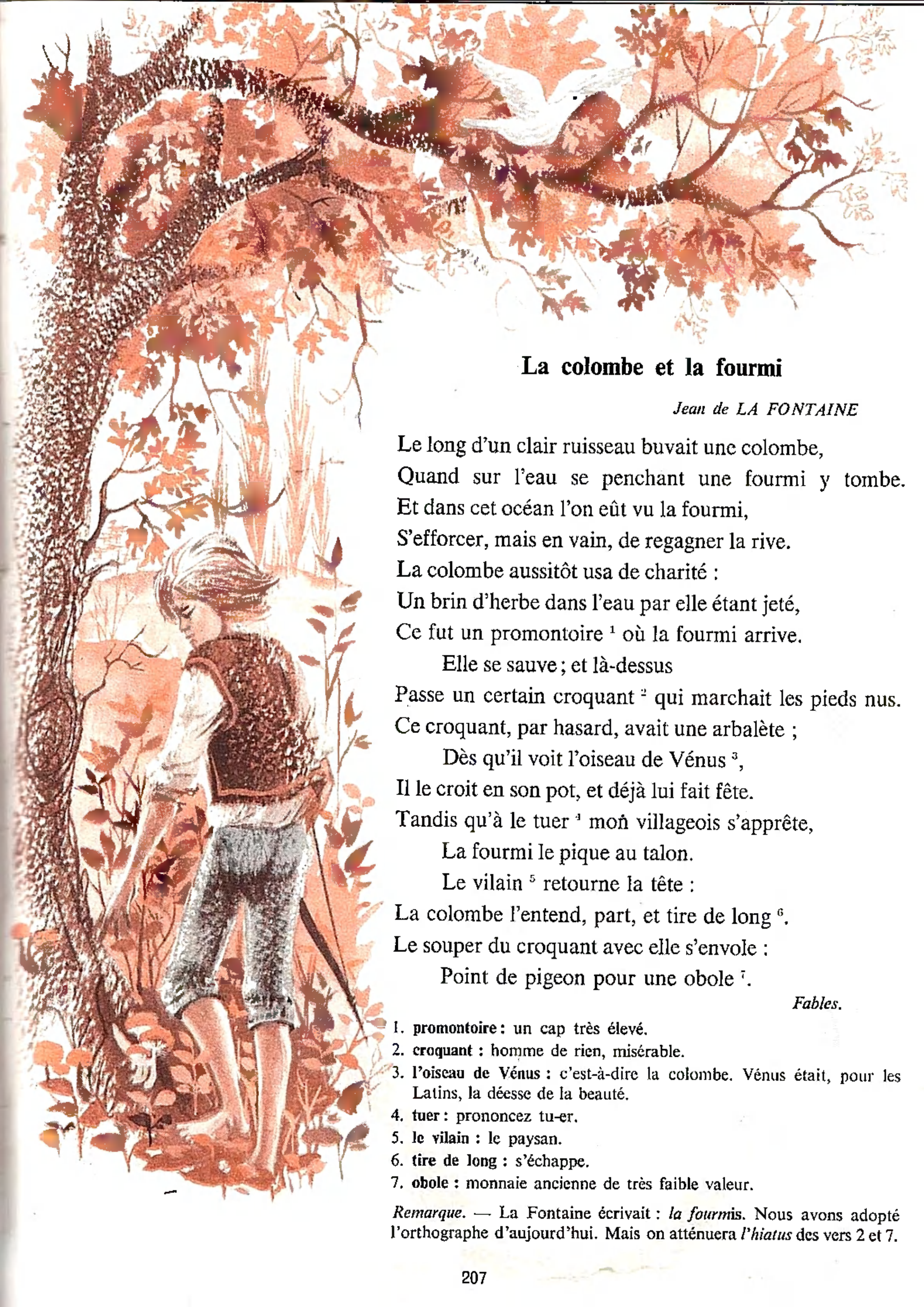
Entre les pattes d'un lion [1]
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion [2],
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion [1] d'un rat eût affaire ?
Cependant il advint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets [3],
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience [4] et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

Fables.

1. **lion :** prononcez li-on.
2. **occasion :** o-ca-zi-on.
3. **des rets :** des filets.
4. **patience :** prononcez pa-si-ens'.





La colombe et la fourmi

Jean de LA FONTAINE

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,
Quand sur l'eau se penchant une fourmi y tombe.
Et dans cet océan l'on eût vu la fourmi,
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire [1] où la fourmi arrive.
Elle se sauve ; et là-dessus
Passe un certain croquant [2] qui marchait les pieds nus.
Ce croquant, par hasard, avait une arbalète ;
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus [3],
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer [4] mon villageois s'apprête,
La fourmi le pique au talon.
Le vilain [5] retourne la tête :
La colombe l'entend, part, et tire de long [6].
Le souper du croquant avec elle s'envole :
Point de pigeon pour une obole [7].

Fables.

1. **promontoire** : un cap très élevé.
2. **croquant** : homme de rien, misérable.
3. **l'oiseau de Vénus** : c'est-à-dire la colombe. Vénus était, pour les Latins, la déesse de la beauté.
4. **tuer** : prononcez tu-er.
5. **le vilain** : le paysan.
6. **tire de long** : s'échappe.
7. **obole** : monnaie ancienne de très faible valeur.

Remarque. — La Fontaine écrivait : *la fourmis*. Nous avons adopté l'orthographe d'aujourd'hui. Mais on atténuera *l'hiatus* des vers 2 et 7.

Aube

Cécile PÉRIN

Un invisible oiseau dans l'air pur a chanté.
Le ciel d'aube est d'un bleu suave [1] et velouté.

C'est le premier oiseau qui s'éveille et qui chante.
Ecoute ! Les jardins sont frémissants d'attente.

Ecoute ! un autre nid s'éveille, un autre nid,
Et c'est un pépiement éperdu qui jaillit.

Qui chanta le premier ? Nul ne sait. C'est l'aurore.
Comme un abricot mûr le ciel pâli se dore.

Qui chanta le premier ? Qu'importe ! On a chanté.
Et c'est un beau matin de l'immortel Eté.

Variations du cœur pensif. Le Divan, éditeur.

Chanson

Francis CARCO

Des saules et des peupliers
Bordent la rive.
Entends, contre les vieux piliers [1]
Du pont, l'eau vive !

Elle chante, comme une voix
Jase et s'amuse,
Et puis s'écrase sur le bois
Frais de l'écluse.

Le moulin tourne. Il fait si bon,
Quand tout vous laisse,
S'abandonner, doux vagabonds,
Dans l'herbe épaisse !

La Bohême et mon cœur. Editions Albin Michel.

1. Prononcez *peu-pli-ers*, mais *pi-liers*.

Contes

Marie GOUNIN

Voici le vieux chemin
Où roule le carrosse
Des dames en hennin [1]
Et des fées Carabosse...

Il te conduit tout droit
Vers ces lointaines terres
Où chevauche le roi
Des pays de mystère...

Nous y rencontrerons
Si l'heure est opportune [2],
Ceux qui dansent en rond
Le soir au clair de lune.

Les lutins plus légers
Qu'une feuille, une plume,
Qui semblent voltiger
Dans l'écharpe des brumes.

Pin Pon d'or. Colin-Bourrelier, éditeur.

1. **hennin :** la haute coiffure pointue des dames du Moyen Age.
2. **opportune :** convenable, bien choisie.

Le prince et Cendrillon

Henry SPIESS

Pour aller trouver à la brune [1]
Cendrillon qui m'attend ce soir,
J'ai revêtu, paré d'espoir,
Un long manteau d'ombre et de lune.

Au carrefour des Trois-Pendus
L'Ogre dormait dans la rosée...
Plus léger qu'un soupir de fée,
J'ai frôlé son corps étendu.

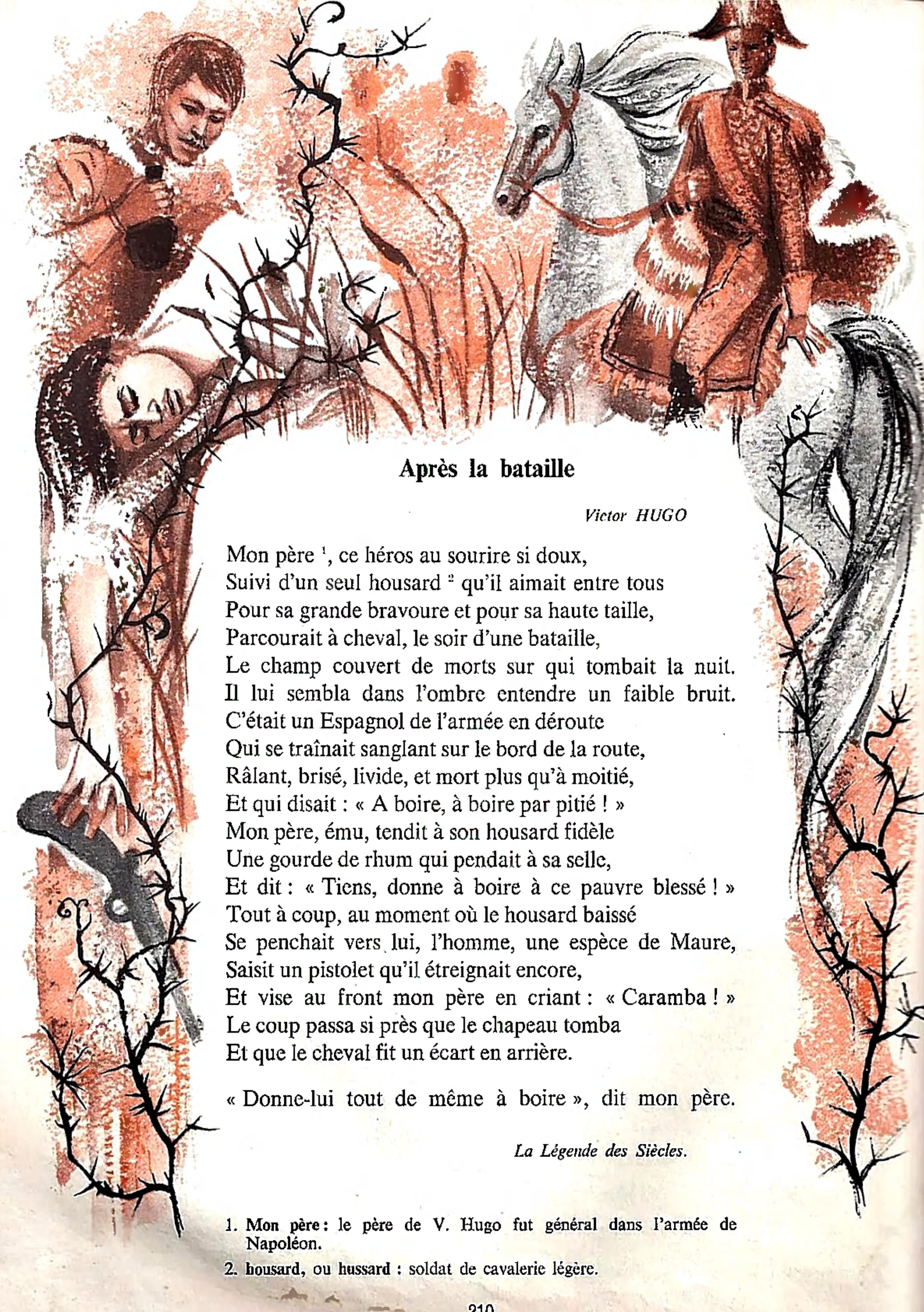
Mon cœur saute... Ai-je eu peur ? A peine !
Et voici le chemin tout droit !
Voici la maison de ma joie !
Voici la fenêtre où l'on m'aime !...

Les sœurs méchantes sont au bal ;
Et Cendrillon, pâle d'attendre,
A tracé mon nom dans la cendre,
D'un doigt naïf et machinal.

Poèmes, Editions A. Kundig, Genève.

1. **la brune :** la tombée du jour.





Après la bataille

Victor HUGO

Mon père [1], ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard [2] qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait : « A boire, à boire par pitié ! »
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit : « Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé ! »
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père en criant : « Caramba ! »
Le coup passa si près que le chapeau tomba
Et que le cheval fit un écart en arrière.

« Donne-lui tout de même à boire », dit mon père.

La Légende des Siècles.

1. **Mon père** : le père de V. Hugo fut général dans l'armée de Napoléon.
2. **housard, ou hussard** : soldat de cavalerie légère.

Les rencontres

Lucien JACQUES

S'en va-t-au bois la demoiselle
Bien chaussée car le bois est loin.
S'en va-t-au bois, panier au poing,
Cueillir la framboise et l'airelle [1].

Un pas... deux pas... dix pas... cent pas...
Se sent tout à coup bien seulette !



Elle rencontre l'escargot.
« *Escargot, où donc est le bois ?*
— *Vous allez au bois demoiselle ?*
J'y allais, grimpez sur mon dos ;
A deux la route est bien plus belle ! »

Au bout d'un temps, elle descend.
« *Ce n'est pas que le temps me dure,*
Escargot, mais mère m'attend
Pour mettre au feu la confiture. »

Un pas... deux pas... dix pas... cent pas..
Se sent de nouveau bien seulette.

Elle rencontre sauterelle.
« *Sauterelle, où donc est le bois ?*
— *Vous allez au bois demoiselle ?*
Je vous y mène en moins de trois,
Vous n'avez qu'à monter en selle. »

Au premier saut on se cramponne.
Au second on a mal au cœur,
Comme à la foire, en balançoire.
« *Je meurs... arrêtez... soyez bonne !* »

Dix pas... vingt pas... cent pas... mille pas...
Se sent soudain bien fatiguée.

Elle rencontre libellule.
« *Libellule où donc est le bois ?*
— *Vous allez au bois, demoiselle ?*
Volontiers je vous véhicule. »

On se croirait dans la carlingue
D'un avion [2] tout en dentelle.
Sous soi filent champs et javelle [3]
Et des fleurs qu'à peine on distingue...

Oui, mais libellule aime l'eau.
Elle va droit à la rivière !
« *Descendez-moi... Ponts et bateaux*
Me sont défendus par ma mère. »

Dix pas... vingt pas... cent... mille pas...
Ce chemin-là paraît sans fin.



Elle rencontre Jean Lapin
« *Jean Lapin, où donc est le bois ?*
— *Vous allez au bois demoiselle ?*
Chevauchez-moi, nous irons droit. »

Et Jean Lapin droit a filé
Et l'a déposée à l'orée
Où peut enfin la demoiselle,
Cueillir la framboise et l'airelle.

Pin Pon d'Or. Colin-Bourrelier, éditeur.

1. **l'airelle :** est encore appelée myrtille.
2. **avion :** prononcez a-vi-on.
3. **les javelles :** ce sont les petits tas de blé qu'on vient de couper.



Liberté

Maurice CARÊME

Prenez du soleil
Dans le creux des mains,
Un peu de soleil
Et partez au loin.

Partez dans le vent,
Suivez votre rêve ;
Partez à l'instant,
La jeunesse est brève !

Il est des chemins
Inconnus des hommes.
Il est des chemins
Si aériens [1] !

Ne regrettez pas
Ce que vous quittez.
Regardez, là-bas,
L'horizon briller.

Loin, toujours plus loin,
Partez en chantant.
Le monde appartient
A ceux qui n'ont rien.

La Lanterne magique.
Colin-Bourrelier, éditeur.

1. aériens : prononcez a-é-ri-ens (4 syllabes).

Notre Lexique

Note pour le jeune lecteur. Dans les explications données, vous trouverez parfois un mot suivi d'un astérisque. Ce signe* indique que le mot figure lui-même dans le lexique; vous aurez donc intérêt à vous y reporter.

Accoster : s'approcher de la côte. (**Accoster quelqu'un :** c'est l'aborder, pour lui parler.)

Achille : demi-dieu grec, fils d'une déesse de la mer. Il fut, selon la **légende***, un guerrier d'un courage extraordinaire. Pour le rendre **invulnérable***, sa mère le plongea dans un fleuve enchanté : mais elle le tenait par le talon. Et c'est une blessure qu'il reçut là qui mit fin à ses jours.



affliction : grand chagrin, douleur profonde.

affût : endroit où l'on se cache pour attendre le passage du gibier.

ahuri : avoir l'air **ahuri,** c'est avoir l'air tout à fait sot de quelqu'un qui ne comprend rien.

alarme : donner l'alarme, c'était, au Moyen Age, appeler les gens à prendre **les armes ;** aujourd'hui : signaler l'approche d'un très grave danger.

allégresse : grande joie, qui se montre par des chants, des cris.

alvéole : dans une ruche, les petites cavités (**cellules**) où les abeilles déposent le miel. Les dictionnaires hésitent sur le **genre** de ce mot : **un** ou **une** alvéole.



ancre : grosse pièce d'acier, en forme de crochet à deux pointes, qui sert à immobiliser un bateau en le reliant au fond de la mer. (On dit alors qu'il est au **mouillage.** Pour repartir, il faudra **lever l'ancre.**)



angoisse : une très forte inquiétude, qui oppresse la poitrine.

anxieux : être anxieux, c'est être inquiet, tourmenté.

arceau (de roses) : des rosiers grimpant sur deux tiges de bois ou de fer placées de chaque côté d'une allée, et surmontées d'un cintre.



arôme : odeur agréable que dégagent certains produits.

arquebuse : la première arme à feu individuelle, si lourde que l'**arquebusier** devait poser le tube sur un support. En allégeant l'arquebuse, on a, plus tard, obtenu le fusil.



articuler : prononcer nettement.

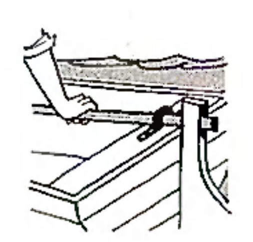
astre : un corps céleste, comme la lune, les étoiles, qui semble se déplacer dans le ciel et brille la nuit.

Baie : une **échancrure** de la côte ; c'est-à-dire un creux de la côte, où la mer avance dans la terre.



banc (de sable) : amas de sable dans la mer ou dans une rivière.
Banc de poissons : troupe nombreuse de poissons, nageant en amas serré.

barre : sur un bateau, la tige de bois qui actionne **le gouvernail** et permet donc de diriger le bateau vers la droite ou vers la gauche.



bataillon : une importante troupe de soldats.

berge : le bord d'un cours d'eau.

bronze : alliage de métaux fondus ensemble, cuivre, étain et zinc. Autrefois, les canons, les sous étaient en bronze. Aujourd'hui encore, on se sert de bronze pour fondre des cloches, des statues.

Cabrer (se) : un cheval se cabre quand il se met sur ses pattes de derrière et lève celles de devant.

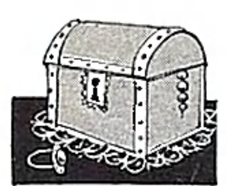


cale : la partie la plus basse de l'intérieur d'un navire. C'est là qu'on dépose les marchandises à transporter.

caqueter : ce verbe exprime le cri que font les poules. Pour les oies, on dit plutôt qu'elles **cacardent, criaillent** ou **sifflent.**

cargaison : nom donné à l'ensemble des marchandises que transporte un navire.

carnage : massacre, tuerie.



cassette : petite caisse, petit coffre, dans lequel on range les objets auxquels on tient.

cauchemar : un rêve très pénible, au cours duquel on souffre, on éprouve des malaises.

champion : autrefois, celui qui combattait pour soutenir sa cause. De nos jours : celui qui gagne une épreuve sportive.

chanceler : ne pas être solide sur ses pieds, sur sa base, au point de risquer la chute. (Comparez ce verbe à **tituber*.** Dans **chanceler,** il n'y a pas d'idée de marche zigzagante ; on peut dire qu'un arbre **chancelle** sous l'action du vent.)

chandelle : une tige de **suif** (graisse de mouton) munie d'une mèche, qui servait autrefois à l'éclairage des maisons. Plus tard, les chandelles ont été remplacées par les **bougies,** plus propres et moins malodorantes.



chanson de geste : une chanson, en vers, qui célèbre la **geste,** c'est-à-dire l'ensemble des belles actions d'un chevalier.

chapon : coq que l'on engraisse pour que sa chair soit plus tendre.

chômage : période pendant laquelle un ouvrier reste inactif, faute de travail.

chuchoter : parler doucement à voix basse.

clairière : à l'intérieur d'une forêt, d'un bois, un espace découvert, dépourvu d'arbres.

clameur : de grands cris de mécontentement, de plainte, de reproche.

clan : un groupe réunissant des gens qui veulent vivre ensemble et de la même façon.

clavecin : instrument de musique d'autrefois ; on jouait sur un clavier, et le son était produit par la vibration de cordes.

cohue : une foule nombreuse, remuante, désordonnée.

collège : établissement d'enseignement, où les enfants entrent vers leur onzième année, et où ils font des études **secondaires.**

commère : 1er **sens,** femme bavarde. **2e sens,** ma commère l'oie : ma vieille amie l'oie, que je vois si souvent.

compassion : la pitié que nous éprouvons pour ceux qui souffrent, qui sont en peine, ou que nous plaignons pour toute autre raison.

comte : titre de noblesse (moins élevé que ceux de **duc*, prince, marquis.**)

concert : séance musicale, à laquelle participent plusieurs instruments ou même tout un **orchestre*.**

confrérie : autrefois, les ouvriers d'un même métier formaient, dans une même ville, une **confrérie.** C'était une association d'entr'aide, d'amitié.

confus : un **bruit confus,** c'est un bruit fait de beaucoup d'autres bruits qu'on n'arrive pas à distinguer les uns des autres.

contagieux : une **maladie contagieuse,** c'est une maladie qui se transmet d'une personne à une autre lorsqu'elles se rencontrent.

contempler : regarder avec soin quelque chose qui nous surprend, ou que nous admirons. Ex. : **contempler** les riches couleurs d'un coucher de soleil.

corsaire : navire de course, qui poursuit les navires ennemis.

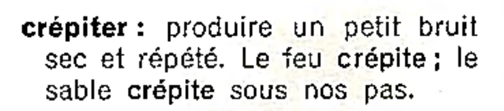
courtois : qui a toutes les qualités de cœur des meilleurs chevaliers : gracieux, gentil, généreux.

cour (d'un roi) : l'ensemble des seigneurs et des dames qui vivent avec le roi, dans son palais.

créneau : partie dentelée au sommet d'une tour, d'une muraille de château fort.



crépiter : produire un petit bruit sec et répété. Le feu **crépite ;** le sable **crépite** sous nos pas.



crevasse : une fente à la surface d'un corps. (Ex. : il peut y avoir des crevasses sur la main ; sur le sol, etc.)

crissement : bruit produit par un corps qui glisse sur le sol ou sur toute autre surface.

cymbales : disques métalliques que l'on frappe l'un contre l'autre pour scander la musique. Il y a un **cymbalier** dans tout grand orchestre.



Daim : mammifère de la famille du cerf. Il a le corps tacheté et des **bois** aplatis.



déboires : une suite de désagréments, d'événements désagréables, ennuyeux.

délibérer : c'est se réunir avec d'autres personnes pour étudier avec elles une question, une affaire. Par exemple : à la fin d'un procès, des juges **délibèrent** avant de rendre leur jugement.

demi-dieu : les anciens Grecs croyaient que certains êtres, doués de qualités extraordinaires, étaient à la fois hommes et dieux ; Hercule*, Achille* étaient pour eux des **demi-dieux.**

démocratie : forme de gouvernement, où c'est le peuple (et non un **monarque absolu***) qui exerce le pouvoir.

désemparé : un homme **désemparé,** c'est un homme qui, devant les ennuis, les malheurs, ne sait plus que dire, que faire.

destrier : au Moyen Age, cheval de bataille (par opposition à **palefroi***).

dévisager : regarder quelqu'un avec insistance.

dextérité : adresse. (Ex. : ce jongleur lance et rattrape des poignards avec **dextérité.**)

dollar : unité monétaire des Etats-Unis et du Canada. Un dollar vaut environ 5 F.

dragon : animal terrifiant, dont on parle dans les légendes.



duc : le plus élevé des titres de noblesse. Un duc était donc un très grand seigneur.

Embrasser (quelqu'un) : **1er sens,** le prendre dans nos bras. **2e sens,** lui donner des baisers.

émerger : c'est sortir **de l'eau** (pas forcément de la mer). Par extension : se montrer. Ex. : la tête de ce soldat émerge au-dessus du parapet*. Le soleil émerge de la brume.

empreinte : la trace laissée sur le sol ou toute autre surface par quelque chose qu'on y appuie. Ex. : l'empreinte des pas dans la neige ; **l'empreinte** de l'index gauche sur ma **carte d'identité** (empreinte **digitale**).



enceinte : l'ensemble des murailles qui entouraient une ville au Moyen Age.

enchanté : 1er sens, qui est sous le charme, sous le pouvoir d'un enchanteur ; **2e sens,** de nos jours, le mot a perdu de sa force (« **Je suis** enchanté **de vous voir.** »)

entrailles : les intestins et autres organes qui sont à l'intérieur de l'abdomen de quelqu'un. **Par extension :** ce qui est à **l'intérieur.** On parlera ainsi des « entrailles de la terre », des « entrailles d'une machine ».

écu : ancienne pièce de monnaie qui valait trois **livres** (les **francs** d'autrefois). Le mot désigne aussi le **bouclier** d'un chevalier.



écueil : rocher dangereux pour les navires, parce qu'il se trouve à fleur d'eau. (Le mot **récif** est presque synonyme, mais désigne plutôt une série de rochers.)



écuyer : jeune homme qui accompagnait un chevalier et lui portait son écu. De nos jours, le mot a changé de sens : un écuyer est un homme qui se consacre à **l'équitation***.

équipage : l'ensemble des gardes, des serviteurs, des chevaux, des voitures qui forment le cortège d'un prince ou d'un grand personnage.

équitable : un jugement **équitable,** c'est un jugement qui respecte exactement les droits de chacun. Etre **équitable** : traiter chacun comme il doit l'être.

équitation : c'est l'art de monter à cheval.

errer : aller çà et là, sans but précis. Comparer ce mot à flâner*.

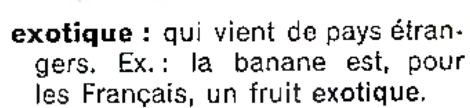
escalader une montagne : c'est grimper, le long des pentes jusqu'au sommet, malgré toutes les difficultés que l'on rencontre.

espion : celui qui, en se cachant, essaie de surprendre les secrets d'un autre.

état-major : l'état-major d'un général, ce sont les officiers* qui travaillent à ses côtés et l'aident à commander l'armée dont il est le chef.

étrier : la pièce métallique, suspendue par une courroie de chaque côté de la selle, dans laquelle le cavalier engage son pied.





exotique : qui vient de pays étrangers. Ex. : la banane est, pour les Français, un fruit **exotique**.

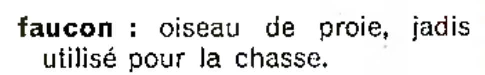
extase : ravissement de l'âme qui se trouve comme transportée hors du monde réel.

F

Falaise : une côte élevée qui tombe à pic sur la mer, ou sur une vallée.



fanfaron : qui veut se donner l'air d'être brave, courageux, mais qui en réalité ne l'est pas.





faucon : oiseau de proie, jadis utilisé pour la chasse.

féliciter : complimenter quelqu'un à la suite d'un succès, d'un événement heureux.

félon : se dit d'un seigneur déloyal, traître à son suzerain*.



fifre : petite flûte en bois, donnant des sons aigus. Celui qui en joue s'appelle aussi un fifre.



flamant : oiseau échassier (à grandes pattes) qui vit dans les marais.

flâner : errer* sans but, en s'arrêtant souvent pour regarder autour de soi.

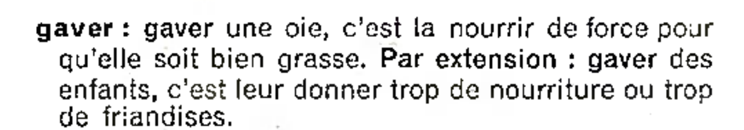
flotte : mot désignant l'ensemble des bateaux de guerre d'un pays. - **La flotte de commerce**, c'est l'ensemble des navires de transport de ce pays.

flottille : une réunion de bateaux légers. (Voyez le mot flotte*.)

froment : autre nom du blé. On emploie ordinairement le mot **froment** pour désigner un blé de la meilleure variété.

G

Galère : bateau de guerre à rames. Les rameurs étaient le plus souvent des condamnés.



gaver : gaver une oie, c'est la nourrir de force pour qu'elle soit bien grasse. **Par extension : gaver** des enfants, c'est leur donner trop de nourriture ou trop de friandises.

gigantesque : qui a la taille d'un géant (Ex. : un être **gigantesque**) ; ou qui a des dimensions extraordinairement grandes (Ex. : un port **gigantesque**.)

glapir : ce verbe désigne le cri aigu et plaintif de certains oiseaux, du renard, des petits chiens, par exemple.



goélette : petit bâtiment à deux mâts, aux formes élancées, à la marche rapide.

goguenard : un air **goguenard**, c'est l'air **railleur*** de celui qui se moque doucement de son interlocuteur.

grêle, 1er sens : long et menu (**un garçon grêle**). - **2e sens :** aigu et faible (**une voix grêle**).

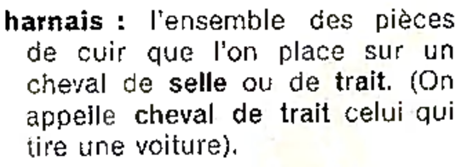
grésiller : quand on met du beurre dans une poêle, on entend un petit bruit, un léger **crépitement*** : le beurre **grésille**.

gué : endroit peu profond où l'on peut traverser une rivière sans utiliser un pont.

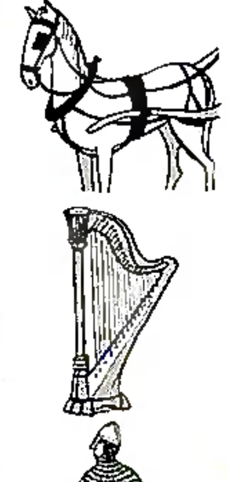
H



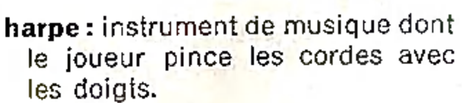
Hamac : toile ou filet que l'on suspend par ses extrémités et qui sert de lit. Les marins, autrefois, couchaient dans des **hamacs**.



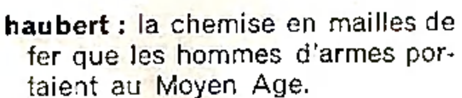
harassé : fatigué de façon excessive. (Le h de harassé est « **aspiré** »).



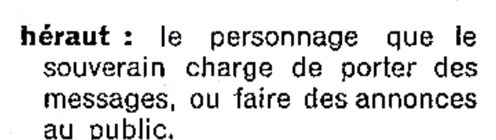
harnais : l'ensemble des pièces de cuir que l'on place sur un cheval de **selle** ou de **trait**. (On appelle **cheval de trait** celui qui tire une voiture).



harpe : instrument de musique dont le joueur pince les cordes avec les doigts.



haubert : la chemise en mailles de fer que les hommes d'armes portaient au Moyen Age.



heaume : au Moyen Age, casque qui couvrait la tête et le cou.

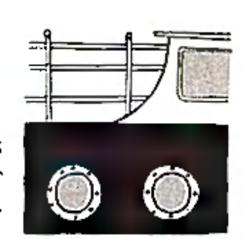
héraut : le personnage que le souverain charge de porter des messages, ou faire des annonces au public.



Hercule : demi-dieu*, fils de Jupiter, le chef des dieux grecs. Doué d'une force prodigieuse, il tua, selon les légendes, les monstres les plus dangereux.

héroïsme : la vertu admirable que l'on trouve chez les héros*.

héros : celui qui se fait remarquer par des actions extraordinaires, un courage exceptionnel, à la guerre ou devant de très grandes difficultés.



hideux : très laid, horrible à voir.

hublot : ouverture pratiquée dans la coque d'un navire pour donner de l'air ou de la lumière aux passagers.



huche : grand coffre de bois où, autrefois, on pétrissait la pâte. On s'en servait aussi pour conserver le pain.

humilier quelqu'un : c'est le rabaisser, par exemple lui dire des paroles blessantes pour sa fierté. **S'humilier** (soi-même), c'est s'abaisser volontairement.

Imberbe : qui n'a pas de barbe, ou qui n'a pas besoin de se raser le visage.

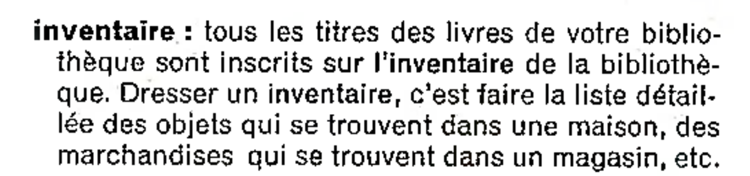
incident : affaire de peu d'importance.

indigène (en parlant de gens, d'animaux ou de végétaux) : qui est né dans le pays où il vit présentement. Gulliver arrivant à Lilliput appelait **indigènes** les gens de ce pays.

infusion : pour obtenir une **infusion**, on met des plantes (ex. : du thé, du tilleul) pendant quelques instants dans de l'eau bouillante.

inoffensif : qui ne fait de mal à personne.

intrépide : qui ne craint pas les dangers et qui va même au-devant, au risque de commettre des imprudences.



inventaire : tous les titres des livres de votre bibliothèque sont inscrits sur **l'inventaire** de la bibliothèque. Dresser un **inventaire**, c'est faire la liste détaillée des objets qui se trouvent dans une maison, des marchandises qui se trouvent dans un magasin, etc.

invulnérable : qui ne peut être blessé. Le demi-dieu Achille* était invulnérable, sauf au talon.

irriter (s') : se mettre en colère. **L'ire**, c'était le vieux mot français pour **colère.**

Jais : pierre noire et luisante. L'expression **d'un noir de jais** signifie donc : noir et brillant.



jongleur : au Moyen Age, les jongleurs récitaient des vers en s'accompagnant sur un instrument de musique. (De nos jours : **un jongleur** est celui qui lance des objets en l'air et les rattrape avec une adresse extrême.)



Lacets : détours que fait une route montant au flanc d'une montagne ou d'un coteau, afin que la pente soit moins forte (par comparaison à tous les angles dessinés par un lacet de soulier.)

lâche, 1er sens : poltron, peureux au point de perdre toute dignité. - **2e sens :** qui mérite le mépris à cause des actions basses qu'il a faites.

lassitude : la grande fatigue que l'on éprouve après un travail prolongé ; on est **las.** (L'adjectif **harassé** est encore plus fort).

lasso : longue corde terminée par un noeud coulant, dont on se sert pour capturer les animaux sauvages.

légende : un récit, où l'histoire est embellie ; par exemple, où le héros accomplit encore plus de prouesses qu'il n'en a faites en réalité.
Il y a aussi des légendes qui ne racontent rien de réel, où toutes les aventures sont imaginaires.

lest : la charge que l'on place dans la cale d'un bateau pour qu'il tienne mieux en équilibre.

lieue : ancienne mesure de longueur valant environ 4 de nos kilomètres.



longe : courroie, ou corde, passée autour de l'encolure d'un cheval ou d'un autre animal domestique, et qui permet de le conduire à la main.

loque : lambeau (morceau tout déchiré) d'une étoffe hors d'usage. Ex. : ce chemineau porte des vêtements en **loques.**



Mâchicoulis : en haut d'une tour de château fort, les créneaux* avancent par rapport à la muraille. Entre les créneaux et cette muraille, des ouvertures, les **mâchicoulis,** permettent de faire tomber des projectiles sur les assaillants.

Mahomet : personnage important, fondateur de la religion musulmane. (Il vécut au VI[e] siècle).



maquis : dans les pays méditerranéens, un terrain recouvert de brousssailles très denses et d'arbustes.

marais : un terrain humide, parfois couvert d'eau et de plantes aquatiques.

marchander : un acheteur qui **marchande** demande au vendeur, avec insistance, de lui faire un rabais sur le prix indiqué. (Cela se fait encore sur les marchés.)

marmotte : un petit rongeur qui vit en montagne. Pendant tout l'hiver, la **marmotte** reste immobile, engourdie, dans son terrier.

maudit soit... : paroles par lesquelles on souhaite attirer le malheur sur quelqu'un.

messager : un homme chargé de porter une lettre (un message) ou un cadeau, à qui ils sont envoyés (le **destinataire**).

mille : mesure anglaise valant 1 609 mètres. Il existe aussi un **mille marin** qui équivaut à 1 852 m.

monarque : nom donné au prince qui gouverne **seul** un Etat. Dans une **monarchie absolue,** ce prince gouverne sans aucun contrôle ; contraire : **démocratie*.**

monstre : un être difforme. Au **sens figuré :** un être d'une méchanceté extraordinaire.

mufle : extrémité du museau de certains animaux : le bœuf, le lion, par exemple.

Noble, 1[er] sens : qui appartient à la noblesse. **2[e] sens :** qui a un cœur généreux, des pensées élevées.

Obstiné : un homme **obstiné,** c'est un homme qui s'attache fortement à ce qu'il fait, ou qui ne veut pas changer d'avis.

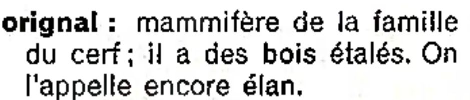
officier : dans l'armée, un **officier** c'est un chef qui commande une troupe. Plus son grade est élevé, et plus la troupe est nombreuse.

orchestre : l'ensemble des **instrumentistes** réunis pour jouer ensemble les mêmes morceaux de musique. Dans un grand orchestre, il y a des instruments **à cordes,** des instruments à **vents,** des instruments **à percussion** (comme des **cymbales***).

orfèvre : celui qui fabrique ou qui vend des objets d'art ou de la vaisselle en matière précieuse ; or ou argent par exemple.

orient, 1[er] sens : un point cardinal, l'est. - **2[e] sens :** le mot désigne les pays situés **à l'est** de l'Europe.

oriflamme : une bande de tissu (à l'origine, de tissu doré) que les chevaliers fixaient au bout de leur lance.



orignal : mammifère de la famille du cerf ; il a des **bois** étalés. On l'appelle encore **élan.**



ovation : acclamations adressées à une personne qui a accompli un exploit.

Palefroi : au Moyen Age, cheval de parade d'un seigneur, d'une dame. (Voir **destrier*.**)

palper : toucher quelque chose de la main pour l'examiner. Ex. : le **vétérinaire palpe** le ventre de la vache malade.

panique : la peur insurmontable qui s'empare de soldats ou de troupes (même excellents) et qui les force à fuir, alors que le danger est parfois inexistant.

paralysé : privé de mouvement, et parfois de parole.

parapet : mur ou talus sur le bord d'une route pour empêcher les gens de tomber dans un ravin. Il y a aussi des **parapets** dans les fortifications, pour protéger les soldats.



pavaner (se) : marcher d'une manière fière, orgueilleuse, comme un **paon** qui **fait la roue** (c'est-à-dire écarte les plumes de sa queue en éventail).

pavillon : petit drapeau fixé à la poupe d'un navire et indiquant sa nationalité.



pèlerin : homme qui accomplit un voyage pour des raisons religieuses, par exemple, pour aller prier dans une église célèbre, ou sur le tombeau d'un saint, etc.

perfide : un homme perfide, c'est un homme qui ne tient pas ses promesses, dont il faut se méfier, parce qu'il essaie de nous tromper.

peste : maladie **contagieuse*** qui se répandait autrefois dans des pays entiers et provoquait beaucoup de décès.



phalange : chacun des petits segments qui composent les doigts et les orteils. Nos doigts ont chacun trois **phalanges,** sauf le pouce qui n'en a que deux.

pied : mesure de longueur valant environ 33 cm, utilisée autrefois en France et toujours en usage dans certains pays de langue anglaise.

pierres précieuses : toutes les pierres de grand prix que l'on taille pour en faire les bijoux. Ex. : le **diamant** (incolore, l'**émeraude** (verte), le **rubis** (rouge), le **saphir** (jaune).

pirate : bandit qui parcourt les mers pour voler et piller les navires rencontrés. (Comparez ce mot à **corsaire***.)

pirouette : faire une **pirouette,** c'est s'appuyer sur la pointe d'un pied et faire un tour sur soi-même.

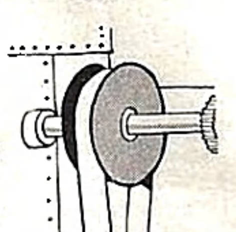
plombs : petites boules de plomb placées le long d'une ligne de pêche, pour qu'elle descende verticalement dans l'eau.

poltron : peureux, sans courage.



porc-épic : un petit rongeur dont le corps est couvert de piquants.

pouce : ancienne mesure de longueur qui valait environ 3 de nos centimètres.



poulie : une roue, dont le tour est creusée pour recevoir une corde. Corde et poulie servent à hisser des fardeaux.

pouls : le petit battement (que l'on sent, par exemple, quand on serre le poignet de quelqu'un) et qui est provoqué par le passage du sang lancé dans une artère par les mouvements du cœur.



poupe : la partie arrière d'un bateau. (Contraire : la **proue***).

prosterner (se) : s'étendre à terre, devant quelqu'un, en signe de grand respect.

proue : la partie avant d'un bateau. (Contraire : la **poupe***). La proue des bateaux d'autrefois était souvent ornée d'une figure sculptée.

prouesse : acte de courage, qui montre la haute valeur de celui qui l'accomplit.

Querelle : désaccord, amenant un échange de mots violents.

Radieux : un soleil **radieux,** c'est un soleil brillant, éclatant ; un visage **radieux,** c'est un visage qui rayonne de joie.

railler : tourner quelqu'un en ridicule.

récalcitrant : qui refuse d'obéir, qui résiste avec entêtement.

récurer une casserole : c'est la nettoyer, en frottant soigneusement le métal.

rentier : un monsieur qui vit de ses **rentes,** c'est-à-dire des revenus qu'on lui verse chaque mois ou chaque année, parce qu'il a prêté de grosses sommes à d'autres personnes, ou à l'Etat.

rôder : aller ça et là, en surveillant quelque chose ou quelqu'un, souvent avec de mauvaises intentions. Ex. : le chacal rôde autour du campement.

roulis : balancement d'un bateau, qui penche à gauche, puis à droite. (Comparez : **tangage***).



ruade : un cheval qui rue prend appui sur ses pattes de devant et lance en l'air ses pattes de derrière.

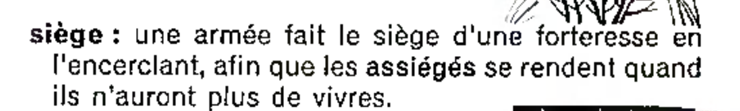
rustre : un homme grossier, qui ne connaît pas du tout les bonnes manières.

Salaire : la somme d'argent que reçoit un ouvrier, après son travail. Toute peine **mérite salaire** dit un proverbe : le plus petit travail doit être **payé**.

Satan : dans la Bible, c'est le nom donné au diable.

savane : dans les pays très chauds, immense prairie de hautes herbes, parsemée d'arbres.

scélérat : méchant homme, capable de commettre les pires actions.



siège : une armée fait le siège d'une forteresse en l'encerclant, afin que les **assiégés** se rendent quand ils n'auront plus de vivres.

silhouette : le contour du corps. (Ex. : de la rue, on voit parfois la silhouette des gens qui sont chez eux se détacher sur un rideau.)

site : la forme, la **configuration** du terrain en un certain lieu.

Société : quand on met une majuscule, le mot **Société** désigne l'ensemble des hommes qui vivent sous les mêmes lois, forment une grande organisation, chacun ayant son métier, son rôle à jouer.

solennel : une cérémonie **solennelle**, c'est une cérémonie qui est faite en grande pompe, devant une grande assistance. Un événement **solennel**, c'est un événement très important, digne d'être gardé en mémoire.

solliciter : demander de façon très polie.

sorcier : personne que l'on croyait autrefois en relation avec le diable, et capable de faire des enchantements, de jeter le « mauvais sort » sur quelqu'un.

souper : le repas du soir. - De nos jours, on appelle quelquefois **dîner** ce repas du soir, en réservant le nom de **souper** à un autre repas plus tardif.

sous-entendus : des choses que l'on ne dit pas, mais qu'on laisse deviner.

stérile : arbre stérile, celui qui ne porte pas de fruits ; terre stérile, celle qui ne produit pas de récoltes.

strident : qui produit un son aigu, perçant.

stupéfaction : étonnement profond. (Comparer ce mot avec **stupeur***.)

stupeur : un si grand étonnement qu'on ne pense plus à rien, qu'on reste immobile, l'esprit vide.

stupidité : la sottise totale de celui qui est privé de tout jugement et ne sait vraiment dire que des bêtises.



suroît, 1er sens : vent marin soufflant du sud-ouest. **2e sens :** chapeau de toile imperméable que portent les marins. **3e sens :** veste imperméable munie d'un capuchon.

suzerain : seigneur qui avait autorité sur d'autres seigneurs qui étaient ses **vassaux***. Les vassaux devaient aider leur suzerain en cas de danger ; le suzerain devait protéger ses vassaux.

Tangage : ce mot désigne le balancement d'un bateau qui penche son avant, puis le relève. (Comparez : **roulis***).

taudis : logement misérable et malpropre.

télégramme : communication transmise par le service des postes et rédigée avec le minimum de mots. (Ex. : **« Père malade. Venir rapidement. »**)

téméraire : qui ne craint pas le danger et qui va même au-devant ; qui se montre aussi imprudent.

temple : un édifice où l'on vient prier et adorer un dieu.

terrine : récipient (de terre cuite). Autrefois, on s'en servait pour conserver le lait ou divers aliments.



tertre : élévation de terre.

tituber : marcher en faisant des zigzags, et sans être solide sur ses jambes. (Ex. : cet ivrogne **titube**. - Comparez ce verbe à **chanceler***.)

toise : ancienne mesure de longueur, valant environ deux de nos mètres d'aujourd'hui.

torrent : cours d'eau de montagne à débit violent, rapide et surtout irrégulier.

tribu : groupe d'animaux de même espèce qui vivent ensemble. (Ex. : une tribu de castors.) Chez les humains, réunion de familles obéissant au même chef. (Ex. : une tribu d'Océanie.)

triompher : après une victoire, un exploit, recevoir de grands compliments, des honneurs, être fêté par les spectateurs.

trogne : le visage très coloré d'un buveur.

trombe : une **trombe** d'eau, c'est une colonne d'eau tourbillonnante. Entrer en **trombe** dans une pièce, c'est y entrer très vite, s'y précipiter.

trophée : les armes, les vêtements que l'on prend à un ennemi vaincu, en signe de victoire.

tumulte : une grande agitation accompagnée de bruit et de désordre.

turbulent : qui fait du bruit, ne cesse de remuer.

Uniforme : les soldats appartenant à un même régiment sont habillés de façon semblable ; on les reconnaît à cet uniforme.

Vagabond : celui qui erre çà et là, sans occupation fixe.

vassal (pluriel **vassaux**) : un seigneur qui doit obéissance à un seigneur d'un rang plus élevé, qui est son **suzerain***.

venaison : chair de bête fauve tuée à la chasse, cerf, chevreuil, sanglier.

vénérable : digne de tout respect, en raison de son âge, de son ancienneté.

vertige : malaise que l'on ressent quand on est sur une hauteur et que l'on regarde le sol.

Zèle : le grand **dévouement** que l'on met à servir quelqu'un que l'on aime, ou à faire un travail qui plaît.

Table des matières

TEXTES EN PROSE

RÉCITS MERVEILLEUX

Mme de Beaumont — **La Belle et la Bête** — Pages

1 La Belle et ses sœurs 4
2 Au château de la Bête 6
3 La Belle est prisonnière 8
4 L'amitié entre la Belle et la Bête 10
5 La Belle et le prince 12

Les Mille et une Nuits — **Aladin ou la lampe merveilleuse**

6 L'oncle d'Afrique 14
7 Aladin assiste à des prodiges 16
8 Dans la caverne 18
9 La délivrance d'Aladin 20
10 La lampe magique 22
11 Le mariage d'Aladin 24
12 Le retour du magicien 26

Légende populaire chinoise — **Le médecin des pauvres**

13 Comment Taï-Fou apprit la médecine 28
14 Une vie de dévouement 30

NOS AMIS LES ANIMAUX

Selma Lagerlöf — **Le merveilleux voyage de Nils Holgersson**

15 Nils capture un petit lutin 32
16 Une transformation extraordinaire 34
17 Le départ de Nils 36
18 Nils et les renards 38
19 Nils délivre un prisonnier 40
20 Comment Nils redevint un vrai garçon 42
21 L'adieu aux oies sauvages 44

Grey Owl — **Sajo et ses castors**

22 Un merveilleux cadeau d'anniversaire 46
23 Les enfants castors 48
24 La forêt en feu 50
25 Sajo retrouve son " Tout petit " 52
26 Le retour dans la forêt 54

Albert Lamorisse et René Guillot — **Crin-Blanc**

27 La rencontre 56
28 Crin-Blanc veut rester libre 58
29 Folco capture Crin-Blanc 60
30 Chef des chevaux sauvages 62

AU TEMPS DES CHEVALIERS

Une " Chanson de geste " — **La Chanson de Roland**

31 Ganelon trahit son empereur 64
32 Roland refuse de sonner du cor 66
33 Charlemagne revient au secours de Roland 68
34 La mort de Roland 70
35 Charlemagne à Roncevaux 72

Une " Chanson de geste " **La légende de Guillaume d'Orange** Pages

36 L'enfant captif 74
37 Le cheval Baucent 76
38 L'arrivée du messager 78
39 La ruse de Guillaume 80
40 La ruse d'Oriabel 82
41 Guillaume maître d'Orange 84

Walter Scott **Avec Richard Cœur de Lion**

42 Le grand tournoi 86
43 Un nouveau champion 88
44 Le combat général 90
45 Un fameux archer 92
46 L'attaque du fortin 94
47 Nouvelle embuscade dans la forêt 96

DES ENFANTS COURAGEUX

Hector Malot **Sans famille**

48 Il faut vendre la vache 98
49 Mère Barberin prépare une surprise 100
50 Rémi quitte sa chère maison 102
51 Première représentation 104
52 Un succès complet 106
53 Une terrible nuit 108
54 Le retour 110

Jules Romains **Scènes de la vie de Louis Bastide**

55 Les souliers neufs 112
56 Un malheur frappe la famille 114
57 Louis décide de gagner sa vie 116
58 Nouvel échec... Nouveaux espoirs 118
59 Un vaillant commissionnaire 120
60 Louis remet son trésor à sa maman 122

Rudyard Kipling **Fils de milliardaire**

61 Un garçon détestable 124
62 Des accusations et des menaces 126
63 Première pêche 128
64 Collision dans le brouillard 130
65 Sur un banc de poissons 132
66 Harvey retrouve ses parents 134

POUR RIRE UN PEU

François Rabelais **Gargantua**

67 La première enfance de Gargantua 136
68 L'éducation de Gargantua 138
69 Une folle querelle 140
70 Picrochole lance son armée 142
71 Gargantua entre en scène 144
72 Comment Gargantua mangea en salade six pèlerins 146

Alphonse Daudet **Tartarin de Tarascon**

73 Le jardin du baobab 148
74 Les chasseurs de casquettes 150
75 En face d'un lion de l'Atlas 152
76 Le grand départ 154
77 A l'affût 156
78 Retour à Tarascon 158

Frank et Ernestine Gilbreth **Une grande famille** Pages

79 La nouvelle maison 160
80 Papa et sa voiture. 162
81 Le comité familial. 164
82 En vacances 166

DE GRANDS VOYAGES

Jonathan Swift **Gulliver à Lilliput**

83 Prisonnier des nains 168
84 Premier repas chez les nains 170
85 Arrivée dans la capitale 172
86 Gulliver est fouillé. 174
87 Gulliver continue d'étonner les habitants. 176
88 Gulliver aide ses amis. 178

Alexandre Dumas **Le capitaine Pamphile**

89 Un fameux chasseur 180
90 Curieux échange commercial. 182
91 Sur une île déserte 184
92 Prisonnier des Hurons 186
93 Une rencontre impressionnante 188

Rodolphe Wiss **Les Robinsons suisses**

94 Le naufrage 190
95 Première journée sur l'île 192
96 La maison dans l'arbre géant 194
97 Capture d'une autruche. 196
98 Dix ans après 198

POÈMES

99 ***Anatole France*** La rentrée. 201
100 ***Maurice Fombeure*** Les écoliers 202
101 ***Th. de Banville*** Les petits lapins. 202
102 ***Maurice Maeterlinck*** Les petits bonheurs. 203
103 ***Émile Verhaeren*** Le vent 203
104 ***Victor Hugo*** Le père et la fille 204
105 ***Simone Ratel*** Berceuse du petit loir 204
106 ***Jacques Prévert*** En sortant de l'école 205
107 ***Jean de La Fontaine*** Le lion et le rat 206
108 » La colombe et la fourmi. 207
109 ***Cécile Périn*** Aube 208
110 ***Francis Carco*** Chanson 208
111 ***Marie Gounin*** Contes 209
112 ***Henry Spiess*** Le prince et Cendrillon 209
113 ***Victor Hugo*** Après la bataille. 210
114 ***Lucien Jacques*** Les rencontres 211
115 ***Maurice Carême*** Liberté 212

NOTRE LEXIQUE 213

Imprimé en France, Imprimerie Strasbourgeoise ISTRA, 15, rue des Juifs Strasbourg. N° de l'Editeur 21909 - Dépôt légal 4e trimestre 1973.